



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



BCU - Lausanne

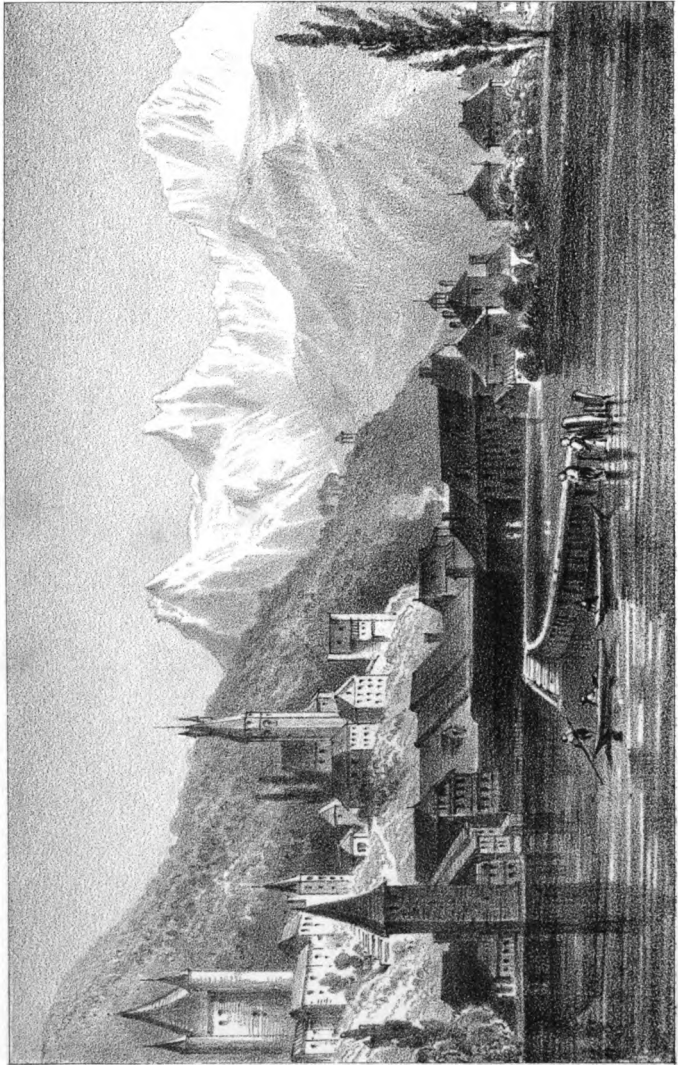


1094422713

HEURES DE BONHEUR

CET OUVRAGE SE TROUVE :

A TURIN	chez <i>Bocca, frères.</i>
LEIPZIG	<i>C. Twietmeyer.</i>
AMSTERDAM	<i>S. Delachaur et fils.</i>
CONSTANTINOPLE	<i>Wick.</i>
ALEXANDRIE	<i>Bonato.</i>
JASSY	<i>Codresco.</i>



Imp. Thierry F., Paris.

VUE DE L'EIGER, DU MOENCH, ET DE LA JUNGFRAU.

LA
SUISSE ALLEMANDE

ET

L'ASCENSION DU MÖNCH

PAR

M^{me} **LA COMTESSE DORA D'ISTRIA**

Ἄφες τοὺς νεκροὺς θάψαι τοὺς ἑαυτῶν
νεκρούς. (Luc, IX, 60.)

TOME PREMIER



PARIS

JOËL CHERBULIEZ, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Rue de la Monnaie, 10

GENÈVE

MÊME MAISON, RUE DE LA CITÉ

1856

L'auteur se réserve le droit de traduction et de reproduction.



GENÈVE. — IMPRIMERIE RAMBOZ ET SCHUCHARDT.

A MES FRÈRES LES ROUMAINS

Si le sentiment est supérieur à la pensée, si l'affection est plus précieuse à ceux qui sont aimés que les talents et le savoir, ces pages ont un mérite qu'on ne saurait leur contester : elles sont inspirées par le dévouement le plus sincère. Il ne s'y trouve pas un mot, pas une phrase qui n'aient été tracés par le cœur, s'il est permis de m'exprimer ainsi. C'est lui qui

m'a fait prendre une plume encore inexpérimentée. Une passion supérieure aux passions humaines, l'amour de la patrie m'a guidée et m'a soutenue. La liberté, le bonheur de mon pays : voilà les préoccupations qui rempliront désormais toute ma vie.

Éloignée par le sort, depuis mon enfance, des bords chéris de ma Dimbovitza, je n'ai jamais cessé d'appartenir à la terre natale dont les destinées étaient l'objet de mes constantes méditations. Tous mes rêves ont été pour elle, toutes les luttes que j'ai engagées, toutes les souffrances auxquelles j'ai résisté n'ont eu qu'une seule cause : un ardent patriotisme, auquel je ne renoncerai qu'avec la vie. Lutter pour mon pays m'était aussi doux qu'aux premiers martyrs de combattre pour la sainte cause de l'Évangile.

L'amour que j'ai toujours eu pour ma patrie me donne peut-être quelques droits. C'est au nom de ces droits que j'élève la voix, que je m'adresse à mes frères, auxquels mon exis-

tence est consacrée. Un sentiment profond, tel qu'il existe chez les femmes, suggère parfois d'heureuses inspirations. Les Romains, nos aïeux, leur accordaient une influence que leur refusaient presque tous les peuples de l'antiquité. Leur voix n'était point méprisée au foyer du peuple-roi dont nous sommes fiers de descendre. Comme elles, je puis pleurer sur la triste condition d'une nation qui n'a pas mérité les fers qui ont si longtemps enchaîné ses nobles mains.

Non ! les fils des héros de Christ ne courberont pas toujours le front dans la poussière ! Les Roumains ne sont pas nés esclaves. Leurs ancêtres ont été sous les aigles de Trajan les maîtres de l'univers. S'ils ont faibli un jour, leurs forces étaient épuisées par des combats terribles. Mais n'avaient-ils pas donné au monde mille preuves de leur vaillance ? L'héroïsme était un héritage sacré que leur laissaient leurs pères dont le sang généreux a inondé tant de fois dans des ba-

tailles immortelles la terre des superbes Daces. Oubliés de leur race tout entière, ils ont prouvé à l'Orient ravi d'admiration que les Roumains ne comptaient pas leurs ennemis, et sous les étendards d'Étienne le Grand et de Michel le Brave, ils ont fait reculer la barbarie triomphante.

Pourtant l'heure de la défaite était inévitable, tant les forces étaient inégales! Mais quel peuple n'a connu les revers? Israël a vu renverser les murs de la cité sainte; Athènes et Sparte ont dû se résigner à la servitude; Rome elle-même, la reine du monde, a courbé son front invincible, et aujourd'hui les drapeaux de l'étranger flottent encore sur ses murs antiques... Que dis-je? Le Rédempteur lui-même a permis que les ennemis de la justice et de la vérité le foulasse aux pieds! Mais le lendemain renaissait victorieux Celui dont la tombe semblait scellée pour toujours.

Après des siècles d'épreuves amères, n'au-

rons-nous pas aussi des temps meilleurs? Tout nous dit que nous ne sommes pas condamnés à périr. Cependant les exemples virils fortifient mieux que les paroles ceux qui nous sont chers. Ne me sentant pas capable d'enseigner mes frères, j'ai voulu du moins leur montrer un modèle propre à faire plus d'impression que les théories. J'ai vu dans les Alpes un peuple heureux et libre. Cette nation, c'est la Suisse. Ses enfants sont beaucoup moins nombreux que les fils de la Roumanie; ils sont comme eux entourés de puissants empires qui ont toujours convoité l'admirable pays des Confédérés. Ai-je eu tort de rêver pour vous un bonheur pareil à celui qui règne dans ces montagnes, une indépendance semblable à celle de ce peuple? Pour vous engager à conquérir les biens inestimables dont il jouit, j'ai essayé de peindre son énergie invincible, ce courage qui ne l'a abandonné dans aucune circonstance, cette foi en son droit qui donne aux nations comme

aux individus la puissance « de transporter les montagnes. » Ce beau spectacle m'a paru plus digne de vos méditations que l'histoire de grands États dont la situation diffère trop de la nôtre et qui, d'ailleurs, paient souvent de leurs libertés religieuses et civiles les plus précieuses l'éclat trompeur qui les environne.

En contemplant l'admirable persévérance de la Confédération helvétique, nous saurons peut-être nous préserver d'un découragement qui nous conviendrait si peu. N'oublions jamais que nous sommes de cette race latine à laquelle appartiendra toujours le premier rang. Si la France l'a illustrée par ses exploits, si l'Italie la rendue célèbre par les lettres et les arts, si le Piémont et la Belgique lui donnent l'exemple des institutions libérales, seuls parmi les fils des Latins nous avons constamment repoussé le joug odieux de la papauté. Fermons l'oreille aux discours mensongers de l'étranger qui nous diminuent

dans notre propre estime pour nous dompter plus facilement. Il ne faut pas se vanter sans mesure de peur de se pénétrer du dangereux venin de la vanité, mais on ne doit pas non plus se laisser déprécier par des ennemis artificieux. Il est donc temps de lever la tête, et nous pouvons regarder le ciel sans crainte. Il brille radieux sur la terre bien aimée qui nous a vus naître. Marchons tous avec ardeur dans la voie que le Seigneur nous trace lui-même.

Frères! tournons les yeux vers nos Karpathes, qui ont tant de fois abrité les défenseurs de notre nationalité. Respirons le souffle de liberté qui vient de nos montagnes, où nos pères s'armaient contre leurs oppresseurs du glaive redouté de Trajan. Que l'éclair de vos épées rayonnant comme la foudre fasse fuir de vos riches vallées tous ceux qui voudraient les asservir, quelle que soit la couleur de leur drapeau et la bienveillance affectée de leurs paroles. Que votre Eglise reste libre, votre

terre indépendante et votre nom glorieux
sera respecté des nations.

DORA D'ISTRIA.

Lugano, mars 1856.

PRÉFACE

On pourrait croire que la Suisse est une des contrées les plus connues du monde. Elle est, en effet, parcourue chaque année par une multitude de touristes. Plusieurs ont même livré au public leurs impressions de voyage. Mais la nature est si merveilleusement belle dans ce pays, qu'elle fait trop oublier le peuple généreux qui l'habite; ce peuple qui a tant de fois su le défendre contre les plus formidables invasions de l'étranger. Cependant, n'est-ce pas un fait digne d'admiration qu'une nation de deux millions et demi d'habitants, qui, depuis le siècle des libérateurs, a conservé son in-

dépendance, entourée des maisons d'Autriche, de Bourgogne et de France? C'est en vain qu'elles ont essayé de la ranger sous leurs lois. L'Helvétie en a triomphé avec un héroïsme digne des magnanimes soldats de Marathon et des Thermopyles; à Morgarten, à Morat et à Saint-Jacques¹. Que de dates glorieuses dans son histoire militaire! Les noms de Laupen, de Sempach, de Næfels, de Grandson, de Dornach, rappelleront éternellement les luttes intrépides soutenues contre les plus fiers représentants de l'aristocratie féodale. Ces luttes commencèrent l'émancipation des classes inférieures, qui est la conséquence de l'application des principes évangéliques à l'ordre politique et social.

La Suisse ne combattit pas seulement contre le pouvoir despotique des barons. Elle poussa même avant Luther ce cri de *réforme* qui devait, au seizième siècle, retentir des rives de la Tamise aux bords de la Vistule. Comme membre de l'Eglise orientale, nous ne pouvons qu'applaudir à un mouvement auquel l'Occident doit sa civilisation et ses libertés, et qui devait porter un si rude coup à cette révoltante tyrannie de l'évêque de Rome contre laquelle nous avons constamment protesté; tyrannie qui

¹ La lutte inégale de Saint-Jacques doit être considérée comme un triomphe, puisque le vainqueur ravi d'admiration renonça à ses projets.

met le culte de l'homme à la place de l'autorité de la Parole de Christ ; idolâtrie détestable, que réprouvent même dans les pays appartenant officiellement au romanisme tous les esprits élevés, tous les cœurs généreux.

La gloire de la Suisse est d'avoir puissamment contribué à cette grande émancipation du seizième siècle, qui rapproche l'Orient de l'Occident. Zwingli est le héros de cette époque. Autour de lui se groupent le sévère Calvin, l'impétueux Farel, le doux Écolampade, le savant Théodore de Bèze ; et au second plan se rangent Castalion, Bonivard, Haller, Viret, Bullinger et plusieurs autres. Tous n'appartiennent point par la naissance à l'Helvétie, mais en adoptant les proscrits des Valois, elle a acquis aux yeux de la postérité le droit de les considérer comme ses enfants.

Un pays qui avait joué un si grand rôle dans la réformation devait prendre une part active au mouvement théologique et philosophique des derniers siècles. Charles Bonnet, Zimmermann, J.-J. Rousseau, Lavater, M^{me} de Staël, Vinet se sont acquis dans cette branche des connaissances humaines une renommée européenne.

Les sciences positives n'ont pas été moins cultivées dans les cantons que les sciences spéculatives. Il suffit de citer les noms du grand Haller, des Ber-

nouilli, d'Euler, de B. de Saussure, de P. de Candolle, des De Luc, d'Hugi, d'Agassiz, de Desor, de Pictet, de de la Rive, d'Escher, de Senebier, de Studer. Conrad Gessner, Scheuchzer, Hirzel, Tissot, Guggenbuhl sont des médecins de premier ordre. Dans les études agricoles, Fellenberg a mérité une réputation durable.

La pédagogie n'a pas de plus hautes renommées que celles des Pestalozzi et des Girard. En parlant des philosophes et des théologiens, j'ai déjà cité quelques-uns des meilleurs écrivains de la Suisse. Cependant, je ne saurais passer sous silence Muller, Bodmer, Breitinger, Salomon Gessner, Sulzer, Zschokke, Töpffer, Sismondi, Bitzios, Vullie-min, Monnard, Sayous, Bungener.

Le vaste développement scientifique dont la Suisse a été le théâtre, n'a point paralysé le génie des arts. Dans la peinture, l'Helvétie est justement fière des noms des Fussli, des Léopold Robert, des Calame, des Diday, des Lugardon, des deux Girardet, des Gleyre, des Grosclaude, des Hornung, des Tschaggény. Dans la sculpture, elle peut citer les Pradier, les Vella, les Tscharner; dans l'architecture, les deux Fontana; dans la musique, Nägeli.

Comment se fait-il qu'un peuple qui, avec de faibles ressources, a tant fait pour le progrès de

l'Europe, ait trouvé un si grand nombre d'adversaires? Je n'en finirais pas si je voulais citer ici les écrivains dont j'ai eu la patience de lire les réquisitoires contre la patrie de Guillaume Tell. A les entendre, toutes les passions anti-sociales se donnent une libre carrière sur les rives du Léman, au bord de l'Aar et de la Limmat; la multitude est animée d'instincts pervers, et les hommes qui sont maintenant à la tête des cantons sont la personnification des systèmes les plus extravagants de la France et de l'Allemagne.

Il suffit de s'arrêter quelques mois dans la Confédération pour comprendre la cause de ces déclamations et de ces haines. De tous les peuples de civilisation latine, la Suisse est le seul qui ait, en Occident, brisé le joug de la papauté. C'est là un crime impardonnable aux yeux des hommes qui, pareils à M. Nicolas, regardent comme des socialistes ceux qui ne reconnaissent pas la tyrannie romaine; qui ne se laissent pas exploiter au profit du trésor papal¹.

Non-seulement la Suisse ne reconnaît pas comme légitimes les prétentions du pape, mais il n'y a qu'elle, parmi les nations occidentales, qui ait osé

¹ Pour ne citer qu'un exemple, on sait tout ce que l'Espagne paie à Rome malgré son épuisement.

se débarrasser des jésuites et de leurs affiliés. Est-il surprenant que les nombreux écrivains qui vont chercher leur mot d'ordre dans les confessionnaux de la Compagnie de Loyola, représentent les Suisses comme des révolutionnaires d'une perversité vraiment exceptionnelle?

Aux préjugés religieux s'unissent les préventions politiques. Il se trouve aujourd'hui beaucoup de gens en Europe qui ont accepté la théorie des Joseph de Maistre, des De Bonald et des Donoso Cortès. A ce point de vue, toute idée libérale mène nécessairement au socialisme, puis au communisme, enfin à l'état sauvage. Si l'Angleterre aristocratique est sur la route de l'anarchie communiste, que dire d'une république où règne l'égalité la plus absolue? Il ne reste qu'à l'accabler d'anathèmes, afin que personne ne s'avise de l'imiter.

Quant à nous, nos principes sont trop différents de ceux de l'école ultramontaine et absolutiste, pour que nous regardions ses décisions tranchantes comme des appréciations impartiales.

Membre de l'Eglise orientale, nous sommes fière de n'avoir jamais attribué à un fils d'Adam, faible et pécheur, le privilège divin de l'infaillibilité, et d'avoir toujours mis l'Evangile au-dessus de la cour romaine.

Profondément convaincue que l'avenir appartient

aux idées libérales, nous ne confondons point ces idées avec les extravagances de quelques utopistes qui ont compromis pour longtemps peut-être la cause de la liberté. Nous respectons tous les gouvernements libres, quelle que soit leur forme. Faut-il s'étonner que l'Angleterre, la Hollande, la Suisse, les Etats-Unis aient des constitutions si différentes, avec des traditions et des habitudes qui se ressemblent si peu? J'ai loué la Suisse de s'être attachée à la république démocratique, parce que je la regarde comme la conséquence naturelle de son histoire et de son état social; mais je considérerais comme un visionnaire celui qui voudrait maintenant imposer une organisation politique analogue à la Prusse aristocratique et à l'Espagne ultramontaine.

Gardons-nous, nous tous qui voulons le progrès de l'humanité, de bâtir dans les nuages. Ce serait s'exposer à des catastrophes irréparables. Que les sévères leçons de 1848 et de 1849 ne soient perdues pour personne! Travaillons à donner aux peuples la somme de liberté qu'ils peuvent supporter, sans nous jeter dans de vaines et périlleuses chimères. Soyons surtout bien convaincus que l'athéisme et le scepticisme préparent les voies, non à la liberté, mais au despotisme; le seul gouvernement que la raison condamne, parce qu'il livre

le bonheur, la conscience, la moralité, la vie même de millions de créatures humaines aux caprices, à l'ambition d'un homme que l'exercice du pouvoir arbitraire corrompt ordinairement, inconvenient bien plus grave que quelques émeutes populaires! Seulement, n'oublions pas que le christianisme destiné à sauver le monde n'est pas celui qui rampe basement aux pieds des favoris de la fortune et des dépositaires de la force brutale. Ce prétendu christianisme n'est qu'un pharisaïsme qui, dans ces derniers temps, n'a pas même pris la peine de recourir à l'hypocrisie. Ne soyons pas dupes de l'odieuse tactique qui a trop souvent engagé des diplomates sans convictions et sans cœur à abuser des noms les plus sacrés.

On comprend déjà le plan que j'ai suivi dans cet ouvrage. J'ai essayé sans doute de peindre les magnifiques paysages de l'Helvétie, mais je me suis attachée surtout à faire connaître le peuple suisse, ses habitudes intellectuelles et morales, son état social, son organisation politique, ses opinions religieuses, les idées qu'il représente, le rôle qu'il joue dans le développement de la civilisation européenne. Comme il est impossible d'apprécier les prétentions des partis sans connaître leurs antécédents, j'ai été obligée plus d'une fois de faire un retour sur le passé, et de jeter un coup d'œil ra-

pide sur les grandes luttes dont la Confédération a été le théâtre au moyen âge et au seizième siècle. Je me suis bornée pour ces questions historiques à mettre en œuvre les documents que je rassemblais depuis plusieurs années dans des études persévérantes. Les personnages célèbres dont j'ai parlé, Huss surtout, avaient bien des fois déjà attiré mon attention. J'ai retrouvé l'esquisse de sa vie dans les cahiers auxquels, encore enfant, je confiais mes premières impressions. Le jugement de Huss, que j'avais vu à une exposition de peinture à Dresde, avait éveillé ma jeune imagination. Je me mis aussitôt à dévorer avec ardeur les pages de cette vie sublime. Après bien des années et bien des désenchantements, j'avoue avec bonheur qu'en retouchant les pages peu correctes que j'écrivis alors, j'ai ressenti l'enthousiasme qui m'animait autrefois, mais fortifié par l'examen et par la réflexion.

J'ai cru que des sentiments si persévérants pouvaient se manifester même par la plume d'une femme. Je n'ai donc modifié aucune des idées principales acquises dans mes premiers travaux.

Quant à ce qui regarde les hommes illustres du pays que j'ai parcouru, je n'ai pas prétendu tracer un tableau complet. Je me suis attachée principalement aux individualités qui m'ont paru être l'ex-

pression la plus exacte de la nation helvétique. La Confédération a produit tant d'esprits éminents, qu'il m'aurait fallu composer un ouvrage au-dessus de mes forces, si j'avais dû parler de toutes ses célébrités. Ce que j'en ai dit, donnera, je l'espère, une idée suffisante de l'activité d'un peuple libre. Assez d'écrivains s'attachent aujourd'hui à montrer les inconvénients et les dangers des institutions libérales, pour qu'il soit permis d'opposer à leurs théories non pas des systèmes que chacun peut contester, mais *des faits* plus éclatants que le soleil.

Je n'ai prétendu mettre dans ces divers essais d'autre ordre que celui même de mon voyage. J'ai rédigé mes appréciations sur les lieux mêmes, à la vue des monuments qui rappellent les grands événements du passé ou les souvenirs de l'histoire contemporaine. Je n'ai presque rien changé aux descriptions que je faisais au crayon au milieu des lacs ou sur le sommet des montagnes. La vérité est peut-être le seul mérite de ces esquisses des paysages helvétiques, qu'il est du reste si difficile de décrire, tant ils sont grandioses. J'ai plus d'une fois mêlé à mes réflexions sur la contrée que je visitais, l'expression de mes sentiments personnels. Quoique je ne me sois pas uniquement préoccupée du monde extérieur, le livre que je publie aujourd'hui est un véritable journal de voyage,

qui conserve la trace non-seulement des études de l'auteur, mais encore de ses méditations. Je n'ai pas cru devoir modifier la forme primitive de ce travail, parce que j'ai beaucoup moins songé à observer les règles ordinaires, qu'à reproduire avec sincérité toutes mes impressions.

Je ne puis terminer cette préface sans parler des obligations que j'ai à MM. le professeur Hidber de Berne, Joël Cherbuliez de Genève, de Boni de Zurich et F. Scalini de Mendrisio. Ils ont bien voulu me communiquer des ouvrages et des documents de toute espèce, qui sans eux ne seraient pas tous probablement parvenus à ma connaissance. Ces documents m'ont permis de donner à mes recherches sur la Confédération plus d'étendue et d'exactitude. Malgré le soin que je crois avoir mis à examiner moi-même les questions difficiles que j'ai abordées dans ce livre, j'ai considéré comme un devoir de recueillir tous les renseignements qui étaient de nature à me montrer sous leur véritable jour les faits et les doctrines que je me proposais d'apprécier.

Da, wo die Freiheit herrscht, wird alle Mühe minder,
Die Felsen selbst beblümt und Boreas gelinder.

(A. von HALLER.)

I

Où vas-tu, pauvre âme malade! Cherches-tu la paix où le bonheur? T'imaginés-tu qu'en nous fuyant tu puisses parvenir à oublier? Est-ce un cadavre, couvert encore de mille plaies saignantes, que tu comptes parer des narcisses du printemps? Prétends-tu par la puissance d'un souffle divin ranimer un cœur épuisé?

Si tu m'en croyais, Naranda, tu tiendrais bien plus aux affections que tu dédaignes, tu compterais sur nous pour faire revivre tout ce qui jadis a palpité en toi, et tu n'irais pas au loin, comme ces spectres tour-

mentés que la superstition voit errer la nuit dans le silence des cimetières.

Je te plains, mais hélas! en vain. Ton mal est de ceux que nul ne peut guérir. Tu le portes en toi-même, et il envahit tout ton être comme un poison subtil. Penses-tu donc t'en débarrasser en fuyant ces lieux? Loin de ces neiges qui ne peuvent elles-mêmes refroidir le volcan des passions, es-tu bien sûre de trouver le repos?

II

Non! ce n'est plus le bonheur que j'espère! — Mais quand même il faudrait me briser contre les pierres des chemins, je partirais pourtant. J'ai besoin de changer l'étroite enceinte de ces murs noircis pour des horizons sans limites. Je veux, au lieu de vos cœurs égoïstes et rétrécis par les préjugés du monde, me réchauffer au contact des âmes libres et généreuses.

Je tâcherai d'oublier!..... oublier, non pas mes douleurs, ces douleurs qu'une ardeur insatiable renouvelle sans cesse; mais l'esclavage d'une société

sans idéal et sans liberté, qui a fait peser sur moi ses chaînes insupportables. Ces liens, je veux les rompre, dussé-je y laisser les fibres les plus vivantes de mon cœur. Je vais voir si, sur cette terre sortie des mains de Dieu, il n'y a que faiblesse, fausses joies et impiété. Je serais tentée de nier jusqu'à la parole même de Christ, si je ne rencontrais nulle part les vrais disciples de l'Évangile.

On m'a dit qu'au milieu des monts aux glaciers resplendissants, vivait un peuple libre comme l'air qui rafraîchit ses belles vallées. Seul parmi les nations de notre continent il s'est affranchi du joug de la servitude, des lois arbitraires et des coutumes insensées. Là le droit de chacun est toute la noblesse. Le sol peut appartenir à tous, et depuis le modeste artisan jusqu'à l'habitant du vieux manoir féodal, tous les fils de l'Helvétie sont égaux devant les hommes comme aux pieds du trône de l'Éternel. Il leur a fallu la force des géants pour terrasser à la fois la tyrannie et la superstition, pour bâtir à la liberté une forteresse inaccessible au milieu de l'Europe servile du moyen âge. En effet, chez eux, comme dans le pays où je vous laisse, les seigneurs gouvernaient autrefois par le bâton un peuple d'esclaves. Des maîtres de toute sorte, spirituels et temporels, opprimaient les consciences et arrêtaient l'élan des esprits... Des dieux surgissaient partout pour faire oublier le vrai Dieu, tandis que

le serf en blasphémant maudissait un labeur ingrat.

J'ai le désir de contempler la société paisible qui a remplacé ce monde de tortures et d'anarchie, de voir des hommes qui maintiennent leur indépendance, tandis que les autres nations européennes soupirent encore après l'aurore de la liberté. S'ils sont tels que les habitants de nos capitales, s'ils n'ont qu'une grandeur feinte, une croyance défaillante, je reviendrai tristement ici, et l'écho des Alpes aura répété mon dernier cri de découragement.

III

Depuis une heure, les flots d'un lac magnifique me bercent doucement. J'ai erré jusqu'ici sans connaître ni calme, ni plaisir. Enfin le silence et l'isolement ont apaisé ma pensée. Je m'imagine être à jamais séparée du tumulte importun de la foule. Assise sur les cordages roulés du bateau qui m'entraîne, je cède à la rêverie sans tristesse, mais sans enivrement. Pour la première fois, depuis longtemps, je me retrouve en face de moi-même, sans m'affaisser sous le poids de l'ennui et de la lassitude. Il est si pur l'air

qu'on respire ici ! Elle est si consolante la voix de la nature, qui nous berce dans son sein comme une mère dans ses bras protecteurs ! Tout ce qui m'environne est aussi paisible que mon esprit. Ces vastes ondes n'ont pas une ride. A leur surface flottent des ombres légères, produites par les nuages qui fuient rapidement dans le ciel. Un filet d'or pénètre ces masses ténébreuses et se joue au milieu d'elles. L'œil s'y attache et le suit longtemps. Par moments, on perd de vue la rive du lac, et l'isolement devient plus complet. Puis un bouquet d'arbres, le clocher étincelant d'une église, se dessinent dans le lointain, et alors le souvenir de la vie reparait, mais vaguement, comme en rêve. D'autres fois, le rivage est parsemé de blanches maisons et de tours crénelées, sombres comme le moyen âge qu'elles rappellent. A l'horizon se dressent les pics neigeux des montagnes, semblables à des géants enveloppés de linceuls. Souvent notre bateau rase des ilots couverts de lilas et de sorbiers. La tiède atmosphère des derniers jours de mai réveille l'espérance endormie. La jeunesse s'épanouit partout sereine et vigoureuse. Des festons de vigne s'enlacent sur les coteaux. Les blanches étoiles des marguerites et les renoncules d'or resplendent dans les prés. Des guirlandes touffues encadrent des maisonnettes fraîches et coquettes. Des jardins fleuris leur donnent un aspect

riant, qui contraste étrangement avec les masses colossales des monts blanchis que j'aperçois sur l'autre bord. On dirait la jeunesse en face du calme majestueux de l'âge mûr; le présent qui se développe comparé au passé immobile; la vie en face de la mort.

Le Rhin semble se reposer dans ce lac pour montrer ensuite sa puissance tout entière. Il fend les rocs et renverse les sapins, afin de suivre sa marche impétueuse et sûre. Ainsi l'âme s'apaise pour s'alimenter de principes nouveaux, lorsqu'elle va prendre son essor avec une énergie invincible. L'homme aussi n'a-t-il pas comme la nature ses hivers et ses jours de printemps? Le cœur peut se glacer et s'engourdir comme s'il était mort. Mais, pareil au brin d'herbe, il revient à l'existence au premier rayon qui le réchauffe. Oh! puissance de l'esprit! tu nous donnes la force de lutter contre la douleur et contre les attrait corrupteurs du vice. C'est à tes lois que j'obéirai désormais. Lorsque tout nous abandonne, n'as-tu pas le pouvoir de nous retirer de l'abîme et de nous élever au ciel? Je sens que mon génie bienfaisant m'envoie vers ces montagnes gigantesques, dont les flancs éclatants brillent de nuances rosées, afin d'y contempler des vertus inconnues. Y trouverai-je d'autres maux ou bien un sol béni? Peu importe! Cependant ce soleil, qui

se couche dans des vapeurs dorées, ne peut être le présage d'un triste lendemain. Il faut que le bonheur soit là où il resplendit si beau. Tout ce qu'il éclaire doit subir son heureuse influence. J'avance donc sur ces eaux, qui baignent une contrée qu'on dit intelligente et libre. J'aperçois à ma droite les tours massives et les constructions irrégulières d'une ville silencieuse. C'est Constance qui se mire dans son lac, rêvant aux souvenirs lugubres qui semblent l'obséder encore. Quelques peupliers se balancent languissamment devant les maisons qui bordent la rive. Des oiseaux aquatiques aux cris aigus effleurent les toits noircis. On les prendrait pour les habitants de ces murs solitaires.

IV

Une brise âpre et vive s'élève du fond du lac et vient gémir sur les vieux murs d'un sombre édifice. Les arbres qui s'inclinent sur les eaux murmurent tristement, et les rosiers secouent leurs pétales parfumées. Le ciel assombri par l'orage répand au loin son ombre. Un pâle reflet illumine encore le vert co-

teau ; mais des teintes violettes forment sur les ondes des raies indécises. Les flots se pressent étroits, serrés et noirs. A leur sommet brille et s'éteint une lueur argentée. Ils s'allongent vers la grève, où ils se résolvent en une écume légère et pure. De toutes parts fuient rapidement des voiles poussées par le vent. Elles s'inclinent sur l'onde tourmentée, et cherchent un abri contre la tempête qui s'annonce par un bruit vague et mélancolique, pareil à celui d'une mer lointaine. Ces accents plaintifs invitent à rêver et à pleurer comme au souvenir des joies perdues.

Cependant la porte vermoulue d'un vieux palais s'ouvre devant moi. Je franchis les marches d'un escalier en bois, inégal et délabré, et je pénètre dans une salle immense, où les hirondelles suspendent leur nid, où la chauve-souris effleure silencieusement la boiserie du plafond. Au milieu de planches entassées, de vieilles toiles, de caisses et de ballots, s'avance avec lenteur une tête grise, comme un fantôme évoqué du fond des décombres. Le vieillard s'approche en chancelant, et d'une voix rauque et tremblante, qu'on dirait sortir des ruines : « C'est ici, dit-il, où un concile célèbre a été présidé par l'empereur Sigismond et le pape Martin V. Alors cette salle était brillante et riche. Les murs, le plafond, le pavé étincelaient de dorures, de couleurs vives et de marbre éclatant. L'or et les pierreries, les plumes des cheva-

liers, les mitres des évêques et les sabres des soldats se confondaient dans la fastueuse enceinte. Aujourd'hui je réside seul dans ces murs dévastés. »

Il me fit alors signe de le suivre, et j'entrai dans une chambre plus étroite. Là m'attendait un étrange spectacle. Un trône s'élève en face de moi, et trois mannequins vêtus de costumes poudreux font songer à la vanité des grandeurs et des espérances de ce monde. Sur le trône, Sigismond drapé dans sa pourpre ternie; à droite, Jean Huss debout en habits noirs; à sa gauche, Jérôme de Prague enveloppé d'un brocard qui semble pesant malgré sa vétusté. Partout l'esprit vulgaire rapetisse les grands événements et les transforme en exhibition grotesque. Aussi faut-il un certain effort d'imagination pour en retrouver la véritable physionomie. Lorsqu'on rencontre en creusant la terre une médaille représentant quelque fait mémorable du passé, on n'en peut découvrir les traits primitifs avant de l'avoir débarrassée de la rouille des temps.

Afin de compléter l'illusion, on a placé, à côté de ce groupe bizarre, une espèce de boîte en planches, où un homme peut à peine être assis. C'était l'étroite prison où gémissait Huss au couvent des carmélites. Une petite fenêtre l'éclairait. Il écrivit à sa lumière des lettres signées de son sang et animées de l'esprit héroïque qui inspirait son cœur. La papauté li-

vra ce grand homme au bourreau, parce qu'elle était alors obligée, pour se maintenir, d'étouffer tout génie capable de jeter une lumière dangereuse sur son hypocrite splendeur.

Pouvoir modeste à son origine, cette hydre aux cent têtes avait grandi à mesure que l'anarchie croisait en Europe. Le sentiment populaire avait contribué singulièrement à élever l'évêque de Rome au-dessus de toutes les puissances de la terre ¹. Les peuples, opprimés par des princes imbéciles, se tournaient naturellement vers une autorité qui leur parlait au nom de l'Évangile, de la paix de Christ et de la justice éternelle. Ils s'attendaient à trouver dans celui qu'ils considéraient comme le suprême pontife de l'Église, l'esprit de compassion et de sympathie que le sacerdoce doit conseiller. Quelques papes, il est vrai, parurent comprendre, du moins en théorie, la grandeur de ce rôle. Parmi eux on a cité en première ligne Grégoire VII ² et Innocent III ³. Le premier, aidé de la puissante comtesse Mathilde, sut conquérir pour la papauté une importance que ses prédécesseurs n'avaient jamais rêvée. Il voulut que la so-

¹ Voy. Jean DE MULLER, *Voyages des papes*.

² VOIGT, *Histoire du pape Grégoire VII, d'après les documents originaux*.

³ HURTER, *Histoire du pape Innocent III, comparé avec MICHELET, Histoire de France*.

ciété chrétienne n'eût qu'un maître, de même qu'un Dieu unique gouverne l'univers. Le pouvoir civil n'était à ses yeux que l'instrument de l'autorité spirituelle, ainsi que le corps obéit à l'âme. Cette conception ne manquait pas de poésie, mais pour la réaliser une vertu angélique eût été nécessaire. Or Grégoire VII lui-même, malgré la sincérité de ses convictions, était loin d'être exempt des faiblesses humaines. Il put voir les inconvénients des théories absolues et contraires au véritable esprit de l'Évangile. — Que de fois ne fut-il pas obligé de recourir à la force brutale pour assurer le triomphe de ses idées ! Des torrents de sang coulèrent afin d'établir parmi les nations l'autorité illimitée du « serviteur des serviteurs de Dieu. » Les mêmes excès se reproduisirent sous le règne de ses successeurs, qui restèrent fidèles à son plan dictatorial. L'esprit d'Innocent III, fécond en expédients, ne parvint pas à triompher des obstacles que soulevaient partout les prétentions de la papauté. La croisade des Albigeois montra qu'elle était décidée à se porter aux dernières extrémités pour les défendre ¹. On massacra **SOIXANTE MILLE HOMMES** dans la seule ville de Béziers ². Le midi de

¹ Voir MICHELET, *Histoire de France*.

² Le *Dictionnaire universel* de M. BOUILLET, approuvé par la sacrée congrégation de l'Index, convient de ces faits. — Voir l'article *Albigeois*.

la France fut transformé en champ de carnage et des milliers de victimes humaines offertes au dieu mortel qu'on adorait dans la ville éternelle. Une autorité dont le maintien coûtait tant de sacrifices était jugée par la conscience des peuples.

D'ailleurs, le pouvoir despotique corrompt toujours ceux qui l'exercent. Les papes devenus les dominateurs de la société furent pris du vertige qui saisit les Césars sur le trône de l'univers¹. Ils s'habituaient à considérer tous leurs caprices comme l'expression de la volonté du Ciel, et à croire à leur *infaillibilité*. Jamais les empereurs romains n'avaient porté la démence jusque-là; car ils ne devenaient dieux (*divus*) qu'en entrant dans la tombe². L'évêque de Rome, au contraire, jouissait de son vivant d'un privilège qui l'égalait au Tout-Puissant; car assis sur le siège pontifical il ne pouvait enseigner l'erreur. Malheureusement, les faits donnèrent de cruels démentis à ces audacieuses prétentions. Quand Boniface VIII poussa jusqu'à l'extravagance l'idée fixe du pouvoir absolu, la révolte devint universelle³. Cependant le

¹ Voir SUÉTONE, *Les XII Césars*, trad. de Golbéry.

² L'Église romaine a eu la naïveté de donner à ses saints ce titre singulier qu'on retrouve dans toute la Suisse italienne. Ainsi on lit sur le portail d'une église de Lugano: DIVO CAROLO BORROMÆO DICATUM!

³ Voir MICHELET, *Histoire de France*. — SISMONDI, *Histoire des Français*.

prestige de la papauté n'était pas encore anéanti quand les agents de Philippe le Bel souffletèrent dans Anagni le turbulent pontife. Les couronnes qui avaient surtout souffert des exigences des papes étaient plus indisposées contre eux que les peuples. Pour ceux-ci le temps de l'insurrection n'était pas encore venu. Mais ils devaient à leur tour se soulever en masse contre cette autorité trop longtemps considérée comme celle de Dieu même. Quand on la vit telle qu'elle était, impuissante autant qu'égoïste, toute illusion s'évanouit. L'Éternel qui fait servir les fautes des hommes au progrès des nations, laissa la papauté se déchirer de ses propres mains et se couvrir d'ignominie aux yeux de la chrétienté.

Le grand schisme de 1378 était bien de nature à produire ce résultat. Deux papes, l'un à Rome et l'autre à Avignon, s'accablèrent mutuellement d'injures et d'anathèmes et rivalisèrent de vices et de fourberies.

Urbain VI, le pape romain avait été, avant son élévation, laborieux et modeste. Mais sur les hauteurs où le pouvoir pontifical s'était placé, les meilleures têtes étaient saisies de vertige. Thierry de Niem, son secrétaire, nous le montre livré aux tortures sans cesse renaissantes d'un orgueil sans limite. Devenu furieux par le sentiment de sa faiblesse, il commença par excommunier Charles de Naples après l'avoir fait roi ; il

jette dans des cachots infects les cardinaux soulevés contre sa tyrannie; il les torture, il les étrangle et meurt enfin lui-même dans des accès d'impuissance et de rage ¹.

Le célèbre Clémangis ², l'historien de la cour d'Avignon, ne fait pas un portrait beaucoup plus brillant de son pape Clément VII : « Qu'y a-t-il eu, dit-il, de plus misérable que notre Clément pendant qu'il a vécu? Il s'était tellement rendu le serviteur des serviteurs du prince de France, qu'à peine un vil esclave aurait-il souffert les indignités qu'il souffrait tous les jours des courtisans.... Il faisait sa cour aux flatteurs et aux bouffons pour gagner les princes et les grands. Il donnait les évêchés et les principales dignités à de jeunes damoiseaux dont il aimait la compagnie, il faisait de grands présents pour acquérir, maintenir et augmenter son crédit auprès d'eux, et il leur accordait sur le clergé toutes les exactions qu'ils demandaient ³. »

« Le pape Clément, dit un autre historien, cherchait à acheter la faveur du roi, des grands et des princes par ses complaisances et par ses largesses,

¹ Voy. Thierry DE NIEM, *De Schismate*.

² Ou Clémanges. — Ceux qui contestent la nécessité de la réformation du XVI^e siècle n'ont qu'à lire son livre trop peu connu, *De statu corrupto Ecclesie*.

³ CLÉMANGIS, *De statu Ecclesie*.

afin que, comme l'aspic qui se bouche les oreilles, ils fussent insensibles aux pieuses remontrances de la vénérable université de Paris... Mettant de côté tout scrupule de conscience, il accordait des faveurs et des dispenses à tous ceux qui les achetaient à prix d'argent ¹. »

Tels furent les débuts du schisme.

« Le second âge, dit un écrivain contemporain, a commencé sous Boniface IX; mais ce second âge a été pire, plus dépravé et plus scélérat que le premier. C'est sous son pontificat qu'on vit fleurir et croître la simonie, et d'autres maux plus grands encore acquirent des forces nouvelles ². »

Tous les péchés eurent leur tarif à Rome et l'absolution fut mise à l'encan. Les peuples payaient avec résignation et venaient dans « la sainte cité » demander leur pardon à des évêques qui eussent fait rougir la cour de Néron et d'Héliogabale. Tant était grand encore l'empire de la superstition ! De tels excès devaient tôt ou tard amener une terrible réaction. Les hommes qui, dans le clergé, avaient conservé quelques sentiments honnêtes, n'avaient pas assez de plaintes contre la dégradation des chefs de la société religieuse. Clémangis, dans son éloquent *Traité de la corruption de l'Église*, dit que les papes, après avoir

¹ *Chronique du religieux de Saint-Denis.*

² VRIE, dans VON DER HARDT, t. I^{er}.

dissipé le patrimoine de saint Pierre, se jettent à corps perdu sur les autres bergeries et dépouillent les brebis de leur laine et de leur lait. « Ils vendent, ajoute-t-il, les bénéfices et les dignités de l'Église, afin d'attirer dans le gouffre de la chambre apostolique tout l'or de la chrétienté. » Clémangis peint ensuite avec vigueur l'ignorance du clergé qui passait sa vie à jouer, à boire et à courir dans les maisons de débauche. Quant aux monastères, un seul trait résume son opinion : « Maintenant, dit-il, voiler une fille, c'est la flétrir. »

Le cardinal Pierre d'Ailly, la lumière de l'Église de France, l'ami du célèbre Gerson, d'Ailly écrivait : « La corruption de l'Église est si grande qu'on dit qu'elle n'est plus digne que d'être gouvernée par des réprouvés ¹. »

Gerson lui-même ne craignait pas de dire, en parlant de la cour de Rome, qu'elle était devenue « mondaine, diabolique, tyrannique, pire qu'aucune autre cour séculière. » Il se plaint de ce qu'on donne les dignités ecclésiastiques à des palefreniers, à des muletiers, à des meurtriers, tandis qu'on les refuse à tous ceux qui ont quelques connaissances ².

C'est ainsi que les docteurs les plus éminents de

¹ Pierre d'AILLY (Petrus de Alliaco), *Can. reform.*, dans VON DER HARDT, tome I, 421.

² GERSON, *De mod. unien. et reform. Eccles.*

l'orthodoxie romaine appréciaient la moralité de l'Église qu'ils défendaient avec tant d'ardeur contre ce qu'il leur plaisait d'appeler « les blasphèmes de l'hérésie. » Mille fois, dans les publications inspirées par le clergé de Rome, on a fait passer les réformateurs pour des révolutionnaires égoïstes ou bornés qui ont brisé d'une main violente la magnifique unité de la société chrétienne¹. « L'Église de Dieu, dit-on avec une ridicule emphase, n'avait pas besoin des efforts de quelques hommes sans mission pour marcher librement dans les voies de la vérité et de la vertu. » — Quelles phrases retentissantes ! Mais que ces belles déclamations font peu d'effet sur ceux qui ont la moindre connaissance des faits !

Tous les monuments, — nous défions les catholiques de trouver une seule exception, — de la triste époque qui précéda le martyre de Jean Huss, montrent assez que l'Église romaine était devenue une institution abominable qui avait mérité l'exécration des peuples et les anathèmes de ses propres docteurs. Nous comprenons que ses apologistes, souvent fort peu désintéressés, jettent un voile prudent sur de pareils scandales. Que deviendrait, en effet, en présence de pareilles révélations, la sainteté de l'Église

¹ Ainsi raisonnent MM. NICOLAS, AUDIN, Guido GÖRRRES, BALMÈS, PERRONE, MILNER, LINGARD, laïques ou prêtres catholiques.

infaillible? Que deviendrait cet édifice merveilleux « renversé par la hache de l'impiété, instrument aveugle des plus mauvaises passions? » Qu'on pèse avec sang-froid les témoignages innombrables de l'impartiale histoire, on trouvera, en dernière analyse, que ces prétendus révolutionnaires pour lesquels on n'a pas assez d'anathèmes ne se sont révoltés que contre un pouvoir dont la corruption seule égalait le despotisme intolérable. L'ordre et la justice peuvent-ils jamais accompagner un absolutisme avili?

Je sais bien qu'il est d'usage, — dans un certain monde, — d'appeler *anarchie* et *révolte* toutes les insurrections de la conscience humaine. Cette philosophie de l'histoire est dénuée de toute complication. Elle consiste à prendre *toujours* le parti des bourreaux contre les plus nobles victimes de la tyrannie, contre ces hommes de foi et de conviction profonde qui seront l'éternel honneur de l'humanité¹. Cette science est digne d'exciter l'enthousiasme des argousins et des mouchards. Mais il serait assez difficile d'expliquer de quelle façon elle est acceptée comme un dogme par ceux qui se proclament disciples de l'Évangile, et qui reconnaissent « qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes². » Une telle maxime est assurément

¹ Voyez, comme type de ce système, ROHRBACHER, *Histoire universelle de l'Église*.

² Πειθαρχεῖν δεῖ θεῷ μᾶλλον ἢ ἀνθρώποις. (*Actes des Apôtres*, ch. V, vers. 29.)

ment très-condamnable si la religion n'est qu'un moyen habile pour rendre plus lourd le joug de fer sous lequel sont courbées les nations. A ce point de vue, le Fils de l'homme est un blasphémateur et un séditieux, comme le répétaient les pharisiens qui se disaient aussi *conservateurs* ; car il a reproché d'une manière impitoyable aux grands de la Judée leur corruption et leur égoïsme. Lui aussi, il n'a pas craint de démasquer la fourberie d'un sacerdoce hypocrite et dégradé, d'appeler sur la tête des indignes maîtres de la nation le mépris des peuples et les anathèmes de la postérité. Quelle étrange inconséquence ! On reconnaît comme le Fils de Dieu celui dont la vie entière a été une prédication ardente contre les chefs corrompus de la hiérarchie religieuse, et on livre au bûcher ses fidèles disciples qui ne craignent pas de braver les rois et les papes pour réclamer en faveur des droits imprescriptibles de la justice et de la vérité !

Parmi ceux qui se sont dévoués à ce ministère douloureux, il n'en est pas de plus noble, de plus convaincu, de plus saint que Jean Huss. L'Église primitive n'a jamais eu un cœur plus magnanime. Intrepide comme Paul, il unissait à la douceur angélique de Jean le zèle brûlant de Pierre. L'esprit apostolique semblait revivre dans ce noble fils de la Bohême. Quel imposant spectacle présente au monde cet homme

qui n'a d'autre appui que sa conscience devant la tourbe des pharisiens ! Sans conseils, sans défenseurs, épuisé par les tortures d'une longue prison, accablé de menaces, fatigué de questions et de calomnies sans cesse renaissantes, livré à la fureur des princes et de l'Église, seul il résiste comme une colonne de fer aux puissances de la terre et de l'abîme. Mais on est bien fort quand on fait le sacrifice de sa vie à une grande et sainte cause. Cet esprit d'abnégation caractérise Huss bien plus que le génie. Calvin était plus savant que lui ; Luther le surpassait en éloquence ; Zwingli avait une intelligence des questions philosophiques qui lui manquait complètement. Sa gloire est tout entière dans son martyre. Comme les premiers chrétiens il a triomphé par la mort. La flamme de son bûcher a brillé sur la tête des générations pareille à une lumière sacrée plus éclatante que le soleil. Sa poussière dispersée par les vents a fécondé le sol de la vieille Europe, et Lefèvre, Zwingli et Luther en sont nés.

Il existe des esprits même distingués qui ne croient qu'à la force matérielle. Ils sont disposés à tourner en dérision toute action purement intellectuelle. A les entendre, « Dieu est toujours du côté des gros bataillons. » (C'est l'expression de Voltaire.) Cependant quand on vient à examiner l'histoire du monde chrétien, on s'aperçoit qu'un peu plus tôt, un peu

plus tard, Dieu est *toujours* du côté des idées de progrès et de liberté. Au quinzième siècle, l'élément matériel semblait dominer la société entière. L'esprit nouveau, apporté sur la terre par le christianisme, paraissait étouffé par les passions égoïstes de la chair et du sang. Les chefs mêmes de l'ordre spirituel reniaient leur mission avec une audace effrénée. Jean XXIII — qui se donnait pour le vicaire de Christ — jurait « par Satan. » Mais quand tous les germes de la vie disparaissent au fond des sillons sous la glace des hivers, un souffle de la puissance créatrice suffit pour les faire renaître. Ainsi se ranima l'esprit évangélique cent ans avant les réformateurs de Paris, de Zurich et de Wittemberg.

Huss fut le précurseur de cette grande rénovation religieuse. Il ne faut pas chercher chez lui un plan arrêté et des idées systématisées telles qu'on en trouve chez Zwingli et chez Calvin. Tout est en ce grand homme aspirations vers un monde idéal, souhaits ardents, enthousiasme prophétique. Sa langue n'est point la langue philosophique de Zurich ou de Genève. Il s'exprime comme les *voyants* de l'Ancien Testament ; il affectionne les métaphores hardies d'Ezéchiel ou les figures dramatiques d'Isaïe. Ainsi que les envoyés de Jéhovah, ses lèvres ont été touchées par les charbons brûlants. Ses regards sont tournés vers l'orient. De là doit jaillir la lumière qui dissipera

les ombres funestes dans lesquelles le monde est plongé.

Pourtant, si par les formes du langage, par l'intuition de l'avenir, Jean Huss rappelle les saints de l'ancienne loi, son caractère est essentiellement évangélique et moderne. A mesure que sa destinée se développe, plus il approche du terme de sa glorieuse carrière, plus sa belle âme se remplit de tendresse et de miséricorde. Jamais une malédiction ne s'échappe de ses lèvres. Au lieu de maudire ses geôliers, il leur enseigne les mystères du royaume de Dieu. Comme Jésus, il prie pour ses bourreaux et pour ses persécuteurs. Ce n'est plus l'orateur véhément qui tonnait dans la chapelle de Bethléem contre les corruptions de l'Église romaine : c'est la victime résignée qui ne veut pas troubler le calme de son sacrifice par un seul sentiment d'amertume. Environné de prêtres prévaricateurs qui le menacent et qui l'insultent, qui se montrent avides de son sang, il ne laisse échapper aucun mouvement de colère. Il en appelle énergiquement au tribunal de Dieu, mais sans insulter la justice des hommes, malgré sa révoltante partialité. Pour trouver un pareil spectacle, il faut remonter jusqu'aux Polycarpe, aux Ignace d'Antioche, aux Justin, aux Lucien, aux tranquilles et courageux martyrs de l'Église primitive¹. Pendant les jours pai-

¹ Voy. RUINART, *Actes des martyrs*.

sibles de sa jeunesse, Huss, comme s'il avait eu le pressentiment de l'avenir, approchait sa main des flammes, afin de voir s'il pourrait supporter, ainsi que le diacre Laurent, toutes les ardeurs du feu. Cette âme prédestinée se préparait ainsi à la vocation que lui réservait le Ciel, vocation tout à la fois magnifique et douloureuse, semblable à celle du divin Maître qui a donné sa vie pour le salut du monde.

Aussi l'exemple du Fils de Dieu est-il sans cesse sous les yeux du martyr de Constance. Il se rappelle perpétuellement ces pharisiens hypocrites qui, pour des intérêts personnels, sont devenus les persécuteurs de la justice et de la vérité. Dans son abandon, il songe involontairement au divin Rédempteur livré à ses implacables ennemis, courbant la tête sous leurs soufflets, frappé avec le roseau d'un sceptre dérisoire. La passion de Christ est la force et la consolation de Huss. Il se repose en esprit sous les oliviers de Gethsémané ; il porte ses lèvres à la coupe d'amertume ; il reçoit aussi le baiser de la trahison ; il entend retentir à ses oreilles les hurlements de la foule féroce qui demande sa mort et voudrait boire son sang ; il éprouve parfois les tristesses involontaires auxquelles Christ lui-même se résigna. On le voit alors faire des retours vers la vie, vers les amis bien-aimés qu'il y laisse, vers les liens qu'il faudra briser.

Le nom de Wiclef est inséparable de celui de Jean

Huss. Avant ces deux grands hommes, des esprits généreux s'étaient soulevés contre les doctrines de l'Église romaine : tels furent Arnould de Brescia, Bérenger, Valdo. Mais le temps ne permettait pas le succès de leur entreprise. Cependant, ces adversaires de la papauté laissèrent dans beaucoup d'esprits des ferments d'opposition. Wicief leur succéda. Il commença par enseigner que, d'après les écrits des apôtres, l'évêque de Rome ne pouvait pas être considéré comme le chef de l'Église universelle. Il s'indignait de voir un misérable pécheur, qui n'était pas lui-même sûr de son salut, se donner pour le maître *infaillible* des enfants de Dieu. « Si l'évêque de Rome attire sur lui la condamnation, c'est un démon d'enfer qu'on présente à l'adoration des hommes ¹. »

Ce qui est remarquable, c'est que Gerson, l'oracle de l'université de Paris, que l'on regardait comme la lumière du monde catholique, Gerson, l'impitoyable adversaire des hérétiques, qui réclamait contre eux toute la rigueur des lois, parlait du pouvoir papal avec une hardiesse presque aussi grande.

« L'Église universelle, dit-il, est l'assemblée de tous les chrétiens. Grecs, barbares, hommes, femmes, nobles, paysans, riches et pauvres ². C'est cette

¹ VAUGHAN, *Vie de Wicief*, II, 273.

² Un catholique distingué a essayé, mais en vain, de faire goûter cette idée à ses coreligionnaires. (Voy. BORDAS-DEMOULIN, *Des pouvoirs constitutifs de l'Église.*)

Eglise qui, selon la tradition, *ne peut ni errer ni faillir*; elle n'a pour chef que Jésus-Christ.... Il y a une autre Eglise nommée apostolique.... qu'on a coutume d'appeler l'Eglise romaine. C'est elle dont on tient que le pape est la tête et que les autres ecclésiastiques sont les membres; *celle-ci peut errer et faillir, elle peut tromper et être trompée, tomber dans le schisme et l'hérésie....* Ce n'est pas l'autorité du pape qui le rend saint, puisque cette autorité peut tomber en partage aux bons et aux méchants; ce n'est pas non plus le siège papal, car c'est l'homme qui doit sanctifier la place et non la place qui sanctifie l'homme.... Quelle absurdité qu'un simple mortel, un enfant de perdition, un simoniaque, un avare, un menteur, un fornicateur pire qu'un démon, *prétende lier et délier sur la terre et dans le ciel*¹ ! »

Ainsi parlait « le docteur très-chrétien ², » un des saints de l'Eglise gallicane ³, auquel plusieurs écrivains catholiques ont attribué l'*Imitation de Jésus-Christ*, qui est pour eux, après l'Evangile, le livre par excellence.

Wiclef, tirant les conséquences de ses principes, refuse complètement aux papes le droit de déposer les rois. Il veut que les prêtres soient soumis à la loi

¹ GERSON, *De modis uniend. ac reform. Eccles. in conc. t. II.*

² Doctor christianissimus.

³ Voy. FAUGÈRE, *Éloge de Gerson.*

civile dans tout ce qui regarde leurs personnes et leurs biens ¹. Gerson déclare aussi que le pape n'est pas plus grand que Jésus-Christ et que saint Pierre, qui tous deux se sont soumis aux puissances séculières, en ordonnant à tous les hommes de s'y soumettre ².

Un fait qui n'est pas moins digne de remarque est que Gerson, disciple comme Wiclef, comme Calvin, de saint Augustin, professait la justification par la foi sans les œuvres. « L'homme, dit le chancelier de l'université de Paris, ne peut rien faire par sa propre volonté pour se relever de sa chute; *il ne mérite point par ses œuvres*. Jésus-Christ est seul Sauveur, *et il ne sauve que ceux qui sont prédestinés de toute éternité* ³. »

Ces textes sont de nature à faire profondément réfléchir ceux qui se rappellent l'histoire des conciles de Constance et de Trente. On se demande comment le docteur de Paris a été considéré comme une des colonnes de l'Eglise, tandis qu'on a livré au bourreau Jean Huss et Jérôme de Prague, et qu'on a traité Calvin d'hérésiarque. Ces actes étranges et trop peu étudiés donnent une idée très-nette de la justice de Rome. Ses intérêts seuls inspirent ses décisions, elle absout et elle anathématise tour à tour les mêmes opinions.

¹ VAUGHAN, *Vie de Wiclef*, tome II.

² GERSON, *De modis*.

³ GERSON, *De consol. theol.* t. I, 187.— Comp. avec WICLEF, *De verit. script. exposit.*

C'est ainsi qu'elle a vivement recommandé le fatalisme d'Augustin, de Prosper et de Gerson, tandis qu'elle n'a pas assez d'anathèmes pour les réformateurs de Genève et de Wittemberg :

Et moi je crie selon le temps :
Vive le roi ! Vive la ligue !

Quant à Gerson, nous croyons que, s'il avait eu la logique de Wiclef, la résolution de Zwingli, le courage de Huss, il aurait attaqué en face une Église dont il réprouvait avec tant d'éloquence les abus et les enseignements. Il aurait, du moins, gardé ses mains pures du sang de Jean Huss dont les doctrines étaient peut-être moins hardies que les siennes. S'il a mérité ainsi la bienveillance des historiens officiels de la papauté, les chrétiens sincères le jugeront d'une manière bien différente. A leurs yeux, la comparaison de l'héroïsme de Jean Huss avec les réserves prudentes du théologien français ne fera pas beaucoup d'honneur à ce dernier. L'histoire imitera leur sévérité. Elle a pour mission sacrée de flétrir les lâchetés qu'on a l'habitude de justifier par les grands noms de « prudence, de modération, d'amour de la paix et de l'unité. » La paix ne saurait être achetée par le sacrifice des convictions de toute sa vie et des réclamations de sa conscience. Christ avait en vue les vaines excuses de cette misérable politique quand il

a dit : « Je suis venu apporter l'épée et non la paix. » La guerre contre le mal, la guerre contre la tyrannie, la guerre contre la prudence hypocrite : telle est la morale de l'Évangile, morale faite pour des hommes et non pour des esclaves. La parole du Sauveur ne saurait protéger cette apathie qui plaît tant aux âmes efféminées et qui les engage à se montrer bienveillantes pour tous les abus. Elle nous exhorte, au contraire, au combat contre cet esprit du monde qui a le funeste secret d'amollir les plus fermes courages.

C'est ainsi que Jean Huss a compris l'Évangile. Dès sa jeunesse il le prit au sérieux. Les maximes fraternelles du livre sacré ne furent jamais pour lui, comme pour tant de chrétiens, une lettre morte. Né au sein du peuple, comme Luther, le continuateur de son œuvre, fils de simples paysans, il demeura toujours fidèle à la modestie de son origine. « Jean Huss, dit le jésuite Balbinus qui n'est pas disposé à le flatter, était plus *subtil*¹ encore qu'éloquent. Mais la modestie et la sévérité de ses mœurs, sa vie austère et irréprochable, son visage pâle et mélancolique, sa grande douceur et son affabilité envers tous, même envers les plus humbles, persuadaient mieux que la plus grande éloquence². »

¹ On verra par les fragments que nous citerons des lettres et des discours de Jean Huss, si quelque chose rappelle les subtilités scolastiques.

² BALBINUS, *Epit. rer. Boic.* 431

Lorsque Huss fut devenu prêtre, l'impératrice, reine de Bohême, le choisit pour confesseur. Il se fit dès lors des amis nombreux et puissants. Toutefois sa célébrité ne date que de l'année 1414, époque à laquelle il fut nommé chapelain de Bethléem. Dans cette chapelle, qui portait un nom de si bon augure, Christ devait renaître au fond des âmes, et les pauvres allaient entendre de nouveau la prédication du « royaume de Dieu. »

Quoique les livres de Wicléf eussent d'abord déplu à Jean Huss, une étude plus sérieuse avait fini par lui montrer l'importance des idées qu'ils contenaient. Ainsi que le réformateur anglais, il regardait l'Écriture comme la seule autorité *infaillible*, principe qui renversait par la base toute la hiérarchie romaine. Il croyait aussi qu'il fallait ramener le clergé à sa mission spirituelle, et que les prêtres prévaricateurs perdaient tous leurs pouvoirs. La pensée d'obliger les hommes d'église à ne s'occuper que des intérêts éternels n'était pas nouvelle. Hildegarde, que Rome a canonisée, ne craignait pas de dire : « Le Père tout-puissant a fort bien partagé toutes choses. Il a donné le ciel aux hommes célestes et la terre aux hommes terrestres. En sorte que, selon ce partage, les hommes spirituels et les séculiers, possédant chacun ce qui leur convient, n'usurpent point les uns sur les autres ; car Dieu n'a pas voulu qu'un de ses

fils eût tout ensemble la robe et le manteau. Il a donné le manteau aux séculiers, la robe au peuple spirituel, et lorsque la robe et le manteau se trouvent réunis, *il faut ôter le manteau et le donner aux pauvres*¹. »

La difficulté était de faire comprendre ces principes à un clergé cupide et corrompu. Avant d'entreprendre cette grande tâche, Huss eut à lutter contre bien des tristesses et bien des répugnances. Il raconte lui-même, de la manière la plus dramatique, de quelle façon se fit entendre la voix du Ciel. Il cite d'abord le passage d'Ezéchiel : « Lorsque j'eus percé la muraille, il parut une porte. Alors le Seigneur me dit : Entrez et voyez les effroyables abominations que ces gens-ci font en ces lieux. » Huss ajoute : « Moi aussi, Dieu m'a suscité pour percer la muraille, afin qu'on découvrit la multitude des abominations du lieu saint. Il a plu au Seigneur de me faire sortir de l'endroit où j'étais comme un tison arraché du feu. Esclave malheureux de mes passions, il a fallu que, comme Loth, Dieu m'ait tiré de l'embrasement de Sodome, et j'ai obéi à la voix qui me disait : « Percez la muraille. » — Je vis ensuite une autre porte, et cette porte était l'Écriture sainte, à travers laquelle je contemplais à découvert les abominations des prêtres et des moines,

¹ Huss, *Hist. et monum.* tome I^{er}, page 155.

représentés par divers emblèmes. Jamais les Juifs et les païens n'ont commis d'aussi horribles péchés en présence de Christ que ces mauvais chrétiens et ces prêtres hypocrites, en commettent aujourd'hui au milieu de l'Église¹. »

Dévoiler avec tant d'audace la dépravation des chefs de la société spirituelle, c'était au quinzième siècle s'exposer aux plus atroces persécutions. Il existe encore de nos jours en Europe plus d'un pays où l'on ne pourrait le faire sans s'exposer aux plus grands dangers². On commença par interdire à Huss l'exercice de ses fonctions ecclésiastiques, en attendant que les circonstances permissent de prendre contre lui des mesures plus rigoureuses. Il se vit bientôt citer devant l'archevêque de Prague, qui lui reprocha d'enseigner de graves erreurs sur les sépultures chrétiennes. Le dimanche suivant, l'intrépide prédicateur monta en chaire. Loin d'être intimidé par les menaces, il s'adressa au peuple avec sa vigueur ordinaire :

« C'est chose étrange, dit-il, mes chers Bohémiens, qu'on défende d'enseigner des vérités manifestes, et surtout celles qui brillent en Angleterre et dans d'autres lieux. Ces sépultures particulières, ces cierges et ces cloches ne servent à rien qu'à remplir

¹ *Hist. et monum. J. Huss*, page 503.

² Voir le concordat autrichien.

les bourses des prêtres avarés, et ce qu'ils appellent *ordre*¹, n'est autre chose que confusion. Croyez-moi, ils veulent vous enchaîner par de tels commandements, mais vous, rompez vos chaînes ! »

Si cette généreuse hardiesse de Huss lui faisait beaucoup d'ennemis, il trouvait aussi des apologistes parmi ceux qui sentaient se réveiller dans leur âme le sentiment chrétien. L'université de Bologne, sous les yeux mêmes de la papauté, se prononça contre l'archevêque. Fort de cet appui, Huss en appela au pape Alexandre V. Mais ce pontife fut remplacé par Balthazar Cossa, qui prit le nom de Jean XXIII.

Tous les historiens contemporains ont fait de cet évêque le plus sombre portrait. Thierry de Niem, son secrétaire et son historiographe, le représente comme un monstre d'avarice, d'ambition, de débauche et de cruauté². Il avait acheté le pontificat au poids de l'or³. Un homme de ce caractère ne pouvait voir qu'avec colère les prédications de Jean Huss. En effet, il ne tarda pas à le citer à Rome. Huss ne s'y présentant pas, il l'excommunia, et mit Prague en interdit. Huss protesta avec la plus grande noblesse. Condamné par un pape qui souillait la dignité épisco-

¹ Ce mot n'a pas d'autre sens dans la bouche de beaucoup de *conservateurs* contemporains.

² Dans VON DER HARDT, II, 14.

³ T. DE NIEM, *Invect. in Joh. XXIII*, cap. VII.

pale et qui ne craignait pas de prendre le titre de vicaire de celui qui est sans péché, il en appela au Rédempteur lui-même : « Notre-Seigneur Jésus-Christ, dit-il, vrai Dieu et vrai homme, environné des pontifes, des scribes, des pharisiens et des sacrificateurs, ses juges et parties, a donné à ses disciples le bel exemple de soumettre leur cause au jugement de Dieu, qui sait tout et qui peut tout. En suivant ce saint exemple, j'en appelle à Dieu, me voyant opprimé par une sentence inique et par la prétendue excommunication des pontifes, des scribes, des pharisiens et des juges assis dans la chaire de Moïse. Moi, Jean Huss, je présente cet appel à Jésus-Christ, mon maître et mon juge, qui connaît et protège la juste cause du plus humble des hommes. ¹ »

Ce langage concilie admirablement la douceur et la fermeté. Retiré dans son village natal, Huss y écrivit un petit traité, destiné à prouver par l'autorité de la raison, des Pères, des papes et des canons, qu'il faut lire les livres des hérétiques, et non les brûler ¹. Il adressait en même temps à ses disciples une lettre qui respire la mansuétude des temps apostoliques. « Sachez, dit-il, mes bien-aimés, que c'est par l'exemple et l'avertissement de Christ que je me suis retiré du milieu de vous, de peur d'être aux méchants une oc-

¹ *Hist. et monum. Huss*, I, 127.

casion de condamnation éternelle, et aux bons un sujet de tristesse et de deuil. J'ai fui, pour que des prêtres iniques ne défendissent pas la prédication de la parole de Dieu, et pour que vous ne soyez point privés à cause de moi de la vérité de Dieu, pour laquelle, avec la grâce de Dieu, je désire mourir¹. »

Au milieu de ces agitations, la vie de Christ et des apôtres était l'objet perpétuel de ses méditations : « J'ai appris, mes biens-aimés, écrivait-il, votre douloureuse épreuve... Moi aussi, très-chers amis, j'ai été tenté, et je me réjouis enfin de ce que je suis appelé hérétique à cause de l'Évangile, et excommunié comme un méchant et un rebelle. Pour me raffermir dans la douce paix de mon esprit, j'ai rappelé en moi-même la vie et les paroles de Christ, et celles des apôtres². J'ai rappelé de quelle manière Anne, grand-prêtre, et Caïphe, et Jean, et Alexandre, et toute la race des prêtres, en s'adressant aux apôtres, leur défendirent de parler et d'enseigner au nom de Jésus. Mais Pierre et Jean répondant leur dirent : « Jugez vous-mêmes s'il est juste, en présence du Seigneur, que nous vous écoutions plutôt que Dieu³. »

¹ *Lettres de Jean Huss*, traduites par Émile de Bonnechose, 1^{re} série, lettre III. — A maître Martin et à maître Nicolas de Myliczyn. — J'ai reproduit la substance de sa lettre, mais non les expressions mêmes.

² *Actes des Apôtres*, IV.

³ Εἰ δίκαιόν ἐστιν ἐνώπιον τοῦ θεοῦ, ὑμῶν ἀκούειν μᾶλλον ἢ τοῦ θεοῦ, κρίνατε· οὐ δυνάμεθα γὰρ ἡμεῖς & εἶδομεν καὶ ἠκούσαμεν μὴ λαλεῖν.

Pouvons-nous ne pas parler de ce que nous avons ouï et de ce que nous avons vu? » Et ces mêmes prêtres leur ayant encore une fois défendu de prêcher, ils dirent¹ : « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. » Saint Jérôme a dit : « Si le maître ou l'évêque prescrit des choses qui ne sont point contraires à la foi ou aux Ecritures, le serviteur est tenu d'obéir. Mais s'il commande ce qui leur est contraire, il faut obéir plutôt au maître de l'esprit qu'à celui du corps. » Et plus loin il ajoute : « Si l'empereur vous ordonne ce qui est bien, faites la volonté de l'empereur ; s'il vous prescrit le mal, répondez : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. » — Saint Augustin dit de même, dans son *Sermon sur les paroles du Seigneur* : « Si une puissance terrestre vous recommande ce que vous ne devez pas faire, méprisez cette puissance et craignez une puissance plus haute... Nous devons donc résister à la puissance du diable ou des hommes, lorsqu'ils nous suggèrent quelque chose contre Dieu, et en cela nous ne résistons pas, mais nous obtemperons à l'ordre de Dieu même. » Voilà ce que dit Saint Augustin. Saint Grégoire dit aussi, dans son dernier *Traité sur la morale* : « Sachez qu'il ne faut jamais faire le mal par obéissance. » Saint Bernard écrit dans une de ses lettres : « Faire le mal d'après l'ordre

¹ Actes, V.

de qui que ce soit, ce n'est pas obéir, mais désobéir ¹.»

Fortifié par la méditation des vérités évangéliques, Huss tirait de son cœur des expressions brûlantes de charité et de dévouement aux intérêts de Dieu et au salut des hommes. Ce cœur était comme un foyer inépuisable de croyance et d'amour. Sa plus grande consolation étaient les douces paroles de Christ, la contemplation de ses abaissements et de ses souffrances. « Mes bien-aimés, dit-il dans une de ses plus admirables lettres, ne vous laissez point abattre par la terreur; ne vous épouvantez point si le Seigneur tente quelques-uns d'entre vous, permettant que les ministres de l'Antechrist exercent sur vous leur tyrannie. Dieu lui-même a dit à son serviteur ² : « Ne crains pas lorsque la puissance des impies fondra sur toi, car je serai à ton côté, etc. » Et il a dit par la bouche du prophète David : « Je suis avec lui dans son épreuve, je le délivrerai, je le glorifierai, etc... » — Demeurez donc fermes dans la vérité que vous avez connue, et faites tout ce que vous faites comme de véritables enfants de Dieu. Ayez confiance, car Christ a vaincu, et vous vaincrez aussi. Souvenez-vous de celui qui a souffert beaucoup de persécutions de la part des pécheurs; ne faiblissez point dans votre

¹ *Lettres de Jean Huss*, 1^{re} série, lettre V. — Il cite aussi la doctrine de saint Isidore et de Bède.

² *Proverbes*, III.

bonne résolution, et, déposant ensemble tout le fardeau des péchés, courons au combat, les yeux attachés sur Jésus, qui a établi notre foi, qui, dans un but glorieux, méprisant l'ignominie, a souffert l'opprobre de la croix et est maintenant assis à la droite de Dieu. — Le Créateur, le roi, le souverain maître du monde, sans y être forcé par sa nature divine, s'est humilié, malgré ses perfections, dans notre humanité ; il est venu en aide à nous, pauvres pécheurs, supportant la faim, la soif, le froid, le chaud, l'insomnie, la fatigue ; il a souffert en nous instruisant des douleurs et de graves opprobres de la part des prêtres et des scribes, jusque-là qu'ils l'ont appelé démoniaque et blasphémateur, disant que celui-là n'est pas Dieu qu'ils ont excommunié comme un hérétique, qu'ils ont chassé de leur ville et crucifié comme un maudit. — Si donc Christ a supporté de telles choses de la part des prêtres, lui qui a guéri toutes les langueurs par sa seule parole, sans aucune récompense terrestre ; lui qui a chassé les démons, ressuscité les morts et enseigné la loi de Dieu ; lui qui n'a fait de tort à personne, qui n'a commis aucun péché et qui a tout souffert d'eux, seulement parce qu'il a découvert leur méchanceté ; pourquoi nous étonner si aujourd'hui les ministres de l'Antechrist, qui sont plus avarés, plus débauchés, plus cruels, plus rusés que les pharisiens, persécutent les serviteurs de Dieu,

les accablent d'opprobres, les excommunient, les emprisonnent et les tuent?... Il leur arrive ce qui est arrivé aux prêtres des Juifs.... Ils pensaient pouvoir étouffer et vaincre la vérité, qui est toujours victorieuse, ignorant que le propre et l'essence même de la vérité est que plus on tente de l'obscurcir, plus elle brille, et plus on veut la comprimer, plus elle croît et s'élève. Les pontifes, les prêtres, les scribes et les pharisiens, Hérode et Pilate, et les habitants de Jérusalem ont jadis condamné la vérité; ils l'ont crucifiée, ils l'ont ensevelie; mais elle, sortant du tombeau, les a vaincus tous et a envoyé en son lieu douze prédicateurs de la parole ¹. »

Ce dernier trait est magnifique. Il serait difficile de trouver un mouvement plus énergique, plus profondément chrétien même dans les docteurs de la primitive Eglise. Huss écrivait à la même époque au recteur de l'université de Prague, en lui déclarant avec une touchante simplicité qu'il était disposé à subir le martyre.

« Si je vis et veux vivre saintement en Christ, il est nécessaire que je souffre la persécution au nom de Christ; car s'il a fallu que Christ souffrit afin d'entrer dans la gloire, il faut aussi que nous por-

¹ *Lettres de Jean Huss*, 1^{re} série, lettre VI. — Aux fidèles de Prague.

tions notre croix, malheureux que nous sommes, et que nous l'imitons dans sa passion. — Je proteste donc, vénérable recteur, que je n'ai jamais été accablé par la persécution : je ne le suis que par mes péchés et par l'égarement du peuple chrétien. Que sont, en effet, pour moi les richesses du siècle? Quelle affliction peut me causer leur perte? Qu'est-ce pour moi que la perte de la faveur du monde qui détourne de la voie de Christ? Qu'est-ce que l'infamie qui, humblement soufferte, éprouve, purifie, illumine les enfants de Dieu, de manière qu'ils brillent et rayonnent comme le soleil dans le royaume de leur Père? Qu'est-ce enfin que la mort, si l'on m'arrache cette misérable vie? Celui qui la perd ici-bas triomphe de la mort même, — trouve la vie véritable.... — J'exposerai mon corps à la mort, — je l'espère avec le secours de notre Seigneur Jésus, — si sa miséricorde me vient en aide; car je ne désire point vivre dans ce siècle corrompu. » — Huss peint alors toutes les prévarications du pape et de ses prédicateurs, de ses officiers et de ses docteurs, puis il ajoute avec une admirable énergie ¹ : « Malheur à moi si je ne prêche contre une semblable abomination! Malheur à moi, si je ne pleure, si je n'écris! Verrez-

¹ *Lettres de Jean Huss*, 1^{re} série, lettre IV. — Au recteur de l'Université de Prague.

vous un seul homme pour qui de telles choses ne soient une calamité? Déjà le grand aigle prend son vol et nous crie : « Malheur, malheur aux habitants de la terre ¹! »

Le sacrifice était donc déjà consommé au fond de cette grande âme. Mais l'heure marquée par les desseins de Dieu n'était pas arrivée. Le peuple se souleva contre un clergé oppresseur et rappela dans Prague son prédicateur favori.

A cette époque, un disciple illustre vint joindre ses efforts à ceux du magnanime réformateur : c'était Jérôme de Prague que son courage, son éloquence et son martyre ont immortalisé. Intelligence du premier ordre, Jérôme avait déjà acquis une grande renommée dans les universités. Il était « maître ès arts dans les célèbres académies de Paris, de Cologne et de Heidelberg ². » Supérieur par ses talents à celui qu'il reconnaissait comme son maître, sa parole était éloquente, mais emportée. Il avait soutenu à Paris des thèses contre Gerson lui-même. L'ascendant que Jean Huss exerçait sur ses compatriotes était tel que Jérôme le subissait comme les autres. Une circonstance remarquable révéla le caractère de ces deux hommes. Jean XXIII venait de fulminer une bulle et de pré-

¹ Οὐαί, οὐαί, οὐαί τοῖς κατοικοῦσιν ἐπὶ τῆς γῆς. (*Apocalypse*, VIII, 13.)

² Jérôme commence ainsi une de ses lettres.

cher une croisade contre Ladislas de Hongrie qui prétendait au trône de Naples. Jérôme ne put contenir son indignation et se fit beaucoup d'ennemis par la violence de ses invectives contre Rome. Huss trouva plus digne de la cause qu'il servait de réfuter la doctrine du pape ¹ par l'Écriture et par les Pères.

On dirait que l'ouvrage du réformateur ² a été composé pour le temps présent. N'avons-nous pas vu, nous aussi, l'évêque de Rome, pour des intérêts mondains et temporels, prêcher une croisade contre les Romains et livrer à l'épée de l'étranger ceux qu'il nomme hypocritement **SES ENFANTS?**

« Je n'affirmerai rien, dit Jean Huss, qui ne soit conforme à l'Écriture sainte, et je ne prétends nullement m'opposer au pouvoir que Dieu a donné au pontife

¹ Il serait plus exact de dire la doctrine des papes. On peut, pour ne citer qu'un exemple, comparer la bulle de Jean XXIII à celle d'Innocent VIII pour l'*extermination* des Vaudois : le pape donne autorité entière à A. de Capitaneis sur tous les archevêques, etc. « afin, dit-il, qu'ils aient tous ensemble avec vous et avec le sus nommé inquisiteur à prendre les armes contre les susdits Vaudois et autres hérétiques, et, d'une commune intelligence, A LES ÉCRASER COMME DES ASPICS VENIMEUX ET A APPORTER TOUS LEURS SOINS A UNE SI SAINTE ET SI NÉCESSAIRE EXTERMINATION. » (LÉGER, *Histoire des Églises vaudoises*, livre II, chap. II.)— Cette doctrine atroce est du reste celle des conciles réputés par tous les catholiques œcuméniques et *infaillibles*. (Voir les actes du IV^e concile de Latran, dans MANSI, *Sacr. concil. col.* — et LABBE, XI, part. 1.)

² *Voy. Hist. et mon. Huss*, I, 215 234.—Tous les fragments cités dans ce chapitre sont traduits par M. Émile DE BONNECHOSE.

romain. Je m'opposerai seulement à l'abus de cette autorité. Or la guerre n'est permise ni aux papes, ni aux évêques, ni aux prêtres, surtout pour des intérêts temporels. Si, en effet, il ne fut point permis aux disciples de Jésus-Christ de prendre l'épée pour défendre celui qui était le chef de l'Eglise contre ceux qui voulaient se saisir de lui, si saint Pierre lui-même en fut sévèrement repris, à plus forte raison ne sera-t-il point permis à un évêque de guerroyer pour une domination temporelle et pour des richesses mondaines. »

Huss cite ensuite l'autorité de Jérôme, d'Augustin, d'Ambroise, de Bernard, de Grégoire le Grand. « Je crains Dieu, disait ce dernier, c'est pourquoi je redoute de participer à la mort d'aucun homme ¹. » Les paroles de Bernard, adressées au pape Eugène III, sont de nature à faire réfléchir son successeur Pie IX. « Vous dompterez les loups, mais vous ne dominerez pas sur les brebis ; elles vous ont été données pour les paître, *non pour les opprimer*. Si vous avez le cœur saintement ému, servez-vous de votre langue et ceignez le glaive, le glaive de l'esprit qui est la parole de Dieu. »

Mais Huss revient avec satisfaction à l'autorité suprême, celle de l'Evangile : « Si le pape et ses

¹ GRÉGOIRE, *Epist. ad Valer. imper.*

cardinaux eussent dit à Christ : Seigneur, si tu le veux, nous exhorterons le monde entier à la destruction de Ladislas, de Grégoire ¹ et de leurs complices, le Sauveur leur eût sans doute répondu comme il fit à ses apôtres qui le consultaient pour tirer vengeance des Samaritains : « Je ne suis pas venu pour détruire, mais pour sauver ². » Jésus n'a point frappé son ennemi qui marchait contre lui, le serviteur du grand prêtre, mais il l'a guéri. — Dise donc qui voudra qu'il doit obéir à la bulle **JUSQU'A L'EXTERMINATION DE LADISLAS ET DES SIENS** ³ ; pour moi, je ne voudrais pas, sans une révélation, sans un ordre positif de Dieu, étendre la main contre Ladislas et ses partisans, mais j'adresserais une humble prière à Dieu pour qu'il ramenât dans le chemin de la vérité ceux qui s'égarèrent ; car celui qui est le chef de toute l'Église a prié pour ses persécuteurs, disant : « Père, pardonne-leur, ils ne savent ce qu'ils font ⁴ ! » et je pense que Christ, sa mère et ses disciples étaient plus grands que le pape et les cardinaux. »

¹ Angelo Corrario, Grégoire XII, compétiteur de Jean XXIII, et contre lequel il avait aussi lancé une bulle.

² LUC, IX.

³ Ce trait n'a rien d'exagéré ; car dans sa bulle le pape conjure par l'aspersion du sang de Jésus-Christ, tous les membres de l'Église de poursuivre à outrance et d'exterminer Ladislas et ses défenseurs.

⁴ Πάτερ, ἄφες αὐτοῖς· οὐ γὰρ οἴδασιν τι ποιοῦσιν. (LUC, XXIII, 34.)

Il attaque avec la même vigueur et la même science biblique les indulgences dont on faisait alors un abus tellement scandaleux.

«Aucun saint dans l'Écriture, dit-il, n'a donné des indulgences pour l'absolution de la peine et de la coulpe durant un certain nombre d'années et de jours, nos docteurs n'ont osé nommer aucun des Pères qui ait institué et publié des indulgences, parce qu'ils en ignorent l'origine, et si ces indulgences, qu'on dit si salutaires aux hommes, *ont été comme endormies durant mille ans et plus*, la raison en est peut-être que l'avarice en ce temps-là n'était point, comme aujourd'hui, parvenue à son comble. »

Il fait ressortir ensuite avec un rare bon sens les conséquences extravagantes de la doctrine romaine.

«De deux hommes l'un a été scélérat pendant toute sa vie; mais, pourvu qu'il donne de l'argent, il obtient, au moyen d'une très-légère contrition, rémission de la peine et du péché; l'autre est un homme de bien qui n'a jamais commis que des péchés véniels, mais s'il ne donne rien il n'aura point de pardon. Or, selon la bulle, si ces deux hommes viennent à mourir, le premier, le criminel, ira au ciel en échappant aux peines du purgatoire, et le second, l'homme juste, les subira. Si de telles indulgences étaient valables dans le ciel, il faudrait donc prier Dieu qu'on fit toujours la guerre au pape pour qu'il ouvrit tous les trésors de l'Église. »

Cette réponse de Huss à la bulle de Jean XXIII fit une profonde sensation. Luther n'a rien écrit de plus concluant contre les indulgences. Soutenu par les applaudissements du peuple, Huss prêchait contre le culte des images, contre la confession auriculaire, contre l'abstinence des viandes. Jean XXIII, irrité de ses succès, excita contre lui les princes et les universités. Gerson répondit à l'appel du pape au nom de l'université de Paris. Sa lettre, adressée à l'archevêque Conrad, est un des plus tristes monuments de ces tristes époques et du fanatisme catholique. Elle donne une juste mesure de la violence que les passions théologiques peuvent inspirer. Après avoir dit que les hérésies avaient été réfutées par les miracles et par la science des docteurs, il ajoute :

« Enfin cette maladie devenant désespérée, IL FALLUT RECOURIR A LA COGNÉE DU BRAS SÉCULIER POUR TRANCHER LES HÉRÉSIES AVEC LEURS AUTEURS ET LES JETER DANS LE FEU. C'est par cette cruauté MISÉRICORDIEUSE¹ qu'on empêcha que les discours de telles gens ne se répandissent à leur propre ruine et à celle des autres... » — Si l'on en croit Gerson, les *faux docteurs* qui répandent leurs erreurs en Bohême sont inexcusables. « Ils ont non-seulement Moïse et les prophètes, mais les apôtres et les anciens docteurs

¹ Ce mot sacrilège contient tout le fiel du pharisaïsme romain.

avec les sacrés conciles. Ils ont aussi les docteurs modernes assemblés dans les universités, surtout dans l'université de Paris, la mère des études, qui jusqu'ici a été exempte des monstres de l'hérésie, et le sera toujours avec l'aide de Dieu. Ils ont toutes ces choses; qu'ils y croient: autrement ils ne croiraient pas quand même les morts ressusciteraient... si les remèdes présents sont inutiles, il ne reste qu'à mettre la cognée du bras séculier à la racine de cet arbre infructueux et maudit. C'EST A VOUS A IMPLORER CE BRAS PAR TOUTE SORTE DE VOIES, et vous y êtes obligé pour le salut des âmes¹ confiées à vos soins². »

Les avis du « docteur très-chrétien » furent écoutés et le concile de Constance les prit pour règles de sa conduite. Mais ce sera une tache éternelle pour l'université de Paris et pour son interprète d'avoir les premiers demandé le sang du juste. Du reste, on s'est trop laissé tromper par quelques maximes libérales de l'Église gallicane. Cette Église a le goût du sang autant peut-être que celle d'Italie. Paris a vu plus de bûchers que Rome. Bossuet et Fénelon lui-

¹ C'était aussi dans l'intérêt du salut des âmes que les pharisiens persécutaient l'Évangile. O bourreaux, quand agirez vous franchement et laisserez-vous le sophisme pour prendre résolument la hache! Vous serez alors moins odieux.

² COCHLÉE, *Historia. Huss*, p. 22.

même n'ont aucune répugnance pour « le bras séculier, » c'est-à-dire pour l'appui du bourreau. Le catholicisme se croira toujours obligé de recourir aux armes sanglantes des proconsuls de Néron « pour le salut des âmes confiées à ses soins. » La logique est plus forte que les meilleures intentions des individus ¹.

Huss ne s'effrayait pas de cette redoutable opposition. Dans la solitude de son village, où il s'était retiré de nouveau, il travaillait à des ouvrages qui eurent une grande influence sur les esprits. Tels furent son traité *de l'Eglise*, les *six Erreurs*, *l'Abomination des moines* et les *Membres de l'Antechrist*.

Dans ce dernier ouvrage il parle du culte des saints et de leurs adorateurs avec une véhémence éloquente.

« Ce culte immodéré des saints, dit-il, vraie invention de l'hypocrisie, est une source inépuisable de superstitions au préjudice de la vraie sainteté. On exalte les vertus des morts dont l'exemple est éloigné ; on inspire du mépris pour la sainteté des vivants, dont l'exemple serait plus efficace. C'est l'orgueil, la cruauté, l'avarice, la mollesse qui ont inventé ce culte ; la vanité est flattée en exaltant les vertus des morts ;

¹ Si on en doute, qu'on lise le livre d'un écrivain quasi-libéral mais catholique sincère, *saint Pie V*, par le VICOMTE A. DE FALLOUX. L'inquisition y est mielleusement défendue par l'ancien ministre des cultes du prince L.-N. Bonaparte, président de la république française.

il n'en coûte rien à l'amour-propre ; mais l'envie, blessée de la vertu des vivants, fait tous ses efforts pour en ternir l'éclat. Les hommes sont généreux envers les saints qui sont dans le ciel, parce que ceux-là sont au-dessus des atteintes de leur cruauté et sont à craindre auprès de Dieu ; ils se montrent cruels envers les saints qui habitent sur la terre, parce qu'ils ont intérêt à opprimer la vertu ; ils sont avares pour eux et les dépouillent, mais ils sont prodigues envers les saints glorifiés qui n'ont besoin de rien ; ils revêtent leurs os de soie, d'or et d'argent, et les logent avec magnificence ; mais ils refusent le vêtement et l'hospitalité aux pauvres membres de Jésus-Christ qui sont parmi nous, et aux dépens desquels ils s'engraissent et s'enivrent. »

Après avoir reproché leur mollesse aux prélats, il continue :

« Ils aiment mieux suivre Jésus-Christ sur le mont Thabor que sur la croix ; c'est à satisfaire leur vanité que sont destinés tant de cérémonies ¹, tant de fêtes et d'exercices corporels que l'on multiplie tous les jours pour éblouir le peuple et l'amuser de la vaine espérance de mériter la vie éternelle en observant les traditions. Il vaudrait bien mieux multiplier la cha-

¹ Voyez dans F. DE LAMENNAIS, *Affaires de Rome*, de curieux détails sur la vanité ridicule du cardinal de Rohan. — Comparez avec BUNGENER, *Rome à Paris, lettre à Mgr l'archevêque de Paris*.

rité, les œuvres de miséricorde et les autres vertus chrétiennes, administrer les sacrements selon l'Évangile, et exercer une discipline sévère. Mais de ces choses-là, les scribes et les pharisiens d'aujourd'hui se mettent peu en peine, parce qu'il ne leur en reviendrait ni gloire mondaine ni profit temporel¹. »

Ne sent-on pas déjà le souffle puissant du seizième siècle? Ces paroles, retentissantes comme la trompette de Jéricho, ébranlaient la cité condamnée. Quand une institution est examinée avec une pareille pénétration; quand les vices de ceux qui la défendent sont ainsi livrés à l'indignation publique; quand la colère anime tous les cœurs, une révolution est inévitable. Elle peut être retardée à l'aide des manœuvres d'une politique habile; mais rendue chaque jour plus nécessaire, elle deviendra plus violente à cause des obstacles mêmes qu'on lui oppose.

La convocation du concile de Constance eut pour but de donner satisfaction à l'opinion générale. Sigismond, qui était monté sur le trône impérial, était bien décidé à mettre fin au schisme. Il crut que le meilleur moyen d'obtenir ce résultat était la réunion d'un concile œcuménique. Beaucoup de chrétiens sincères pensaient que l'Église pouvait se réfor-

¹ *Histor. et monum. Jean Huss.—De myster. iniq. antichristi,*—trad. par Émile DE BONNECHOSE.

mer par l'autorité de ces grandes assemblées qui étaient comme les états généraux de la société religieuse. Le concile de Constance devait faire justice de ces illusions bienveillantes. Jean XXIII¹ y avilit la papauté par ses honteuses intrigues ; les cardinaux et les évêques s'y montrèrent profondément égoïstes ; aussi sensibles aux calculs de la politique mondaine qu'indifférents à ceux de l'Église de Jésus-Christ, les docteurs par leurs interminables discussions et leurs querelles acharnées portèrent un coup mortel à la science catholique et prouvèrent qu'elle n'avait ni unité, ni charité. La société laïque et les souverains n'étaient pas destinés à un rôle plus brillant.

Pour ne parler que de l'empereur, qui s'était d'abord signalé par un zèle sincère, il se couvrit d'une honte éternelle en laissant violer le sauf-conduit qu'il avait donné à Jean Huss. La majesté impériale, malgré les remords et les résistances de Sigismond, fléchit devant la rage de prêtres avides de sang. Quel spectacle étrange pour les peuples ! Les pouvoirs qu'ils avaient respectés depuis tant de siècles semblaient prendre à tâche de se dégrader à leurs yeux. Leur avilissement faisait un contraste éclatant avec la dignité calme, la fermeté invincible, la douceur évan-

¹ C'est le Jean XXII de MULLER, *Histoire de la Confédération*.

gélique de ceux qu'on traitait comme des séditeux et des hérétiques. La fureur et l'acharnement des juges mettaient en relief la patience céleste des accusés. Quand les choses se passent ainsi ; quand l'opinion publique est obligée par la force des circonstances de prendre parti pour les proscrits et de les considérer comme des martyrs et comme des saints, les supplices ne servent qu'à rendre odieux ceux qui les ordonnent et à faire peser sur leur tête une immense exécution. Les cendres des victimes produisent des vengeurs d'autant plus redoutables que c'est la conscience outragée de l'humanité qui les investit de leur mission :

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor !

Lefèvre, Zwingli, Calvin, Luther, Knox, furent les instruments dont le Ciel se servit pour casser les arrêts d'une justice convaincue de mauvaise foi et de déloyauté. L'ombre des augustes martyrs de Constance les a protégés dans l'accomplissement de leur tâche. Sans le supplice de Huss et de Jérôme de Prague, Luther n'aurait peut-être pu paraître impunément devant la diète de Worms. L'horreur que les bourreaux des prédicateurs bohémiens avaient fini par inspirer, le défendit contre la fureur des ennemis de la réforme. D'ailleurs, n'était-il pas naturel que le christianisme,

qui avait grandi dans le sang des saints, se régénérât par le dévouement de victimes aussi nobles que pures? N'y a-t-il pas quelque chose de touchant, à voir ainsi la liberté des nations commencer par l'immolation de créatures sans tache? La liberté de Rome naît aux pieds du cadavre de Lucrèce ¹, et elle renaît dans le sang de Virginie. L'indépendance de la France sort glorieuse du bûcher de Jeanne d'Arc ². La Providence perpétue ainsi la vertu du sacrifice. Elle nous montre sur la route qui mène au but suprême, de sanglants calvaires couronnés d'une divine auréole. Est-il rien de plus propre à faire comprendre aux hommes la grandeur de la loi du devoir, et à détacher leur âme des satisfactions passagères de la vie, pour la porter vers ce qui est éternel.

L'empereur, après avoir résolu de convoquer un concile, eut beaucoup de peine à y décider le pape Jean XXIII. Le pontife voyait les dangers auxquels l'exposait son indignité. Il savait qu'en se rendant à cette assemblée générale du peuple chrétien, il pouvait perdre le trône qu'il avait si longtemps souillé. De sinistres pressentiments remplissaient son âme. Son équipage versa sur une montagne du Tyrol, d'où l'on apercevait Constance et le lac. Cette chute lui parut un funeste présage : « De par

¹ Selon le récit traditionnel. (Comp. NIEMUEER, *Histoire romaine*.)

² Voir MICHELET, *Jeanne d'Arc*.

Satan, dit-il, me voici tombé ! Que ne suis-je plutôt demeuré à Bologne ! » Puis, jetant un regard attristé sur la ville et sur la vallée : « Je le vois bien, ajouta le pontife, voici la fosse où l'on prend les renards. »

Jean Huss, de son côté, ne se faisait pas d'illusions. Au mois d'octobre de l'année 1414, il fit à la chapelle de Bethléem, à ses amis et à ses disciples qu'il ne devait plus revoir, les plus touchants adieux. Les paroles que Jérôme lui adressa furent nobles et courageuses. « Cher maître, dit-il, sois ferme. Soutiens intrépidement ce que tu as écrit et prêché, en t'appuyant sur les saintes Ecritures, contre l'orgueil, l'avarice et les autres vices des gens d'Église. Si cette tâche devient trop rude pour toi, si j'apprends que tu es tombé dans quelque péril, j'irai, je volerai aussitôt à ton aide¹. »

Jean Huss était muni d'un sauf-conduit. Comme on a beaucoup discuté sur le sens de cette pièce importante, nous la soumettons au jugement de tous les lecteurs chez lesquels l'esprit de secte, du reste si puissant, n'a pas éteint toutes les lumières du sens commun².

« Sigismond, par la grâce de Dieu, roi des Ro-

¹ THEOBALDUS (Thibault), *Bellum Hussit.* p. 25, trad. par Émile DE BONNECHOSE.

² Voyez le texte dans VON DER HARDT, IV, p. 12. — Nous citons la traduction de M. E. DE BONNECHOSE, le consciencieux et savant historien du concile de Constance.

mains, etc.; à tous princes ecclésiastiques et séculiers, etc., et à tous nos autres sujets, salut. Nous vous recommandons d'une pleine affection, à tous en général, et à chacun de vous en particulier, l'honorable maître Jean Huss, bachelier en théologie et maître ès arts, porteur des présentes, allant de Bohême au concile de Constance, lequel nous avons pris sous notre protection et sauve-garde, et sous celle de l'empire, désirant que vous le receviez bien et le traitiez favorablement, lui fournissant tout ce qui lui sera nécessaire pour hâter et assurer son voyage, tant par eau que par terre, sans rien prendre ni de lui, ni des siens aux entrées et aux sorties, pour quelque cause que ce soit, et vous invitant **A LE LAISSER LIBREMENT PASSER, DEMEURER, S'ARRÊTER ET RETOURNER**, en le pourvoyant même, s'il est besoin, de bons passeports, pour l'honneur et le respect de la majesté impériale. — Donné à Spire, le 18 octobre de l'an 1414, le troisième de notre règne, comme roi de Hongrie, et le cinquième comme roi des Romains. »

On peut juger maintenant de la bonne foi des apologistes de l'Église romaine, qui osent dire, avec Lhomond¹ et l'évêque Frayssinous², que le sauf-conduit n'avait été donné à Huss que pour le pro-

¹ LHOMOND, *Histoire de l'Église*.

² D. FRAYSSINOUS, évêque d'Hermopolis, *Défense du christianisme*.
— Conférence où la religion est vengée du reproche de fanatisme.

téger sur sa route, et nullement pour le préserver du bûcher¹. Mais il fallait à tout prix venger le concile *infaillible* de Constance du reproche si bien mérité de déloyauté et de perfidie ! Malheureusement, il est bien évident que cette grande assemblée foula aux pieds les lois divines et humaines, car Sigismond fut le moins coupable dans cette déplorable affaire. Il montra plus de faiblesse que de perversité. Il ne céda qu'à regret le réformateur à la fureur de ses bourreaux. Les véritables criminels furent les prêtres sanguinaires qui demandèrent la mort de Huss avec un acharnement révoltant. « Reichental dit que Sigismond aurait bien voulu le faire mettre en liberté, tant pour son propre honneur, parce qu'il lui avait donné un sauf-conduit, que de peur d'irriter Wenceslas, son frère et les Bohémiens, mais que, *les docteurs lui ayant fait entendre qu'il n'est pas permis de donner un sauf-conduit à un hérétique, il se soumit à cette décision*². »

Pour se consoler du triste spectacle que présente la faiblesse et la lâcheté des princes de ce monde, on a besoin de reporter ses regards sur l'intrépidité des victimes, *firmare animum constantibus exemplis*³.

¹ Émile DE BONNECHOSE, *Les réformateurs avant la réforme*, 1, note F, répond avec vigueur aux falsifications romaines.

² LENFANT, *Histoire du concile de Constance*, liv. 1.

³ TACITE, *Annales*, XVI.

Huss, au moment de partir pour cette ville, dont le nom seul prophétisait sa fermeté invincible, ne se faisait pas illusion sur les dangers qui l'attendaient à Constance. Il parlait comme saint Paul des persécutions qui lui étaient réservées.

« Moi, Jean Huss, en espérance prêtre et ministre de Jésus-Christ, à tous nos bien-aimés et fidèles frères et sœurs, qui ont entendu par ma bouche la parole divine, et qui ont reçu la miséricorde et la paix de Dieu et du Saint-Esprit, je souhaite qu'ils continuent à marcher sans tache par Jésus-Christ dans la vérité... Ne pensez pas, ne supposez pas que j'affronte d'indignes traitements pour une fausse doctrine... je pars et je vais, avec un sauf-conduit de l'empereur, au-devant de mes nombreux ennemis. Mes ennemis dans le concile, plus nombreux que ne l'étaient ceux de Christ, sont parmi les évêques et les docteurs, et aussi parmi les princes de ce siècle et les pharisiens. Mais je me confie tout entier dans le Dieu tout-puissant et dans mon Sauveur; j'espère donc qu'il exaucera mes ardentes prières, qu'il mettra la prudence et la sagesse en ma bouche, afin que je leur résiste, et qu'il m'accordera son Saint-Esprit pour me fortifier dans sa vérité; de telle sorte que les portes de l'enfer ne puissent m'en détourner, et que j'affronte d'un cœur intrépide la tentation, la prison, et les souffrances d'une mort cruelle. Christ a souffert pour

ses bien-aimés : faut-il donc nous étonner qu'il nous ait laissé son exemple, afin que nous souffrions patiemment nous-mêmes toutes choses pour notre propre salut? Il est Dieu, et nous sommes ses serviteurs, il est le maître du monde, et nous sommes de chétifs mortels; il n'a besoin de rien, et nous sommes déshérités de tout; il a souffert, pourquoi ne souffririons-nous pas, surtout lorsque la souffrance est pour nous une purification? Certes, il ne saurait périr, celui qui a confiance en Christ, et qui demeure dans sa vérité. Ainsi donc, mes bien-aimés, priez-le instamment de m'accorder son esprit, afin que je demeure dans sa vérité, et qu'il mène délivre de tout mal; et si ma mort doit contribuer à sa glorification, priez pour qu'elle vienne promptement, et pour qu'il me donne de supporter tous mes maux avec constance. Mais s'il vaut mieux, dans l'intérêt de mon salut, que je retourne parmi vous, nous demanderons à Dieu que je revienne sans tache de ce concile, c'est-à-dire que je ne retranche rien de la vérité de l'Évangile de Christ, afin que nous puissions reconnaître plus purement sa lumière, et laisser à nos frères un bel exemple à suivre. Peut-être ne reverrez-vous plus mon visage à Prague; mais si la volonté du Dieu tout-puissant daigne me rendre à vous, avançons alors de meilleur cœur dans la connaissance et dans l'amour de sa loi. Le Sei-

gneur est juste et miséricordieux, et il donne la paix aux siens en ce monde et après la mort¹. »

Huss arriva à Constance dans ces admirables dispositions². Il s'établit³ chez une pauvre veuve qu'il aimait à comparer à celle de Sarepta. Il se passa plusieurs jours avant qu'on l'inquiétât. Le pape lui-même disait à ses amis : « Quand même Jean Huss aurait tué mon propre frère, j'empêcherais de tout mon cœur qu'on ne lui fit aucune injustice. » Le pontife devait être parjure comme l'empereur. Du reste, comment compter sur la loyauté de Jean XXIII, quand Sigismond lui-même, ce noble et vigoureux caractère, n'osait tenir tête aux fureurs sacerdotales, et leur sacrifiait son honneur et celui de sa couronne ?

Cependant les délibérations du concile commencèrent. On y comptait, outre les cardinaux et les prélats, une multitude d'abbés, de docteurs et dix-huit cents prêtres. Plusieurs souverains s'y rendirent avec une multitude de seigneurs et de gentilshommes. « La cité choisie, dit le grand historien de la Confédéra-

¹ *Lettres de Jean Huss*, 2^e série, lettre 2^e. — Aux Bohémiens en partant pour se rendre au concile.

² Voy. sa lettre à maître Martin. — 2^e série, lettre 1^{re}. — Il y revient aussi sur les causes de ses souffrances. • Sache que c'est pour avoir condamné l'avarice et la vie des prêtres, que je souffre une persécution qui s'éteindra bientôt avec moi. •

³ Il raconte dans ses lettres de curieux détails de son voyage. — Voy. 2^e série, lettre 3^e.

tion, vit arriver d'Italie, de France, d'Allemagne, d'Angleterre, de Suède, de Danemark, de Pologne, de Hongrie, de Bohême, et même de Constantinople, des députés qu'envoyaient empereurs, rois, princes, villes, universités. Les grands rivalisèrent aux dépens des trésors lentement amassés par leurs aïeux, pour faire briller devant cette assemblée de l'Europe entière l'éclat des armures, des vêtements, des chevaux et d'un riche cortège; les savants cardinaux et les prélats se disposèrent à conquérir, à force de sagacité philosophique, de profond savoir et d'énergique éloquence, une gloire universelle aux yeux de toute l'Eglise chrétienne. Beaucoup de gens accoururent comme à un spectacle que ni eux, ni leurs ancêtres n'avaient jamais vu. L'Europe était dans l'attente; les amis du bien chez tous les peuples faisaient des vœux; les uns se préparaient à une sérieuse réforme de l'Eglise, d'autres à des subterfuges pour l'éviter, la plupart à jouir de plaisirs variés¹. »

Au milieu de cette foule brillante, imposante assemblée de l'Europe entière, le chef du saint empire romain attirait sur lui l'attention générale. Guerrier intrépide, politique profond et ferme, parlant plusieurs langues, doué d'une grande dignité naturelle, il semblait né pour présider cette réunion de l'aristocratie

¹ J. DE MULLER, *Histoire de la Confédération suisse*, liv. III, ch. 1.

européenne. Il s'était déclaré le protecteur des lettres dans un temps où l'épée était la loi souveraine : « Je puis faire en un jour mille gentilshommes, disait-il, mais en mille ans je ne puis faire un homme docte. »

Sigismond était heureux de trouver à Constance tant d'écrivains distingués, tels que Pogge de Florence, Thierry de Niem, Æneas Sylvius Piccolomini, depuis pape sous le nom de Pie II, le savant ambassadeur grec, Manuel Chrysoloras. Aux premiers rangs brillaient Gerson et Pierre d'Ailly, cardinal de Cambrai, surnommé « l'Aigle de France. » Gerson, ambassadeur de Charles VI, célèbre par son caractère et par ses talents, devint l'âme du concile. Une foule d'hommes de toutes professions accoururent aussi à Constance. On dit qu'il y vint plus de cent mille étrangers.

Ainsi Jean Huss allait paraître devant les grandes assises du monde chrétien. Les dispositions bienveillantes qu'on lui avait d'abord montrées ne se soutinrent pas longtemps. Le vingt-sixième jour après son arrivée à Constance, il fut cité devant le pape et les cardinaux : « Maître Jean Huss, lui dirent-ils, nous avons appris sur vous beaucoup de choses qui ne peuvent être tolérées si elles sont véritables. On dit que vous enseignez les erreurs les plus graves, les plus opposées à la doctrine de la vraie Eglise, et que vous les avez déjà répandues dans toute la Bohême. Nous vous

avons mandé par devers nous afin de savoir la vérité. »

« Révérends Pères, sachez que j'aimerais mieux mourir que d'être sciemment coupable d'une seule erreur, à plus forte raison d'un grand nombre et des plus graves, comme vous le dites. Je suis venu de ma pleine volonté à ce concile, afin de recevoir la correction qui me sera infligée pour toute erreur prouvée contre moi. »

« C'est bien parlé, » dirent les cardinaux qui se retirèrent pour délibérer en laissant Huss sous la garde de soldats armés. Pendant qu'ils étaient réunis en conseil chez le pape, les plus ardents ennemis du réformateur, Paletz, Causis et plusieurs autres venaient dire à Jean Huss : « Voici, nous te tenons, et tu n'échapperas point que tu n'aies acquitté jusqu'à la dernière obole. »

Les haines sacerdotales éclataient sans pudeur. Avant la nuit, le prévôt de la cour pontificale vint annoncer à Huss qu'il était prisonnier. Son ami, Jean de Chlum, gentilhomme bohémien, se plaignit au pape avec véhémence de ce que le pontife manquait ainsi à la foi jurée. Jean XXIII répondit en montrant les évêques et les cardinaux : « Que m'imputez-vous ? vous savez que je suis ici moi-même en leur pouvoir ? » Le lâche et perfide Jean avoua plus tard qu'il avait cru nécessaire d'apaiser ses propres ennemis en leur

sacrifiant Jean Huss ¹. Jean de Chlum ayant en vain essayé de faire rougir le pape de sa déloyauté, s'adressa à l'empereur qui n'était pas encore arrivé. Sigismond en apprenant ces nouvelles manifesta une généreuse indignation ; il écrivit immédiatement à son représentant à Constance : « Elargissez Jean Huss sur-le-champ, et si l'on résiste, brisez les portes. » Il fallait que les ennemis du réformateur fussent bien puissants, car la bonne volonté de l'empereur resta inutile. L'intrépide Jean de Chlum se montra jusqu'à la fin le défenseur de la justice et de l'innocence. Il afficha à la porte de toutes les églises une protestation contre la violation du sauf-conduit impérial. Un véritable disciple de l'Évangile osait seul braver à Constance les fureurs sacerdotales.

Cependant Jean Huss, gardé d'abord chez le chantre de la cathédrale, fut transféré dans la prison du monastère des dominicains au bord du Rhin. Son cachot étant situé près d'un réceptacle d'immondices, il y tomba bientôt malade et sa vie fut en danger. Dieu ne voulut pas qu'il échappât par une mort obscure à la gloire du martyr. Prague tout entière s'émut en apprenant les violences exercées contre le prédicateur de l'Évangile. Plusieurs personnages considérables adressèrent à l'empereur des représentations énergiques : « Jean Huss, disaient les barons

¹ Voy. VON DER HARDT, t. IV, 1^e partie, p. 26.

bohémiens, est parti plein de confiance dans les lettres¹ de Votre Majesté ; nous avons appris néanmoins qu'il a été saisi avec elles, et non-seulement saisi, mais jeté en prison sans être entendu, sans être convaincu, et voilà ce dont ici chacun s'étonne, les princes, les barons, les pauvres et les riches... On se demande comment le saint-père a pu violer si honteusement la sainteté des lois, la vérité, le sauf-conduit de Votre Majesté ; comment enfin il a pu jeter en prison, sans cause, un homme innocent et juste.... Le Dieu tout-puissant, qui connaît nos cœurs, sait quelle serait notre douleur si jamais, — ce qu'à Dieu ne plaise ! — nous apprenions quelque chose qui pût porter atteinte à votre autorité ou à votre dignité². »

Ce langage était de nature à faire impression sur l'esprit de l'empereur. Les ennemis de Jean Huss eurent recours à cette dialectique trompeuse du pharisaïsme catholique dont les jésuites ont tiré un si bon parti. Ils persuadèrent à Sigismond qu'il n'avait pu contracter d'obligations envers un hérétique, et que d'ailleurs le concile pouvait le dispenser de toute espèce d'engagements³. L'omnipotence infallible de l'Eglise est un système commode quand on a besoin de se mettre au-dessus de la justice et même du sens

¹ Le sauf-conduit.

² *J. Huss. histor. et monum.* 1, 96.

³ Hermann VON DER HARDT, IV, 397.

commun. « Rome a parlé, dit-on avec une gravité grotesque, la cause est finie ¹ ! » Mais combien de fois la raison et l'équité n'ont-elles pas cassé ces arrêts qu'on prétendait définitifs? Rome a parlé dans la cause de Huss, dans celle de Luther, dans celle de Galilée, dans celle des rédacteurs de l'*Avenir*, et pourtant quel esprit éclairé oserait aujourd'hui contester l'indépendance du pouvoir civil, le mouvement de la terre, la liberté de conscience et la liberté politique? Rome vient de proclamer l'immaculée conception de la Vierge et pourtant quel est le chrétien, pour peu qu'il ait la moindre notion des enseignements de la Bible et des Pères de l'Eglise primitive, qui puisse parler sans sourire de ce dogme extraordinaire ² ?

Mais les sophismes des théologiens du concile ne parvinrent pas à étouffer les remords dans l'âme naturellement droite de Sigismond. Deux ans après le procès qui le couvrit d'une honte éternelle, il écrivait en parlant de Huss : « Que n'est-il entré avec moi à Constance ! Dieu sait, et je ne puis l'exprimer, combien j'ai été affligé de son malheur. On a vu quels

¹ Roma locuta est, causa finita est. — C'est une de ces tristes formules qui sont si nombreuses dans les écrits d'Augustin, le père de tant d'erreurs.

² Voir la spirituelle brochure de M. BUNGENER, *Rome à Paris*, dont le succès a été si grand et si légitime. — Tout le monde se rappelle les articles approfondis des *Débats* sur cette question.

mouvements je me suis donné pour lui, *jusqu'à sortir plusieurs fois de l'assemblée en fureur*¹; j'avais même quitté la ville lorsque les Pères du concile me firent dire que, si j'arrêtais le cours de *leur justice*, ils n'avaient que faire à Constance; je pris donc la résolution de m'abstenir; car si je me fusse intéressé davantage à Jean Huss, le concile eût été dissous². »

— L'empereur essaie de se rassurer par un sophisme évident. Avait-il oublié le mot de saint Paul : « Il ne faut pas faire le mal pour qu'il arrive du bien ? » Cette simple réflexion condamne tous les raisonnements dans lesquels l'homme politique essaie de faire illusion au chrétien.

Privé de toute communication avec le dehors, Jean Huss reçut la visite des commissaires du concile. Ils le trouvèrent en proie à une fièvre ardente. C'est au milieu des plus vives souffrances qu'il dut entendre la lecture des témoignages de ses accusateurs. Il demanda un défenseur; on poussa le mépris des lois les plus vulgaires de l'équité jusqu'à le lui refuser :

Tantæ ne animæ cœlestibus iræ⁴!

¹ C'est le cas de rappeler le mot de Tertulien : « Testimonium animæ naturaliter christianæ. »

² COCHLÉE, *Histoire Hussit.* lib. IV.

³ Ἦνα εἴθρη τὰ ἀγαθὰ. (PAUL, *Aux Romains*, III, 8.)

⁴ Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots !

Le peuple est souvent plus juste et plus compatissant que des prêtres vindicatifs. Tandis que le sacerdoce se montrait avide du sang d'un homme qui avait flétri son hypocrisie, ses gardes, touchés de sa douceur, de sa résignation et de sa piété, au lieu d'aller demander des conseils aux orgueilleux prélats du concile, consultaient leur prisonnier sur les devoirs de la vie chrétienne. Et l'homme qui avait sa vie à défendre contre la rage sacerdotale, oubliant sa cruelle situation, se plaisait à composer pour ses geôliers des traités¹ adressés à Robert, à Grégoire, à Etienne, à Jacques, ses obscurs gardiens. Pendant qu'il se livrait à ces pieuses occupations, dignes d'un martyr de l'Eglise primitive, il ne se faisait pas illusion sur les projets de ses implacables ennemis.

« Mes bien-aimés, écrivait-il aux fidèles de Prague, je vous conjure, de la prison où je suis, de prier Dieu pour moi, qui ne rougis point de supporter quelque chose pour lui ; priez qu'il me soit en aide ; car c'est en lui et en vos prières qu'est toute mon espérance. Suppliez-le donc pour qu'il m'accorde l'assistance de son esprit, afin que je puisse confesser son nom jusqu'à la mort. Je m'attache à sa vérité et à sa miséricorde, et si, dans ce temps, il daigne me recevoir, que sa sainte volonté soit faite ! Mais s'il

¹ Les principaux sont les *dix commandements*, — l'*oraison dominicale*, — le *mariage*, — les *trois ennemis de l'homme*.

veut que je vive et que je vous sois rendu, que sa volonté sainte soit encore bénie ! J'aurai besoin de son divin secours, bien que je sois assuré qu'il ne permettra point que je sois éprouvé au delà de mes forces et exposé à un péril qui n'aurait pas pour objet mon salut et le vôtre ; car le propre de la tentation, si nous demeurons fermes dans la vérité, est d'opérer notre salut. Sachez, mes bien-aimés, que les lettres que je vous ai laissées ont été traduites par nos adversaires, et qu'ils y ont ajouté beaucoup de mensonges. Ils écrivent contre moi tant d'articles et de faussetés que j'ai assez à faire de leur répondre de ma prison. Leur malice est égale à leur fureur¹. »

En effet, on inventait chaque jour quelque nouveau moyen de tourmenter le noble martyr. L'évêque de Constance, auquel on l'avait livré, le fit transporter au château de Gottlieben, sur les bords du Rhin. On l'y enferma dans une tour, les fers aux pieds, et la nuit on l'attachait à une chaîne fixée au mur. Mais on en voulait à la théologie de Huss autant qu'à sa personne. Avant même de commencer son procès, on condamna les doctrines de Wicléf que l'on considérait comme la source de ses opinions. Parmi les propositions anathématisées par le concile *infaillible* de Constance il en est une qui n'est plus contestée par

¹ *Lettres de Jean Huss*, 2^e série, lettre onzième.— Aux fidèles de Prague.

personne : c'est celle qui déclare les décrétales apocryphes. Cette décision seule suffirait pour montrer à un esprit impartial ce qu'il faut penser de l'infaillibilité de l'Église romaine. Mais ses partisans ont-ils la moindre notion de l'histoire d'une institution pour laquelle ils professent une vénération superstitieuse ? Le concile ordonna ensuite que les restes de Wicléf seraient déterrés et brûlés. Les prêtres qui se proposaient de devenir les réformateurs de l'Église et de réveiller l'esprit évangélique, commencèrent par profaner un tombeau et, comme ces hyènes furieuses qui vont la nuit souiller la cendre des morts, ils s'acharnèrent sur un cadavre.

Cependant on continuait de s'occuper à Prague de la captivité de Jean Huss. Jérôme, son disciple, écoutant un pieux enthousiasme, arriva à Constance sans avoir de sauf-conduit. Mais dès qu'il entendit les rumeurs sinistres qui circulaient dans la foule, il prit la fuite avec précipitation. Il s'arrêta à Uberlingen, d'où il écrivit à l'empereur et au concile pour demander un sauf-conduit. L'empereur refusa, mais le concile lui en donna un qui n'était guère de nature à le rassurer : « Nous vous donnons, disaient les Pères, un plein sauf-conduit, sauf toutefois la justice et autant qu'il est en nous, et que la foi orthodoxe le requiert ¹. » Du reste, Jérôme ne reçut pas cette pièce.

¹ Le jésuite Rosweide a prétendu que ces mots étaient *sous-en-*

Il fut arrêté dans une ville de la Forêt-Noire, conduit à Constance dans un charriot avec « des chaînes longues et sonnantes ¹. » Il y subit un interrogatoire dans lequel Gerson montra contre lui une rancune qui lui fait peu d'honneur. Un des plus grands griefs du célèbre chancelier de l'université de Paris était que Jérôme avait troublé cette université en émettant plusieurs propositions fausses « au sujet des idées et des universaux. » Au quinzième siècle, un théologien était exposé à être brûlé pour de pareilles questions ! Jérôme se défendit, mais ses réponses déplurent et plusieurs voix crièrent : « Au feu ! Au feu ! » C'est le cri des bourreaux païens : « *Christianos ad leonem!* » — « Si ma mort vous est agréable, répondit Jérôme, que la volonté de Dieu soit faite ! » Les cris de fureur redoublèrent, et on le ramena en prison ².

Le soir, son ami, Pierre Maldoniewitz, connu sous le nom de Pierre le Notaire, s'approcha de la fenêtre de sa prison et l'appela : « Sois le bien-venu, mon frère, dit Jérôme. — Pierre reprit : « Affermis ton âme; souviens-toi de cette vérité dont tu as si bien parlé lorsque tu étais libre et que tes mains

tendus dans le sauf-conduit donné à Jean Huss. Fiez-vous maintenant aux garanties données par des jésuites qui *sous-entendent* des clauses qui les annullent !

¹ *Catenis longis ac sonantibus constrictus.* (VON DER HARDT, IV, 216.)

² Voy. VON DER HARDT, IV, 218.

étaient dégagées d'entraves. Mon ami, mon maître, ne crains pas d'affronter la mort pour elle. »—« Oui, répondit Jérôme, j'ai dit beaucoup de choses touchant la vérité, et je les confirmerai. » Ne croirait-on pas lire les actes des martyrs de la primitive Eglise?

Les prêtres de Rome comme les pontifes du paganisme s'efforçaient aussi d'inventer des tortures. L'archevêque de Riga, Jean de Wallendrod, avait été chargé de la garde de Jérôme. Il ordonna que ses fers fussent rivés à un poteau élevé, de sorte qu'il lui était impossible de s'asseoir, et que ses deux mains passées dans les chaînes pesaient sur son cou et tiraient sa tête en bas¹. Il tomba gravement malade. On le traita alors moins durement. On voulait bien le torturer; mais on aurait été désolé de le voir échapper par la mort aux horreurs du supplice atroce qu'on lui réservait. Les prêtres ne voulaient rien perdre des souffrances de leur victime.

La justice de Dieu s'appesantit bientôt sur le perfide Jean XXIII. Le concile le mit en jugement. La liste des accusations qui furent examinées contenait soixante-dix faits dont cinquante seulement purent être lus dans l'assemblée. On jugera de la grandeur des crimes que l'on tint cachés² par ceux que l'on osa produire. Le chef *infaillible* de l'Eglise ro-

¹ VON DER HARDT, IV, 218.

² On en trouvera la liste dans VON DER HARDT, IV, 196, 228, 248.

maine fut convaincu de simonie, d'intrigues scandaleuses, d'une affreuse tyrannie. On déclara qu'il était l'opresseur des pauvres, le persécuteur de la justice, l'appui des simoniaques, l'idolâtre de la chair, l'ennemi de toute vertu, le miroir de l'infâmie, un pécheur endurci et incorrigible. Trois évêques envoyés au château de Ratolful par les Pères le déclarèrent prisonnier. Il fut ensuite déposé dans une séance solennelle le 29 mai 1415¹. Par une secrète disposition de la Providence, le pontife déloyal qui avait livré Jean Huss à ses bourreaux, fut aussi enfermé au château de Gottlieben, séparé des siens et privé de ses domestiques. Tombé du faite des grandeurs, le *vicaire de Dieu*² montrait la plus insigne lâcheté.

Quel contraste entre les deux prisonniers enfermés à Gottlieben ! Abandonné du monde entier, Huss faisait admirer à ses ennemis les plus ardents une fermeté invincible. Le pontife déchu, occupé d'intrigues et livré aux regrets les plus amers, dut plus d'une fois envier sa sérénité. Mais quelle était donc cette Église qui prétendait ouvrir les portes du ciel ? Elle était forcée de jeter dans les fers avec ceux qu'elle

¹ Voyez le décret dans VON DER HARDT, IV, 280, 281.

² « Tous les princes lui baisent les pieds, — il est l'unique nom du monde, — canoniquement ordonné il devient saint. » (*Maximes de Grégoire VII*, — SANCTI GREGORII PAPÆ VII. *Dictatus papæ*, dans LABBE, *Concil.* X, 110.)

considérerait comme des scélérats les princes mêmes de la hiérarchie? Les rigueurs dont elle usait à leur égard n'étaient-elles pas la meilleure excuse de ces réformateurs qu'on destinait au bûcher? Jean Huss comprenait très-bien toutes les conséquences de la déposition de Jean XXIII et les expliquait à ses amis avec une grande vigueur :

« Considérez qu'ils ont jugé le pape, leur chef, digne de mort pour des crimes énormes. Courage, et répondez à ces prédicateurs qui vous prêchent que le pape est Dieu sur la terre, qu'il peut vendre les sacrements, comme le disent les canonistes, qu'il est la tête de l'Eglise en l'administrant saintement, qu'il est le cœur de l'Eglise en la vivifiant spirituellement, qu'il est la source d'où jaillit toute vertu et tout bien, qu'il est le soleil de la sainte Eglise, l'asile assuré où il importe que tous les chrétiens trouvent leur refuge : voici que déjà cette tête est comme tranchée par le glaive; déjà ce Dieu terrestre est enchaîné, déjà ses péchés sont dévoilés, cette source jaillissante est tarie, ce divin soleil est obscurci, ce cœur a été arraché et flétri pour que personne n'y cherche un asile. Le concile a condamné son chef, sa propre tête, pour avoir vendu les indulgences, les évêchés et toutes choses. »

Huss montre ensuite que les membres du concile en déposant le pape ont prononcé leur propre condamnation :

« Mais, parmi ceux qui l'ont condamné, se trouvaient un grand nombre d'acheteurs qui ont fait eux-mêmes à leur tour cet indigne trafic. Là se trouvait l'évêque Jean Litomyssel, qui, par deux fois, a voulu acheter l'évêché de Prague, mais d'autres l'ont emporté sur lui. O hommes corrompus ! que n'ont-ils d'abord arraché la poutre de leur œil !... Ils ont dit anathème au vendeur et ils l'ont condamné, et eux-mêmes sont les acheteurs, ils ont donné les mains à ce pacte ; et ils sont impunis ! Que dis-je ? ils trafiquent de cette marchandise jusque dans leur propre demeure ! Il y a à Constance tel évêque qui a acheté, tel autre qui a vendu, et le pape, pour avoir approuvé le marché, a reçu de l'argent des deux parts... Si Dieu avait dit aux membres de ce concile : Que celui de vous qui est sans péché prononce l'arrêt du pape Jean, sans aucun doute ils se seraient retirés les uns après les autres. Pourquoi fléchissaient-ils auparavant les genoux devant lui ? Pourquoi baisaient-ils ses pieds ? Pourquoi le nommaient-ils *très-saint* ¹, lorsqu'ils voyaient en lui un hérétique, un homicide, un pécheur endurci ? car c'est ainsi qu'ils parlaient déjà de lui en public. Pourquoi les cardinaux l'ont-ils fait pape, sachant qu'il avait fait périr ² le saint-père

¹ Beatissime pater, on sait que c'est le titre donné au pape.

² Voy. Émile DE BONNECHOSE, *Les réformateurs avant la réforme* tome I, livre 1.

(son prédécesseur); et, depuis qu'il est pape, pourquoi ont-ils souffert qu'il trafiquât des choses saintes? Ne forment-ils pas son conseil pour l'avertir de ce qui est juste, et ne sont-ils pas aussi coupables que lui de ces crimes, puisqu'ils ont toléré en lui des vices qui leur étaient communs à tous? Pourquoi personne n'a-t-il osé lui résister avant sa fuite de Constance? Ils le craignaient tous alors comme leur père très-saint; mais quand, avec la permission de Dieu, le pouvoir séculier s'est emparé de lui, alors ils ont conspiré, ils ont résolu qu'il n'échapperait pas à la mort....

« Oh! combien je désirerais pouvoir dévoiler toutes les iniquités que je connais, afin que les fidèles serviteurs de Dieu se tinsent en garde contre elles! Mais j'espère que Dieu enverra après moi des champions plus vigoureux ¹, — et il y en a maintenant, — qui mettront mieux à découvert toutes les malices de l'Antechrist, et qui exposeront leurs âmes à la mort pour la vérité de notre Seigneur Jésus-Christ.... — J'écris cette lettre le jour de saint Jean-Baptiste, en prison et dans les chaînes, et je songe que saint Jean fut décapité dans sa prison pour la parole de Dieu ². »

¹ Non plus vigoureux, mais mieux favorisés par l'esprit de leur temps.

² *Lettres de Jean Huss*, 2^e série, lettre XLVII, — à ses amis de Prague.

« Vous savez, dit-il ailleurs, ce que sont ces princes spirituels qui se disent les vrais vicaires de Christ et de ses apôtres, qui se proclament la *sainte* Eglise et le *très-saint* concile qui ne peut faillir, et qui cependant a failli en adorant ¹ Jean XXIII.... Voilà qu'ils ont tranché la tête de l'Eglise, ils ont arraché le cœur de l'Eglise, ils ont tari la fontaine intarissable de l'Eglise, ils ont violé, ils ont détruit ce refuge impérissable de l'Eglise où tout chrétien devait trouver un asile!.... — Et maintenant la chrétienté est sans pape; elle a Jésus-Christ pour le chef qui la dirige, pour le cœur qui la vivifie par la grâce, pour la fontaine qui l'arrose des sept dons de l'Esprit-Saint, pour le refuge à jamais suffisant et impérissable auquel j'ai recours dans mon infortune, et dans la ferme espérance que là je trouverai toujours direction, assistance et vivification suffisante, et que Dieu me comblera d'une joie infinie en me délivrant de mes péchés et de cette vie misérable. »

La fin de cette lettre prouve l'audace avec laquelle Rome s'écarte des traditions de l'Eglise orientale en maintenant des privilèges aristocratiques dans la célébration de l'Eucharistie :

¹ On sait qu'on appelle à Rome *adoration* les hommages solennels qu'on lui rend et qu'on dit *l'adoration du pape*. — Entre Rome et Lhassa, entre l'Italie et le Thibet, entre le pontife qui trône au Vatican et celui qui reçoit le culte des Lamas la différence est médiocre.

« Oh ! quelle démente de condamner comme erronés l'Évangile de Christ et l'épître de Paul qui confesse avoir reçu la vérité, non des hommes, mais de Dieu, et de rejeter l'exemple de Jésus-Christ lui-même, de ses apôtres et des autres saints, en condamnant la communion au calice de Notre-Seigneur, instituée pour les adultes fidèles. Ne disent-ils pas que la permission donnée aux fidèles laïques de participer des lèvres au calice de Christ est une erreur ? Et si un prêtre leur présente ce calice pour y boire, il est réputé en faute ; et, s'il persiste, il est condamné comme hérétique ! — O saint Paul, tu as dit à tous les fidèles : « Toutes les fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne, » c'est-à-dire jusqu'au jour du jugement où il viendra. Et voici que déjà la coutume de l'Église romaine s'oppose à l'accomplissement de ta parole¹ ! »

Il n'y avait rien à répondre à ces raisons péremptoires. Cependant le concile, après la déposition de Jean XXIII, condamna l'usage du calice. C'était condamner la Bible elle-même. Mais qu'importe à l'église *infaillible* l'autorité de la parole de Dieu ?

Un des amis de Huss, Jacobel, réfuta avec une

¹ *Lettres de Jean Huss*, 2^e série, lettre XVIII, — Jean Huss à ses bienfaiteurs.

grande énergie la doctrine des théologiens romains ¹.

« Si, par impossible, disait le fidèle disciple de l'Église orientale, Christ se présentait au milieu du concile de Constance avec les membres de l'Église primitive.... S'il voulait accomplir en ce lieu le sacrement tel qu'il l'a institué, pensez-vous que les assistants le laisseraient faire?... Ils l'accuseraient d'hérésie; ils le condamneraient, disant : « *Ce que vous faites n'est pas la coutume* ² ! »

« Voici comme ils ont l'habitude d'agir : d'abord ils diffament, puis ils citent; ensuite ils excommunient, et enfin ils dégradent; ils vouent l'âme aux démons autant qu'il est en eux, et le corps au pouvoir séculier ³; et de même que les prêtres des Juifs disaient jadis : « Si tu délivres cet homme, tu n'es point l'ami de César, » de même ils disent aujourd'hui au magistrat temporel : Cet homme est justiciable de votre tribunal, il doit être puni par le bras séculier. Damnable et dangereuse hypocrisie ! Ils se trompent à leur péril, a dit saint Augustin, les hom-

¹ JACOBUS DE MISA, *Apologia pro communione plebis sub utraque specie*, — dans VON DER HARDT, tome III, p. 591.

² *La coutume* est le dernier mot de l'Église de Rome, comme il était la raison suprême du pharisaïsme.

³ On dirait ce tableau écrit de notre temps. Malheureusement l'ultramontanisme n'a pas encore partout l'appui du bras séculier. Mais que Dieu donne longue vie à François-Joseph et à ses imitateurs et ce *progrès* pourra se réaliser !

mes qui s'imaginent que ceux-là seulement sont homicides qui tuent de leurs propres mains¹. Les Juifs n'ont pas mis eux-mêmes le Seigneur à mort. Il nous est défendu, dirent-ils, de faire mourir personne, et cependant la mort du Seigneur leur est justement imputée; car ils l'ont tué avec la langue en disant: Crucifie-le! — Le Seigneur a dit: Gardez-vous des hommes, etc... O Roi des rois, Seigneur des seigneurs, Père éternel, partout j'entrevois des périls: si j'écoute ton Fils bien-aimé, si je crois à son Évangile, si je me règle sur la pratique des premiers chrétiens, je serai excommunié, déclaré hérétique; je serai condamné, je serai brûlé, ou, de toute autre façon, mis à mort par cette Église romaine qui ne sait plus même quelles étaient les mœurs et les coutumes de la primitive Église. Si je désobéis à l'Évangile, j'ai à redouter la mort éternelle². »

Gerson a publié une apologie de la coutume occidentale. Ses arguments sont peu dignes de cet esprit éminent, et ils donnent une idée de l'étrange manière de concevoir l'Eucharistie adoptée par les théologiens du moyen âge et qui diffère tellement

¹ Les apologistes de Rome usent encore sans cesse de ce sophisme. Nous n'avons pas tué les Albigeois, les Maures d'Espagne, les Vaudois, les protestants; le bras séculier a tout fait..... Mais qui armait le bras séculier? Les Innocent III, les *saint* Pie V, les Grégoire XIII, etc.

² JACOB DE MISA, trad. par É. DE BONNECHOSE.

des théories professées par saint Justin, philosophe et martyr de l'Église orientale, dans sa célèbre *Apologie*.

Gerson énumère les dangers de l'usage de la coupe : « danger que le vin ne se répande si on le transporte de lieu en lieu ; danger qu'il ne gèle ou ne vienne à manquer ; danger qu'il ne s'aigrisse, auquel cas le sang de Jésus-Christ n'y serait plus (et ita desineret ibi esse sanguis Christi) ; danger qu'il ne se corrompe et que la chaleur n'y engendre des mouches ; danger qu'il n'en demeure aux longues barbes des laïques. » Mais ce qui préoccupe surtout le théologien de Paris, c'est la crainte que les fidèles ne se croient dans la communion égaux aux prêtres. Tout le génie de l'Église de Rome est dans cet argument auquel un docteur de l'Orient n'aurait jamais songé.

Le concile, après avoir prononcé la peine réservée aux hérétiques contre la communion sous les deux espèces et reçu l'abdication de Grégoire XII¹, un des trois papes qui s'étaient partagé le monde chrétien, tourna tous ses efforts contre Jean Huss. Il envoya des députés à Gottlieben pour l'interroger. On espérait ainsi rendre inutile une audience publique dont on redoutait l'effet. Huss nous donne lui-même, dans une de ses lettres, de curieux détails sur ces scènes inquisitoriales :

¹ Voyez le récit intéressant de cette abdication dans Émile DE BONNECHOSE, *Les réformateurs avant la réforme*, liv. III, chap. 12.

« J'ai été interrogé, la veille du jour où j'ai vu Jean Barbat, touchant les quarante-sept articles : j'ai répondu comme dans ma protestation précédente. On m'a demandé, en prenant chaque article séparément, si je voulais le défendre : j'ai répondu que je m'en référais à la décision du concile, ainsi que je l'avais fait d'abord, et j'ai dit sur chaque article comme précédemment : « Il est véritable, mais dans tel sens. » — « Voulez-vous le défendre ? m'ont-ils demandé. » J'ai répondu : « Non, je m'en réfère à la décision du concile. » — Je prends Dieu à témoin que, dans ce moment, je n'ai rien vu de mieux à répondre, ayant écrit auparavant de ma propre main que je ne veux rien défendre avec opiniâtreté ; mais je suis prêt à me laisser instruire. Ces questions m'ont été faites parce qu'on leur a dit que j'ai fait connaître à l'empereur que je veux défendre trois ou quatre articles. Sur cela ils m'ont demandé ce que j'avais déclaré à l'empereur ; j'ai répondu que je ne lui avais rien dit de la sorte. Michel Causis était là tenant un papier, et stimulant le patriarche pour me forcer à répondre à ses questions ; et, pendant ce temps, quelques évêques entrèrent. Michel a inventé quelque chose de nouveau. Dieu a permis que Paletz et lui s'élevassent contre moi pour mes péchés : le premier scrute mes lettres et mes écrits, et Paletz rapporte tous les entretiens que nous avons eus ensemble il y a beaucoup d'an-

nées. — Le patriarche a soutenu ouvertement que j'étais fort riche : Un archevêque m'a dit : « Vous avez 70,000 florins. » Michel m'a demandé devant tous : « Hé ! qu'est devenue cette robe pleine de florins ? Combien d'argent les barons de Bohême gardent-ils pour vous ?... » Oh ! certes, j'ai bien souffert aujourd'hui ! — Un évêque m'a dit : « Vous avez établi une nouvelle loi ; » un autre : « Vous avez prêché tous ces articles ; » et moi j'ai répondu assez vivement avec l'aide de Dieu en disant : « Pourquoi m'accablez-vous d'outrages¹ ? »

Les plus ardents ennemis de Huss étaient les docteurs de France. Consultés par le concile sur dix-neuf articles attribués à Jean Huss, leurs conclusions, que Gerson signa, étaient impitoyables. Ce seul fait montre ce qu'il faut penser de la prétendue tolérance de l'Église gallicane. Les conclusions des théologiens de Paris causaient à Huss un chagrin particulier². Du reste, il eut bientôt à s'occuper de sa défense non par-devant quelques docteurs, mais au tribunal du concile lui-même, qui se décida à l'entendre en audience publique. Il fut donc transféré au monastère des franciscains.

Quand il parut devant l'assemblée, on lui présenta

¹ *Lettres de Jean Huss*, 2^e série, lettre XXVII.

² Voir lettre XXIV, 2^e série.

ses livres et on lui demanda s'il en acceptait la responsabilité. Sur sa réponse affirmative, on lut un des articles de l'acte d'accusation. Huss ayant essayé de se défendre, il s'éleva dans le concile une si furieuse clameur qu'il fut impossible de l'entendre. Le tumulte s'étant un peu apaisé, il fit un appel à la parole de Dieu qui souleva une protestation générale. Les uns l'insultaient, les autres s'en moquaient. Le réformateur, dont l'attitude était ferme mais triste, promenait ses regards avec un étonnement douloureux sur cette assemblée tumultueuse qui prétendait être l'organe de l'Esprit-Saint.

« Si vous eussiez été à Constance, écrivait Huss à ses amis, en leur rendant compte de cette séance, vous auriez vu l'abomination détestable de ce concile qui se dit *très-saint* et *infaillible*.... Lorsque j'eus parus d'abord en présence de cette assemblée pour répondre à mes adversaires, voyant que tout se faisait sans aucun ordre, et entendant une clameur générale, je dis à haute voix :

« Je croyais qu'il y avait dans ce concile plus d'honnêteté, de charité et de discipline. »

Alors le premier des cardinaux répondit :

« Est-ce ainsi que vous parlez ? — Votre langage était plus modeste dans la prison. »

« Oui, répondis-je, car dans la prison personne ne

vociférait contre moi, et maintenant vous vociférez tous¹. »

Il y eut une nouvelle audience le 7 juin. Huss fut amené par les soldats dans la salle des franciscains, où le concile s'était réuni. L'empereur assistait à cette séance. Il était fort embarrassé du rôle qu'il jouait, lui qui avait signé le sauf-conduit. Du reste, il venait avec la pensée de sauver celui qu'il avait si lâchement livré.

Michel Causis lut l'acte d'accusation. En voici le début :

« Jean Huss, dans la chapelle de Bethléem et en d'autres lieux de la ville de Prague, a enseigné au peuple beaucoup d'erreurs tirées en partie des livres de Wicief et en partie de sa propre invention ; il les a défendues avec la plus grande opiniâtreté. La première est qu'après la consécration de l'hostie dans le sacrement de l'autel le pain matériel demeure. »

Huss affirma qu'il n'avait jamais enseigné cette doctrine. En effet, la Bohême avait reçu de ses apôtres grecs le dogme de la présence réelle tel qu'il était alors enseigné dans l'Église orientale, cette Église s'étant écartée, aussi bien que l'Église romaine, de l'interprétation primitive et profondément symbolique que les plus anciens Pères de l'Orient ont donnée de l'Eucharistie.

¹ *Lettres de Jean Huss*, 2^e série, lettre 4, — à ses amis.

Le cardinal de Cambrai, Pierre d'Ailly, surnommé « l'Aigle de France¹ et le Marteau des hérétiques » prit alors la parole. Les questions qu'il adressa à Huss donneront quelque idée des prodigieuses transformations que Rome avait fait subir à l'Évangile, des subtilités incompréhensibles qui avaient remplacé les populaires enseignements du Sauveur des hommes.

« Jean Huss, dit le célèbre docteur français, admettez-vous les universaux à *parte rei*, comme appartenant à la chose même dont ils sont les universaux ? »

« Je les admet, répondit Huss, par la raison que saint Anselme et d'autres grands docteurs les ont admis.

« S'il en est ainsi, reprit le cardinal, il faut conclure qu'après la consécration le pain matériel demeure, et je le prouve. »

Nous ne suivrons pas *l'Aigle de France* dans le dédale de son argumentation scolastique. De telles chicanes paraîtraient puériles, si l'on ne songeait que le bourreau était derrière le dialecticien de l'Église romaine. Après une discussion d'un intérêt médiocre sur la présence réelle et sur le respect dû au pape, Grégoire I^{er}, que les Romains ont surnommé le Grand, reprocha à Jean Huss d'avoir enseigné les opinions

¹ *Aquila Franciæ et malleus à veritate aberrantium indefessus.*
(J. LAUNOY, *Histoire du collège de Navarre*, 476.)

de Wiclef, et surtout de s'être opposé à leur condamnation.

« J'ai refusé, dit-il, de reconnaître pour mensongers et scandaleux tous les articles extraits des œuvres de Wiclef, parce que j'en tiens plusieurs pour des vérités, entre autres celui qui porte que le pape Sylvestre et l'empereur Constantin ont erré en dotant l'Eglise comme ils l'ont fait, et celui qui établit que les dîmes ne sont point exigibles de droit divin, mais sont de pures aumônes. »

Il ajouta qu'il avait blâmé la condamnation des thèses de Wiclef, parce qu'elle ne s'appuyait point *« sur des raisons tirées de la sainte Ecriture. »* Et comme on lui reprochait d'avoir douté de la damnation du célèbre réformateur anglais : « Voici mes paroles, répondit Jean Huss ; j'ai dit : je ne puis affirmer si Wiclef sera sauvé ou perdu ; je voudrais cependant que mon âme fût maintenant où il est ¹. »

Un rire moqueur accueillit cette courageuse réponse.

On lui reprocha encore d'avoir appelé de la sentence d'Alexandre V et de Jean XXIII à Jésus-Christ.

« Je jure, répondit-il, avec l'accent d'une conviction profonde, qu'il n'y a point d'appel plus juste et plus sacré. L'appel n'est-il pas, selon la loi, le recours

¹ *Hist. et monum. J. Huss.* I, 17 ; — VON DER HARDT, IV, 311.

d'un juge inférieur à un juge supérieur plus éclairé? Or, y a-t-il un juge supérieur à Christ? Y a-t-il en quelqu'un plus de justice qu'en celui en qui on ne rencontre ni fausseté, ni erreur? Y a-t-il quelque part un refuge plus assuré pour les malheureux et pour les opprimés? »

Cette réponse vraiment évangélique provoqua de nouvelles railleries.

Après quelques questions d'une importance secondaire, Huss fut confié à la garde de l'archevêque de Riga, qui était déjà geôlier de Jérôme de Prague. Comme les soldats l'emmenaient, le cardinal de Cambrai l'appela devant l'empereur :

« Jean Huss, dit Pierre d'Ailly, je vous ai entendu affirmer que, si vous n'étiez pas venu à Constance de votre plein gré, ni l'empereur, ni le roi de Bohême n'auraient pu vous y contraindre.

« Révérend Père, répliqua Huss, j'ai dit qu'il y a en Bohême beaucoup de seigneurs qui me veulent du bien, et qu'ils auraient pu me garder et me mettre à couvert de telle sorte que personne n'eût pu me contraindre à venir à Constance, pas même le roi de Bohême, pas même l'empereur.

« Entendez-vous l'audace de cet homme? » s'écria le cardinal.

Jean de Chlum ne craignit pas de s'exposer à la colère de l'empereur pour défendre son ami :

« Jean Huss a bien parlé, dit-il ; je suis peu de chose en Bohême auprès de tant d'autres, et cependant, si je l'avais entrepris, je me serais fait fort de le défendre une année contre ces grands souverains ! Que feraient donc ceux qui sont plus puissants que moi, et qui ont des forteresses imprenables.

« C'est assez, dit le cardinal de Cambrai à Huss ; je vous exhorte à vous soumettre à la sentence du concile, comme vous l'avez promis ; faites-le donc : votre personne et votre honneur s'en trouveront bien. »

L'empereur crut alors devoir intervenir. Il avait pour but d'ébranler Jean Huss et de se justifier à ses yeux de la violation révoltante de la foi jurée.

« Plusieurs prétendent, dit-il avec un ton évident de tristesse, que vous étiez depuis quinze jours en prison, lorsque vous avez obtenu de moi un sauf-conduit ; néanmoins, *il est constant*, je l'avoue, et beaucoup le savent, que ce sauf-conduit vous a été octroyé avant votre départ de Prague ; il vous garantissait la liberté d'exposer franchement devant le concile, comme vous l'avez fait, votre doctrine et votre foi. Nous remercions les cardinaux et les évêques de l'indulgence avec laquelle ils vous ont entendu ¹ ; mais

¹ Comme le puissant et énergique empereur tremble devant le pouvoir sacerdotal !

comme *on assure*¹ qu'il ne nous est pas permis de défendre un homme *souçonné d'hérésie*, nous vous donnons le même conseil que le cardinal de Cambrai. Soumettez-vous donc, et nous aurons soin que vous vous retiriez en paix après avoir subi une correction modérée. Si vous refusez, vous donnerez des armes au concile contre vous, et pour moi, soyez sûr que j'aimerais mieux vous brûler de mes mains que de souffrir plus longtemps cette opiniâtreté dont vous avez trop fait preuve². Notre avis est donc que vous soumettiez sans réserve à l'autorité du concile. »

« Magnanime empereur, répondit Huss, je rendrai d'abord grâce à Votre Majesté, pour le sauf-conduit qu'elle m'a donné... »

Jean de Chlum s'aperçut que son ami s'exposait à la colère de Sigismond. Il l'interrompit :

« Bornez-vous à vous justifier de l'obstination dont l'empereur vous accuse.

« Je ne suis pas venu ici, excellent prince, dit Huss, dans l'intention de rien soutenir avec opiniâtreté. Dieu m'en est témoin ; que l'on me montre

¹ Sigismond n'est pas convaincu, et sa droiture naturelle ne lui permet pas de prendre la responsabilité du sophisme grossier des gens d'église.

² Pour les politiques, tenir à ses convictions et leur sacrifier sa vie, c'est une opiniâtreté impardonnable.

quelque chose de meilleur, de plus saint que ce que j'ai enseigné, et je suis prêt à me rétracter. »

A ces mots, l'assemblée se sépara. Dans la troisième séance, Huss fut interrogé sur une série d'articles tirés de son traité de *l'Eglise*. Ces articles étaient relatifs à la prédestination, au pouvoir du pape et des prêtres. Citons quelques-unes des propositions qu'on lui reprochait comme des crimes. Elles donneront une juste idée des doctrines de l'Église romaine au quinzième siècle, et serviront à faire apprécier ses prétentions à l'*infaillibilité*. « Aucun hérétique, après la censure de l'Église, ne doit être abandonné au bras séculier pour être puni corporellement ¹ ; — les grands du monde doivent obliger les prêtres à observer la loi de Jésus-Christ ; — on ne doit point mettre d'interdit sur le peuple, parce que Jésus-Christ, qui est le souverain pontife, n'a point jeté d'interdit sur les Juifs à cause des persécutions qu'il a subies lui-même. »

Tandis qu'il se défendait, un des juges reprocha à l'accusé d'avoir comparé aux pharisiens et aux prêtres qui avaient livré Jésus-Christ, ceux qui abandonnaient au bras séculier un hérétique « non convaincu. » Ce reproche causa un grand tumulte parmi les prélats,

¹ Gerson et les docteurs de Paris avaient condamné cette proposition « **COMME SCANDALEUSE ET TÊMÉRAIRE !** » Telle était la tolérance gallicane :

Le plus doux a toujours des griffes à la patte.

qui comprirent sans peine toute l'exactitude de cette comparaison¹.

« Qui comparez-vous aux pharisiens ? » — s'écrièrent-ils.

« Ceux, répondit avec fermeté Jean Huss, qui livrent un innocent au glaive séculier, comme les scribes et les pharisiens ont livré Jésus-Christ à Pilate. »

« En vérité, dit avec colère le cardinal de Cambrai, ceux qui ont extrait ces articles ont usé de grands ménagements; il y a dans les écrits de cet homme des choses beaucoup plus horribles et détestables. »

On en vint enfin à ce qui regardait la papauté. Six articles furent extraits d'un traité adressé par Jean Huss à Znoïma. Ces articles sont l'expression de la foi de l'Église orientale, la seule dans le monde qui ait toujours repoussé le despotisme de Rome.

« 1^o Il n'y a nulle nécessité que l'Église militante ait toujours² un seul chef visible qui la régitte dans le spirituel. — 2^o Les apôtres et les fidèles ministres de Jésus-Christ ont fort bien gouverné l'Église en tout ce qui est nécessaire au salut avant que l'office du pape fût introduit, et ils pourraient le faire jusqu'au jour du jugement quand il n'y aurait point de pape.

¹ Ceux qui ont la moindre notion de l'Évangile savent qu'elle s'étend à bien d'autres points !

² Ce mot serait supprimé par l'Église orientale.

— 3^o Enfin Jésus-Christ est le seul chef de toute l'Église ; il la gouvernera sans interruption en la vivifiant par son esprit jusqu'au jour du jugement. L'Église a subsisté sans chef et vécu dans la grâce de Jésus-Christ du temps d'Agnes ¹ pendant deux ans et cinq mois ; ne pouvait-elle pas demeurer ainsi plus longtemps ? Jésus-Christ la gouvernerait mieux par ses vrais disciples qui sont répandus dans le monde que par ces têtes monstrueuses. »

« Oui, répliqua vivement Huss en répétant ces paroles, tandis que les prélats hochaient ironiquement la tête, oui, j'affirme que l'Église a été beaucoup mieux gouvernée du temps des apôtres qu'elle ne l'est aujourd'hui. Et qui donc empêcherait Jésus-Christ de la gouverner encore par ses vrais disciples sans ces chefs monstrueux ? Mais que dis-je ? L'Église est maintenant sans chef visible, et cependant Jésus-Christ ne laisse pas de la gouverner. »

Après la lecture des articles incriminés, le cardinal de Cambrai dit à Jean Huss :

« Vous avez entendu de combien de crimes *atroces* vous êtes accusé. Réfléchissez maintenant et choisissez : Si vous vous en remettez humblement au jugement et à la décision du concile, nous agirons en-

¹ La prétendue papesse Jeanne, légende de ce temps que personne n'admet plus. (Voir BOUILLET, *Dictionnaire universel*, article *Jeanne papesse*.)

vers vous avec humanité, par égard surtout pour le très-gracieux empereur ici présent et pour le roi de Bohême, son frère ; mais si, contre le sentiment de tant d'hommes illustres et sages, vous voulez défendre quelques-uns des articles qui viennent d'être lus, vous le ferez à votre grand péril. »

Huss répéta que son plus grand désir était de connaître la vérité ; le cardinal reprit :

« Le concile exige trois choses : il faut d'abord confesser humblement que vous avez erré dans *tous* les articles qui vous sont ici présentés ; il faut ensuite jurer que vous ne les enseignerez plus ; il faut enfin les abjurer *tous* publiquement. »

Plusieurs membres du concile parlèrent à Huss dans le même sens. Sa réponse fut pleine de fermeté et de bon sens :

« Je répète que je suis prêt à recevoir avec soumission les instructions du concile. Mais au nom de Celui qui est notre Dieu à tous, je vous prie et je vous conjure de ne point me contraindre à faire ce que ma conscience me défend, ce que je ne pourrais faire qu'au péril de ma vie éternelle, de ne point me forcer à abjurer tous ces articles produits contre moi. J'ai lu dans la doctrine catholique qu'abjurer c'est renoncer à des erreurs qu'on a tenues. N'ayant jamais ni admis ni enseigné plusieurs de ces articles, comment les pourrai-je abjurer ? Quant à ceux que

j'ai reconnus et avoués, si quelqu'un peut m'enseigner mieux, je ferai de grand cœur ce que vous désirez de moi. »

L'empereur, qui ne voyait ces questions qu'à un point de vue purement romain, ne comprenait pas les hésitations de Huss. Aussi lui témoigna-t-il un étonnement mêlé d'impatience.

« Qu'avez-vous à craindre en abjurant tous ces articles, dit-il. Pour moi, je n'hésite pas à désavouer toutes sortes d'erreurs ; s'ensuit-il que je les ai tenues ? »

« Excellent prince, répondit Huss, *désavouer* ce n'est pas *abjurer*. »

« On vous présentera, dit le cardinal de Florence, une formule d'abjuration facile à admettre. Voulez-vous obéir. »

Huss répéta sa réponse. L'empereur insista :

« Vous avez de l'âge, dit-il, et vous devez me comprendre. Si vous êtes sage, vous vous soumettez à tout ce qu'on vous demande ; sinon vous serez jugé selon la loi du concile ¹. »

Comme Huss persistait dans son refus d'abjuration, on le ramena en prison. Sa résistance avait tellement irrité le fier empereur que, perdant tout souvenir de la foi jurée, il s'exprima ainsi :

¹ THEOBALDUS, *Bel. Hussit.*, cap. XVIII ; VON DER HARDT, IV, 326—327, trad. É. DE BONNECHOSE.

« Vous avez entendu les erreurs que cet homme a enseignées, erreurs dont plusieurs sont des crimes dignes de mort. Je pense donc, à moins qu'il ne les abjure toutes, qu'il doit être puni du supplice du feu... Si quelques-uns de ses sectateurs se trouvent à Constance, eux aussi doivent être réprimandés et surtout son disciple Jérôme. »

Et l'assemblée se sépara.

Quand Huss fut rentré dans sa prison, Jean de Chlum, son intrépide ami, accourut pour l'encourager. « Oh ! qu'il m'a été doux, disait avec effusion le réformateur, de toucher la main du seigneur Jean, qui n'a point rougi de la tendre à moi malheureux, à moi hérétique, méprisé, enchaîné et hautement condamné de tous ¹. »

Le lendemain, par ordre du concile, le cardinal de Viviers envoya à Huss un formulaire de rétractation². Mais son caractère grandissait au milieu des persécutions. Son langage fut à la hauteur de sa situation : « Je ne puis, dit-il, signer ce formulaire, d'abord parce qu'il faut condamner comme impies diverses propositions que je tiens pour vraies, et ensuite parce que je donnerais ainsi un scandale au peuple de Dieu à qui j'ai enseigné ces vérités. »

¹ *Lettres de Jean Huss*, 2^e série, lettre XXXIII, — à ses amis.

² VON DER HARDT, t. IV, 329, le donne.

Il écrivait à Jean Cardinal, qui le pressait d'abjurer.

« Révérend Père, je vous suis reconnaissant de votre intérêt bienveillant et paternel. Je n'ose me soumettre au concile dans les limites que vous me tracez.... Il m'est plus avantageux de mourir que de tomber dans les mains de Dieu en fuyant une peine momentanée, et peut-être ensuite de tomber dans le feu et dans l'opprobre éternel. Ainsi donc puisque j'en ai appelé à Jésus-Christ, au juge souverainement puissant et juste, en lui confiant ma cause, je m'en tiens à sa décision et à sa sentence sainte et sacrée, sachant qu'il jugera tous les hommes, non selon de faux témoignages ou selon les erreurs des conciles, mais selon la vérité et selon leurs mérites ¹. »

Cependant les cardinaux et les évêques craignaient avec raison l'effet que produirait le supplice du réformateur, dont la vie faisait avec la leur un si grand contraste. Ils usaient de toutes les subtilités de la théologie romaine pour le convaincre : « Le concile, disaient plusieurs, est arbitre suprême dans les cas de conscience, et si l'acte qu'il demande est un parjure, lui seul en sera responsable devant Dieu. » — Huss raconte lui-même un fait qui prouve comment

¹ *Lettres de Jean Huss*, 2^e série, XLI, — à Jean Cardinal. — On trouve ensuite une réponse de Jean Cardinal à cette belle lettre. Luther fait, sur la lettre de Cardinal, une juste réflexion : « Qui que tu sois qui liras ces pages, vois combien ce faux titre de l'Église fait illusion. »

on entendait alors le principe de l'infaillibilité de l'Église. « Un docteur m'a dit : « En toute chose je me « soumettrais au concile : *tout alors serait bon et légitime* « *pour moi.* » — Il ajouta : « Si le concile disait que vous n'avez qu'un œil quoique vous en ayez deux, encore faudrait-il dire que le concile n'a pas tort. » — « Quand le monde entier, répondis-je, affirmerait une telle chose, aussi longtemps que j'aurais l'usage de ma raison, je ne pourrais en convenir sans blesser ma conscience ¹. »

Fatigué de ces misérables arguties, le martyr faisait intérieurement le sacrifice de sa vie. En attendant le jour du supplice, il épanchait son âme dans l'âme de ses amis :

« Moi, Jean Huss, en espérance serviteur de Dieu, je souhaite que tous les fidèles Bohémiens qui aiment le Seigneur vivent et meurent dans la grâce, et obtiennent enfin la vie éternelle..... Je vous conjure d'obéir à Dieu, de glorifier sa parole, et de vous élever vous-mêmes en l'écoutant; je vous conjure de vous attacher à cette divine parole que j'ai prêchée d'après la loi et d'après les témoignages des saints... je vous conjure tous de rendre des actions de grâce aux généreux seigneurs Wenceslas Duba, Jean Chlum, Henri Plumlovic, Wylem Zagec, Nicolas et

¹ *Lettres de Jean Huss, 2^e série, lettre XLIII, — à ses amis.*

autres seigneurs bohémiens , moraves et polonais qui, zélés défenseurs de la vérité de Dieu , se sont opposés de toute leur force à ce concile en luttant pour ma délivrance , et surtout Wenceslas Duba et Jean de Chlum. Ajoutez foi à tout ce qu'ils vous rapporteront, car ils étaient présents dans ce concile pendant les jours où j'ai répondu ;.... ils savent comment l'assemblée entière vociférait contre moi, tandis que je répondais à toutes les questions qui m'étaient faites. Je vous conjure de prier pour le roi ¹ des Romains..... — Je vous écris cette lettre dans ma prison et de ma main enchainée, attendant après-demain ma sentence de mort, et ayant confiance en Dieu qu'il ne m'abandonnera pas, qu'il ne permettra pas que je renie sa Parole ou que j'abjure des erreurs qui m'ont été méchamment attribuées par de faux témoins. Lorsque nous nous retrouverons dans l'éternité , vous saurez avec quelle clémence le Seigneur daigne m'assister dans mes cruelles épreuves. Je ne sais rien de Jérôme, mon fidèle ami, si ce n'est qu'il est détenu dans une dure prison , attendant la mort comme moi, à cause de cette foi qu'il faisait éclater si courageusement en Bohême. Mais les Bohémiens, nos plus cruels adversaires, nous ont livrés au pou-

¹ Sigismond, qui portait encore ce titre, n'étant pas couronné. Il avait livré Huss et demandé sa mort.

voir d'autres ennemis et à leurs chaînes. Priez Dieu pour eux. Je vous conjure surtout, habitants de Prague, d'aimer ma chapelle de Bethléem, de faire en sorte, si Dieu le permet, que sa Parole y soit prêchée.... Aimez-vous les uns les autres ¹....»

Huss, on le voit surtout par ses dernières lettres, joignait toute la tendresse d'un cœur aimant à une fermeté héroïque capable de résister aux menaces d'un concile dont l'autorité faisait trembler l'empereur lui-même, le courageux et fier Sigismond. Aussi, de toutes les souffrances auxquelles il était exposé, aucune ne lui paraissait plus cruelle que le souvenir de l'amitié trompée. Il avait besoin, pour supporter cette épreuve douloureuse, de se rappeler les prédictions du Sauveur des hommes.

« Vous serez trahis par vos parents, par vos frères, par vos proches, par vos amis, et ils vous livreront à la mort, etc. Les maux que nous recevons des personnes qui nous sont étrangères sont moins cruels; nos souffrances sont d'autant plus amères que nous espérons davantage de ceux qui nous les infligent; car nous souffrons non-seulement dans notre corps, mais aussi dans notre âme, de la charité détruite. Voilà ce que dit Jérôme; et

¹ *Lettres de Jean Huss*, 2^e série, lettre XXXVI, — aux fidèles de Bohême.

moi, c'est de Paletz surtout que provient ma douleur¹. »

Mais il devait triompher des déchirements du cœur comme il avait surmonté les souffrances du corps et les anxiétés de l'esprit. Fidèle imitateur de Celui qui avait prié pour ses bourreaux, il trouva dans sa charité une inspiration sublime. Laissons parler l'auguste martyr :

« Paletz est venu à ma prière, car je voulais me confesser à lui : j'ai demandé aux commissaires et à ceux qui m'exhortaient qu'ils me donnassent pour confesseur, soit lui, soit un autre. Et j'ai dit : « Paletz est mon principal adversaire, je veux me confesser à lui², ou donnez-moi à sa place un homme qui soit en état de m'entendre : je vous en conjure au nom du Seigneur. » — Ce dernier vœu fut exaucé ; je me confessai à un moine qui m'a pieusement et parfaitement écouté : il m'a absous, et m'a conseillé, mais non enjoint de suivre l'avis des autres. — Paletz est venu ; il a pleuré avec moi lorsque je l'ai prié de me pardonner d'avoir laissé échapper devant lui quelques paroles offensantes, et surtout de l'avoir appelé « faus-

¹ *Lettres de Jean Huss*, 2^e série, lettre XXII, — réponse de Jean Huss à Pierre Maldoniewitz.

² On voit que Huss ne contestait pas plus la confession auriculaire que la présence réelle. Ces deux croyances faisaient depuis longtemps partie du symbole de l'Église orientale, tel que Cyrille et Méthodius l'avaient enseigné en Bohême.

saire en écritures. » Et comme je lui rappelais que, dans l'audience publique, lorsqu'il m'entendit démentir les articles cités par les témoins, il s'était levé en disant : « Cet homme ne croit pas en Dieu ; » il le nia, mais certes il l'a dit, et peut-être l'avez-vous entendu. Je lui rappelai de quelle manière il m'a dit dans ma prison, en présence des commissaires : « Depuis la naissance de Christ, aucun hérétique n'a écrit plus dangereusement que Wyclef et toi. » Il a soutenu aussi que tous ceux qui ont entendu nos sermons sont infectés de l'erreur touchant le sacrement de l'autel. Il l'a nié, ajoutant : « Je n'ai pas dit tous, mais un grand nombre. » Et cependant il a parlé ainsi. Et lorsque je l'ai repris, en disant : « Oh ! maître Paletz, quel tort tu me fais en accusant d'hérésie mes auditeurs ! il n'a rien répondu ¹. »

« Salut, par Jésus-Christ ! Apprends, ami très-cher, que Paletz en essayant de me persuader, m'a dit que je ne dois point craindre la honte d'une abjuration, mais seulement songer au bien qui s'ensuivra. J'ai répondu : « L'opprobre d'être condamné et brûlé est plus grand que celui d'abjurer sincèrement. Quelle honte craindrai-je donc en abjurant ? Mais, dis-moi, Paletz, que ferais-tu si tu étais assuré que des erreurs te sont imputées à tort ? Voudrais-tu les

¹ *Lettres de Jean Huss*, 2^e série, lettre XL, — à quelques amis.

abjurer? » — « Cela est dur en effet, dit-il, et il pleura ¹. »

Quelle belle scène! Comme l'idéal de la miséricorde chrétienne apparaît ici dans toute sa majesté! C'est ainsi que l'histoire de l'humanité présente, à côté des types de la violence et de la perfidie, des Jean XXIII ou des Alexandre VI², des figures pleines de sécurité et de pureté couronnées de la sainte auréole des martyrs. Tels furent Etienne écrasé sous les pierres de la Synagogue, Perpétue et Félicité devant leur bourreaux païens, l'esclave Blandine dans l'amphithéâtre de Lyon, Huss devant le concile de Constance, Bailly³ et M^{me} Roland sur la place de la Révolution⁴. Que sont, comparés à ces âmes sublimes, les princes de ce monde avec leurs calculs égoïstes, les chefs redoutés des aristocraties triomphantes?

Cette réflexion se présente naturellement si l'on quitte le cachot de Huss pour porter ses regards sur le trône impérial. Sigismond recevait alors les hommages de l'Europe assemblée qui voyait en lui le chef de la hiérarchie féodale. Mais si, dans son étroite prison, Huss ignorait les agitations et les remords, il

¹ *Lettres de Jean Huss*, 2^e série, lettre XLIV, — à un ami.

² Voy. sa vie par BURCHARD (en latin) et par A. GORDON (en anglais, trad. en français).

³ Voy. E. DE BONNECHOSE, *La mort de Bailly*, poème.

⁴ MICHELET, *Les femmes de la révolution*.

n'en était pas ainsi du roi des Romains. Une fois sa colère apaisée, quelques instincts de loyauté se réveillèrent dans son âme. Il ne pouvait oublier que Huss s'était rendu au concile avec la garantie de sa parole impériale. D'ailleurs, un tact politique fort exercé lui faisait redouter le juste courroux des Bohémiens indignés des persécutions dont on accablait leur apôtre. D'un autre côté, il craignait, en couvrant Huss de sa protection, de s'exposer aux vengeances sacerdotales dont ses prédécesseurs Henri IV, Henri VI, Frédéric Barberousse et Frédéric II, avaient tant souffert. N'avait-il pas fallu le sang de Conradin, égorgé à seize ans, pour calmer la rage de la papauté contre le sang indocile des Hohenstaufen? Sigismond avait peine à livrer Huss aux passions sanguinaires des prêtres. L'abjuration du réformateur pouvait seule le tirer de ce dédale d'embarras. Pour l'obtenir, il n'épargna ni instances, ni séductions, ni menaces. Huss ne répondit à toutes ces tentatives que par une pitié qui n'était pas exempte de mépris.

« J'ai toujours eu présente cette parole : « Ne vous confiez point aux princes ; » et cette autre : « Que maudit soit celui qui se confie en l'homme et qui met son appui sur un bras de chair¹. »

L'empereur pria les amis de Huss, Jean de Chlum

¹ *Lettres de Jean Huss*, 2^e série, lettre XXXIII, — à ses amis.

et Wenceslas Duba, d'accompagner quatre évêques qu'il avait chargés de le disposer à une rétractation. Mais les amis de Huss lui ressemblaient. Chrétiens sincères et fermes, disciples intrépides de Jésus crucifié, ils n'étaient pas capables d'engager celui qu'ils regardaient comme un maître à trahir la vérité. Quand les évêques et les seigneurs bohémiens furent entrés dans le réfectoire des franciscains, où Jean Huss fut amené, Jean de Chlum lui dit :

« Cher maître, je ne suis point un homme docte, je ne puis vous aider de mes conseils; c'est donc à vous de savoir ce que vous avez à faire, et si vous êtes coupable ou non, de ces crimes dont le concile vous accuse. Convaincu d'erreur, n'hésitez pas, n'ayez pas de honte de céder; mais si, dans votre conscience, vous vous reconnaissez innocent, prenez garde en vous calomniant vous-même de vous parjurer devant Dieu, et de quitter le sentier de la vérité pour aucune crainte de la mort. »

Jean Huss était digne de ces conseils virils et de cette affection vraiment chrétienne :

« Généreux seigneurs, ô mon noble ami, dit-il en versant un torrent de larmes, je prends à témoin le Dieu tout-puissant que, si je savais avoir enseigné ou écrit quelque chose qui fût contraire à la loi ou à la doctrine orthodoxe de l'Eglise, je me rétracterais de grand cœur; maintenant même je désire vivement

être mieux instruit dans les saintes lettres. Si quelqu'un donc m'enseigne une meilleure doctrine que celle que j'ai enseignée moi-même, qu'il le fasse, je suis prêt; et abandonnant la mienne, j'embrasserai l'autre avec ardeur. »

Les évêques se montrèrent fort indignés de ce qu'ils appelaient l'obstination de Huss, et on le renvoya en prison. Mais Jean de Chlum resta fidèle au réformateur qui lui avait écrit précédemment :

« Seigneur Jean, mon généreux et fidèle ami, que Dieu soit votre récompense. Je vous conjure de ne pas vous retirer que vous n'ayez vu tout consommé¹. Oh! que ne suis-je conduit au bûcher plutôt que d'être ainsi perfidement étouffé²! »

Le jour de la sentence approchait. Huss s'affermisait dans ses courageuses résolutions par de saintes pensées. Plus il y réfléchissait, plus il lui semblait qu'il ne pouvait abjurer les erreurs qu'on lui imputait.

« Je donnerais un grand scandale au peuple de Dieu qui a écouté mes prédications, et il vaudrait mieux qu'une meule de moulin fût attachée à mon cou, et que je fusse plongé au fond de la mer; enfin, si j'agissais ainsi pour fuir une confusion mo-

¹ THEOBALDUS, *Bell. Hussit.* cap. XVIII, trad. par E. DE BONNECHOSE.

² *Lettres de Jean Huss*, 2^e série, lettre XXV, — à Jean de Chlum.

mentanée et une courte souffrance, je tomberais dans un opprobre et dans une souffrance beaucoup plus terrible, à moins d'en faire pénitence avant ma mort, c'est pourquoi j'ai songé, pour me raffermir, aux sept martyrs Machabées, qui ont mieux aimé être mis en morceaux que manger les viandes prohibées par Dieu ; j'ai songé à saint Eléazar qui, selon qu'il est écrit, n'a pas même voulu avouer qu'il avait mangé des viandes défendues, de crainte de laisser à la postérité un mauvais exemple, mais a préféré le martyre. Ayant donc devant les yeux beaucoup de saints et de saintes de la loi nouvelle qui ont accepté le martyre plutôt que de consentir au péché, comment moi, qui ai exhorté les autres dans mes prédications à la patience et à la fermeté, tomberais-je ainsi dans le parjure et dans tant de vils mensonges, et scandaliserais-je par mon exemple beaucoup d'enfants du Seigneur ? Loin de moi ! Loin de moi ! Notre Seigneur Jésus-Christ me récompensera avec plénitude, et me donnera dans mon épreuve le secours de la patience ¹. »

Cependant ce n'est point le soin seul de son âme qui le préoccupe. Il veut faire ses adieux à ceux qui l'ont aimé, aux plus obscurs comme aux plus puissants.

« Que Dieu soit avec vous, dit-il, à ses protec-

¹ *Lettres de Jean Huss*, lettre XLVI, — à ses amis.

teurs. Ne permettez pas que le seigneur Jean ¹, ce loyal et fidèle chevalier, mon meilleur ami, mon autre moi-même, s'expose au péril pour l'amour de moi. Je vous conjure, enfin, de vivre selon la parole de Dieu et d'obéir à ses préceptes, ainsi que je vous l'ai enseigné. Rendez grâce à sa royale majesté ² pour tous les bienfaits que j'ai reçus d'elle ³. »

Il écrit aussi au prêtre Martin : « Tu salueras tous mes frères bien-aimés en Christ, les docteurs, les écrivains, les cordonniers, les tailleurs, en leur recommandant d'être zélés pour la loi de Christ, d'avancer humblement dans la sagesse ⁴. »

Huss avait pardonné à ses ennemis les plus ardents. Il voulut prier pour Michel Causis, ce compatriote qui avait tant contribué à ses malheurs !

« Michel de Causis, ce malheureux homme, est venu quelquefois dans ma prison avec les députés du concile, et, tandis que j'étais avec eux, il disait aux gardiens : « *Avec la grâce de Dieu nous brûlerons bientôt cet hérétique pour qui j'ai dépensé beaucoup de florins.* » — Sache cependant, mon ami, que je n'exprime point dans cette lettre un vœu de vengeance :

¹ Jean de Chlum.

² Le roi de Bohême.

³ *Lettres de Jean Huss*, lettre LI, — à ses amis.

⁴ *Lettres de Jean Huss*, lettre XXXVIII, — à maître Martin, son disciple.

je la laisse à Dieu et je le prie du fond du cœur pour cet homme¹. »

Quelle que fût la miséricorde de Huss à l'égard de ses bourreaux et la sincérité de sa résignation, il sentait murmurer en lui l'instinct puissant qui nous attache à la vie, et il avait besoin de se rappeler la lutte du Sauveur à Gethsémani, et sa soumission à la volonté de son Père :

« Certes il est malaisé.... de regarder toutes les épreuves comme des sujets de joie, il est aisé de le dire, mais il est difficile de le faire. Celui qui fut le plus patient et le plus intrépide, sachant qu'il ressusciterait le troisième jour, qu'il vaincrait ses ennemis par sa mort, et rachèterait de la condamnation ses élus, a cependant été troublé en esprit après la Cène, et il a dit : « Mon âme est triste jusqu'à la mort². » L'Évangile nous apprend qu'il trembla, qu'il gémit, qu'un ange le fortifia dans son agonie et qu'une sueur sanglante découla de son corps.... Il était nécessaire qu'il souffrit, comme il le dit lui-même, et il faut que nous, qui sommes ses membres, nous souffrions avec Celui qui est notre tête; car il a dit : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et me suive. » — O divin Jésus, at-

¹ *Lettres de Jean Huss*, lettre XLIV, — à un ami.

² Παρίλυπός ἐστιν ἡ ψυχὴ μου ἕως θανάτου. (MARC, XIV, 34.)

tire-nous après toi, faibles que nous sommes ; car si tu ne nous attires, nous ne pourrons te suivre. Fortifie mon esprit, afin qu'il soit fort et résolu. La chair est faible, mais que ta grâce nous prévienne, nous assiste et nous sauve ! Car sans toi nous ne pouvons rien, et sommes surtout incapables d'affronter à cause de toi une mort cruelle. Donne-nous un esprit résolu, un cœur intrépide, une foi pure, une espérance vive, une charité parfaite, afin que nous exposions pour toi notre vie avec patience et avec joie. Amen. — Écrit en prison, dans les fers, la veille du jour de la saint Jean-Baptiste, qui a été décapité pour s'être élevé contre la corruption des méchants. Puisse-t-il prier pour nous Jésus notre Seigneur ! »

Après son interrogatoire devant le concile, Jean Huss demeura trente jours en prison. Il comparut dans la quinzième session générale, afin d'entendre prononcer sa sentence. Le cardinal de Viviers présidait. L'empereur et tous les princes du saint empire assistaient à la séance. Une foule immense était accourue pour jouir du spectacle que les prêtres lui avaient préparé. On avait dressé au milieu de la cathédrale de Constance une table fort haute sur laquelle étaient placés les ornements sacerdotaux nécessaires pour la cérémonie de la dégradation. Devant cette table était un marche-pied élevé, destiné à l'*hérésiarque*. — Il était indispensable que la foule égarée ne per-

dit rien de ses humiliations. L'Église romaine a toujours eu une singulière intelligence des effets de théâtre. On espérait que Huss, exposé ainsi aux regards avides d'une insolente multitude donnerait quelques signes d'embarras et de confusion. Cette attente fut trompée. La contenance du martyr fut aussi ferme que modeste. Dès qu'il fut arrivé, il fit à voix basse une longue prière afin d'appeler sur sa tête la bénédiction de Celui qui fut aussi livré au « conseil des méchants. » En même temps, l'évêque de Lodi monta en chaire. Habitué, comme tous les théologiens de Rome, à faire le plus étrange abus des textes sacrés, il fit un commentaire atroce de ce passage de saint Paul : « Que le corps du péché soit *détruit*. » En terminant son abominable réquisitoire il s'adressa à Sigismond :

« Détruisez les hérésies et les erreurs, et surtout cet hérétique obstiné. C'est une *œuvre sainte*¹, glorieux prince, et qu'il est réservé d'accomplir à vous, à qui l'autorité de la justice est donnée. Frappez donc de si grands ennemis de la foi, afin que « vos louanges

¹ On sait que l'Église romaine a toujours donné des noms pieux aux sacrifices humains qui la couvrent d'une honte indélébile. En Espagne on les a nommé *actes de foi* (auto-da-fé).

Quant à l'Espagne sainte il rendait son doux roi,
Ses moines, sa misère, et ses *actes de foi*.

a dit un poète contemporain, MÉRY, en parlant du duc d'Angoulême.

sortent de la bouche des enfants ¹, « et que votre gloire soit éternelle. Que Jésus-Christ, à jamais béni, daigne vous accorder cette grâce ². »

Après le sermon, un évêque lut un décret qui prescrivait le silence « à toute personne de quelque dignité qu'elle fût, *impériale*, royale ou épiscopale³. » Craignait-on quelque tardive réclamation de la conscience de l'empereur? — Le promoteur du concile demanda ensuite la condamnation de Jean Huss et de ses écrits. On lut alors soixante articles extraits des livres de Wic-lef, qui furent de nouveau anathématisés; puis on donna lecture de trente propositions tirées des œuvres de Huss, propositions qui n'avaient pas encore été lues. Jean Huss voulut se défendre, mais le cardinal de Cambrai s'y opposa, et le cardinal de Florence lui dit : « Vous nous étourdissez. » Le réformateur s'écria d'une voix forte, et en levant les yeux au ciel : « Au nom du Dieu tout-puissant, je vous conjure de me prêter une oreille équitable, afin que je puisse me laver, devant tous ceux qui m'entourent, du reproche de ces erreurs. Accordez-moi cette grâce, et ensuite faites de moi à votre volonté. » Mais comme on refusait de l'entendre, il se mit à genoux pour prier.

¹ Même abus sacrilège de la Bible.

² *Joan. Huss. histor. et monum.* I, 34, trad. E. DE BONNECHOSE.

³ VON DER HARDT, IV, 400.

On passa, après cette scène touchante, aux dépositions des témoins. Un de ces témoins, un docteur, lui imputait de s'être donné comme la quatrième personne de la Trinité. On voulait évidemment le rendre odieux aux yeux de la multitude ignorante et fanatique. Telle a toujours été la révoltante politique du clergé romain. On ne peut l'attaquer sans être accusé d'athéisme ou de scepticisme ! Huss répondit en récitant à haute voix le symbole d'Athanase. Comme on lui reprochait encore son appel à Jésus-Christ, il s'écria, les mains jointes, avec une admirable énergie :

« Vois, ô mon doux Jésus, comment ton concile condamne ce que tu as prescrit et pratiqué, lorsque, étant opprimé par tes ennemis, tu as remis ta cause entre les mains de Dieu, ton Père, nous laissant cet exemple, afin que nous ayons recours nous-mêmes au jugement de Dieu, le très-juste juge contre l'oppression. Oui, continua-t-il, en se tournant vers l'assemblée, j'ai soutenu et je soutiens encore qu'on ne saurait en appeler plus sûrement qu'à Jésus-Christ, parce qu'il ne saurait être ni corrompu par des présents, ni trompé par de faux témoins, ni surpris par un artifice. » Et comme on l'accusait d'avoir méprisé l'excommunication du pape : « Je ne la croyais pas légitime, dit-il ; j'ai donc continué les fonctions de mon sacerdoce. J'envoyai mes procureurs à Rome, où ils furent mis en prison, chassés et maltraités. C'est

ce qui m'a porté à venir à ce concile de mon bon gré, SOUS LA FOI PUBLIQUE DE L'EMPEREUR ICI PRÉSENT. »

En prononçant ces paroles avec fermeté, le martyr arrêta sur le prince un regard assuré. Sigismond rougit de honte. Cette rougeur devint proverbiale en Allemagne. Lorsqu'à la diète de Worms on engagea Charles-Quint à violer le sauf-conduit accordé à Luther : « Non ! dit-il, je ne veux pas rougir comme Sigismond ! »

On lut ensuite le refus d'abjuration de Huss, et deux sentences, l'une qui condamnait ses écrits au feu, l'autre qui ordonnait sa dégradation des fonctions sacerdotales. Huss tomba à genoux, et s'écria comme Etienne, le protomartyr : « Seigneur Jésus, pardonne à mes ennemis ! Tu sais qu'ils m'ont faussement accusé, qu'ils ont eu recours contre moi aux faux témoignages et aux calomnies : pardonne-leur par ta miséricorde infinie. »

Cette magnifique prière fut accueillie par les railleries des prélats. Les Juifs aussi branlaient la tête au pied de la croix avec des moqueries insultantes. Ainsi devaient agir, à l'égard d'un vrai disciple du Rédempteur, les pharisiens du quinzième siècle !

Huss comprenait très-bien qu'on voulait lui faire subir tous les affronts endurés par le Fils de l'homme. Quand on le revêtit de l'aube pour procéder à la céré-

monie de la dégradation, il s'écria : « On revêtit Notre-Seigneur d'une robe blanche pour l'insulter, quand Hérode le fit conduire à Pilate. » On lui mit ensuite des habits sacerdotaux et le calice dans la main, et on le somma encore une fois de se rétracter. Mais il déclara avec le même courage qu'il ne donnerait pas au peuple chrétien un pareil scandale.

« Comment après cela, dit-il, lèverais-je le front vers le ciel? De quel œil soutiendrais-je les regards de cette foule d'hommes que j'ai instruits, s'il arrivait par ma faute que ces mêmes choses, qui pour eux sont aujourd'hui certaines, devinssent incertaines; si je portais, par mon exemple, le trouble dans tant d'âmes, dans tant de consciences que j'ai remplies de la pure doctrine de l'Évangile de Christ, et que j'ai fortifiées contre les pièges du démon? Non! non! il ne sera pas dit que j'aie préféré le salut de ce corps misérable, destiné à la mort, à leur salut éternel¹. »

Les évêques le firent descendre de son siège, et lui arrachant des mains le calice :

« O Judas maudit, dirent-ils, qui, ayant abandonné le conseil de la paix², êtes entré dans celui des Juifs,

¹ *Hist. et monum. J. Huss.* I, 36, trad. E. DE BONNECHOSE.

² Le conseil de la paix! une Église gouvernée par un Jean XXIII, qui avait accepté ses bulles sanguinaires contre ses ennemis! O pharisiens! vous êtes bien les héritiers de ceux qui s'intitulaient les *conservateurs de la loi* et ne rougissaient ni de la perfidie, ni de la violence, ni de l'homicide.

nous vous enlevons ce calice rempli du sang de Jésus-Christ. »

« J'espère de la miséricorde de Dieu, répondit Huss, que dès ce jour même je boirai son calice dans son royaume, et, dans cent ans, vous répondrez devant Dieu et devant moi¹. »

Cent ans venaient de s'écouler, et le fils d'un pâtre du Toggenbourg, un prêtre du diocèse de Constance², renversait en Suisse la domination du clergé romain³. La cendre de Huss n'était pas restée stérile sur la terre de la liberté. *Sanguis martyrum semen Christianorum*⁴.

Les vêtements de Huss lui furent enlevés l'un après l'autre, tandis que les évêques prononçaient des anathèmes sur chacun d'eux. Le but de ces comédies sacrilèges était de frapper la crédule imagination des masses. C'est un des grands talents de l'Église romaine. Quand il fallut faire disparaître les traces de sa tonsure, les bourreaux mitrés eurent peine à se mettre d'accord. Les uns voulaient se servir des ciseaux, les autres du rasoir. Le formalisme des pharisiens reparaît jusque dans ces scènes funèbres. « Voyez, dit

¹ Cette prophétie fut consignée sur une médaille célèbre frappée en Bohême en 1413 aussitôt après la mort de Huss. (Voy. l'abbé BIZOT, *Histoire métallique de la Hollande.*)

² Zurich appartenait à ce diocèse.

³ Zwingli prêcha la réforme dès 1516 à N. D. des Ermites.

⁴ TERTULLIEN.

Huss, en se tournant vers Sigismond, ils sont tous également cruels, et ils ne peuvent s'entendre sur la manière d'exercer leur cruauté. »

On plaça ensuite sur sa tête une couronne pyramidale, sur laquelle on avait peint des démons, avec cette inscription : *l'hérésiarque*, et les évêques prononcèrent solennellement ces paroles évangéliques : « *Ani-mam tuam diabolis commendamus.* — Nous dévouons ton âme aux diables. » Mais Huss, qui savait que le Ciel ne tient guère compte des malédictions de prêtres pervers, recommanda son esprit à Dieu, et dit : « Je porte avec joie cette couronne d'opprobre pour l'amour de Celui qui en a porté une d'épines. »

Redevenu laïque, le réformateur fut livré au bras séculier. L'empereur le remit à l'électeur palatin, vicaire du Saint-Empire romain, et celui-ci au magistrat de Constance, qui l'abandonna aux exécuteurs. On le conduisit au supplice, environné d'un appareil imposant. Quatre valets de la ville étaient à ses côtés, et il était suivi des princes, de huit cents hommes armés, et d'une immense multitude. Quand on passa devant le palais de l'évêque, Huss vit un grand feu où l'on brûlait ses livres, et il sourit. Les livres périssent, mais les pensées sont éternelles !

On sortit de Constance par la porte de Gottlieben. Le bûcher était dressé dans une prairie voisine des jardins du faubourg. En y arrivant, Huss ne donna

aucun signe de faiblesse, mais comme il savait que les saints eux-mêmes ne sont pas purs devant la face du Saint des saints, il récita avec ferveur quelques-uns des psaumes de la pénitence. Le peuple n'avait pas le cœur endurci des prélats. Plusieurs de ceux qui l'entendirent, ne comprenant rien aux vengeances sacerdotales, crièrent tout haut : « Nous ignorons le crime de cet homme, mais il adresse à Dieu des prières excellentes. » — C'est ainsi que de pauvres femmes de Jérusalem pleurèrent sur le Sauveur marchant au Calvaire.

Lorsqu'il fut en face du bûcher, on l'engagea à se confesser. C'était un nouveau piège. Le prêtre qu'on lui amena, renommé pour son savoir, lui ordonna d'abord d'abjurer ses erreurs : « Un hérétique, dit-il, ne peut ni donner, ni recevoir les sacrements. » — « Je ne me sens, dit Huss, coupable d'aucun péché mortel, et, prêt à paraître devant Dieu, je n'achèterai point l'absolution par un parjure. »

Il voulut alors adresser la parole au peuple. L'électeur Palatin s'y opposa. « Seigneur Jésus, s'écria Huss, je veux endurer avec humilité cette mort affreuse à cause de ton saint Évangile ; pardonne à tous mes ennemis. »

On lui permit cependant de parler à ses gardes, qui l'avaient traité avec douceur : « Mes frères, dit-il, sachez que je crois fermement en mon Sauveur ; je souffre

pour son nom, et aujourd'hui j'irai régner avec lui.»

— Un martyr peut s'exprimer ainsi sans présomption.

On le lia ensuite à un poteau que l'on enfonça en terre. Mais comme il avait la tête tournée vers cette terre d'orient d'où étaient venus Cyrille et Méthodius, les apôtres de la Bohême, quelques-uns s'en scandalisèrent et la tournèrent vers l'occident en la fixant au poteau par une chaîne souillée de suie. Ce raffinement de vengeance sacerdotale lui inspira de pieuses réflexions sur les affronts que Christ avait subis pour notre amour.

On plaça ensuite des fagots sous ses pieds et on l'entoura de bois et de paille. L'électeur Palatin, suivi du maréchal de l'Empire, s'approcha et l'engagea pour la dernière fois à renoncer à ses erreurs. Huss leva les yeux au ciel et répondit d'une voix forte :

« Je prends Dieu à témoin que je n'ai jamais ni enseigné, ni écrit ce dont m'accusent de faux témoins ; mes discours, mes livres, mes écrits, j'ai tout fait dans une seule pensée, dans le seul but d'arracher les âmes à la tyrannie du péché. C'est pourquoi je signerai aujourd'hui de mon sang avec joie cette vérité que j'ai enseignée, que j'ai écrite, que j'ai publiée, et qui est confirmée par la loi divine et par les saints Pères. »

On mit le feu au bûcher. « Jésus, Fils du Dieu vivant, cria Huss, aie pitié de moi. » Il pria encore et chanta même une hymne au milieu des tortures de cet

atroce supplice, mais bientôt le vent s'éleva et sa voix fut étouffée dans les flammes. On le vit quelque temps encore remuant la tête et les lèvres comme absorbé dans une dernière prière, puis il rendit l'esprit. On déchira en pièces les débris de son corps que les bourreaux rejetèrent dans le bûcher, puis ses cendres furent livrées au Rhin. Ces scènes de cannibales étaient dignes de l'Église qui avait versé par torrent le sang des Albigeois.

Ainsi périt, âgé de quarante-cinq ans, un des hommes qui font le plus d'honneur à l'Évangile et à l'humanité, victime des fureurs d'une assemblée de prêtres. Le clergé triomphait; mais de telles victoires sont plus désastreuses que certaines défaites: car elles soulèvent tôt ou tard les protestations de la conscience humaine. Ceux qui ont approuvé la Saint-Barthélemy, provoqué la révocation de l'édit de Nantes et les dragonnades, ont été victimes des massacres de septembre: «Celui qui tire l'épée périra par l'épée.»

En présence de la sympathie universelle que le martyr de Huss excite, les apologistes du catholicisme osent à peine insulter sa mémoire:

«Il est grandement à déplorer, disent-ils d'un ton doucereux, qu'un tel homme ait subi un sort si affreux (*tristissimam sortem*) et une mort si amère (*necemque acerbissimam*), lui qui fut enflammé d'un si grand amour pour le Christ et pour sa doctrine, lui qui brilla (*mire*

excelluit) par l'intégrité de la vie, par la sincérité du cœur (*vitæ integritate, voluntate sincera*), par l'ardente chaleur de l'esprit, par l'éloquence et par d'autres dons excellents, à un si haut degré qu'il eût été un réformateur illustre si, à l'exemple de quelques hommes très-éminents, de Gerson, de P. d'Ailly ou de N. Clémangis, il eût employé ses talents de tout son pouvoir à l'œuvre de la réforme dans l'Église même et non hors de son sein¹. »

L'histoire du quinzième siècle tout entière est la meilleure réfutation de ce reproche.

Est-ce que Gerson² ou Pierre d'Ailly ont pu parvenir à rendre moins profonde la corruption? Est-ce que les conciles de Constance et de Bâle ont produit le moindre résultat? Est-ce qu'en 1515 la dépravation du clergé et l'abrutissement des masses étaient moins grands qu'en 1415, le jour où la flamme du bûcher de Huss brilla sur les bords du lac de Constance? La réforme de l'Église romaine par *elle-même* est la plus creuse des utopies; car les abus ne sont jamais détruits par ceux dont ils font l'opulence

¹ *Utrum Hussi doctrina fuerit heretica* Dissert. ? hist. dogmat. CAPPENBERG.

² Gerson, qu'on a la maladresse de citer, eut beaucoup de peine à éviter d'être condamné à Constance comme hérétique. (Voy. E. DE BONNECHOSE, *Les réformateurs avant la réforme*, livre III, chap. VIII. — Gerson accusé d'hérésie.) — Pierre d'Ailly comme cardinal était inattaquable.

et la grandeur. Des mouvements généreux n'opèrent pas une réformation. — Il se trouva bien quelques gentilshommes français pour brûler devant l'assemblée constituante leurs lettres de noblesse et proclamer la loi de l'égalité; mais la noblesse française alla pourtant en masse se ranger à la frontière sous le drapeau de l'étranger pour défendre avec ses privilèges odieux tous les abus de la tyrannie. Joseph II a bien essayé de soustraire ses peuples à la domination sacerdotale, mais François-Joseph comprend mieux les intérêts du pouvoir absolu. Evêque d'Imola, Pie IX applaudissait aux idées libérales. Placé sur le trône de Grégoire XVI, il se rend plus odieux encore que son prédécesseur. Sous le règne du despotisme spirituel ou temporel, rêver le progrès, c'est chercher l'impossible. Huss l'avait bien compris et la flamme de son bûcher est devenue la lumière qui montre à l'occident la route qu'il doit parcourir.

Le concile de Constance ne tarda pas à voir l'impuissance des moyens odieux auxquels il avait eu recours. A peine eut-on reçu à Prague la nouvelle du supplice de Jean Huss, que la foule irritée courut à la chapelle de Bethléem. On rendit à la victime les honneurs que l'on accorde aux saints et aux martyrs. Le peuple ne montra pas seul son ressentiment. Les nobles bohémiens jurèrent sur l'épée qu'ils vengeraient l'apôtre de leur patrie. L'université de Prague

en appel de la sentence intéressée ¹ du concile au jugement de l'Europe chrétienne :

« Au milieu de nos innombrables et poignants sujets de douleur, c'est pour nous un besoin impérieux de défendre la réputation outragée de notre université... A tous les motifs qui nous y invitent se joint encore le souvenir de l'honnêteté, de la vertu de cet homme qui nous est mort.... Nous voulons le faire pour que la grande renommée d'un de nos enfants, de Jean de Hussinetz, surnommé Huss, ne s'affaiblisse pas et brille davantage aux yeux de tous.....

« Nous désirons avec d'autant plus d'ardeur que nos paroles soient entendues de tous les fidèles, que la présence d'un si grand homme parmi nous a produit plus de bien devant Dieu et devant les hommes... car sa vie s'est écoulée sous nos yeux dès son plus jeune âge, et elle a été si sainte et si pure que nul ne saurait le reconnaître coupable d'une seule faute... O homme vraiment saint, vraiment humble, et qui brillais de l'éclat d'une si grande piété, qui méprisais les richesses et aimais les pauvres plus que toi-même, qui veillais à genoux au chevet des malheureux, qui appelais par tes

¹ Gerson, un des bourreaux de Huss, disait après sa mort, quand il vit la tournure que prenaient les choses à Constance : « J'AIMERAIS MIEUX AVOIR DES JUIFS ET DES PAÏENS POUR JUGES DANS LES CAUSES DE LA FOI QUE LES DÉPUTÉS DU CONCILE. » (E. DE BONNECHOSE, *Les réformateurs avant la réforme*, livre III, chap. VIII.)

larmes à la pénitence les cœurs endurcis, qui adoucissais les esprits rebelles par l'interminable douceur de ta parole; toi qui dans tous les cœurs et surtout dans l'âme d'un clergé riche, cupide et superbe, déracinait les vices en leur appliquant l'antique remède des Écritures qui paraissait nouveau dans ta bouche; toi enfin qui, attaché aux traces des apôtres, rétablissais les mœurs de la primitive Église dans le clergé et dans le peuple.... Ah! certes, la nature avait comblé cet homme de tous ses dons, et la grâce divine était si abondamment répandue en lui que non-seulement il était vertueux, mais qu'il est permis de dire qu'il fut la vertu même (*ut nedum virtuosus, sed dici potest ipsa virtus*). Pourquoi ces paroles lorsque les faits parlent? Une mort affreuse infligée par ses ennemis et subie avec patience témoigne qu'il s'est appuyé sur un fondement divin.... C'est en effet chose divine, c'est le propre d'un courage inspiré de Dieu seul que de souffrir tant d'outrages, tant de tourments et l'infamie pour la vérité divine, de recevoir tous ces maux d'un visage calme et serein, de briller par une si grande piété à la face des tyrans, et de terminer ainsi une vie irréprochable par la mort la plus amère¹. »

Ce document capital est un beau témoignage rendu

¹ *Testimonium Universitatis Pragensis* dans *J. Huss. monum.* tome 1, p. 104, trad. par E. DE BONNECHOSE.

à Huss par ceux qui avaient été témoins de sa jeunesse, de ses travaux, de ses luttes, de son dévouement inaltérable aux intérêts de la vérité. Les barons de Bohême n'en firent pas un éloge moins éclatant, mais avec un accent plus énergique encore.

« Comme par le droit naturel nul ne doit faire aux autres ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui fit, et comme il est écrit : « Aime ton prochain comme toi-même, » nous voulons appliquer ce précepte divin à notre très-cher et très-vénérable maître Jean Huss, bachelier en théologie, prédicateur du saint Évangile, lequel naguère dans le concile de Constance, inspirés nous ne savons par quel esprit, à la honte de notre très-chrétien royaume de Bohême et de l'illustre marquisat de Moravie, vous avez condamné à une mort cruelle et honteuse, comme un hérétique obstiné, sans l'avoir convaincu d'aucune erreur, et seulement d'après la fausse accusation de ses ennemis et de quelques traîtres. »

La protestation est ainsi terminée :

« Nous déclarons en outre que, nonobstant toutes ordonnances humaines, nous soutiendrons les prédicateurs humbles, dévoués et fidèles, qui annonceront la parole de notre divin Seigneur Jésus-Christ ; nous les défendrons et protégerons sans crainte et jusqu'à l'effusion du sang ¹. »

¹ Datum in pleno concilio magnatum, baronum, procerum et nobilium regni Bohemiæ et marchionatus Moraviæ. (Voy. *J. Huss. hist. et monum.* I, 99, trad. E. DE BONNECHOSE.)

Cette lettre causa dans le concile la plus vive émotion. Les Pères devinrent fort irrésolus sur la conduite à tenir envers Jérôme de Prague. S'ils n'avaient écouté que leur haine, ils l'auraient immédiatement livré au bourreau; mais ils craignaient pour la domination de l'Eglise romaine en Bohême les conséquences de ce nouvel assassinat. On résolut donc de mettre tout en œuvre pour le décider à signer son abjuration.

Depuis six mois, Jérôme était livré à des souffrances de toute espèce au fond d'un cachot infect. Une plaie incurable dévorait déjà ses pieds. On croyait tout obtenir d'un homme abattu par les tortures et par tant d'angoisses prolongées. Il fut donc sommé, sous peine du feu, d'abjurer et de souscrire à la condamnation de J. Huss. Jérôme ne sut pas résister. Mais sa rétractation parut fort incomplète. On en exigea une nouvelle, qu'il lut dans la dix-neuvième session générale. La haine de ses ennemis devait être satisfaite. Mais les fureurs sacerdotales sont avides de sang. En vain les cardinaux de Cambrai, des Ursins, d'Aquilée et de Florence engagèrent le concile à la modération. Comme on ne croyait plus possible d'empêcher une insurrection en Bohême, on ne ménagea rien et le Dr Nason ne craignit pas de dire aux cardinaux : « C'est pour nous un sujet d'étonnement, mes révérends Pères, que vous intercédiez pour cet hérétique pestiféré, de qui nous avons en Bohême reçu tant de maux.... Se-

riez-vous gagnés par les largesses du roi de Bohême ou des hérétiques? Auraient-ils acheté de vous la liberté de cet homme? »

De nouveaux commissaires furent chargés de l'affaire de Jérôme. L'indignation que lui inspira la déloyauté du concile ranima son courage. Il sollicita une audience publique qu'on se décida à lui accorder. Après avoir écouté paisiblement la lecture de l'acte d'accusation, il demanda à s'expliquer librement.

« Bornez-vous à répondre, lui cria-t-on, et répondez sur-le-champ. »

« Dieu de bonté, dit Jérôme, quelle injustice! quelle cruauté! Vous m'avez tenu renfermé trois cent quarante jours dans une affreuse prison, dans l'ordure, dans la puanteur, dans le besoin extrême de toutes choses, vous prêtez l'oreille à mes ennemis mortels et vous refusez de m'écouter. Est-il étonnant qu'ils vous aient persuadé que je suis le plus opiniâtre des hérétiques qui ait jamais été dans le monde, l'ennemi de la foi, le persécuteur des prêtres? Je n'ai pu obtenir, par les plus humbles prières, un seul moment pour me justifier, et avant d'avoir recherché qui je suis, vous m'avez traité en impie. Et cependant vous êtes des hommes et non des dieux : vous pouvez vous tromper, et être trompés. Si vous êtes en effet des hommes sages et les lumières du monde, prenez garde à ne point pécher contre la justice. Pour moi, je ne suis

qu'un faible mortel; ma vie est peu de chose, et lorsque je vous exhorte à ne point rendre une sentence inique, je parle moins pour moi-même que pour vous. »

Ce discours produisit une grande agitation. Cependant on consentit à laisser Jérôme s'expliquer sur chaque article, et les séances du 23 et du 26 mai furent consacrées à cet examen. Jérôme excita, dans cette discussion laborieuse, l'admiration générale par la force de son intelligence et son calme inaltérable. « Il est incroyable, dit le célèbre Pogge de Florence, témoin oculaire, combien il alléguait de raisons et d'autorités à l'appui de ses opinions. » Malgré les souffrances dont il était accablé, tantôt il confondait ses juges par la vigueur de ses paroles, et tantôt il les faisait sourire.

Dans la séance du 26 mai, où l'on s'occupa de l'ensemble de la cause, il cita hardiment « tous les hommes excellents qui ont été opprimés par de faux témoins, et condamnés par des juges pervers, » Socrate, Platon, Anaxagore, Zénon, les saints de l'Ancien Testament et le Sauveur lui-même. « Il est odieux, dit-il, qu'un prêtre soit condamné par un prêtre; mais le comble de l'iniquité est qu'il le soit par un conseil de prêtres; et cependant, cela s'est vu, cela s'est fait. » Il parla ensuite du peu de valeur des témoignages allégués contre lui. Il montra si clairement que la haine avait inspiré ces témoignages, qu'il faillit persuader

l'assemblée. Il opposa victorieusement la liberté des premiers temps du christianisme à la servitude qui pesait alors sur les intelligences. « Dans l'ancienne Eglise, dit-il, les docteurs les plus savants et les plus saints étaient partagés d'opinions touchant la doctrine, et ces dissidences ne tendaient pas à la ruine de la foi, mais à ses progrès. »

On croyait qu'il solliciterait son pardon, ou qu'il se rétracterait en abandonnant la doctrine de Jean Huss. Il n'en fut rien. Il parla de son pieux maître avec un saint enthousiasme. « Je l'ai connu depuis son enfance, dit-il, et il n'y eut jamais aucun mal en lui. C'était un homme excellent, un juste, un saint ; il fut condamné malgré son innocence, il monta au ciel, comme Elie, du milieu des flammes, et de là il appellera ses juges au redoutable tribunal de Christ. Moi aussi, je suis prêt à mourir ; je ne reculerai pas devant le supplice que me préparent mes ennemis et des témoins imposteurs qui rendront un jour compte de leurs impostures devant le grand Dieu que rien ne peut tromper. » L'émotion était universelle. Beaucoup de membres du concile ne pouvaient se résoudre à livrer au bûcher un si grand homme ; mais lui paraissait fatigué de contempler le triomphe de la lâcheté et de l'hypocrisie, et il ne ménageait pas à ses juges les vérités les plus propres à le faire condamner :

« De tous les péchés, disait-il, que j'ai commis

depuis ma jeunesse, aucun ne me pèse davantage et ne me cause de plus poignants remords que celui que j'ai commis en ce lieu fatal, lorsque j'ai approuvé la sentence inique rendue contre Wicief et contre le saint martyr Jean Huss, mon maître et mon ami. Oui, je le confesse de cœur et de bouche. je le dis avec horreur, j'ai honteusement failli par la crainte de la mort, en condamnant leur doctrine¹. Je supplie donc, je conjure le Dieu tout-puissant qu'il daigne me pardonner mes péchés et celui-ci, le plus grave de tous, selon cette promesse qu'il nous a faite : « Je ne veux pas la mort du pécheur, mais je veux qu'il se convertisse et qu'il vive. » Vous avez condamné Wicief et Jean Huss, non comme ayant ébranlé la doctrine de l'Église, mais seulement parce qu'ils ont flétri les scandales donnés par le clergé, le faste, l'orgueil et tous les vices des prélats et des prêtres. Les choses qu'ils ont dites — et qui n'ont pu être réfutées, — je les pense et je les dis comme eux. »

L'assemblée indignée s'écria que Jérôme se condamnait lui-même. Cette colère ne parut ni le surprendre ni l'inquiéter.

« Oh quoi ! dit-il, pensez-vous donc que je craigne la mort ? Vous m'avez retenu toute une année aux

¹ Jérôme en approuvant les doctrines de Wicief faisait une réserve pour la question de l'eucharistie. Il croyait à la présence réelle.

fers, dans un affreux cachot plus horrible que la mort même ; vous m'avez traité plus rigoureusement qu'un Turc, qu'un Juif ou qu'un païen, et ma propre chair a pourri vivante sur mes os. Et cependant je ne me plains pas, car la plainte sied mal à un homme de cœur, mais je m'étonne d'une si grande barbarie envers un chrétien. »

Des cris menaçants s'élevèrent de toutes parts dans le concile. Jérôme attendit que le calme fût rétabli et il continua avec une fermeté si fière qu'on aurait pu croire qu'il ne s'agissait pas de sa cause. Pogge raconte que sa voix était touchante, claire, sonore, son geste plein d'éloquence et de dignité. Environné d'adversaires acharnés, il répondit à tous avec un rare bonheur, et pâle, épuisé de souffrances et de fatigue, il domina constamment les clameurs furieuses de cette assemblée de prêtres vindicatifs.

Quand il eut enfin fini de parler, on le ramena dans son cachot¹.

Il n'y resta pas longtemps seul. Les évêques et les cardinaux accoururent en foule dans sa prison. Il leur avait inspiré tant d'admiration par son éloquence et tant de respect par sa fermeté, que tous le conjuraient de se soustraire à une mort horrible en abjurant sa doctrine.

¹ VON DER HARDT, I, 183.

« Je l'abjurerais, dit-il, si par la sainte Écriture vous me démontrez qu'elle est fausse. »

« Êtes-vous donc à ce point ennemi de vous-même? » dirent les prélats.

« Eh quoi! répondit-il, pensez-vous que la vie me soit chère jusque-là que je craigne de la donner pour la vérité ou pour celui qui a donné la sienne pour moi? N'êtes-vous pas cardinaux? N'êtes-vous pas évêques? Ignorez-vous donc que Christ a dit: Celui qui ne renonce point à lui-même à cause de moi, celui-là n'est pas digne de moi? »

Le cardinal de Florence vint aussi vers Jérôme. Il lui dit que ses grands talents inspiraient au concile le plus vif intérêt, et lui promit « de grands honneurs et toute espèce de faveur » s'il voulait se convertir « comme saint Pierre et saint Paul. »

Jérôme répondit qu'il était disposé à se laisser convaincre, non par des raisonnements humains, mais par « les saintes Lettres qui sont notre flambeau. »

« Eh quoi! s'écria le cardinal, jugera-t-on de tout par les saintes Lettres? et qui peut les comprendre? Ne faut-il pas revenir aux Pères pour les interpréter? »

« Qu'entends-je? répondit Jérôme: la Parole de Dieu serait-elle déclarée mensongère? Ne doit-elle plus être écoutée? Les traditions des hommes sont-elles plus dignes de foi que cette sainte Parole du Seigneur? Paul n'a point exhorté les prêtres à écouter les vieil-

lards ; mais il a dit : Les saintes Écritures vous instruiront. Sacrés écrits, inspirés par l'Esprit saint, déjà les hommes vous estiment moins que ce qu'ils forgent eux-mêmes tous les jours. J'ai assez vécu ; grand Dieu, reçois ma vie, toi qui peux me la rendre ! »

« Hérétique, dit le cardinal en jetant sur lui un regard courroucé, je me repens d'avoir ici plaidé si longtemps pour toi : le diable est dans ton cœur¹. »

Jérôme comparut de nouveau devant le concile dans la vingt et unième session générale. L'évêque de Riga le somma de nouveau de se rétracter. Jérôme protesta de son orthodoxie ; « mais, ajouta-t-il, je refuse de souscrire à la condamnation de ces hommes justes et saints que vous avez injustement condamnés parce qu'ils ont dénoncé les scandales de votre vie ; et c'est pour cela que je vais périr. »

L'évêque de Lodi prononça ensuite un discours que nous regrettons de ne pouvoir donner à cause de son étendue². C'est un chef-d'œuvre d'hypocrisie pharisaïque. M. Emile de Bonnechose, dont les travaux historiques ont un caractère si éminent de science approfondie et d'admirable impartialité, a dit avec raison « que dans toutes les religions les prêtres persécuteurs ont prétendu toujours user de mansuétude

¹ Te a diabolo agitari video. (THEOBALDUS, *Bell. Hussit.* cap. XXIV, p. 60.)

² Voy. VON DER HARDT, III, 55.

envers ceux qu'ils accablaient des plus grands maux, et leur faire grâce des tourments qu'ils ne leur infligeaient pas ¹. » Une autre réflexion se présente en lisant le discours de l'orateur officiel du concile de Constance. On est frappé de son mépris pour les classes laborieuses, mépris qui ne parut nullement exciter l'indignation des prélats.

« Quelle témérité, dit-il, quelle insolente présomption dans ces hommes d'obscur extraction, de basse naissance, dans *ces vils plébéiens*, d'oser agiter le noble royaume de Bohême.... De combien de maux a été cause l'orgueil de ces deux paysans ! » Ne croirait-on pas entendre un Celse ou un Hiéroclès parler des bateliers galiléens ? Les aristocraties garderont une éternelle rancune au peuple pour avoir au premier siècle de l'ère chrétienne compris le premier la bonne nouvelle et pour l'avoir aimée jusqu'à verser pour elle le plus pur de son sang.

Après le discours de l'évêque, Jérôme prit la parole une dernière fois. Après avoir protesté de nouveau de son attachement à la foi catholique et maudit la faiblesse qui lui avait fait condamner Wiclef et Jean Huss, il s'adressa à ses bourreaux mitrés :

« Pour vous, vous voulez que je meure parce que

¹ Émile DE BONNECHOSE, *Les réformateurs avant la réforme*, liv. III, ch. XII.

j'honore des hommes droits qui ont flétri l'orgueil et l'avarice des prêtres ; cependant y a-t-il là une cause suffisante pour me faire mourir ? Avant d'avoir trouvé en moi aucun mal, vous avez résolu ma mort. Courage donc ! mais croyez-moi, je laisserai en mourant un aiguillon dans vos cœurs et un ver rongeur dans vos consciences : j'en appelle au sacré tribunal de Jésus-Christ et dans cent ans vous y répondrez¹. »

Le patriarche romain de Constantinople lut ensuite la sentence, et Jérôme fut immédiatement livré au bras séculier et conduit à la mort. Il marcha au supplice les yeux levés au ciel, le front radieux, en récitant ou en chantant des prières. Arrivé près du bûcher, il se mit à genoux devant l'image de Huss, sculptée sur le poteau et prosterné sur la terre consacrée par le supplice de son maître héroïque, il pria Dieu qui donne la force aux martyrs. Tandis qu'on l'attachait, il chanta l'hymne : « *Salve, festa dies, toto venerabilis ævo,* » puis il récita le symbole.

Il dit ensuite au peuple qu'il mourait pour avoir rendu témoignage à l'innocence de Huss, et voyant un pauvre laboureur qui apportait un fagot, il sourit tristement : « O simplicité sainte ! (o sancta simplicitas) mille fois plus coupable est celui qui t'abuse ! » Comme

¹ THEOBALDUS, *Bellum Hussit.*, 61. — Acta et monum. J. Huss. et Hieronymi Pragens. II, 353.

l'exécuteur mettait le feu par derrière, il s'en aperçut : « Avance hardiment, dit-il, et mets le feu devant moi ; si je l'avais craint, je ne serais pas ici. » Quand le bûcher fut allumé, il dit à haute voix : « Seigneur, je rends mon esprit entre tes mains. » Au moment où la flamme l'atteignit, il s'écria : « Seigneur, Père tout-puissant, aie pitié de moi et pardonne-moi mes péchés ; car tu sais que j'ai toujours aimé ta vérité. »

On brûla ensuite son lit, son bonnet, sa chaussure, et ses cendres furent jetées au Rhin. Mais l'Église romaine n'arrachera pas cette page sanglante de ses annales déshonorées. Dans la personne de Jean Huss et de Jérôme de Prague, la vertu et la science avaient comparu à son tribunal pour lui donner de solennels avertissements. Livrée à l'égoïsme, elle refusa d'écouter ces messagers divins. Ils voulaient la sauver, ils avaient pour elle un amour profond et sincère. En se régénérant par la puissance de l'Évangile, en renonçant au despotisme qu'elle exerçait, en condamnant des superstitions qui étouffaient le sentiment religieux, elle eût épargné à la société chrétienne de cruels déchirements. Le clergé préféra ses intérêts aux intérêts les plus sacrés des âmes. Il refusa la réforme, la révolution devenait inévitable. C'était le tour de la justice de Dieu. Lefèvre, Zwingli, Luther, Calvin allaient bientôt paraître ¹ !

¹ L'histoire du concile de Constance a été écrite par un grand

Les grands événements que nous venons de raconter montrent assez clairement que Luther n'a pas été, — comme on l'a tant de fois répété — le véritable fondateur des Églises réformées. Même au seizième siècle, Lefèvre d'Étaples avait à la Sorbonne levé l'étendard contre Rome, et Zwingli avait suivi son exemple à Zurich avant que Luther publiât ses fameuses thèses¹. Mais nous voyons dès le quinzième siècle l'Église de Bohême tout entière se séparer de Rome et commencer contre la papauté la lutte que soutient encore aujourd'hui l'esprit moderne. Cette insurrection célèbre fut-elle uniquement provoquée parmi les Bohémiens par l'influence de Jean Huss et de Jérôme de Prague, ou faut-il la considérer comme le

nombre d'écrivains. Parmi les catholiques on doit citer : COCHLÉE, *Histoire de la guerre des Hussites* (en latin) ; — Parmi les luthériens l'ouvrage latin de THEOBALDUS (Thibault), sur le même sujet. — Parmi les calvinistes J. LENFANT, *Histoire du concile de Constance*. — Dans ces derniers temps, M. A. BOST a de nouveau abordé ce vaste sujet dans son intéressante *Histoire ancienne et moderne de l'Église des frères de Bohême et de Moravie*. — Mais aucun ouvrage ne peut être mis en parallèle avec l'impartiale et savante publication de M. E. DE BONNECHOSE, *Les réformateurs avant la réforme*, dans laquelle l'auteur s'élève au dessus de toutes les sectes par l'essor de son intelligence. — *Les lettres de Jean Huss*, publiées en latin par Luther et traduites par l'auteur des *Réformateurs*, offrent aussi une mine féconde à l'historien et au penseur. Ces admirables lettres sont un véritable chapitre des *Actes des Martyrs*.

¹ Ces faits importants sont mis hors de contestation dans le savant ouvrage de M. MERLE D'AUBIGNÉ, *Histoire de la réformation*. — C'est l'ouvrage le plus complet qu'on ait sur cette époque.

résultat d'une antique opposition de la nation à la tyrannie romaine? Quand on examine les faits avec une certaine attention, on ne tarde pas à s'apercevoir que cette dernière hypothèse est la seule vraisemblable, et que ce sont les traditions puissantes de l'Église orientale qui nourrirent en Bohême l'antipathie pour les institutions de Rome et qui préparèrent ainsi l'établissement de la réforme. En général, on sait très-mal en Occident l'histoire de notre Église; on méconnaît trop l'influence que sa position perpétuellement indépendante de la papauté lui a permis d'exercer sur le monde chrétien. Cependant il suffit de citer l'exemple de la Bohême pour en montrer toute la portée. Ce pays n'a pas été évangélisé comme certaines portions de l'Allemagne par des prédicateurs venus de Rome, mais par les moines grecs Cyrille et Méthodius qui, tout en acceptant l'autorité du pape, introduisirent parmi les Bohémiens la liturgie de l'Église orientale avec son esprit d'indépendance. Cyrille et Méthodius, dont les idées étaient loin de plaire à Rome, furent cités au tribunal de Nicolas I^{er}. Ce pontife étant mort avant leur arrivée, ils eurent à se justifier devant Adrien II d'avoir établi l'usage de la langue vulgaire dans le service divin. « Paul, répliquèrent-ils, le docteur des gentils, a dit: « N'empêchez pas le don des langues. » S'il en est ainsi, pourquoi nos Slaves ne loueraient-ils pas Dieu dans leur propre langue? »

— Adrien répondit : « Quoique l'apôtre ait recommandé l'usage de toutes les langues, il n'a pourtant point voulu dire que le service divin fût chanté dans la langue dont tu parles ¹. »

Jean VIII, successeur d'Adrien, écrivit à Cyrille en 879 : « Nous apprenons que tu chantes la messe en langue barbare, c'est-à-dire slave; c'est pourquoi nous te défendons par Paul, évêque d'Ancône, de célébrer la messe en cette langue ². »

Ainsi, dès son origine, l'Église bohémienne était engagée dans une lutte avec Rome. Mais le pape recula lorsqu'il vit les Bulgares et les Moraves, convertis par les apôtres de la Bohême, reconnaître l'autorité du patriarche de Constantinople. Quand la fortune se montra plus favorable aux prétentions de la cour romaine, les concessions de Jean VIII furent révoquées et la noblesse demanda sans succès qu'on célébrât l'office en langue vulgaire. Grégoire VII s'indigna « de cette vaine témérité ³. »

Cependant Rome ne put parvenir à effacer au sein de la nation toute trace des traditions orientales. Le peuple resta toujours fidèle au rit grec ⁴ et conserva la Bible en esclavon. L'arrivée de familles Vaudoises

¹ HARDOUIN, *Acta concil.*, lib. VI, p. I, p. 61.

² HARDOUIN, *Act. conc.*, lib. VI.

³ HARDOUIN, *Act. conc.*, lib. VI.

⁴ Le romanisme ne fit de progrès que dans les classes élevées.

persécutées dans le cours du douzième siècle augmenta l'opposition contre la papauté¹. La question du calice devint un nouveau sujet de plainte contre Rome. La nation bohémienne ne comprenait pas pourquoi les laïques étaient privés de la communion telle qu'on la leur accordait dans l'Église d'Orient, et pourquoi on constituait, même dans la réception des sacrements, des distinctions injurieuses inconnues à l'antiquité. La politique de Charles IV, empereur et roi de Bohême, travailla en vain au quatorzième siècle à briser toute résistance au despotisme romain. Trois hommes intrépides, animés du généreux esprit d'indépendance de l'Église orientale, luttèrent avec énergie contre ces funestes tendances. La postérité nommera avec reconnaissance comme les précurseurs de Jean Huss, Conrad Scykna, Jean Milicz et Matthias de Jannaw. Les deux derniers furent exilés par l'influence de Grégoire XI². La domination de Rome parut alors affermie, le latin prévalut partout, et la communion sous les deux espèces ne se donna plus que dans les maisons ou dans la solitude des bois. Mais le triomphe des Romains ne fut pas long. La réaction qui se fit contre eux après la mort de Charles IV et qui aboutit

¹ M. BOST, *Histoire de l'Église des frères de Bohême*, t. I, croit même que Valdo finit ses jours en Bohême.

² Voir la biographie de ces trois personnages dans A. BOST, *Histoire des frères de l'Église de Bohême*, I.

aux prédications de Jean Huss, raviva en Bohême toutes les traditions de l'Église orientale. Les écrits de Wicief qui se répandirent dans le royaume contribuèrent aussi à discréditer les croyances romaines. Quoique ce réformateur n'ait pas subi aussi directement que Huss l'influence des idées de l'Orient, il est facile de prouver qu'il n'est pas resté étranger à ces idées qui avaient jeté de profondes racines dans le sol de la Grande-Bretagne.

Le christianisme fut prêché aux Bretons, ces premiers habitants de l'Angleterre, par des voyageurs venus de l'Asie Mineure, de la Grèce, d'Alexandrie, ou des colonies grecques des Gaules. Aussi l'Église de ce pays resta-t-elle fort longtemps indépendante du joug de Rome. A Iona, ce sanctuaire célèbre, on ne connaissait pas la primauté du pape ¹: on célébrait la pâque un autre jour qu'en Italie ² et l'on ne retranchait pas la coupe dans la sainte Cène ³. La papauté, à force de ruses et d'activité, finit par asservir ces contrées ⁴; mais les antiques traditions de l'Orient se conservèrent toujours dans quelques âmes faites pour la liberté chrétienne ⁵.

¹ BUCHANAN, V, 36.

² BÈDE, III, 4.

³ MERLE D'AUBIGNÉ, *La réfor.* V.

⁴ Voir AUGUSTIN THIERRY, *Conquête de l'Angleterre.*

⁵ On en trouvera les preuves doctement exposées dans MERLE D'AUBIGNÉ, *Histoire de la réformation*, t. V.

Au quatorzième siècle, Wicléf fit pour son pays ce que Jean Huss devait tenter en Bohême dans le siècle suivant, c'est-à-dire qu'il rappela ses compatriotes à l'esprit d'indépendance que leur avait transmis l'Orient.

Il ne faut donc pas s'étonner si le réveil des Églises de l'Angleterre et de la Bohême fut plus prompt que celui des autres Églises de l'Occident. Leur origine grecque donne de ce fait l'explication la plus satisfaisante. Il est ainsi parfaitement constaté que ce vaste mouvement de réforme, qui naît dans la Grande-Bretagne au quatorzième siècle, en Bohême au quinzième, qui se développe à la Sorbonne, à Zurich et à Wittemberg au seizième, se rattache à l'influence exercée par les missionnaires de notre Église et à la conservation de ses nobles traditions de liberté.

Heureux les réformateurs de l'Occident si, prenant pour guides nos plus anciens docteurs, ils n'avaient pas trop souvent, comme Wicléf et Calvin, préféré les théories fatalistes d'Augustin, de Prosper et de Gerson à la théologie si consolante et si raisonnable des saints Pères de Jérusalem, d'Antioche et d'Alexandrie, aux doctrines de ces illustres Églises, éclairées par la vive lumière du christianisme naissant! Leur œuvre eût été moins mêlée d'éléments hétérogènes, elle n'eût pas rencontré autant d'obstacles et la moitié de l'Europe ne serait peut-être pas restée sous le joug de la papauté.

Je descends les marches de la salle où je venais de trouver de si terribles souvenirs. Le vieillard demeure immobile derrière moi comme une vision des siècles écoulés. — Au dehors le vent mugit. Des nuages épais enveloppent les cieux et la cime immaculée des monts. On croirait entendre sous les vagues qui se déroulent avec fracas la lutte de géants aux bras formidables. Les teintes se confondent dans une triste uniformité. L'orage déchainé brise les arbres et emporte les treilles. Des débris de toute espèce sont roulés d'une vague à l'autre, d'un bord à l'autre bord. Les oiseaux aux grandes ailes se précipitent du haut des cieux, rasant l'onde et disparaissent au loin.

Qu'elles sont imposantes ces voix de la nature qui s'élèvent comme un cri de mort au-dessus des habitations muettes où se cachent les hommes ! Il semble que tout va s'engloutir au sein du néant. Le silence de la ville fait un contraste frappant avec la tempête qui tourmente la surface du lac et qui se prolonge jusqu'au milieu de la nuit. Le bruit des flots, les gémissements de l'aiglon, les sons lents de l'horloge se mêlent et se répondent. Ces étranges clameurs troublent mon imagination. N'y a-t-il pas dans ces rochers gigantesques, dans les eaux bouleversées, dans cet espace rempli de rumeurs lugubres, des forces mystérieuses supérieures à notre fragile existence ?

Soufflez, vents impétueux ! que sur le roc immo-

bile le flot vienne se briser sans cesse! Cette terre n'est-elle pas une vaste arène où luttent perpétuellement les hommes et les éléments? Que la nature garde ses tempêtes et l'âme humaine tous ses tourments! — Ainsi, la pensée est avide de ces scènes émouvantes comme le cœur se repaît de souffrances. Hymnes de l'orage, j'aime votre voix sinistre et vos accents sauvages.

V

La machine fumante du bateau à vapeur sifflait au port et nous annonçait le départ. L'après-midi était calme. De légers nuages flottants ne voilaient qu'à peine le radieux éther. Les eaux limpides murmuraient doucement sur la grève et répandaient cet arôme qui s'en exhale lorsque l'ardeur du soleil les couvre d'une chaude vapeur, comme des parfums bienfaisants montent de la prairie après une chaude matinée. Un instant bouleversées par le poitrail massif du bateau, les ondes s'apaisaient derrière nous. Une longue traînée blanche se prolongeait au loin... c'était la trace fugitive de notre passage. Constance brillait de teintes

dorées. Les jardins de la plage répandaient dans les airs leurs senteurs embaumées. Ici le frêne à fleurs et le troëne aux feuilles luisantes se penchaient sur les palissades de filaria aux grappes fleuries; là des guirlandes de plantes parasites se mêlaient aux ronces sauvages. Je jetais un dernier regard sur ces eaux appelées par ceux qui les ont admirées : « la mer de Souabe. » Cette expression ne me semblait point exagérée, car je n'apercevais plus les rives de ce lac, qui baigne cinq pays différents, et ma pensée se perdait sur ce vaste espace liquide. Bientôt, et le lac et les jardins et Constance disparurent à nos yeux. Le noir tuyau de vapeur s'était abaissé en soufflant bruyamment, et nous étions sous un pont dont nous entendions craquer les vieilles planches.

Lorsque nous avons franchi ce pont, nous sommes entraînés par le courant impétueux du Rhin. Il se presse ou se dilate entre les flancs des coteaux. Jamais image plus riante, jamais tableau plus vivant, n'a su mieux charmer l'imagination. Les pentes rapides qui descendent dans les eaux sont tapissées d'une verdure humide et luisante. Leur cime est boisée comme un jardin suspendu, ou bien plane comme une terrasse de l'Italie. Des villages et des maisons de campagne paraissent partout au fond des vallons, ou sur les escarpements sauvages. Au-dessous, comme dans un gouffre profond, le fleuve roule avec fracas, plus azuré encore que l'azur limpide du ciel.

Deux tours gothiques et sombres surgissent au milieu d'une île qui s'élève en pente douce. Bientôt apparaît le château, vieil édifice aux antiques traditions. Sur ses murs brille une large croix ; une de ces croix, dont se parait jadis l'ordre teutonique, lorsque ses membres, fiers conquérants, allaient, en chevaliers errants de l'Eglise, imposer la parole de Christ, comme on impose les fers aux esclaves.

Quelle étrange création que les ordres militaires du moyen âge ! Y a-t-il rien de plus incompatible que la vie du moine et la vie du soldat ? Comme cette existence s'éloignait de l'idéal des premiers chrétiens, qui avaient tant d'horreur pour la violence ! on sait quels efforts ils faisaient pour s'éloigner du service militaire.

L'invasion des barbares changea bien les opinions ! On vit aussitôt des évêques guerroyer à la tête de leurs vassaux, et les chefs des monastères préférer le casque au capuchon, la cuirasse au froc de laine. Dès qu'on fut arrivé à une pareille confusion d'idées, l'institution des ordres militaires n'avait plus rien de choquant. Puisque les hommes de l'Eglise pouvaient porter l'épée, n'était-il pas naturel qu'ils s'en servissent pour la défense de la foi ? Mais on n'en resta pas là ! Après avoir supposé que la vérité religieuse doit être protégée par des armes charnelles, on fut amené à penser que le glaive peut aussi servir à sa propagation. Convertir les âmes par la patience, par

la douceur, par un enseignement semblable à celui des apôtres, paraissait un procédé bien compliqué à ces hommes violents, qui appelaient le glaive, le jugement de Dieu. On remplaça donc la prédication par la conquête. Les infidèles vaincus pouvaient choisir entre la mort et la robe blanche des catéchumènes. Charlemagne convertit les Saxons de cette singulière manière.

Quand l'Europe entreprit les croisades, son but principal était sans doute de délivrer le tombeau de Christ. Cependant elle se proposait aussi de faire triompher la croix par la puissante épée de ses chevaliers. On sait jusqu'à quel point l'Orient résista à ce genre de propagande. Le fanatisme chrétien se brisa contre le fanatisme des mahométans. Les ordres militaires furent les principaux instruments de cette lutte. L'ordre teutonique, que fondèrent des Allemands, se signala alors par son ardeur à combattre les infidèles.

Chassés de l'Asie, à la fin des Croisades, ces chevaliers s'établirent en Europe. Ils acquirent d'immenses possessions en Allemagne, en Italie, en Hongrie et en Transylvanie. L'empereur Frédéric II nomma leur grand-maitre prince de l'empire. En 1230, ils volèrent en Prusse, afin d'y subjuguier et d'y convertir les habitants idolâtres. Leur puissance s'étendit de la Prusse sur l'Esthonie, la Livonie, la Courlande; en un mot, sur presque tout le littoral de la mer Baltique. Mais,

comme les autres ordres militaires, les chevaliers tombèrent dans de tels désordres qu'ils perdirent une partie de leur influence et de leur considération. Deux siècles plus tard, en 1466, ils durent abandonner à la Pologne la Prusse occidentale. Bientôt le grand-maitre, Albert de Brandebourg, embrassa la réforme, se maria, et devint la souche de la maison royale de Prusse. Ceux des chevaliers qui n'adoptèrent pas le protestantisme nommèrent un autre grand-maitre. Le siège de l'ordre fut dès lors établi au-dessus des magnifiques ravins de Marienthal.

Il ne restait plus aux chevaliers que quelques propriétés en Allemagne, en Hongrie et en Italie, lorsque Napoléon supprima définitivement l'ordre teutonique. Cependant le roi de Prusse l'a rétabli en 1852, sous le titre d'ordre évangélique de Saint-Jean. — Rien n'est pourtant moins évangélique qu'une institution dont le but primitif était de propager le christianisme par l'épée. Du reste, les conquêtes faites de cette façon par l'Eglise romaine n'ont guère été durables. — Parmi ces Saxons, que la terreur avait amenés au catholicisme, naquit un jour Luther ! Dans la Prusse soumise par les chevaliers teutoniques et par les chevaliers porte-glaive, s'établit cette monarchie prussienne qui devint en Allemagne le principal obstacle aux prétentions de la papauté. Les contrées converties par les dragons de Louis XIV virent les premières

le massacre des prêtres, au commencement de la révolution française. Paris, témoin des horreurs de la Saint-Barthélemy et des excès de la Ligue, fut trois siècles après le théâtre des affreuses journées de septembre, dans lesquelles les membres du clergé périrent en foule. « Dieu, a dit Augustin, est patient, parce qu'il est éternel. » Il laisse parfois un champ libre à la violence et aux passions hypocrites des hommes, mais le temps vient où de cruels châtimens sont réservés à ceux qui, sous prétexte de religion, mettent le glaive ou le poignard aux mains des disciples de Christ. On s'est répandu en plaintes à propos de quelques moines qui, au commencement du règne d'Isabelle II, ont péri dans les émeutes de l'Espagne. Pourquoi oublie-t-on que, dans cette même Espagne, les ordres religieux ont versé le sang de trois millions d'hommes¹? Les écrivains de l'Eglise romaine ont parlé avec indignation des cruautés d'Elisabeth envers leurs coreligionnaires. Qu'ils songent aux bûchers allumés avant elle, par la sanglante Marie!

Bientôt nous perdîmes de vue l'île Meinau, qui avait été le siège d'une des commanderies de l'ordre teuto-nique. Les deux tours ne se dessinèrent plus au loin que pareilles à des ombres allongées, sur le fond blanc des montagnes neigeuses, que voilaient des vapeurs

¹ LECERF, le Protestantisme.

bleuâtres. Nous avançons toujours, au milieu d'une nature riante ou sauvage, dont les splendeurs se déployaient, comme de féeriques visions, devant nos yeux éblouis. J'aperçus sur la colline, au milieu d'arbres hauts et touffus, la maison blanche de la reine Hortense. Je croyais entendre, dans ces bocages solitaires, sa voix harmonieuse se mêler au concert des chœurs aériens, pour dire amoureusement la gloire du plus héroïque des Césars ! Je cherchais à l'une de ces fenêtres fermées le doux regard de l'exilée, qui a conquis tant de sympathies par ses infortunes. Le flot m'entraîna, et je ne vis plus que d'âpres rochers s'élevant à pic, ou brisés comme des pans de murailles. Quelques ruines d'une tour ou d'un château, telles que des aires de vautour, se soutenaient à peine dans ces hauteurs infranchissables, sur les noires assises du granit. Les versants boisés de l'autre rive se coloraient des teintes les plus diverses, depuis le jaune pâle des hêtres jusqu'au vert des sapins. Les myosotis s'épanouissaient au bord des eaux, et le lierre étendait ses feuilles métalliques sur les âpres rochers. Parfois, nous semblions enfermés dans un amphithéâtre de montagnes, puis le fleuve, pareil à un serpent gigantesque, se déroulait dans ces masses cyclopéennes, et l'horizon doucement empourpré reparaisait dans toute son étendue.

Qu'ils sont beaux ce fleuve, ces coteaux, ces rochers

et ces ruines ! Pourquoi ne puis-je, comme l'oiseau qui a fait son nid au fond de cette vieille tour, y vivre en contemplant le ciel, en écoutant les accords du fleuve mugissant !

VI

Ami, je respire un air inconnu ! Je suis sur une terre nouvelle pour moi. Dans le siècle où nous vivons, son aspect doit me paraître merveilleux. Notre époque n'est-elle pas un temps de doute et de découragement ? Cette terre, quoiqu'elle soit la patrie du progrès et de la liberté, est antique par ses traditions, antique par les origines de son peuple généreux, antique par ses institutions, qui semblent appartenir aux lois naturelles de la création, comme les forêts primitives et les lacs qui la couvrent. J'ai traversé bien des contrées, des plaines arides et des villes splendides pour arriver jusqu'ici. — Pareille au naufragé que la tempête poursuit, et qui aperçoit un éclair d'espoir, je me suis assise sur le premier coteau de cette plage, — brisée, — mais le ravissement au cœur.

Si je pouvais vous dire tout ce qu'il y a d'inspira-

tions et d'harmonie dans le souffle qui vient des montagnes, comme moi vous voudriez vous élever sur ces hauteurs sublimes, pour répéter dans la paix de l'âme des hymnes d'adoration... Mais pourquoi l'apprendre ? S'il vous faut rester toute votre vie dans ce pays glacé, aux joies factices, au ciel brumeux, tâchez d'aimer la poésie de vos chansons monotones et mélancoliques. Admirez ce steppe, dont le loup hurlant et le coursier sauvage sont les rois. — Le prisonnier, dont le cœur n'a jamais tressailli du bonheur d'être libre ; — l'habitant de la Laponie, auquel le soleil est presque inconnu ; — l'aveugle de naissance, qui n'a pas un seul moment aperçu la lumière, peuvent supporter leurs misères avec calme. Ils ignorent le plus terrible des maux : le regret dans la souffrance !

Ne désirez donc pas sentir l'ardeur des feux du midi, qui embrasent comme l'amour. N'allez pas errer pendant des nuits enivrantes, sous un ciel éclatant d'étoiles et d'azur. Gardez-vous d'y dormir aux bords des rivières murmurantes, à l'ombre du platane, dans une langueur pleine de rêveries. Ne le faites jamais, afin d'être heureux sur la terre où vous devez vivre. Pour vous, qu'elle a bercé, elle peut avoir des charmes. Mais sa froide bise, ses vastes plaines de neige, sa sauvage grandeur et son orgueil indompté, me glacent et m'épouvantent... car le soleil d'Orient a réchauffé ma première jeunesse !

J'avais cependant tâché d'endurcir et mon âme et mon corps. J'ai voulu devenir insensible comme vous, me montrer supérieure à la nature, prouver que mon énergie était capable de vaincre tous les obstacles. J'ai souffert jusqu'à la mort. Et l'inertie qui m'avait gagnée était telle, que j'aurais végété de longues années, sans avoir la force de franchir la limite du tombeau. Alors j'ai embrassé l'image de la liberté. C'est elle qui m'a rendu la force et la vie, tant est grande sa puissance !

Le Créateur nous a donné à tous des tendances irrésistibles, un esprit indomptable, et une volonté active; comme il a donné des ailes aux hôtes des bois, la fierté au lion, au torrent son cours impétueux, à l'air, le souffle que nul ne peut emprisonner.

Pour comprimer en nous ces ardentes facultés, on a dû river les fers de l'esclavage à nos mains et à nos pieds. Mais le cœur est inattaquable. Dans sa sourde révolte, il aura toujours assez de chaleur et de force pour réveiller la justice endormie, et l'appeler à la lutte de l'affranchissement.

Les tyrans peuvent continuer leur tâche ! Que le monde, leur instrument docile, enfante l'inaction et la mort ! En vain le luxe et le bien-être nous étouffent dans leurs bras dorés. — Au premier signal, nous nous redressons comme une cavale qui secoue sa crinière avant de prendre sa course. Enfants de Dieu, nous redemandons la possession de l'espace et de

nos droits essentiels. Nul n'a droit de nous en priver.

Lorsque enfoncée dans les vallées, ou portée sur les flots des fleuves, je me sentais rendue au calme qui m'avait manqué au milieu des cités, je me disais que nous devons avoir des instincts innés d'indépendance. Je comprenais l'existence errante des *Zingari*, qui plantent leurs tentes là où le soleil leur paraît le plus beau; aujourd'hui dans la forêt aux concerts mystérieux, demain dans la vaste plaine, à l'horizon sans limites. Fils de l'Asie, ils ont eu assez d'énergie pour résister à tous les efforts. Plus faibles, nous avons courbé le front sous les tyrannies les moins légitimes. De là notre inquiétude au milieu de la vie même la plus paisible; — de là ces désirs inassouvis, qui deviennent plus impérieux lorsque nous avons une fois respiré la brise d'une mer nouvelle pour nous, ou des monts inconnus. Si nous sommes nés pour la société, nous ne sommes pourtant pas faits pour la compression et la servitude.

La liberté est notre loi naturelle. Qu'elle soit à jamais bénie! Pussions-nous, s'il le faut, verser tout notre sang pour la défendre! — Comme, en prononçant ce nom éloquent, notre nature entière grandit! Comme il nous rend la conviction de notre origine céleste, comme il fait naître en nous des sentiments héroïques. Heureux ceux qui ont fait sortir la liberté de ses langes! Ils avaient la magnanimité des prophètes;

ils étaient comme eux unis à l'Éternel notre Dieu. Qu'elle règne, la liberté, partout où le bonheur n'est pas une chimère ! Que ceux qui en sont dignes lui tressent des couronnes d'immortelles, et la protègent du rempart de leurs cœurs. Que le Ciel la défende de sa force invincible ! qu'il la rende féconde, qu'il la perpétue sur la terre ! Puisse-t-elle, pareille à une mère bienfaisante et impartiale, presser sur son cœur tous ses enfants ! Puisse le Roumain des bords de l'Ister et le fils de l'Italie, l'adorer à deux genoux, et s'inspirer de son regard révélateur ! Puisse-t-elle porter partout ses pas, et devenir le guide puissant des humains, vers la perfection évangélique !

VII

Plus blanche que les blanches étoiles, — plus pâle que la lumière mélancolique de la lune, — plus pure que l'écume nageant sur les flots orageux de la mer, — plus bruyante que le vent qui gémit dans l'orage, — plus retentissante que le tonnerre éclatant dans les nues, et que le rugissement des panthères dans le désert, bondit avec fracas la formidable cataracte. Non

loin de Schaffhouse, le Rhin, pressé par de noirs rochers, se précipite furieux jusqu'au fond du gouffre, pour courir éperdu dans la vallée, comme un spectre gigantesque qui s'élançait d'un monde souterrain. Y aurait-il dans les spectacles de l'univers une voix qui nous parle? Préoccupée de ce rêve, j'écoute les longs mugissements du fleuve, qui resplendit seul dans la sombre nuit. Le ciel est couvert, et des ombres se promènent dans l'espace. — J'aime ces eaux qui grondent avec majesté; — j'aime ces ténèbres imposantes, au milieu desquelles la vie paraît s'éteindre. La nature dissimule, sous un voile sacré, les mystères que nous ne percevons que par l'âme. C'est en vain que nous voudrions les comprendre complètement. Les secrets de l'univers se cachent dans les célestes parvis.

Pendant quelques heures mes yeux et ma pensée s'attachent à cet immense torrent qui tonne, et qui ne peut s'apaiser. L'admiration et la terreur se partagent de plus en plus mon intelligence. Pas un astre n'éclaire le firmament. Bientôt, autour de la cataracte, apparaissent des lueurs rougeâtres, et voltigent des myriades d'étincelles. Les hauts-fourneaux s'embrasent comme des bouches de feu. Des flammes courent au-dessus des ondes, pareilles aux vapeurs lumineuses qu'on voit voler dans l'enceinte des cimetières. En même temps, de longs éclairs illuminent par intervalles

les bords de l'horizon, laissant apercevoir des pics de neige qui se dressent dans les airs. Une cause surnaturelle semble produire les flammes qui s'élancent au-dessus du fleuve, et celles qui déchirent les nuées. Cependant le bruit continue, solennel et grandiose. On dirait que les eaux montent, et qu'elles vont bientôt engloutir les maisons, les champs et les bois.

Au milieu de la nuit, alors que le silence devient plus majestueux encore, — qu'une sorte de vague inquiétude saisit les hommes comme la création, la lune sort paresseusement d'un nuage épais. On dirait que tout s'arrête pour recevoir les molles caresses de ses rayons tremblants. Mais les éclairs ont pâli peu à peu. Puis ils ont disparu, et des étoiles au front virginal se sont montrées timidement dans les cieux. — Déstrainées lumineuses sillonnent les sombres rochers. Pareilles à des nymphes aériennes, elles viennent sur les eaux former avec les flammes une danse fantastique. La nuit seule, avec ses ténèbres et son silence, peut produire de telles visions. On pleure alors avec Ossian au bruit de l'aquilon, dans les ravins sauvages, car on croit y voir errer les mânes d'ancêtres glorieux. Puis on éprouve avec Byron les anxiétés du scepticisme et de la conscience troublée par les mystères de la vie et de la mort. Enfin lorsqu'on s'affaisse, épuisé de fatigue après ces angoisses terribles, on suit dans un doux rêve, avec Wieland, des fantômes d'amour, parfums épurés d'une âme qui s'élève vers les cieux.

La cataracte est plus éblouissante que la neige même des monts éternels; que la voie lactée, qui s'efface pareille à un ruban terni. Les groupes des nébuleuses ne paraissent plus que de légères taches prêtes à s'évanouir sous le souffle de la brise. L'étoile du berger, toujours si radieuse, et Saturne, le roi des astres, ne scintillent que faiblement. Les étoiles doubles répandent à peine leurs rayons aussi variés que les pierres précieuses de l'Orient. — Plus tard, un voile s'étend sur la voûte éthérée. Les feux célestes étaient éteints. Il règne dans l'espace, au lieu d'un silence éloquent, une solitude triste comme le désert. La pensée n'a plus ses rêves, ni la nature ses scènes touchantes. Ce n'est plus qu'avec une distraction mélancolique que j'écoute le retentissement monotone des eaux. Peu à peu l'azur du ciel se découvre avec lenteur. Une légère brume, répandue dans l'atmosphère, enveloppe la cataracte. Mais l'air vif du matin l'a bien vite dissipée. L'horizon avait blanchi, et les formes des montagnes qui s'y dessinaient d'abord indécises, apparaissent bientôt dans une atmosphère dorée. Leur base est cachée par des nuages épais, qui montent rapidement dans les cieux. Partout circule une sève nouvelle, partout se fait sentir un frémissement indéfinissable. Des raies pourpres se croisent sur les sommets gigantesques des monts les plus éloignés, tandis que la ligne du Saint-Gothard, au septentrion, est couverte de teintes bleuâ-

tres, et que le Grimsel et la Jungfrau éblouissent les regards par le reflet de leurs glaciers. Une légère teinte nacrée borde leurs contours. — La cataracte se pare de toute sa splendeur. Les eaux scintillent gaiement autour des noirs rochers. Elles se brisent et tournoient, en flots écumants, qui roulent et se heurtent avec fracas dans le précipice. Des colonnes jaillissent du gouffre, au milieu d'une poussière liquide, qui s'élève jusques aux nues. Cependant le soleil a paru ; à son aspect, tout prend une apparence de vie, les eaux, les monts, les collines et les prés ; les ondes se colorent de toutes les teintes du prisme ; de légers arcs-en-ciel, pareils à des écharpes abandonnées au vent, se touchent, se croisent, se montrent et disparaissent. Le château de Laufen, du haut de la verte colline, surmonte la chute. Ses terrasses, ses créneaux, ses tourelles brillent des premiers feux du jour. — Les oiseaux ont commencé leurs concerts dans la feuillée, et le goëland majestueux vient baigner ses ailes dans l'onde glacée. Sur la roche qui s'élève au centre du Rhin, se dresse la statue de Guillaume-Tell. Le drapeau fédéral flotte dans sa main. Il semble être là, au milieu du tumulte des flots, la personnification de la nation intrépide qui, dans son isolement, a su la première faire briller, dans les tempêtes du moyen âge, le glorieux étendard de la liberté!

Comme puissance territoriale l'Helvétie n'a qu'une

importance assez médiocre. Encore le sol de la confédération est-il, en partie, couvert par les lacs et par les montagnes. Cependant, malgré son peu d'étendue, la Suisse a eu parfois l'influence que possèdent uniquement les puissances de premier ordre. Cette influence est due à l'union de la force démocratique à la pensée chrétienne. La véritable démocratie est, à mes yeux, une forme sociale essentiellement évangélique. Rien de semblable n'existe dans l'antiquité. Je sais bien que de grands éloges ont été prodigués aux anciens démocrates. Mais l'ignorance de la constitution des sociétés antérieures au christianisme peut seule expliquer cet enthousiasme. Les peuples croyaient alors aux races divines et aux races terrestres. Dans le célèbre poème de l'Inde, le *Mahabharata*, nous assistons à la lutte des enfants du soleil et des fils de la lune, dynasties célestes qui se disputent l'empire du monde. Les Pharaons étaient, comme les Incas, né du soleil. Dans l'origine de la république romaine, le patriciat était considéré comme une race sacrée qui pouvait seule avoir une religion, une famille, un foyer. Les plébéiens étaient jugés indignes de tous ces privilèges. Ils n'avaient d'existence ni aux yeux des dieux immortels, ni aux yeux des hommes.

Dans les rares cités de l'ancien monde où l'élément plébéien avait, après de longues luttes, conquis le partage des droits civiques avec les patriciens, la

démocratie n'existait encore que de nom. En effet, partout l'esclavage était la base de l'ordre social. Chaque citoyen faisait en réalité partie d'une aristocratie qui s'imposait avec une rigueur impitoyable à une multitude d'esclaves condamnés aux plus durs travaux¹. Les peuples de l'Attique² et de la Palestine³ n'étaient pas organisés d'une autre manière; Moïse, dont les lois sont empreintes d'un sentiment démocratique si prononcé, ne tenta pas de supprimer l'antique institution de l'esclavage. Ce grand homme se contenta d'y introduire des adoucissements inconnus à la législation des Grecs et des Romains. Le prophète du Sinaï savait qu'une organisation conforme à ses convictions profondément républicaines était impossible quinze siècles avant Jésus-Christ.

Mais l'intelligence humaine ne pouvait rester stationnaire. Au moment où le Sauveur commença sa prédication, le monde fatigué d'excès, rassasié de crimes et de servitude, soupirait après une réforme sociale. Le fils de David, le descendant des rois, voulut réhabiliter toutes les victimes de la civilisation antique. Il ne se contenta pas de leur promettre la première place dans le royaume de son Père, il consentit à vivre de leur vie, à partager leurs travaux, à souffrir

¹ Voy. WALLON, *Histoire de l'esclavage*.

² Voy. BARTHÉLEMY, *Voyage d'Anacharsis*.

³ Voy. SALVADOR, *Institutions de Moïse*.

de leur pauvreté, à compatir à toutes leurs misères. Quelle éloquente exhortation à l'égalité! Les chefs du sacerdoce et les grands de la nation juive, devenus depuis longtemps infidèles aux traditions de Moïse, s'en épouvantèrent. Ils accusèrent Jésus d'être un séditionnaire et de soulever les multitudes contre leur autorité. Jamais le Rédempteur ne tint compte de leurs réclamations. Il poursuivit son œuvre avec une fermeté égale à sa douceur.

Les apôtres, animés de son esprit, organisèrent les premières communautés chrétiennes d'une manière tellement libérale, que des esprits chagrins n'ont pas craint de les accuser de communisme. Le livre des *Actes* nous fait un tableau remarquable de l'Église de Jérusalem gouvernée par les disciples de Christ. Chaque membre de cette Église venait déposer ses biens aux pieds des chefs de la communauté, et les diacres les repartissaient selon les besoins de chacun. Il n'y avait dans cette association bénie ni riches ni pauvres, ni grands ni petits, ni maîtres ni esclaves, ni Grecs ni Barbares. Tous, pour me servir de la belle expression du Livre sacré, n'avaient « qu'un cœur et qu'une âme. » Sans doute à mesure que le christianisme se répandit dans le monde, cette égalité subit de notables altérations. Mais les principes demeurèrent les mêmes, durant les beaux siècles de l'Église primitive. L'idée d'égalité fut sévèrement maintenue par les pasteurs qui

lisaient dans les *lettres* des Apôtres des instructions dont l'énergie ne saurait être surpassée.

Longtemps les fidèles furent dociles à ces admirables enseignements. L'Église était la cité des pauvres, l'évêque le *surveillant* de leurs intérêts, le diacre leur *serviteur*¹. Tout était organisé pour eux, en vue de leur bien-être sur la terre et de leur salut dans l'éternité. Les riches et les puissants étaient en quelque sorte tolérés à cause des services qu'ils pouvaient rendre aux membres souffrants de Jésus-Christ². Ceux qui étaient les derniers dans le siècle étaient là les arbitres de toutes choses. Leur suffrage était nécessaire pour créer les pasteurs, et nul mesure sérieuse n'était prise sans leur approbation. Tel était le caractère *profondément démocratique* des premières communautés chrétiennes³. L'Église, sortie du peuple, fondée par des bateliers du lac de Génésareth, s'appuyait sur le peuple. Si elle le régénérait, elle recevait de lui sa puissance d'action sur un monde vieilli. Ce développement de la société chrétienne se fit au milieu de luttes terribles et sanglantes. Toutes les conquêtes de

¹ FLEURY, *Mœurs des chrétiens*.

² BOSSUET, tout absolutiste qu'il est, convient de ces faits dans son admirable sermon *De la dignité des pauvres dans l'Église*.

³ MM. GUIZOT et Pierre LEROUX, si rarement d'accord, s'entendent sur ce point. (V. GUIZOT, *Histoire de la civilisation moderne*; — Pierre LEROUX, *Du christianisme et de son origine démocratique*.)

l'humanité ne deviennent définitives qu'après de longs efforts et des combats sans fin.

Malheureusement la conversion des empereurs introduisit bientôt dans l'Église des principes fort opposés à ceux de son divin fondateur. Les évêques, comblés d'honneurs et de privilèges par les Césars devenus chrétiens, oublièrent facilement leur rôle magnifique de surveillants modestes de la communauté évangélique. Ils s'environnèrent des recherches du luxe et des pompes mondaines que les fonctionnaires civils affectionnaient. Ils devinrent avides de jouissances et de distinctions, et ne dédaignèrent même pas les titres ridicules que prenaient les grands de Byzance et de Rome en décadence¹. Non contents des signes extérieurs du pouvoir absolu, ils en ambitionnèrent les réalités positives. Dès lors ils devaient travailler de toutes leurs forces à restreindre l'importance du rôle de la démocratie dans l'Église. Les circonstances se prêtaient à la réalisation de ces projets. L'esprit du gouvernement de Rome et de Byzance était souverainement antipathique aux idées d'égalité propagées par l'Évangile. Une immense révolution sociale vint faciliter le travail de transformation qui se faisait dans la société chrétienne.

¹ De là les qualifications de *grandeur*, d'*illustrissime*, de *révérendissime*, etc., titres grotesques en eux-mêmes, mais singulièrement intolérables quand il s'agit de ceux qui tiennent la place des bateliers galiléens.

Les barbares détruisirent l'empire, et organisèrent sur ses ruines la domination des conquérants sous la forme d'une aristocratie militaire. Dans cette société nouvelle, les évêques devinrent des barons féodaux. Ils revêtirent le casque et le heaume, substituèrent la lance à la crosse, la cotte de maille aux ornements pontificaux, et ne virent plus dans leur troupeau que des vassaux « taillables et corvéables à merci. » La démocratie chrétienne était devenue une aristocratie dont le pape était la tête, ainsi que dans la monarchie féodale les seigneurs dépendaient du roi. Avec le temps, le pape et le roi devaient substituer leur autorité à celle des évêques et des barons. Cependant on se figure à tort que la démocratie succomba complètement au moyen âge. La démocratie est immortelle au sein du christianisme; car de toutes les formes politiques c'est elle qui se concilie le mieux avec les idées évangéliques et avec celles de l'Ancien Testament, dont tous les saints personnages, Moïse, Samuel, les prophètes se montrent fort hostiles à la monarchie et à l'aristocratie¹.

A l'époque féodale, la liberté, qui avait conservé plus d'un souvenir des enseignements de Moïse et des apôtres, trouva un asile dans les communes². La

¹ Si l'on en doute qu'on lise le célèbre discours de Samuel aux Israélites qui demandent un roi.

² V. Augustin THIERRY, *Lettres sur l'histoire de France*.

bourgeoisie, protégée par les murs des cités, bravait tout à la fois les barons et les évêques. Souvent vaincue, mais difficilement soumise, profitant avec une infatigable persévérance des fautes et de l'incapacité de ses adversaires, appuyée sur la royauté pour combattre la noblesse, la démocratie communale exerça une influence considérable. Elle fournit à l'Église une belle occasion de remettre en vigueur les principes libéraux des premiers siècles. Avec les ressources dont elle disposait, elle pouvait, en s'alliant aux communes, changer la face du monde féodal. Cette grande pensée, si elle fut entrevue par quelques-uns des membres du clergé, n'était pas de nature à être comprise des évêques. N'ayant aucune sympathie pour la cause populaire, livrés à toutes les jouissances de la terre, fiers de privilèges exorbitants, ils ne s'intéressaient ni aux souffrances ni à l'avenir du peuple. Rarement ils prirent parti pour les communes contre l'aristocratie. Plus soucieux de la conservation de leur faste et de leur bien-être que du triomphe des idées évangéliques, ils creusèrent un abîme entre le clergé et la démocratie. Aussi vit-on au seizième siècle tous les esprits qui avaient quelque pressentiment de l'avenir rompre complètement avec lui. Ils avaient la conviction, — et les derniers conciles de Constance et de Bâle ne l'avaient que trop prouvé, — que l'Église romaine résisterait constamment aux exigences les plus légitimes.

Le mouvement communal, qui eut tant d'importance dans l'Europe du moyen âge, prit en Suisse des proportions considérables. L'organisation de ce pays affranchi de la domination des baillis autrichiens, était plus que tout autre favorable au développement des idées démocratiques. La république fédérale n'avait pas à redouter les envahissements de la royauté qui, dans le reste de l'Europe, après s'être montrée plus ou moins bienveillante pour les communes, finit par se tourner contre elles. D'un autre côté, les mœurs pastorales donnaient aux habitants des magnifiques vallées des Alpes une passion de l'indépendance inconnue dans les plaines de l'Allemagne et de la France. Habités à une vie frugale, ils avaient des besoins bornés, et le premier de ces besoins était de ne point voir leurs mouvements entravés par des lois tyranniques. L'esprit de liberté se respirait avec l'air de leurs montagnes. L'homme y contemplant avec bonheur, comme l'expression de sa propre existence, le vol indépendant des aigles de la montagne¹, qui s'élevaient d'une aile vigoureuse jusqu'aux sommets glacés des Alpes. Les rudes chasseurs, qui suivaient le chamois jusque sur la cime des rochers, auraient trouvé la mort plus douce que la servitude. Ne l'affrontaient-ils pas chaque jour au bord des précipices béants? Leurs

¹ Voyez de curieux détails sur ces aigles dans TSCHUDI, *La vie animale dans les Alpes*

montagnes semblaient, d'ailleurs, une retraite naturelle, que la Providence avait bâtie pour la liberté, au sein même de l'Europe. Aux lieux où le Rhône, né dans les glaciers du Valais, se jette dans la Méditerranée, commence la chaîne immense des Alpes. Elle grandit insensiblement, sort de la France, s'étend vers l'est le long des frontières septentrionales de l'Italie, et toujours plus colossale, élevant vers le ciel ses pics sans nombre, couverts de glaces éternelles, pénètre jusque dans l'intérieur de la Hongrie, où elle finit par se terminer en modestes collines. On a donné le nom d'Helvétie à la contrée que ces monts enferment dans la région où leurs sommets inaccessibles s'élancent au-dessus des habitations des hommes et même des nuages du ciel. Quand on s'écarte des Hautes-Alpes, où se dressent les pics formidables du Mont-Blanc, du grand Saint-Bernard, du Mont-Cervin, du Monte-Rosa, du Saint-Gotthard et du Bernardino, on voit le pays s'étendre vers le nord en vallées charmantes ou sauvages, qui s'élargissent progressivement jusqu'au pied des montagnes calcaires du Jura. Cette chaîne forme une immense demi-lune entre les deux lacs de Constance et de Genève. De Schaffhouse à Bâle, le Rhin, tel qu'un immense fossé creusé à la base d'un rempart, précipite ses flots le long des flancs du Jura. Ainsi, la Suisse est défendue de tous côtés par l'inaccessible muraille des montagnes, et par des eaux profondes. Elle est comme une gigan-

tesque citadelle, placée au milieu des grandes nations qui ont fait jusqu'ici la destinée de l'Europe, aux frontières de la France, de l'Allemagne et de l'Italie.

Dans ces défilés inextricables, la fronde des bergers anéantissait facilement une armée entière. Pouvait-on, sans frémir, s'avancer jusqu'au cœur de ces solitudes sauvages où chaque pasteur était soldat, où une population intrépide se riait de tous les dangers? La Suisse était donc réservée par la Providence à une destinée exceptionnelle dans l'histoire de l'humanité, à une vocation guerrière, à une lutte contre la tyrannie qui, au moyen âge, écrasait l'Europe entière. Elle a été plus d'une fois, au prix même du plus pur de son sang, fidèle à cette vocation sublime. N'a-t-elle pas osé résister à la plus fière aristocratie de l'univers? Et cela à une époque où des milliers de serfs rampaient dans la poussière sous le bâton des tyrans féodaux. C'est là ce qui fait la grandeur et l'originalité des annales de la Suisse. Les historiens ne l'ont pas assez compris. Ils ont vu quelquefois le caractère dramatique des faits, sans essayer assez d'en montrer la mystérieuse liaison.

On sait que la Suisse primitive fut délivrée du joug de l'Autriche par l'intrépide résolution de quelques montagnards des trois cantons de Schwytz¹, d'Uri et

¹ Ce canton a donné son nom à la Confédération tout entière, parce que c'est à Brunnen, dans ce canton, que fut jurée l'alliance éternelle, le 19 décembre 1315.

d'Unterwald. A peine débarrassée du joug autrichien, la Confédération naissante fut obligée de lutter contre toutes les forces de la noblesse. Léopold, duc d'Autriche, second fils de l'empereur Albert, eut la prétention de réduire les Confédérés. Il menaça leur pays à la tête d'une armée redoutable. Tous les historiens s'accordent à dire qu'il parlait de fouler aux pieds ses ennemis, qu'il les traitait de rustres, et qu'il faisait transporter avec lui un amas considérable de cordes pour emmener ou pendre leurs magistrats¹. Il croyait écraser ces paysans dès qu'ils oseraient soutenir le choc de son armée. Les grands apprendront-ils jamais tout ce qu'il y a de force dans un peuple qui combat pour sa liberté, et auquel l'oppression est plus odieuse que la mort? Quant aux Suisses, ils disaient avec calme : « Si le duc vient nous attaquer, nous l'attendrons de pied ferme, en mettant notre confiance dans le Seigneur. » Rien n'est funeste aux nations comme le découragement. Ce sentiment était inconnu des hommes de l'ancienne Suisse. Ils avaient une foi entière dans la justice de l'Éternel, qui ne pouvait abandonner ceux qui combattaient pour la défense du foyer domestique.

Cependant Léopold avait décidé que l'invasion aurait lieu sur trois points différents. Il conduisit lui-

¹ Voy. TSCHUDI, MULLER, ZSCHOKKE, DAGUET, etc.

même deux colonnes vers Zug. Il marchait à la tête d'une aristocratie fière et intrépide. La noblesse de Habsburg, de Lenzburg et de Kyburg était accourue des bords de la Thur et de l'Aar. On voyait arriver dans les rangs de l'armée du duc tous ceux qui subissaient la terreur du nom autrichien, ou qu'animait une haine invétérée contre les paysans. Le seigneur d'Urikon avait amené les vassaux de l'abbaye d'Einsiedeln, toujours disposée à s'armer contre les opprimés. Cinquante bourgeois de Zurich, avec leur costume blanc et bleu, prenaient aussi place sous les drapeaux de Léopold.

Les montagnards de Schwytz ne furent pas épouvantés de la grandeur du péril. Retranchés derrière la palissade garnie de tours qui fermait l'entrée de leur pays, ils attendirent avec calme l'arrivée de leurs Confédérés. Quatre cents hommes d'Uri et trois cents d'Unterwald s'empressèrent d'accourir. Ils traversèrent les prairies pour gagner le bourg de Schwytz. Là se trouvait le vieux Rodolphe Reding de Biberegg, tellement affaibli par l'âge qu'il ne pouvait plus se servir de ses jambes. Mais sa sagesse était profonde, son patriotisme ardent, et les montagnards connaissaient toute son expérience militaire. Aussi s'empressèrent-ils de l'entourer et de lui demander ses conseils : « Chers et fidèles Confédérés, leur dit-il, il faut avant tout chercher à vous rendre maîtres de la campagne, afin

d'ôter à l'ennemi le choix du temps, du lieu et du mode de l'attaque. Vous obtiendrez cet avantage au moyen d'une position favorable. Comme vous êtes moins nombreux, vous devez faire en sorte que la supériorité du nombre ne soit d'aucun secours au duc, et que votre petite troupe puisse ne hasarder ses jours que dans les moments décisifs, et jamais sans utilité. Le duc n'ira point de Zug à Arth, puisqu'il en est séparé d'un côté par une montagne, et de l'autre par le lac, ce qui forme une distance de plusieurs lieues. Les deux passages sont à peu près de la même nature; mais on n'est pas si longtemps en danger, lorsqu'on prend les bords du lac d'Egeri. Ici tout dépendra de l'emploi des moments. Vous savez que la hauteur du Morgarten présente un rempart naturel. L'Alte-Matte y forme une plaine étendue, qui se confond avec le mont Sattel. Du haut du Sattel, on peut décider le succès de plus d'une affaire, passer de l'Alte-Matte sur le Morgarten, pour épouvanter l'ennemi dans le défilé, le prendre en flanc, et le mettre en désordre, ou fondre sur lui dans la vallée, lorsqu'il sera en déroute, ou bien contrarier et rompre tous ses mouvements : tout deviendra facile, parce que l'ennemi vous méprise, et parce qu'on fait d'autant mieux la guerre défensive, que l'on connaît mieux le pays. »

Ainsi parla le vieux Reding, et tous le remercièrent avec cordialité. Puis, conformément aux habitudes de

leurs ancêtres, les Waldstettes ¹ implorèrent à genoux le secours de l'Éternel, « leur unique Seigneur. » Profitant des avis de Reding, ils partirent au nombre de 1300, et se portèrent sur les pentes du Sattel. Là ils attendirent de pied ferme la formidable armée de l'aristocratie, confiants dans leur courage et dans la justice de leur cause.

C'est alors qu'il se passa une scène qui donne une idée de leur fermeté et du respect qu'ils avaient pour les lois de la patrie. Cinquante exilés de Schwytz, apprenant le danger que couraient les Confédérés, vinrent solliciter l'honneur de combattre dans les rangs de leurs frères. Malgré leur petit nombre, ceux-ci ne crurent pas que la loi dût fléchir au gré des événements. Ils refusèrent donc le concours des bannis qui, décidés à mourir pour la défense de la terre natale, se portèrent sur le Morgarten, situé dans le canton de Zug.

Cependant, l'aube du 15 novembre 1315 commençait à paraître. Bientôt les premiers rayons du soleil firent resplendir les casques et les armures des chevaliers cuirassés. Aussi loin que l'œil pouvait s'étendre, on ne découvrait qu'une mobile forêt de lances. C'était la première fois que la libre terre des

¹ Quoique ce nom s'applique maintenant aux habitants des quatre cantons riverains du lac, on le donnait primitivement aux trois cantons des libérateurs.

Waldstettes se voyait envahie. Montfort de Tettwang, que l'orgueil de sa race rendait leur implacable ennemi, conduisait dans le défilé la cavalerie pesamment armée. En peu d'instants, le chemin qui sépare la montagne et le lac fut rempli de gentilshommes qui se pressèrent de plus en plus. Tout à coup résonna une clameur formidable que répétèrent les échos. Des hauteurs du Morgarten, les cinquante exilés firent rouler d'énormes pierres, qui broyaient les hommes et les chevaux. Partout retentissaient des bruits terribles, des cris de mort et des hurlements de désespoir. La terreur se répandait parmi les Autrichiens. Serrés entre le lac et la montagne, les chevaliers ne pouvaient ni avancer, ni reculer. Les treize cents Suisses campés au haut du Sattel, voyant le désordre qui se mettait dans leurs rangs, descendirent en bon ordre et prirent l'ennemi en flanc. Ils perçaient les barons de leurs épées à deux mains et de leurs longues hallebardes, ou les assommaient avec les « étoiles du matin¹. » La cavalerie des nobles, qui manquait d'espace, ne pouvait tenir sur le sol à demi gelé. Leurs chevaux, effrayés du tumulte, sautaient en foule dans le lac. Les Suisses, au contraire, munis de crampons à leurs chaussures, se tenaient fermes sur le terrain glissant. Enfin les chevaliers essayèrent de reculer.

¹ Morgenstern, massues armées de pointes de fer.

Mais l'infanterie ne put parvenir à leur ouvrir ses rangs. La confusion devint alors épouvantable. Les fantassins roulaient écrasés sous les pieds des chevaux, ou tombaient sous la terrible massue des Confédérés. Tous les Zuricois périrent à leur poste. Quinze cents gentilshommes, la fleur de la noblesse (*flos militiæ*, dit un chroniqueur¹), Rodolphe de Habsburg-Lauffenburg, trois barons de Bonstetten, deux de Halwyl, trois d'Urikon, et quatre de Toggenburg restèrent sur le champ de bataille. Un homme qui connaissait le pays sauva Léopold par des sentiers détournés. Il s'enfuit à Winterthur, où il arriva la tristesse dans l'âme et la paleur sur le visage².

En une heure et demie la brillante armée du duc avait été anéantie, et un nouveau Marathon venait de s'inscrire dans les annales de l'humanité. On institua une fête, afin de célébrer chaque année cette journée mémorable. Les Suisses voulurent qu'elle le fût à l'égal d'une solennité d'apôtre, « car, disaient-ils, le Seigneur a visité son peuple, et l'a délivré de ses ennemis. »

Les résultats de la bataille de Morgarten furent immenses. C'était la première affaire dans laquelle l'aristocratie, qui seule comptait dans les armées, était

¹ JEAN DE WINTERTHUR.

² Nous devons ces détails à JEAN DE WINTERTHUR qui le vit le soir de la bataille.

vaincue par les milices des montagnards et par l'infanterie des paysans, jusqu'alors si méprisées. L'élite de la noblesse autrichienne avait succombé sous leurs massues. D'autres défaites lui étaient réservées sur le territoire de l'Helvétie. Entre la Confédération, qui représentait en Europe la puissance démocratique, et la maison d'Autriche, qui personnifia constamment le pouvoir arbitraire, la lutte devait être éternelle. Mais la force de la liberté est si grande, que le formidable empire était destiné à combattre en vain pendant des siècles une petite peuplade des Alpes, et à épuiser contre elle toutes les ressources que peuvent fournir la ruse et la violence.

Cependant, la noblesse songeait à reprendre sa revanche de Morgarten. La prospérité de Berne était particulièrement odieuse aux barons. D'ailleurs, ils n'avaient pas perdu le souvenir de la défaite que les Bernois leur avaient fait subir à Donnerbühl sous le commandement d'Ulrich d'Erlach.

Fondée par un membre éclairé et véritablement patriote de la noblesse, Berthold V, duc de Zæhringen¹, Berne avait vu sa prospérité s'accroître de jour en jour. A l'époque dont nous parlons, elle était presque aussi étendue qu'aujourd'hui. Une multitude de

¹ Les Bernois reconnaissants lui ont érigé une statue sur la belle place située près de l'ancienne cathédrale. Elle domine le cours de l'Aar.

familles nobles ou égales à la noblesse vivaient dans ses murs. Les empereurs d'Allemagne étaient heureux quand elle daignait reconnaître leur autorité. Inébranlable au milieu de ses nombreux ennemis, elle ressemblait à Rome dans les beaux jours de sa liberté, par sa vertu, ses principes et le bonheur de ses armes. La belliqueuse jeunesse de la florissante cité était fière de sa renommée. Elle attendait avec impatience que le tocsin sonnât et que la bannière de l'ours se déployât à l'entrée des rues. Alors on se mettait gaiement en marche, sous la conduite de l'avoyer¹ et des bannerets², en faisant retentir l'air de chansons qui célébraient les triomphes des Bernois, et qui causaient un grand chagrin à l'aristocratie que Berne humiliait par ses succès et par ses victoires. Elle avait acheté le Hasli³, les villes de Laupen et de Thun, fait respecter ses armes dans tout l'Oberland, et détruit plus d'un château appartenant aux comtes de Kyburg-Berthoud. Comme Berne ne voulait pas recevoir la monnaie que frappait le comte Eberard de Kyburg, avec privilège impérial, ni reconnaître pour empereur Louis de Bavière, les seigneurs allemands et romands saisirent avec joie l'occasion d'anéantir sa puissance odieuse à toute l'aristocratie. Le château de Nidau,

¹ *Advocatus*, nom du premier magistrat de la cité.

² Les bannerets portaient l'étendard de la ville.

³ Vallée de l'Oberland.

appartenant au comte Rodolphe, de la maison de Neuchâtel, devint le centre de la ligue, dans laquelle entrèrent 700 seigneurs aux cimiers couronnés, et 1200 chevaliers cuirassés. L'armée des alliés comptait 15,000 fantassins et 3000 chevaux. Les Fribourgeois, autrefois amis de Berne, formaient le noyau de l'armée nobiliaire. Nous les avons vu, en 1847, comme au quatorzième siècle, combattre dans les rangs des ennemis de la nationalité helvétique et de la liberté.

Les barons déclarèrent : « Que les offenses sans nombre auxquelles ils étaient en butte avaient une origine commune ; — que Berne voulait dépouiller la noblesse de sa supériorité, et la réduire à la condition du peuple ; — qu'ainsi l'on espérait en vain contenir son audace par des attaques isolées, et qu'il fallait, avec un grand concours de forces, *détruire cette ville de fond en comble.* » — Quand on apprit les projets des nobles contre une ville obligée de résister seule à l'empire et aux grands des pays voisins, une attente pleine d'anxiété s'empara des esprits.

Les immenses préparatifs que l'on faisait contre eux n'inspirèrent aucune terreur aux Bernois. Le conseil, présidé par l'avoyer Jean de Bubenbergh, décida avec une dignité qui rappelait celle du sénat de Rome : « Qu'il était disposé à satisfaire aux réclamations équitables, mais qu'il repousserait la force par la force. » Toutes les négociations pacifiques ayant échoué, ils se décidèrent à vaincre ou à mourir.

Les alliés ayant menacé Laupen, le gouverneur Antoine de Blankenburg demanda des renforts. Le sénat fut convoqué. L'avoyer de Bubenbergr se leva, et les mains tendues vers le ciel, il jura « de sacrifier ses biens et sa vie pour la défense de Laupen. » Tous ceux qui l'écoutaient répétèrent ce serment solennel. On décréta ensuite : « que tous les pères qui avaient deux enfants mâles, en enverraient un à Laupen, et que de deux frères, il en partirait un, quand bien même le père ne vivrait plus.—Six cents hommes se mirent en route, sous les ordres de Jean de Bubenbergr le jeune, ancien avoyer. Rodolphe de Muhlenen portait la bannière. L'aristocratie bernoise s'acquitta héroïquement de son devoir dans ces circonstances difficiles. Elle ne fit pas comme l'aristocratie française à la fin du dix-huitième siècle, elle préféra la patrie aux intérêts de caste.

Cependant, on apprit à Berne que la noblesse marchait sur Laupen. Bientôt la place fut investie. Chaque jour une nouvelle troupe, conduite par un comte ou par un baron, arrivait devant les murs. Les gentilshommes s'exerçaient aux tournois, et paraissaient mépriser les bourgeois qu'ils allaient combattre. Les seigneurs ecclésiastiques ne manquèrent pas cette occasion de montrer toute leur antipathie pour la cause populaire. On voyait sous les remparts de Laupen Jean Senn de Mussingen, évêque de Bâle, Jean Rossillon,

évêque de Lausanne, Philippe de Gaston, évêque de Sion, et plusieurs autres. Mais tandis que les prélats conjuraient avec les barons la ruine de la libre cité, le fils du vainqueur de Donnerbühl songeait à mourir pour elle. C'est ainsi qu'à l'époque de la révolution française, tandis que l'aristocratie, unie à l'Autriche et à la Prusse, tournait contre la France ses mains parricides, les Louis-Philippe d'Orléans, les Lafayette, les Custine, les La Tour d'Auvergne, les Rochambeau, les Macdonald, les Victor-Claude de Broglie, se signalèrent sous le drapeau tricolore parmi les plus intrépides défenseurs de la patrie. Tous ceux qui comprennent leurs devoirs envers le pays n'hésitent jamais quand il s'agit de son salut et de son indépendance.

Pendant que l'avoyer de Bubenbergh et le sénat délibéraient sur le choix d'un général qui pût conduire les Bernois à la victoire, on vit entrer à cheval dans la ville de Berne, Rodolphe, châtelain d'Erlach, dont le père Ulrich avait quarante ans auparavant anéanti la ligue aristocratique. C'était une de ces âmes généreuses, qui mettent les droits de la justice au-dessus de toutes les considérations personnelles. Dans tous les temps, Dieu a suscité des hommes qui, nés dans les classes supérieures, ont été les initiateurs et les défenseurs des opprimés. Ce rôle convient aux esprits élevés et aux cœurs magnanimes, mais il est aussi

difficile qu'il est magnifique. Il est si rare qu'on se résigne à sacrifier avec ses intérêts les privilèges de ceux qui sont chers, et qu'on renonce aux préjugés qu'on a, pour ainsi dire, sucés avec le lait! Mais Rodolphe d'Erlach avait appris de son père les vertus héroïques. Quoiqu'il fût «vavasseur» du comte de Nidau, comme il était bourgeois de Berne, il demanda au comte de lui permettre d'aller combattre dans les rangs des Bernois. « Peu m'importe, répondit l'orgueilleux seigneur. J'ai deux cents casques et cent quarante cavaliers, et je ne tiens pas à *un homme*. » — « Vous avez dit, répondit d'Erlach, que j'étais *un homme*, je montrerai que je suis digne de ce nom. »

L'arrivée du noble chevalier dans Berne parut d'un heureux augure, et réveilla tous les glorieux souvenirs de Donnerbühl. Il fut proclamé général par acclamation, et l'avoyer lui remit la bannière de la cité. Profitant habilement de l'enthousiasme qu'il inspirait pour revendiquer les droits de la subordination, d'Erlach dit aux bourgeois : « J'ai assisté avec vous à six batailles, où le plus petit nombre a constamment triomphé. La discipline est un moyen sûr de vaincre ; de même que la multitude n'est d'aucun secours contre des dispositions savantes, ainsi la bravoure est inutile sans la discipline. Vous, artisans, vous qui n'obéissez pas volontiers, vous êtes des hommes libres, mais vous ne demeurerez tels qu'en apprenant à obéir

à ceux à qui vous devez l'obéissance. Je ne crains pas nos adversaires. Avec l'aide de Dieu et votre concours, je résisterai à cette attaque ; nous chasserons l'ennemi comme du vivant de mon père ; mais je ne veux pas être votre général, si vous ne me déférez l'autorité absolue. »

Cependant la ville de Laupen était vivement pressée. Berne fit un appel à ses sujets et à ses alliés. Déjà les habitants du Simmenthal inférieur se disposaient à marcher, et les paysans du Hasli arrivaient de leur vallée. Le baron Jean de Kramburg, ancien avoyer, passa le Brünig pour implorer le secours des Waldstettes. Le peuple d'Unterwald fut convoqué par ses landammans¹. Kramburg lui représenta « que la liberté de ses amis², les bourgeois de Berne, dépendait d'une seule journée, où toutes les troupes de leur république devaient livrer une bataille décisive à leurs ennemis, dont les forces surpassaient de beaucoup les leurs. » — « Cher seigneur de Kramburg, dirent les gens d'Unterwald, c'est dans les périls que se montre la véritable amitié. Retournez à Berne ; dites à vos concitoyens que le peuple des Waldstettes leur fera voir quels sont ses sentiments. » Des messagers bernois traversèrent aussi le lac pour aller à

¹ « Baillis du pays, » premiers magistrats.

² Berne ne faisait pas encore partie de la Confédération.

Uri et à Schwytz. Les Waldstettes armèrent sur le champ 900 de leurs plus braves montagnards, qui franchirent les sommets du Brünig et campèrent aux portes de Berne. Soleure envoya aussi 80 cavaliers bien armés.

Quand toutes les troupes furent réunies, le prêtre Diebold Baselwind leur adressa une harangue énergique. Ce véritable ministre de l'Évangile comprenait mieux ses devoirs que les évêques qui conspiraient dans le camp des nobles l'oppression des faibles. « L'ennemi, dit Baselwind, est fier de sa multitude; mais Dieu châtie l'orgueil et bénit le courage. Saint Vincent et saint Ours¹ conquièrent le ciel en exposant leur vie pour une cause équitable. Dans une guerre aussi juste que celle où l'on combat pour la patrie, la victoire appartient à ses défenseurs, puisqu'on gagne le ciel en mourant pour son pays, et que Dieu même conserve à la liberté et à la gloire ceux dont les jours sont épargnés. »

Tandis que les Bernois, prosternés au pied des autels, imploraient l'assistance divine et faisaient de solennelles processions, d'Erlach songeait au départ. On se mit en route le 20 juin, quand les horloges de la cité sonnèrent minuit. Les pâles rayons de la lune se reflétaient sur les casques et sur les armures. Ba-

¹ Patrons de Berne et de Soleure.

selwind marchait à la tête des soldats, tenant dans ses mains l'eucharistie. Du haut des remparts, les femmes et les enfants suivaient d'un regard humide leurs maris et leurs pères qui marchaient fièrement pour défendre la cité. Toute la journée ils restèrent en prières dans les églises et dans les chapelles. L'avoyer Bubenberg et quelques-uns des anciens du sénat veillaient à la sûreté de la ville, car on craignait une attaque des Autrichiens du côté de l'Argovie.

D'Erlach arriva vers midi sur le Bromberg auprès de Laupen avec son armée en bon ordre. Un bois couvrait ses derrières. De là il pouvait, sans être vu, embrasser d'un coup d'œil la brillante armée des gentilshommes pleine d'orgueil et de confiance. Plusieurs chevaliers étant sortis des rangs se mirent à cacoler devant l'ennemi et il s'engagea des deux côtés, comme parmi les héros d'Homère, une conversation mêlée de railleries provoquantes. Pendant qu'on échangeait ces défis, Baselwind, monté sur un tertre, promettait le ciel à ceux qui allaient mourir pour la patrie. D'Erlach, avant de donner le signal, choisit l'élite des hommes les plus dispos dans les tribus des tanneurs et des bouchers : « Où sont maintenant, s'écria-t-il avec une gaité héroïque, les jeunes gens pleins de feu, qui chaque jour à Berne, parés de fleurs et de panaches, sont les premiers à toutes les danses ? L'honneur de la république est

aujourd'hui dans vos mains. Ayez les yeux sur la bannière et sur Erlach. » — « Nous voici, dirent-ils, c'est près de vous que nous voulons combattre. »

L'action fut engagée par les frondeurs qui, après avoir fait trois décharges, rompirent leurs rangs et battirent en retraite. Aussitôt de lourds chariots de fer descendirent avec un fracas terrible sur les lignes ébranlées de la noblesse. Cependant la manœuvre des frondeurs trompa l'arrière-garde bernoise qui la prit pour un commencement de fuite, et gagna le bois à toutes jambes. « Amis, s'écria d'Erlach qui conserva toute sa présence d'esprit dans ce moment critique, la victoire est à nous, les lâches nous ont abandonnés. » Puis saisissant la bannière, il se précipita avec furie sur l'infanterie des ennemis qui fut bientôt enfoncée. A « l'heure de vèpres¹ » les Bernois coururent seconder les gens de Schwytz et de Soleure contre la cavalerie qui commençait à se débânder. Parmi les seigneurs qui périrent dans cette mêlée, on remarqua Rodolphe de Nidau, Gérard de Valangin et trois comtes de la maison de Gruyères. Quand le baron de Blumenberg connut la grandeur du désastre et qu'il apprit les noms des morts, il dit à son écuyer : « A Dieu ne plaise que Blumenberg survive à de pareils hommes ! » A ces mots, il lança son cheval dans les rangs des Waldstettes et y trouva bientôt

¹ Horà vesperarum, dit la chronique de Berne.

la mort. Toute la campagne limitrophe d'Oberwyl et de Wyden était couverte d'armes, de chevaux et de cadavres, parmi lesquels étaient 80 casques couronnés et 27 bannières des villes et des seigneurs.

L'armée bernoise, après avoir poursuivi les fuyards, se rassembla sur le champ de bataille, et rendit grâce à l'Éternel d'avoir béni la prudence et le courage de Rodolphe d'Erlach. Le noble gentilhomme se montra aussi modeste dans le triomphe qu'il avait été intrépide dans le combat : « Je n'oublierai jamais, dit-il, que je suis redevable de cette victoire à la confiance de mes concitoyens, ainsi qu'à votre attachement, chers et loyaux amis et alliés des Waldstettes et de Soleure. Quand nos descendants entendront le récit de cette bataille, ils chériront par-dessus tout, comme nous faisons aujourd'hui, cette amitié réciproque. Au sein de leurs dangers et de leurs guerres, ils se rappelleront la bravoure et l'union de leurs ancêtres. »

Ainsi fut délivrée la ville de Berne, le 21 juin 1339. Les Bernois profitèrent de leur victoire pour faire des expéditions contre les châteaux et contre Fribourg, complice de l'aristocratie. Ils répandirent la terreur de leurs armes dans l'Helvétie occidentale. Les nobles épouvantés disaient avec tristesse : « Gott ist Bürger worden ze Bern ¹. »

¹ « Dieu est devenu bourgeois de Berne. »

Cependant la maison d'Autriche n'avait pas perdu le souvenir de la défaite de Morgarten. « La noblesse, — comme il arrive toujours, — nourrissait une haine implacable contre la liberté du peuple. Elle opprimait les paysans sujets, et traitait avec hauteur les Confédérés ; elle se croyait tout permis, fière de l'appui du duc d'Autriche, qui établit de nouveaux droits de péage dans ses États héréditaires afin d'entraver le commerce des Suisses¹. » Le duc Léopold II partageait la confiance de l'aristocratie. Il venait de dissoudre l'association formée par cinquante villes du Rhin. Il jugeait donc le moment favorable pour agir contre les Confédérés. Il se rendit dans ses possessions de l'Argovie, déclarant « qu'il voulait châtier l'insolence des Suisses. » On vit alors éclater dans toute son énergie la fureur des seigneurs contre les bourgeois et les paysans libres. Dans l'espace de quelques semaines, cinquante-trois déclarations de guerre furent envoyées aux confédérés, et, en douze jours, 167 seigneurs, laïques ou ecclésiastiques se déclarèrent contre eux². Tous brûlaient de venger les

¹ ZSCHOKKE, *Histoire de la nation suisse*.

² On en trouvera la liste dans TSCHUDI et dans BULLINGER. Il y eut même des ecclésiastiques du second ordre, tels que Hans de Randegh, chanoine de Constance. Le ban et l'arrière-ban de l'Église marchait alors avec l'aristocratie contre le peuple. Les choses ont-elles bien changé?

défaites de Donnerbühl, de Morgarten, de Laupen, de Tætwy. Des chevaliers blanchis sous le casque voulaient en finir avec la gloire importune de « ces attroupements de vilains ; » les jeunes regrettaient que la victoire qui leur était offerte fût si facile, et manifestaient leur chagrin d'en venir aux mains avec des bourgeois et des paysans.

Les Confédérés avaient peu de ressources pour lutter contre cette ligue formidable. Berne, oubliant avec un égoïsme impardonnable les services que les Waldstettes lui avaient rendus à Laupen, leur refusa tout secours sous prétexte qu'elle était liée par une trêve avec le duc Léopold. « Il manquera toujours à la gloire de Berne, dit très-bien Jean de Müller, d'avoir assisté à la bataille de Sempach¹. » Les autres Confédérés montraient la plus admirable ardeur. Ils étaient si peu effrayés, qu'ils commencèrent la guerre, en détruisant plusieurs châteaux. De son côté, l'armée des chevaliers ayant pris Mayenberg à l'aide de la trahison, brûla la ville. Reichensee eut le même sort. Les nobles y égorgèrent tout ce qui échappa aux flammes, vieillards, enfants et femmes. Que de fois les prétendus *conservateurs* ont travaillé de cette façon au rétablissement ou au maintien de l'ordre !

Le duc lui-même se mit bientôt en mouvement.

¹ J. DE MULLER, *Histoire de la Confédération suisse*.

Il quitta Baden, traversa la Reuss, les bailliages libres et l'Argovie et gagna Sempach. Cette petite ville est à trois lieues de Lucerne, à l'extrémité supérieure d'un lac de deux lieues de longueur. La cité est située au milieu de collines boisées. Les Waldstettes campèrent sur les hauteurs dans une forêt d'où ils pouvaient parcourir des yeux le champ de bataille de Buttisholz. Là les paysans de l'Entlibuch avaient triomphé autrefois des *Gügler*, ces bandes féroces d'Enguerrand de Coucy¹.

Le 9 juin 1386, les Confédérés aperçurent l'ennemi. Sa cavalerie était nombreuse et superbe. Chaque baron marchait à la tête de ses vassaux, chaque avoyer conduisait ses milices. L'infanterie était composée d'écuyers, de serfs et de soldats. Au milieu de sa redoutable armée, brillait le duc Léopold², beau, fier, ardent, impatient de venger sa maison, glorieux de ses victoires. Ses soldats brûlaient les moissons, et les chevaliers caracolaient autour des murailles de

¹ « Les vainqueurs montés sur des chevaux de chevaliers qu'ils avaient tués, et parés de leurs cuirasses rentrèrent triomphants dans leurs villages. Les seigneurs s'attristèrent à cette vue et Pierre de Dorrenberg s'écria : « O nobles seigneurs d'un si noble sang, faut-il voir vos armures dans un si bas rang ? » — Un homme de l'Entlibuch répondit : « Hé ! mon gentilhomme, le paysan s'est battu avec vigueur et a confondu sang de cheval et sang de seigneur. » (ZSCHOKKE, *Histoire de la nation suisse*, défaite des Anglais et des nobles.)

² Il était fils de Léopold I, vaincu à Morgarten.

Sempach pour insulter les bourgeois. Ils criaient qu'ils pouvaient seuls et sans le secours de leur infanterie châtier ces « vils manants » de la Suisse.

Le duc eut l'imprudence de se laisser entraîner par leur ardeur présomptueuse. Comme l'ennemi occupait les hauteurs, il ordonna à la cavalerie de mettre pied à terre. Jean, baron de Hasenburg, vieilli dans les combats, comprit les dangers auxquels on s'exposait avec tant d'étourderie : « L'orgueil n'est bon à rien, » dit le vétéran, et il conseilla de faire avancer le sire de Bonstetten. Les nobles plaisantèrent beaucoup du « cœur de lièvre¹. » On donna aussi au duc des avis qui lui parurent inspirés par la timidité. On lui disait « que sur les champs de bataille les accidents sont fréquents ; qu'il appartenait au prince de veiller pour tous, et à ses sujets de combattre pour les intérêts communs, car la perte du chef serait bien plus nuisible à l'armée que celle de quelques membres. » — « Quoi ! s'écria le duc avec vivacité, faut-il donc que je contemple de loin ces chevaliers qui se sacrifieront pour moi ? Non, je serai vainqueur ici sur cette terre qui m'appartient, ou j'y périrai avec vous pour l'intérêt de mes sujets. » — Cette réponse donna à la destinée de Léopold un caractère de dévouement que ne lui laisse pas, avec raison, un poète qui fit une

¹ Hasenherz. — Hasenburg signifie « château du lièvre. » Les anciens avaient l'habitude de ces railleries. (Voyez HOMÈRE, *Iliade*.)

chanson célèbre sur cette bataille à laquelle il assista.

Quand les Suisses virent la noblesse descendre de cheval, ils sortirent du bois et se précipitèrent dans la plaine. Ils formaient un bataillon en forme de coin. Leurs armes étaient courtes et leurs forces insignifiantes. — Ils avaient 400 Lucernois, 900 hommes des Waldstettes et 100 hommes de diverses localités. Plusieurs d'entre eux n'avaient pour armes défensives qu'une petite planche liée au bras gauche. Mais les hallebardes de Morgarten brillaient dans leurs mains. Ils firent halte et tombèrent à genoux selon l'antique usage. Cependant les seigneurs attachaient leurs casques et le duc armait des chevaliers. Le soleil était déjà élevé sur l'horizon et la chaleur était accablante.

Les Confédérés, après s'être relevés, coururent à l'ennemi en poussant des cris guerriers. Mais ils vinrent se briser contre un mur de fer. A l'aide de longues lances qui du quatrième rang de ses troupes se prolongeaient au dehors, Léopold avait formé un front impénétrable et meurtrier. Bientôt on vit baisser la bannière de Lucerne dont l'avoyer commandait l'armée suisse. Une foule de braves périrent sans entamer le rempart d'airain. Le moment était décisif. Tout à coup un chevalier du canton d'Unterwald, Arnold Strutthan de Winkelried, s'élança aux premiers rangs. « Chers Confédérés, s'écrie-t-il, je vais

vous ouvrir un passage, prenez soin de ma femme et de mes enfants. » En parlant ainsi, il se précipite sur l'ennemi, saisit de ses bras robustes tout ce qu'il peut embrasser de lances, les enfonce dans sa poitrine et les entraîne en tombant. Les Suisses s'avancent sur son cadavre¹. L'ennemi, surpris s'efforce en vain de remplir le vide. On se presse, on s'écrase, et beaucoup de barons périssent étouffés sous le poids de leurs armures, sans avoir été blessés. La grande bannière d'Autriche échappe à des mains mourantes. Le chevalier Ulrich d'Aarburg s'en empare; mais il tombe frappé à mort en criant : « Sauvez Autriche, sauvez ! » A ce cri, le duc accourt et saisit l'étendard qu'il élève sanglant au-dessus de la mêlée. — « Puisque tant de seigneurs sont morts à mes côtés, dit le prince, je veux mourir comme eux avec gloire. » — Et il se précipita dans les rangs ennemis. Accablé par sa pesante armure, il fut bientôt renversé. Un homme de Schwytz le trouva dans cet état : « Je suis le duc d'Autriche, » dit-il, et il

¹ Ce trait héroïque a été transmis à la postérité par le *Chant de Sempach*. Ce chant a été édité, il y a quelques années, par M. ERMULLER dans les *Antiquarische Mittheilungen* ; par M. UHLAND, à Tubingue, et par le traducteur allemand du drame de M. J.-J. PORCHAT, *Arnold de Winkelried*. Nous ne possédons de HALBSUTER que ce poème et c'est la *Chronique* de TSCHUDI qui l'a donné dans sa forme la plus complète. Les fragments que nous avons révèlent un talent dramatique supérieur.

tomba frappé mortellement par celui auquel il s'adressait. La masse entière des Autrichiens prit alors la fuite. Les nobles demandèrent en vain leurs chevaux que leurs valets avaient emmenés. Chargés de lourdes cuirasses, accablés de chaleur et mourant de soif, il ne leur resta plus qu'à vendre chèrement leur vie. Le nombre des comtes, des seigneurs et des chevaliers qui demeurèrent sur le champ de bataille fut de 606. Ces funérailles attristèrent longtemps la splendeur de la cour autrichienne. Aussi le peuple disait-il : « Dieu est monté sur son tribunal pour châtier l'orgueil de la noblesse. » — Sans doute, le duc Léopold trouva parmi les barons bien des gens pour le plaindre et pour attribuer sa mort funeste à la fureur des paysans ; mais Halbsuter, dans le *Chant de Sempach*, a répondu à ces calomnies contre les Confédérés : « Ils disent à tort qu'ils ont tué le duc au milieu des siens et pour eux. S'il était demeuré chez lui, on ne lui aurait rien fait. Plût à Dieu qu'il n'eût point commis d'injustice, qu'il n'eût pas eu tant d'orgueil, que les nobles fussent restés chacun dans leurs domaines ! mais ils en firent trop, et de là vint cette sanglante journée. »

Telle fut l'issue de la célèbre bataille de Sempach. Le martyr¹ d'Arnold de Winkelried avait sauvé sa

¹ C'est l'expression de ZSCHOKKE.

patrie du plus grand des dangers¹. Comme à Donnerbühl et à Laupen, la victoire était due en partie à un membre de l'aristocratie combattant pour la cause populaire.

Il n'y a pas, dans toute l'antiquité, un trait plus admirable que l'inspiration sublime de Winkelried. Rien ne montre mieux l'esprit qui animait les soldats de la Suisse. Quelle puissance pouvait résister à cette héroïque abnégation? La multitude savait braver la mort, et quand la patrie était menacée de dangers exceptionnels, des hommes d'une intrépidité sans égale donnaient l'exemple d'un dévouement à toute épreuve. Dans un tel pays, le triomphe de la tyrannie était impossible. Si dans l'Europe entière, la liberté avait trouvé de pareils défenseurs, l'émancipation des peuples n'aurait pas été si longue et si douloureuse. Quel spectacle présentait la société européenne en dehors des frontières de l'Helvétie? Des luttes sanglantes sans profit pour la cause de l'humanité, une monotone succession de guerres seigneuriales, triste assemblage de meurtres, d'incendies, de violences de toute espèce.

¹ A l'endroit où est tombé le duc Léopold on voit aujourd'hui une chapelle. Au-dessus de la porte est un tableau médiocre qui représente la mort de Winkelried. On y lit écrites au pinceau les paroles mêmes du célèbre chant de Sempach improvisé par Halbsuter de Lucerne. — Chaque année l'anniversaire est célébré avec pompe.

Cependant la noblesse et l'Autriche avaient encore des partisans dans beaucoup d'endroits.

Quoique Glaris gouvernât avec la plus grande douceur la petite ville de Wesen, ses habitants regrettaient vivement la domination autrichienne. Ils s'entendirent donc avec les seigneurs des environs, et introduisirent dans leurs murs des soldats du duc, déguisés ou enfermés dans des tonneaux. La veille de la saint Matthias, 1388, la garnison suisse fut massacrée avec le gouverneur Conrad d'Uri.

La situation des Glaronnais était critique. Il fallait retomber sous le joug détesté des baillis autrichiens, ou bien engager la lutte la plus inégale qu'on puisse imaginer. Mille hommes libres dans une vallée sans défense devaient tenir tête à toute la puissance de Léopold III, qui brûlait de venger les défaites de son père et de son grand-père. Les Glaronnais, avec une intrépidité qui rappelle celle des Spartiates aux Thermopyles, demeurèrent trois semaines en armes à l'entrée de leur vallée. Les sentiers des hautes Alpes étaient couverts de neige, et ils ne pouvaient attendre aucun secours des Confédérés. Réduits à l'extrémité, ils demandèrent une paix équitable. Les Autrichiens répondirent par des propositions dont voici le sens : « Vous rentrerez dans votre *servitude héréditaire* à l'égard de votre seigneur naturel, le duc d'Autriche, comme tout homme lige y est tenu envers son sei-

gneur. Vous lui prêterez main-forte contre tous et chacun, principalement contre les Suisses. Vous n'aurez d'autres lois que celles qui vous seront données par le duc, votre seigneur. Vous expierez votre ancienne insubordination, jusqu'à ce que la clémence du duc mette un terme et une mesure à votre châtiement. »

Les Glaronnais ne voulant pas consentir à renoncer à leur alliance avec les Confédérés, les Autrichiens marchèrent sur Næfels, boulevard du pays de Glaris, où le capitaine Matthieu Am-Buel était posté avec deux cents hommes. Les femmes et les enfants se réfugièrent dans la montagne, et des jeunes gens coururent demander du secours à Schwytz et dans les cantons d'Unterwald, d'Uri et de Lucerne. Schwytz envoya immédiatement cinquante de ses plus intrépides soldats.

Le dimanche 9 avril, vers quatre heures du matin, les Autrichiens s'ébranlèrent. Après une vigoureuse résistance, Am-Buel abandonna les retranchements de Næfels, et battit en retraite vers le mont Rui avec 500 hommes, en tenant tête à l'ennemi. Cette position était excellente ; car il ne craignait plus d'être tourné, et il avait devant lui un sol couvert de débris de rochers, où les mouvements de la cavalerie autrichienne devaient être fort difficiles. — Cependant, le son du tocsin qui retentissait au fond des

Alpes, appelait les Glaronnais à la défense de leur bannière, que Henri Am-Buel avait sauvée à travers mille dangers. Les secours que reçut leur général le décidèrent à commencer lui-même l'attaque. Les gens de Glaris sont remarquables par leur vivacité et par leur adresse. Onze fois rompus, ils se rallièrent onze fois. Tout à coup les cris de guerre des soldats de Schwytz retentirent dans la montagne. Les Glaronnais y répondirent par de joyeuses exclamations. La terreur se répandit alors dans les rangs autrichiens. Ces clameurs formidables, répétées par l'écho des monts, l'aspect sauvage des Alpes voisines du champ de bataille, l'intrépidité de ces pâtres héroïques, tout contribua à remplir leur cœur d'une irrésistible épouvante. On aurait dit que l'ombre de Walther de Stadion, qui trente-sept ans auparavant avait péri dans le même défilé, en combattant ces montagnards, jetait dans leurs âmes une crainte surnaturelle. La cavalerie se débanda, puis l'infanterie imita son exemple. Les Suisses volant sur leurs traces se servirent avec ardeur de leurs massues et de leurs hallebardes. Les seigneurs autrichiens se pressaient en foule sur le pont de Wesen, il se rompit sous la masse des fuyards, et les chevaliers pesamment armés furent engloutis dans le lac de Wallenstadt. La noblesse perdit 183 chevaliers ou nobles; en tout, plus de 2800 hommes.

Après la victoire, les Glaronnais se rappelèrent les

paroles du landammann Vogel, dont la voix les avait soutenus : « Invoquez Dieu, leur avait-il dit ; il est miséricordieux ; il est le protecteur des délaissés ; il peut ressusciter les morts ; il peut aussi vous sauver. » — Ils rendirent grâce à Dieu, à la Vierge, à saint Fridolin, « leur seigneur, » et à saint Hilaire, et ils décrétèrent « que, tous les ans, le premier dimanche d'avril, on enverrait à Næfels, de toute la contrée, le principal habitant de chaque maison, en état de faire le voyage, et que ces députés, visitant les chemins et les défilés où leurs pères avaient été, à pareille époque, en butte à l'excès de la fatigue et du danger, prieraient pour la consolation et le salut des âmes de ceux qui avaient péri, et loueraient le Tout-Puissant. » On célèbre encore cette fête, à la fois religieuse et patriotique, qu'on nomme *Næfeler fahrt* ou pèlerinage de Næfels. A la sixième station ¹, on lit l'histoire de la bataille de Sempach et de la victoire de Næfels, ainsi que les noms des Glaronnais tués dans ce dernier combat et de tous ceux qui, sous les ordres de Matthieu Am-Buel, exposèrent leur vie pour leur pays.

Les montagnards de l'Appenzell entendirent parler des exploits des Confédérés. Leurs tristes pensées se

¹ On voit encore dans la plaine de Næfels les onze bornes plantées en souvenir des onze attaques de l'ennemi.

tournèrent alors vers l'abbé de Saint-Gall, qui faisait peser sur eux un joug de fer.

Les seigneurs laïques n'étaient pas les seuls à cette époque à compter sur l'appui des Autrichiens pour opprimer les paysans. Mais les hommes qui avaient vaincu la redoutable aristocratie des barons n'étaient pas disposés à reculer devant les menaces des moines. Dans les luttes auxquelles les intrigues monastiques donnèrent naissance, il n'en est guère de plus dramatique que celles qui furent soutenues par les intrépides Appenzellois contre l'abbé Cuno Stoffeln. L'histoire inscrira les noms de Speicher, de Wolfshalden et d'Hauptlisberg à côté de ceux de Donnerbühl et de Næfels. Elle dira qu'en moins de cinq mois, les paysans, vainqueurs dans quatre grandes batailles, prirent de nombreux drapeaux, cinq villes, soixante-cinq châteaux, et qu'ils répandirent la terreur de leurs armes depuis Kyburg jusqu'à la vallée de l'Adige.

Le monastère de Saint-Gall, fondé par le roi des Francs, Pépin le Bref, avait perdu sa primitive ferveur. Les moines n'étaient plus les pieux disciples de Gall, défrichant des terrains incultes, ou d'austères cénobites, versés dans les lettres divines et humaines, et dévorés du désir de propager leur foi dans ces sauvages montagnes. L'oisiveté, la puissance et la richesse avaient bien vite tout transformé. C'est l'éternelle histoire des corporations monastiques. Elles

commencent par l'enthousiasme, se perpétuent dans une oisive apathie, et meurent par la corruption. — L'abbaye de Saint-Gall était souveraine, l'abbé avait le titre, le rang et les vices des chefs de l'aristocratie féodale. Quoique Cuno Stoffeln vécût à une époque où la liberté se réveillait en Suisse, il s'obstinait dans un insolent mépris pour la classe laborieuse. Les hommes qu'il employait montraient une dureté encore plus grande envers les paysans. Le bailli principal résidant à Schwændi mit un droit extraordinaire sur le lait, le beurre et le fromage, et il lâchait deux chiens énormes contre ceux qui essayaient de se soustraire à cette vexation. Non content de maintenir son droit de *meilleur catel*, en vertu duquel le plus bel habit de tout homme qui venait de mourir lui appartenait, il fit un jour ouvrir la fosse d'un serf pour en arracher le linceul dont la piété filiale avait enveloppé le cadavre. Tel était le gouvernement des seigneurs ecclésiastiques, dont certains écrivains de notre temps ont pris à tâche de vanter la douceur et l'esprit paternel. Pour entreprendre de pareilles apologies, il faut compter singulièrement sur la distraction ou sur l'ignorance de ses contemporains !

Les Appenzellois, réunis en assemblée générale, résolurent d'imiter les Waldstettes. Ils se soulevèrent, chassèrent les baillis, et brûlèrent le château de Schwændi. L'abbé recourut aux villes impériales

pour réduire les paysans. Ceux-ci implorèrent le secours des cantons. Schwytz et Glaris répondirent seuls à leur appel. Schwytz prenait sans hésitation parti contre les oppresseurs. Glaris fit publier « que tous les amis de la liberté qui voudraient secourir les Appenzellois étaient libres de le faire. » La guerre commença en mai 1403. L'abbé et ses alliés passèrent de grand matin le Lisenbühl, et montèrent par le chemin creux pour gagner Vœglinseck. Le 15 mai, le combat s'engagea au village de Speicher. La victoire des Appenzellois fut complète. Six cents chevaliers, couverts de fer, mordirent la poussière, et la bannière de l'ours noir vit fuir devant elle les troupes des villes impériales et de l'abbé.

Celui-ci implora le secours du duc Frédéric d'Autriche. La noblesse du pays appuya sa demande auprès de Frédéric : « Appenzell, disaient-ils, suit l'exemple de Schwytz, et montre même une plus grande audace, comme pour surpasser son modèle. » Ils ajoutèrent « qu'il n'était pas difficile de réprimer les faibles commencements de la puissance des Appenzellois, mais que si on les laissait entrer dans la Confédération helvétique, la ruine de toute la noblesse des Alpes serait le résultat de leurs progrès, et qu'en sa qualité de chef de la chevalerie, le duc ne devait pas souffrir sa destruction, qui préparerait la sienne. » Frédéric promit de châtier l'insolence des paysans d'Appenzell.

Pendant que l'aristocratie s'applaudissait en Thurgovie de voir arriver le jour de sa vengeance, Rodolphe, comte de Werdenberg, se rendit au pays d'Appenzell. Il parut devant l'assemblée générale, et s'exprima ainsi :

« Vous savez, braves Appenzellois, quel est celui qui vous parle. Vous savez que je descends de la race des Montfort, qui ne le cède à aucune autre du côté de la noblesse et de l'ancienneté. Mais qu'y a-t-il de plus noble que de vivre libre et de savoir défendre sa liberté? Le malheur des premiers temps a établi la différence entre les hommes; vos mains belliqueuses répareront l'injure des événements. Ainsi les hommes rentrent dans leurs droits naturels, et les braves gens sont frères comme vous et moi. Au sein de ces rochers est situé Werdenberg, l'héritage de mes aïeux. Vous n'ignorez pas qu'ils ont eu sous leur domination, ainsi que mon père et moi-même, le Rheinthal, cette vallée qui s'étend au pied de ces hauteurs. L'insatiable cupidité des ducs d'Autriche a tout ravi à mon frère et à moi. Voilà de quelle manière ils ont récompensé de longs services; mais où est l'homme assez dépourvu de raison pour chercher la reconnaissance dans les princes, pour s'attendre à trouver la justice, où l'on n'a d'autre règle que l'autorité? Je connais les ducs, ces prétendus appuis de la noblesse. Ils accordent l'honneur de les servir à ceux qui com-

battent aveuglément sous leurs enseignes, qui se taisent dans leurs diètes, et qui ne connaissent rien de plus glorieux que d'être sous leur dépendance. Ils haïssent la vraie, l'ancienne noblesse, qui chérit la liberté¹ autant qu'eux-mêmes chérissent le pouvoir. Ils supposent que nos châteaux sont des repaires de brigands, et, sous prétexte de veiller au bon ordre, ils s'en emparent et les gardent pour eux. Bientôt personne n'osera plus adresser des plaintes à cette autorité contre laquelle on ne peut rien. Demandez à vos voisins, sujets de la maison d'Autriche, s'ils se trouvent mieux de lui appartenir que d'être régis par leurs anciens maîtres, et s'ils ont à se féliciter de leur sort ! Il m'est revenu que le duc faisait dans le Tyrol des préparatifs pour vous combattre. Braves gens, mes frères, des opprimés doivent faire cause commune. Cette union est approuvée de Dieu et des hommes. Prenez confiance en moi. Montfort n'a jamais trahi sa parole. Souffrez que je sois comme l'un d'entre vous, un homme libre d'Appenzell. Je consacre à votre service quelque connaissance de la tactique de vos ennemis, le courage que m'ont transmis mes aïeux, mon

¹ La Suisse et l'Angleterre ont présenté dans la vie de plusieurs nobles personnages la réalisation de ce magnifique idéal. En Suisse il suffit de citer les deux d'Erlach, les Bubenberg, les Arnold de Winkelried, les Rodolphe de Werdenberg, etc.

épée et mon sang, — l'injustice ne m'a rien laissé de plus. Vos intérêts seront les miens. Permettez que je vive et que je meure comme l'un de vos compatriotes. »

Il dit, se dépouilla de sa brillante armure et de ses riches vêtements, et prit le sarrau des bergers. Cette simplicité plut aux montagnards, qui le chargèrent de commander leurs troupes. On construisit ensuite des fortifications dans les défilés, et l'on renouvela l'alliance avec la ville de Saint-Gall.

Le 17 juin 1405, le gros de l'armée du duc Frédéric s'avança contre les frontières d'Appenzell, en gravissant les pentes de l'Am-Stoss. Le chemin était glissant, la marche pénible, sur un plan incliné, couvert d'un gazon humide et court. Le sol semblait combattre avec ses héroïques habitants. En outre, 400 hommes d'Appenzell et quelques soldats de Schwytz et de Glaris roulaient sur l'ennemi des quartiers de roc et des troncs d'arbres. Cependant, tous ceux qui n'étaient pas frappés, continuaient d'escalader la montagne en désordre, en s'aidant des pieds et des mains. Ils en avaient à peine atteint le milieu, qu'à un signal de Rodolphe de Werdenberg, les Appenzellois fondirent sur eux. Le général et ses soldats, qui étaient nu-pieds, manœuvraient avec facilité sur l'herbe mouillée, tandis que les Autrichiens, dont les mouvements étaient fort lents, ne pouvaient pas même se servir

de leurs arbalètes, que la pluie avait détendues. On se battit donc lance contre lance, épée contre épée. Un héros appenzellois, Uly Rotach, armé d'une halberde, et adossé contre un chalet, luttait seul contre douze Autrichiens. Il en tua cinq; les autres pénétrèrent dans le chalet et y mirent le feu. Ne pouvant se battre contre les flammes, Uly aima mieux se laisser brûler que de se rendre.—L'héroïsme des hommes inspira aux femmes une résolution intrépide. Tandis que les soldats de Frédéric combattaient avec la rage du désespoir, ils aperçurent sur une hauteur voisine un détachement couvert d'armures blanches, dont le projet semblait être de les prendre en flanc. C'étaient les Appenzelloises, qui avaient mis des chemises sur leurs vêtements. Effrayés, ils descendirent à la hâte la montagne, sur les flancs de laquelle coulaient des torrents de sang et de pluie. La lutte, qui avait duré six heures, se termina par la déroute complète des Autrichiens. Puis les vainqueurs revinrent sur le champ de bataille, tombèrent à genoux, et rendirent grâce au Dieu des combats et de la liberté.

Cependant le duc Frédéric, qui avait fait une vaine tentative sur Saint-Gall, vit ses troupes battues au pied du Hauptlisberg, par quatre cents bourgeois de cette ville. Ce fut en vain qu'il essaya de se venger sur les Appenzellois. Il fut complètement défait à la

sanglante bataille de Wolfshalden. Il maudit cette guerre, et repassa le Rhin¹.

L'Autriche n'avait pu vaincre les Confédérés par la violence. Elle essaya de les diviser en allumant dans leur cœur toutes les mauvaises passions : la cupidité, l'ambition, le désir de la vengeance. Zurich servit d'instrument à ses coupables desseins. La guerre avait éclaté entre cette active et belliqueuse cité et le canton de Schwytz, à propos de la succession du comte de Toggenburg. Les Confédérés obligèrent Zurich, non-seulement à renoncer à cet héritage, mais à céder à Schwytz et à Glaris, son allié, quelques portions de leur territoire pour payer les frais de la guerre. L'empereur Frédéric III d'Autriche tira parti de l'exaspération que les conditions qu'ils avaient été obligés de subir firent naître chez les Zuricois. Ceux-ci, oubliant tous leurs devoirs envers la Confédération, conclurent avec les Autrichiens le traité d'Aix-la-Chapelle (1442). L'empereur, reçu en triomphe dans les murs de Zurich, eut la joie de voir flotter l'aigle d'or sur le Grand-Moûtier, et la plupart des bourgeois mettre à leurs chapeaux la plume de paon et la croix rouge d'Autriche. Les partisans des Suisses

¹ De l'an 1426 à 1436, les Grisons soutinrent aussi une lutte héroïque pour se délivrer de la tyrannie des seigneurs. Nous raconterons ailleurs ce dramatique épisode de l'histoire de la Confédération.

n'osaient plus arborer la croix blanche de la Confédération. Bientôt Zurich reçut une garnison autrichienne, et devint le docile instrument de la politique étrangère.

Il n'entre pas dans notre plan de raconter les incidents de la guerre qui éclata entre les Zuricois et les Confédérés. Ceux-ci finirent par mettre le siège devant Zurich, et la pressèrent vivement. L'empereur, occupé à des guerres lointaines, ne pouvait venir à son aide. Ce fut alors que la politique autrichienne, à bout d'expédients, attira sur l'Helvétie le plus redoutable des fléaux.

Frédéric III s'était adressé au roi de France, Charles VII. A cette époque, le royaume de Charles était couvert de bandes indisciplinées et féroces, composées d'aventuriers de toutes les nations, et semblables à celles qui avaient envahi la Suisse sous le commandement d'Enguerrand de Coucy. Le roi réunit ces bandes, auxquelles on donnait le nom d'Armagnacs, leur imposa des chefs, et les envoya au secours de Zurich, sous les ordres du dauphin Louis¹. Les Armagnacs étaient au nombre de 30,000. Ils arrivèrent près de Bâle, tandis que les troupes des Confédérés assiégeaient Farnsburg. On demanda du secours au camp devant Zurich. Les assiégeants répondirent aux messagers qui venaient de Farnsburg :

¹ Depuis Louis XI.

sanglante bataille de Wolfshalden. Il maudit cette guerre, et repassa le Rhin¹.

L'Autriche n'avait pu vaincre les Confédérés par la violence. Elle essaya de les diviser en allumant dans leur cœur toutes les mauvaises passions : la cupidité, l'ambition, le désir de la vengeance. Zurich servit d'instrument à ses coupables desseins. La guerre éclata entre cette active et belliqueuse cité et le canton de Schwytz, à propos de la succession du comte de Toggenburg. Les Confédérés obligèrent Zurich, non-seulement à renoncer à cet héritage, à céder à Schwytz et à Glaris, son allié, quelques portions de leur territoire pour payer les frais de la guerre. L'empereur Frédéric III d'Autriche tira de l'exaspération que les conditions qu'ils avaient été obligés de subir firent naître chez les Zuricois. Ils oubliant tous leurs devoirs envers la Confédération, conclurent avec les Autrichiens le traité de la Chapelle (1442). L'empereur, reçu en triomphe dans les murs de Zurich, eut la joie de voir flotter son drapeau sur le Grand-Moultier, et la plupart des Zuricois mettre à leurs chapeaux la plume de paon, le symbole rouge d'Autriche. Les partisans des

¹ De l'an 1440 à 1442, les Grisons soutinrent aussi une lutte courageuse contre la tyrannie des seigneurs. Nous en parlerons dans un autre épisode de l'histoire de la Confédération.

« Ce ne sont que de pauvres Jacques (armen Jæken), » et ils se contentèrent d'envoyer un renfort de 600 hommes. Le 26 août 1444, -- 1500 Suisses qui s'avançaient vers Bâle, rencontrèrent 4000 Armagnacs au village de Prattelen, les culbutèrent dans la Birse, et traversèrent la rivière, malgré les terribles décharges de l'ennemi, dont toutes les forces étaient rangées sur l'autre bord. Puis ils pénétrèrent dans ces hordes innombrables, semblables à des anges destructeurs. Ils furent bientôt séparés, et 900 combattirent dans la plaine, tandis que les autres se retranchaient derrière le mur du jardin de l'hôpital, près de Saint-Jacques. Terribles comme des lions, ceux de la plaine luttèrent avec acharnement jusqu'au moment où ils tombèrent morts sur des monceaux de cadavres; tués, leurs rangs étaient serrés comme pendant la bataille. Le dauphin voulait proposer une capitulation à ceux qui occupaient le jardin. Mais Pierre de Morimont supplia le maréchal de Dammartin de n'épargner personne, tant la noblesse était irritée contre les bourgeois et les paysans.

Trois fois les Suisses repoussèrent les troupes du dauphin; deux fois, ils firent de vigoureuses sorties, répandant partout la terreur et la mort. Les chefs des Armagnacs eurent beaucoup de peine à décider leurs soldats à renouveler l'assaut. Enfin l'artillerie renversa la muraille; l'hôpital et la chapelle brûlèrent.

Les Confédérés moururent en héros dans ce combat de géants. A l'exception de dix hommes qui avaient été coupés de leur corps au passage de la Birse, tous les Suisses étaient restés sur le champ de bataille.

On dit qu'en les voyant couchés sur la poussière,
 D'un respect douloureux saisi pour tant d'exploits,
 L'ennemi, l'œil fixé sur leur face guerrière,
 Les regarda sans peur pour la première fois¹!

Les Français avaient de leur côté perdu onze cents chevaliers et huit mille morts dans ces Thermopyles de la Suisse. Malgré ces pertes cruelles, ils témoignèrent une admiration unanime pour ces braves qui avaient égalé les soldats de Léonidas. Louis leur fit rendre les derniers devoirs, jura qu'il n'avait jamais vu de pareils hommes, et se disposa à traiter avec la Confédération. Tandis que le dauphin et ses chevaliers montraient tant de vénération pour le courage malheureux, le parti autrichien célébrait dans Zurich la défaite des Suisses par des réjouissances de toute espèce. La joie que cette ville, livrée à l'étranger, fit éclater dans cette circonstance demeurera comme un tache éternelle dans son histoire. Honte à qui se réjouit des désastres de la patrie! Cependant, ayant été

¹ Casimir DELAVIGNE, *Messéniennes*.

battus à Wolrau (16 décembre 1445), et les Autrichiens, leurs alliés, ayant éprouvé une défaite plus sanglante encore à Ragatz (6 mars 1446), les Zurichois se décidèrent à renoncer à cette criminelle alliance et à rentrer dans la Confédération, dont ils devaient dorénavant faire la gloire.

L'Autriche et les nobles avaient inondé de sang le sol de l'Helvétie sans pouvoir triompher de l'héroïsme d'un peuple décidé à mourir ou à rester libre. Depuis les luttes de la Grèce contre le roi des rois, le monde n'avait pas vu un plus grand spectacle que celui qui fut offert à l'enthousiasme des hommes par les bergers des Alpes¹.

Les guerres soutenues par la Confédération contre la Bourgogne sont encore plus célèbres que ses combats contre la maison d'Autriche. Qui n'a entendu prononcer avec admiration les noms de Grandson et de Morat? On a cependant essayé de nos jours de rendre suspecte aux yeux des Suisses la gloire que leurs aïeux ont acquise sur ces champs de bataille. On assure qu'il eût mieux valu pour eux avoir dans leur

¹ Il s'est cependant trouvé en Suisse des écrivains décidés à prendre parti pour leurs ennemis: « Il est regrettable que M. KOPP (de Lucerne), et M. DE GINGINS-LA-SARRAZ (de Lausanne), égarés par l'esprit de système, se soient appliqués, avec une persévérance digne d'une meilleure cause, l'un à *idéaler* le droit de la Bourgogne, l'autre le droit de l'Autriche, et à faire de leurs compatriotes des barbares et des rebelles. » (DAGUET, *Histoire de la nation suisse*.)

voisinage les successeurs de Charles le Téméraire que les héritiers de Louis XI, dont l'ambition est pour leur liberté une perpétuelle menace¹. Malheureusement on ne voit pas que les ducs de Bourgogne fussent plus modérés dans leurs prétentions que les rois très-chrétiens. « L'on ne saurait admettre, dit un écrivain savant et patriote, avec l'historien vaudois, M. de Gingins, la parfaite innocence de Charles le Téméraire, et s'apitoyer sur le sort de ce prince, l'un des potentats les plus tyranniques dont l'histoire fasse mention². »

D'ailleurs, les cantons en combattant énergiquement le Téméraire accomplissaient une mission supérieure à toutes les considérations purement nationales. En triomphant du duc de Bourgogne, ils abattaient un des chefs les plus redoutés et les plus entreprenants de l'aristocratie féodale. N'est-ce pas là ce qui attriste des écrivains aussi hostiles à la démocratie que M. de Gingins-la-Sarraz? Pour nous, nous tenons à nous mettre à un point de vue plus impartial. Nous croyons que les défaites de Morgarten, de Laupen, de Sempach, de Næfels n'avaient pas assez

¹ Le grand HALLER disait déjà, au dernier siècle, dans une de ses lettres : « Nos ancêtres ont fait de grandes fautes, ils ont aidé à détruire la maison de Bourgogne qui les défendait du voisinage de la France. »

² DAGUET, *Histoire de la nation suisse*.—M. Daguet est Fribourgeois.

humilié l'orgueil des barons. Les Suisses, justement fiers de leurs succès, devaient prouver que leur république de bourgeois et de paysans, après avoir résisté à l'Autriche et à la France, saurait aussi tenir tête à cette hautaine aristocratie bourguignonne qui faisait alors trembler l'Occident. Croit-on que la rude leçon qu'ils lui donnèrent fut perdue pour les peuples? Les Hollandais¹ du seizième siècle, en soutenant leur lutte gigantesque contre les héritiers des ducs de Bourgogne, ne durent-ils pas se rappeler plus d'une fois Grandson et Morat? Les *gueux* héroïques qui, dans leur faiblesse et leur isolement, résistèrent à la plus redoutable des monarchies de cette époque, avaient devant les yeux les fiers pâtres qui avaient abaissé l'orgueil farouche de l'aïeul du roi Philippe. Quand Genève résista, après la réformation, avec tant d'énergie aux conspirations et aux violences du duc de Savoie et de ses gentilshommes², elle songea plus d'une fois sans doute à la honteuse défaite du Téméraire. C'est qu'en effet à Grandson et à Morat le prestige des armées aristocratiques, déjà fort affaibli par les victoires des Confédérés, fut complètement anéanti. Les esprits, même les plus bornés, commençaient à voir de quel côté était la force et l'avenir. Ils

¹ La Hollande faisait partie des États du Téméraire.

² Voy. GABEREL, *Histoire de l'Église de Genève*.

s'apercevaient enfin qu'une résolution énergique pouvait triompher d'une organisation militaire qu'on avait jusqu'alors regardée comme invincible.

Le duc Charles de Bourgogne avait de vastes plans. Après avoir ébranlé à Montlhéry l'autorité du roi de France, châtié avec une cruauté implacable les bourgeois de Gand et de Liège, qui commençaient à supporter avec impatience un pouvoir tyrannique, il se figurait que rien n'était impossible à l'ambition de sa puissante maison. Il ne prenait conseil que de lui-même, regardait sa volonté comme la loi par excellence, et pour la faire respecter de tous, « vivait l'épée au poing, » comme le dit Olivier de la Marche. Aucun prince de cette époque n'étalait une plus grande magnificence. Le vêtement qu'il portait dans les solennités était tellement orné de pierreries, qu'on l'évaluait à plus de 100,000 florins d'or ; ses repas étaient dignes de Lucullus ; sa vaisselle, les tapis qu'il faisait porter à la guerre étaient d'une richesse inouïe. Son armée était admirablement organisée. Trois cents pièces d'artillerie, deux mille fourgons marchaient avec elle. Il pouvait recruter de nombreux soldats dans ses vastes États, qui s'étendaient des frontières septentrionales de la Suisse, du Jura et du Rhin, entre ce fleuve et la France, jusqu'à la mer du Nord. Il se croyait à l'abri des coups de la fortune, mais les bourgeois de Berne et les bergers des Alpes vengèrent les victimes de Liège et de Gand.

Un prince de ce caractère devait être représenté par des hommes d'une humeur despotique. En effet, Pierre de Hagenbach, un de ses lieutenants, qui résidait alternativement à Brisach et à Ferrette, villes rapprochées des frontières suisses, ne laissait passer aucune occasion de vexer les marchands de cette nation. Gessler de l'Alsace, il faisait peser un joug de fer sur les populations soumises à son autorité. Les Confédérés avaient aussi à se plaindre de Jacques de Savoie, grand maréchal des armées de Charles le Téméraire, et auquel son frère le duc de Savoie, Amédée IX, avait donné en apanage le pays de Vaud avec le titre de baron de Vaud et de comte de Romont. Berne envoya deux députés à Thann, en Alsace, pour se plaindre au duc des procédés de Hagenbach. Conformément au cérémonial de la cour de Bourgogne, ils parlèrent à Charles à genoux :

« Très-haut et très-redouté seigneur, lui dirent-ils, la ville de Berne et ses Confédérés, accoutumés de tout temps à l'alliance de vos illustres pères, ont vu avec joie votre arrivée dans ce pays, comme l'unique moyen de vous exposer leurs plaintes et d'en obtenir réparation. Vos serviteurs ont renouvelé leurs violences et commis des actes de guerre. Le bailli Hagenbach a dépouillé les gens de Mulhouse de leurs redevances et de la liberté de leur commerce. Assurés que nos remontrances ont été présentées à Monsei-

gneur le duc sous un aspect défavorable, nous recommandons à ses bontés une ville qui est notre alliée. Nous vous conjurons aussi d'interdire à votre bailli ses outrages et ses menaces contre les Suisses. »

Charles leur répondit froidement :

« Vous aurez ma réponse à Dijon ; suivez-moi dans cette ville. »

Arrivés à Dijon, les ambassadeurs attendirent en vain. Le duc ne dissimulait pas son insolent mépris pour les Confédérés. — La mort de Hagenbach changea le mépris en colère furieuse. Les villes alsaciennes s'étant soulevées contre la domination bourguignonne, le tyran fut saisi, jugé et exécuté de nuit à Brisach avec la coopération des Suisses alliés de Mulhouse.

Charles jura de sacrifier sa vie plutôt que sa vengeance. Cependant les circonstances l'obligeaient à la dissimulation. Il voulait rétablir l'électeur de Cologne, et la France lui donnait des inquiétudes. Mais Berne, qui savait que le Téméraire ne pardonnait jamais, décida les Confédérés à profiter de ses embarras pour lui déclarer la guerre. La déclaration qui fut portée au duc à son camp de Nuys, près de Cologne, était simple et noble. Quand Charles entendit le héraut chargé de lui annoncer les hostilités : « Berne ! Berne ! » s'écria-t-il en fureur, et il grinça les dents.

Les Suisses, alliés de la France et de l'Empire, commencèrent la guerre avec une animosité extraordinaire. Le pays de Vaud surtout eut beaucoup à souffrir de leurs excursions. En trois semaines, ils s'emparèrent avec une intrépidité sans égale de seize petites villes et de quarante-trois châteaux situés sur le territoire vaudois. Malheureusement ils ne furent pas fidèles dans cette expédition à leur ancienne magnanimité. L'histoire impartiale doit la vérité aux peuples comme aux rois. Elle ne peut oublier que le gouvernement de Berne fut obligé de rappeler ses soldats aux nobles sentiments qui avaient dicté le code de Sempach : « Ces cruautés inouïes, disait-il, contraires à nos anciens usages, pourraient nous attirer le courroux de Dieu et des saints. »

Charles le Téméraire se préparait à prendre une terrible revanche. « J'ai bonne paix, disait-il à Nancy aux seigneurs de sa cour, avec les rois mes voisins, mais non avec les Suisses qui ont fait grand outrage à mon cousin de Romont. J'ai l'intention de m'en venger prochainement. » La situation des Confédérés était d'autant plus critique, que l'empereur d'Allemagne et le roi de France, après les avoir poussés à la guerre, les avaient abandonnés avec une lâche perfidie. Ils offrirent donc la paix au duc, qui rejeta fièrement leurs propositions, traversa le Jura¹ avec 60,000

¹ Avant son arrivée, Guillaume de la Sarraz, surprit Yverdon et

hommes et marcha sur Grandson, résolu d'immoler les Suisses à sa vengeance. On était au mois de mars 1476.

Charles le Téméraire commença la campagne en s'emparant du château de Grandson. Les 1,300 hommes de la garnison furent pendus ou noyés dans le lac. « Ce fut, dit M. de Golbéry, le dernier jour de l'honneur de Charles, le dernier de sa fortune. » Les Suisses moururent avec un calme héroïque qui parut terrible aux Bourguignons. Ils s'aperçurent bientôt que leurs pressentiments ne les avaient pas trompés.

En apprenant le massacre de Grandson, les Confédérés poussèrent un cri de vengeance. Quoiqu'ils n'eussent que 20,000 hommes à opposer à une armée trois fois plus nombreuse, ils marchèrent sans hésitation au-devant du duc. Les Bourguignons et les Suisses se rencontrèrent à Grandson, le 2 mars 1476. Dès que Charles avait eu connaissance de l'approche de l'ennemi, il avait dit à ses gentilshommes : « Marchons à ces vilains, ce ne sont pas gens pour nous. » Au point du jour, l'avant-garde des Suisses, composée des soldats de Lucerne, de Schwytz et de l'Ober-

égorgea les Confédérés logés dans la ville. On voit que la tendresse des la Sarraz pour les Bourguignons est de vieille date. Il faut donc s'étonner médiocrement de la sympathie que témoigne pour leur cause M. DE GINGINS-LA-SARRAZ.

land bernois, parut dans les vignes entre le lac de Neuchâtel et le Jura. Ils commencèrent l'attaque, après avoir invoqué le Dieu des armées. Dès qu'on les vit engagés, Berne et Fribourg, sous les ordres de deux chefs expérimentés Jean de Hallwyl et Nicolas de Scharnachthal, avancèrent d'un pas ferme. L'ennemi, qui ne connaissait pas les usages des Suisses, crut en les voyant à genoux qu'ils demandaient grâce, et un long éclat de rire retentit sur toute la ligne bourguignonne. « Par saint Georges, s'écria le duc, ces canailles crient merci. Gens des canons, feu sur ces vilains ! » — « Toutes et telles paroles, dit un chroniqueur, ne lui servent de rien. Les ligués¹ comme grêle se ruent dessus les siens, taillent de çà, de là, tous ces beaux galants ; tant et si bien sont déconfits en vau de route ces pauvres Bourguignons, que semblent-ils fumée espadue par vent de bise². »

L'avant-garde des Confédérés faisait depuis plusieurs heures des prodiges de valeur, lorsque tout à coup retentissent les sons rauques du cor d'Unterwald et les terribles mugissements du taureau³ d'Uri. Le ciel s'éclaircit alors et les rayons du soleil font resplendir les casques et les armures des Suisses qui

¹ Les Confédérés.

² *Chronique de Neuchâtel.*

³ Espèce de cor alpestre qui imite les mugissements du taureau, armes d'Uri.

couvraient les hauteurs de Bonvillars et de Champigny. « Qu'est ceci ? » demanda le duc à Brandolf de Stein, son prisonnier. — « Ce sont, dit Stein, les vrais Suisses, les montagnards qui ont défait les Autrichiens. Là sont aussi les bourgmestres de Zurich, de Schaffhouse; là Tschudi et sa troupe. » — « Malheur à nous ! s'écria le Téméraire, découragé pour la première fois ; une poignée de ces hommes nous a fatigués depuis le point du jour jusqu'à cette heure ; que deviendrons-nous maintenant vis-à-vis de leur multitude ? » Les sons étranges des cors des Alpes, cette attaque inattendue répandent la terreur dans les rangs de l'armée bourguignonne. En vain le duc essaie-t-il d'arrêter les fuyards, en vain pousse-t-il la fureur jusqu'à frapper ses soldats. La déroute est complète : Charles jette un regard de tristesse sur les quatre cents pièces de canon qu'il est forcé d'abandonner ; puis, suivi de cinq cavaliers, il tourne bride et ne s'arrête qu'au delà du Jura. « Tout le demeurant s'enfuit, dit Commines. Mais rien ne se sauva que les personnes, et furent perdues toutes les grandes bagues¹ du dit duc, et gagnèrent les Allemands² son camp et son artillerie et toutes les tentes et pavillons de lui et de ses gens, dont il avait grand nom-

¹ Le trésor.

² Les Confédérés. La Suisse romande ne faisait pas alors partie de la Confédération.

bre. Ce fut la première malefortune que ce duc eût jamais eue en sa vie. Quel malheur lui advint ce jour pour user de sa tête et mépriser conseil ! Quantité de gens se déclarèrent contre lui qui le jour de devant se feignaient ses amis. »

Cependant la guerre ne pouvait se terminer ainsi. Le Téméraire possédait encore d'immenses ressources. Il mit des tailles extraordinaires, leva un homme sur six dans ses Etats, enrôla des *condottieri* italiens, convertit en canons les cloches des églises et les chaudières des maisons bourguignonnes. Bientôt il fut à Lausanne où il passa sur les collines qui dominant la ville une revue destinée à montrer à ses nombreux ennemis que sa puissance n'était pas anéantie.

Le plateau qui est situé auprès du Signal et jusqu'à la forêt de Sauvabelin est un des sites les plus ravissants de la Suisse. Là on voit s'étendre le vaste miroir du lac de Genève, entouré au midi et à l'occident de coteaux chargés de vignes. Dans le lointain, à l'extrémité méridionale du Léman, s'élèvent le Salève qui couronne la cité de Calvin, le Mont-Blanc qui dresse sa tête au-dessus des rocs sombres du Chablais, dont les parois retombent perpendiculaires dans le lac, immense muraille qui s'entr'ouvre çà et là pour faire place à Saint-Gingolph, à Meillerie, à Evian et à Thonon ; tandis qu'à l'opposite le Jura s'éloigne

des rivages et laisse une riche plaine à l'agriculture. Rien de plus imposant que ces Alpes de Savoie dont les cimes accidentées se dessinent sur l'azur du ciel.

Charles semblait médiocrement préoccupé de la scène majestueuse qui se déroulait sous ses yeux. Il était sombre et pensif. De temps en temps il jetait un regard rêveur sur ces défilés du Jura, qu'il avait traversés en fuyant le champ de bataille de Grandson. « Oui, disait-il en s'adressant à ses soldats, la fortune nous fut un jour infidèle... Mais vous, devant qui trembla la France, vous qui avez dompté Liège, anéanti la Lorraine, ne vengerez-vous pas votre maître de ces paysans? Qu'ai-je donc fait à la Suisse? qui a fait périr mon gouverneur Hagenbach? qui m'a forcé à la guerre? qui a porté la dévastation dans vos paisibles provinces? L'orgueil de ces gens pourra-t-il anéantir l'honneur de la Bourgogne et la mémoire de mon père? Non, je le jure! il n'en sera pas ainsi. Je vous abandonne tout le butin fait sur l'ennemi; à vous les habitations, les villes, les richesses des Suisses... à moi la seule vengeance! Oui, par saint Georges! nous nous vengerons! » — Un cri enthousiaste de « vive Bourgogne! » retentit dans tous les rangs, depuis la forêt de Sauvabelin jusqu'aux bords du Léman.

Cependant Berne montrait la même énergie qu'aux jours glorieux de Laupen. Tous ses actes étaient in-

spirés par une fermeté invincible. Elle appela ses citoyens et ses Confédérés à la défense de Morat, que l'on regardait comme l'ouvrage avancé de la ville. — Nous avons plus d'une fois constaté les résolutions généreuses inspirées à quelques membres de l'aristocratie par le sentiment des dangers que courait le pays. Aux noms que nous avons cités, il faut joindre celui d'Adrien de Bubenbergh. Chef du parti bourguignon, il vivait à la campagne. Dès qu'on eut fait appel à son patriotisme, il oublia toutes ses sympathies pour ne songer qu'aux dangers qui menaçaient la Confédération. Proclamé général, il s'engagea à la face du ciel à sauver Morat ou à périr. Il sortit de Berne avec 1500 soldats et le contingent fourni par les Confédérés et les alliés. Il était temps. Charles était déjà à Lausanne, et ses troupes ravageaient le pays de Vaud, sans respecter l'âge, ni le sexe.

Le Téméraire se dirigea d'abord vers le lac de Neuchâtel. Mais son impatience ordinaire l'emportant, il se décida à marcher par Morat sur Berne et sur Fribourg. Averti de ses mouvements, l'héroïque Bubenbergh écrivit aux Bernois : « Appelez les Confédérés, ne craignez rien, ne précipitez rien. » Il reçut ensuite le serment des soldats et des habitants de la ville. On jura de tuer sur-le-champ quiconque donnerait un conseil timide, ou qui ferait entendre des paroles peu

dignes de la valeur helvétique, quel qu'il fût, riche ou pauvre, général ou soldat. « Compagnons, s'écriait Bubenberg avec un sublime enthousiasme, compagnons, veillez ! dans Morat réside le salut de la patrie ; veillez ! la Suisse n'a qu'un seul rempart, c'est votre valeur, c'est votre fermeté ! »

En apprenant le danger que courait Morat, l'Helvétie tout entière s'ébranla, depuis les sommets des Alpes jusqu'à l'embouchure de l'Aar : les soldats arrivaient jour et nuit ; ils coururent occuper les ponts de la Sarine, à Laupen et à Gumminen. On ne voulut pas les rompre, ni même fermer les portes de Morat. Les Suisses tenaient à prouver à l'ennemi que leurs lances étaient le meilleur rempart de la patrie. Les Bourguignons s'étonnaient de cette fierté magnanime et de l'attitude intrépide de la garnison de Morat. On lança des billets dans la ville pour l'effrayer. « Payez, écrivait-on, rendez-vous ; on ne pourrait fabriquer assez d'or pour vous racheter. Nous viendrons bientôt vous pendre ; confessez-vous. » Mais ni les menaces, ni les assauts n'ébranlèrent ces braves. Charles écumait de rage. La grande âme de Bubenberg passait dans toutes les âmes. « Tant qu'il y aura du sang dans nos veines, écrivait-il à Berne, après avoir soutenu pendant dix jours et dix nuits l'effort de 60,000 hommes, pas un de nous ne cédera. » Jean Waldmann, de Zurich, qui devait commander les

Suisses, les pressait de marcher au secours de l'héroïque garnison de Morat. Il ne montrait pas moins de fermeté que Bubenberg : « L'ennemi, disait-il aux Bernois, est trois fois plus nombreux que vous ne l'avez vu à Grandson ; mais il nous appartient, il n'échappera pas à notre glaive. » Waldmann put enfin donner le signal du départ impatientement attendu. Les Confédérés se mirent en route par une nuit profonde. Les Bernois avaient illuminé leur ville et dressé des tables devant leurs maisons pour les soldats. Ceux-ci entonnèrent résolûment leur chant de guerre, que les bourgeois écoutèrent jusqu'au moment où les derniers accents se perdirent dans le lointain. Berne se rappelait le départ de l'armée de Laupen.

Le jour de la bataille commençait à poindre. C'était le 22 juin 1476. Le ciel avait un aspect sinistre et la pluie tombait par torrents. Les Bourguignons déployèrent leurs lignes immenses aux yeux des Suisses qui avaient à peine 34,000 combattants. Jean de Hallwyl, bourgeois de Berne et gentilhomme d'Argovie, guerrier expérimenté, commandait l'avant-garde. Quand les chiens qui la précédaient aperçurent ceux des Bourguignons, ils se jetèrent sur eux et les mirent en fuite. Les soldats de Charles furent effrayés de ce présage. A la vue de l'ennemi, Hallwyl fit arrêter ses soldats : « Chers et fidèles Confédérés, dit-il, voici devant vous les meurtriers de vos frères de

Grandson et de Brie. Vous avez désiré la vengeance ; mais ils sont nombreux, songez-y ; songez aussi qu'en ce même jour, il y a cent trente-sept ans, vos aïeux, à Laupen, ont renversé d'innombrables ennemis. Le même Dieu gouverne la terre, le même courage vit en vous. Que chacun combatte comme si le succès de la journée, le salut de la patrie dépendait de lui seul. Frères, afin que celui qui sauva nos aïeux soit avec nous aussi, recueillez-vous et priez. » Au moment où les Suisses tombaient à genoux, le brillant soleil de juin perçant les nuages resplendit sur les armées : « Braves, s'écria Hallwyl, levez-vous et songez à vos femmes et à vos enfants. Dieu éclaire notre route ; allons, en avant ! »

Aussitôt retentit le bruit des armes, on se précipite, on se frappe¹, la bataille s'étend des bords du lac jusqu'aux hauteurs. Hallwyl combattait à la gauche ; à droite, Waldmann avec le gros de l'armée suisse ; sous les arbres du rivage, Adrien de Bubenberg. Hallwyl résista à un choc terrible, jusqu'au moment où parut sur les derrières de l'ennemi, le général des Lucernois, Gaspard de Hertenstein, guer-

¹ L'ardeur de la bataille se retrouve dans le poëme allemand d'un soldat de Grandson et de Morat, WEIT-WEBER, auteur du *Chant de Morat*. — « Mon cœur déborde d'allégresse (Mein Herz ist aller Freuden voll) ; je puis de nouveau chanter et faire des vers. Il est enfin vengé l'affront cruel dont le souvenir ne me laissait de trêve, ni nuit ni jour. » — Il y a aussi un chant de Morat, par HANZ VIOL.

rier aux cheveux blancs, dont l'âge n'avait pas affaibli l'ardeur, et qui avait suivi des chemins détournés. La mort vola alors dans les rangs des Bourguignons. Charles reconnaissant sa destinée, s'enfuit à bride abattue. Il courut jour et nuit, et arriva avec trente cavaliers seulement aux bords du lac de Genève. Quinze mille des siens étaient couchés dans la plaine entre le lac de Morat et la ville d'Avenches; un grand nombre, cherchant à se sauver, périrent dans les eaux du lac ou dans les marais¹.

Zwei Meilen lang war eine Schlacht!
 Zwei Meilen lang seine Macht
 Zerhauen und zerstoehen!
 Zu Grandson wurde zwei Meilen roth
 Und blutigroth gerochen²!

¹ Quelle cruelle ironie dans les chants terribles du Tyrtée de cette bataille, l'énergique WEIT-WEBER :

« On les voit fuir, de çà et de là, en haut, en bas, dans les champs cultivés et dans les vignes, tel se dérobe dans le taillis qui n'est pas cerf; tel s'élançe dans le lac qui n'est pas poisson et n'a aucune envie de boire. Il s'y enfonce jusqu'au menton.

« On tire sur eux comme s'ils eussent été des canards sauvages. On leur donne la chasse dans des barques..... Les eaux du lac sont rouges de sang..... rouges les barques des chasseurs.

« D'autres ont grimpé sur des arbres; mais ces pauvres oiseaux n'out pas d'ailes, on les abat comme des corbeaux. A grands coups de lance on les fait tomber, sans crainte de gâter leur plumage ou de voir leurs ailes s'enfler au vent. »

² Deux lieues au loin ce n'était qu'une même bataille. Deux lieues au loin gisait foulée et broyée la puissance du Bourguignon.

On jeta ensuite les morts dans des fosses pleines de chaux vive. Quelques années après, les citoyens de Morat érigèrent un ossuaire qu'ils remplirent des os et des crânes des Bourguignons, pour avertir les étrangers de redouter les Confédérés quand ils sont unis. Qui croirait que ce monument du triomphe d'un peuple libre sur l'aristocratie féodale ait pu être renversé par une armée républicaine; que des généraux français aient été assez ignorants pour venger la mémoire du plus grand ennemi de la France?

L'inscription latine était belle et simple :

D. O. M. ¹
 CAROLI INCLYTI ET FORTISSIMI
 BURGUNDIÆ DUCIS EXERCITUS MORATUM
 OBSIDENS;
 AB HELVETHIS CÆSUS,
 HOC SUI MONUMENTUM RELIQUIT ².

Le monument détruit est, depuis 1822, remplacé par un obélisque à quatre pans, sur lequel on lit :

Deux lieues de sang répandu vengèrent le trépas de nos frères iniquement égorgés à Grandson. — WEIT-WEBER, *Chant de Morat*.

¹ Deo optimo maximo.

² Au Dieu très-bon et très-grand. — L'armée de l'illustre et très-valeureux Charles, duc de Bourgogne, assiégeant Morat et défaite par les Helvétiens a laissée d'elle-même ce monument.

VICTORIAM
 XXII JUN. MCCCCLXXVI
 PATRUM CONCORDIA
 PARTAM
 NOVO SIGNAT LAPIDE
 RESPUBLICA FRIBURG.
 MDCCCXXII¹.

La Confédération courut de nouveaux dangers lorsque le mariage de Marie, fille de Charles le Téméraire, avec l'empereur Maximilien I^{er}, réunit sous le même sceptre les Etats des ducs de Bourgogne et de la maison d'Autriche. Fidèle à la politique funeste de sa famille, Maximilien avait à venger tout à la fois les défaites des Autrichiens et celles des Bourguignons. La sympathie que les Suisses montrèrent pour la France, quand Charles VIII fit la guerre en Italie, porta au comble le mécontentement du César germanique. Il crut cependant devoir les rattacher plus étroitement au Saint-Empire, dont ils dépendaient toujours nominalement. Convoqués à la diète de Worms, ils refusèrent de s'y rendre. Les Bernois seuls se montrèrent favorables aux prétentions impériales, et parurent à la diète. Les Suisses n'acceptèrent pas avec

¹ La république fribourgeoise consacre par cette nouvelle pierre la victoire remportée le 22 juin 1476 par les efforts réunis de ses pères, 1822.

plus de bienveillance l'offre que leur fit l'empereur d'entrer dans la ligue de Souabe. Les excommunications de l'indigne Alexandre VI et les menaces des dignitaires impériaux n'effrayèrent pas les Confédérés. « Monseigneur, dit à un de ces dignitaires, Ammann, conseiller d'Etat de Zurich, nous n'avons pas eu peur de vos hallebardes, nous n'avons pas peur de vos plumes d'oie. »

La guerre s'alluma dans les Grisons, au mois de février 1499. Les impériaux pénétrèrent dans le Münsterthal et dans l'Engadine. Les Allemands, après avoir perdu 800 hommes à Mayenfeld, essayèrent une éclatante défaite près de Treisen. Près du lac de Constance, ils ne furent pas plus heureux. Le 20 février, la bataille du Hard¹ ajouta un nouveau prestige aux armes des Suisses. Dans le Hégau, 10,000 Confédérés portèrent le fer et la flamme dans les châteaux. Des impériaux, sortis la nuit de Constance, ayant égorgé à Ermatingen la petite garnison suisse pendant son sommeil, expièrent cette facile victoire dans les bois de Schwaderloch, où 18,000 d'entre eux furent vaincus par 2000 Suisses. Dans le Voralberg, l'intrépidité de ceux-ci n'était pas moins grande. Le 20 avril, à Frastenz, ils débusquèrent

¹ Entre Bregenz et Foussach. Bregenz est près du lac de Constance.

² Portion de la Souabe, voisine du Rhin.

d'une position formidable 14,000 Tyroliens et Souabes, et les jetèrent dans l'Ill. La bataille de Fratenz immortalisa le nom, trop oublié de nos jours, de Henri Wolleb, d'Uri, le Winkelried de cette guerre. Resté debout au milieu de ses soldats, qu'il avait fait coucher par terre pour les préserver des décharges de l'artillerie, il devint victime de son dévouement patriotique. « Alors, dit éloquemment le généreux historien de la nation helvétique, Zschokke, chaque Suisse se battait comme si la victoire ne dépendait que de son bras ; pour son pays et pour la gloire, chacun volait d'un visage joyeux au-devant des périls et de la mort, cherchant les ennemis, ne les comptant pas. Partout où flottait un étendard suisse, se trouvait plus d'un guerrier, digne compagnon de Jean Wala' de Glaris, qui se mesura seul près de Gams, dans le Rheinthal, avec trente cavaliers ennemis². »

Les Grisons ne se battirent pas avec moins de gloire. A la Malserhaide, 8000 de leurs soldats attaquent 15,000 Autrichiens, les culbutent et leur tuent 5000 hommes. Bénédict Fontana se montra dans cette affaire digne des Winkelried et des Wolleb. En s'élançant le premier à l'assaut des retranche-

¹ Il existe une ballade sur ce sujet par un poète suisse, RICHARD — Elle commence ainsi : « Roi des braves, salut ! ô Wala de Glaris ! »

² M. Lugardon, de Genève, a pris Wala pour sujet d'un de ses tableaux. M. Lugardon est un des peintres distingués de l'école suisse.

ments, il reçut une large blessure qui lui ouvrit le ventre. Retenant ses entrailles de la main gauche et brandissant son épée de la main droite, il s'écria : « A l'ouvrage maintenant, Confédérés ! que ma chute ne vous arrête pas ! qu'importe un homme de moins ? Sauvez aujourd'hui vos ligues indépendantes et la liberté de vos montagnes. Si vous tombez vaincus, vous léguerez la servitude à vos enfants. » Après avoir parlé ainsi, il expira. La bruyère fut couverte des cadavres des Autrichiens. Plus de 5000 mordirent la poussière.

Lorsque le bruit de tant de défaites arriva aux oreilles de Maximilien, il retourna en Allemagne dans une colère difficile à décrire. Il accabla ses généraux de reproches, et dit aux princes allemands : « Envoyez-moi des secours contre les Suisses, assez audacieux pour avoir attaqué l'empire. Car ces grossiers paysans, qui n'ont ni vertu, ni noblesse, ni modération, mais en qui tout est grossièreté, orgueil, perfidie, haine de notre nation, ont même su entraîner dans leur parti un grand nombre de sujets de l'empire, fidèles jusqu'à ce jour. »

Mais les princes allemands ne se pressaient point d'obéir aux volontés de l'empereur. Les nouvelles qu'il apprit n'étaient guère de nature à calmer son courroux. L'armée impériale, d'abord battue à Bruderholz, près de Bâle (22 mars), subit bientôt une

défaite plus humiliante encore dans la même contrée, à la bataille justement célèbre de Dornach. Les Confédérés, qui n'avaient que 6000 hommes, vainquirent 15,000 Autrichiens, et leur tuèrent 3000 soldats, avec leur général, Henri de Furstenberg. Le nom d'Erlach, déjà illustré au commencement de la lutte des Confédérés contre l'aristocratie aidée par l'Autriche, dans les champs de Donnerbühl et de Laupen, reparaît ici glorieusement, à une époque où finit le moyen âge, et au moment où cette lutte va changer de caractère. Rodolphe d'Erlach, créé chevalier sur le champ de bataille de Grandson, commandait les Bernois à Dornach¹.

L'empereur fut abattu par tant de revers. En huit mois, les Suisses l'avaient vaincu dans HUIT BATAILLES. Il se décida à faire la paix à Bâle (22 septembre). De ce traité date, à proprement parler, l'indépendance complète de la Suisse², qui cessa d'être soumise à la suzeraineté de l'empire. Cet état de choses fut sanctionné par la paix de Westphalie, en 1648.

On a beaucoup vanté la lutte des Grecs contre la puissance des Perses, et avec raison ; car la Grèce

¹ On avait cru d'abord au triomphe des Autrichiens ; déjà les chanoines et les nobles de Bâle l'avaient célébré par un festin sur la terrasse de la cathédrale.

² C'est pour cela que M. A. JOANNE, *Itinéraire de la Suisse*, appelle Dornach « la dernière victoire. »

défendait la liberté de l'Occident contre le despotisme asiatique. Pourquoi donc s'est-on si peu occupé de la résistance intrépide de quelques montagnards des vallées des Alpes contre le pouvoir absolu qui pesait alors si lourdement sur l'Europe entière? Les hommes n'admirent que ce qui est éloigné d'eux¹. Ils sont insensibles aux événements les plus grandioses, quand ils se sont passés à la frontière de leur pays. D'ailleurs, l'Helvétie n'a jamais vu relever sa gloire par les chœurs inspirés qui ont immortalisé le génie de la Grèce, heureuse terre, qui a été aussi riche en poètes qu'en guerriers héroïques. Il n'en a pas été de même dans les vallées des Alpes. Les soldats intrépides qui ont composé les chants de Sempach et de Morat, n'étaient ni des Homère, ni des Eschyle, et leurs hymnes de bataille, quoique nés d'un sentiment vrai et généreux, ne peuvent prétendre à passionner la postérité, comme l'*Iliade* et les *Perses*². Mais l'impartiale histoire, Clio, à défaut d'autre muse, a tressé une couronne digne d'eux, sur le front des héros de Morgarten, de Sempach, de Grandson et de Dornach.

J'éprouvais le besoin de respirer l'air libre des champs. Je voulais apaiser ma pensée par le mouve-

¹ *Majore longinquo reverentia*, dit TITE-LIVE.

² Sur le caractère profondément national de cette pièce, voy. PATIN, *Études sur les tragiques grecs*, Eschyle.

ment et les fatigues du corps. Je sortis, et, après avoir descendu une pente rapide, je trouvai un bateau qui se balançait au bord du fleuve. C'était un esquif long, étroit, et d'une forme primitive. J'y entrai seule. Mes regards distraits couraient le long du fleuve bleu, dont les ondes lavaient les cailloux veinés d'or et de carmin. Bientôt un homme, qui sciait du bois non loin de là, quitta son travail, et, prenant la rame : « Il fait bon, dit-il, descendre le Rhin. Si vous avez confiance en mon bras, mon bateau vous conduira plus rapide que le vent. » Nous partimes au gré du flot qui nous entraîna. Qu'ils étaient beaux, ce courant limpide et ces collines boisées auxquelles pendaient de longues herbes trainant dans les eaux ! Le soleil faisait resplendir de lumière la hauteur qui s'élève, parsemée de blancs villages, dans la direction de la ville. L'ombre s'étendait sur l'autre côté, où l'on apercevait quelques huttes de pêcheurs, des filets attachés aux rameaux des frênes, des bois sauvages et des rochers dépouillés.

« Le temps nous sera propice, me dit le batelier, qui semblait admirer avec moi ces eaux si souvent parcourues. — En êtes-vous bien sûr ? dis-je. Ne voyez-vous pas les nuages monter à l'horizon et ramper le long des montagnes ? — Cela n'importe guère, reprit-il. Notre thermomètre infallible à nous, c'est le Rhin. Lorsque les eaux de la cataracte s'élèvent, nous pouvons nous aventurer sans crainte dans

les écueils et les sinuosités du fleuve. Jamais cet indice ne nous a trompés. — Ce n'est pas comme la guerre, poursuivit-il gaiement : là, les événements contredisent chaque jour tous les présages. »

Il continua sur un ton jovial empreint d'une bonhomie et d'une intelligence qui me charmaient, une critique piquante des journaux et de leurs nouvelles confuses, ainsi que de la guerre, dont il avait peine à comprendre la cause. « Mais vous autres Suisses, dis-je, n'irez-vous pas bientôt aider à renverser cette forteresse imprenable ?

— Peut-être... dit-il pensif, en arrêtant le mouvement de sa longue rame. On exerce nos milices ; nos enfants jouent au soldat. Dimanche, après le sermon, nous sommes tous venus au bord du fleuve. On y avait construit un simulacre de Sébastopol. Les Confédérés se sont partagés en amis et en ennemis. Les uns sont entrés dans des bateaux, et ont formé une flotille disposée ainsi que la grande flotte des alliés. Ceux qui occupaient la forteresse se sont battus comme des Cosaques.

— Et de quel côté a été la victoire ?

— Ma foi ! elle a été longtemps disputée. Nous avons eu tout un jour de fête, d'émotion, de joie et de crainte. Enfin, la flotte a triomphé. On a crié hurra ! aussitôt amis et ennemis ont partagé la gloire des vainqueurs. Mais pour ce qui est d'aller nous

battre au loin... hum ! il me semble que nous avons d'autres devoirs à remplir. Il vaut mieux pour nous, concentrer nos forces au dedans, que d'aller en aventuriers chercher des adversaires au bout du monde. Que nous importe ce fracas des canons ? Le triomphe pour nous est inutile dès qu'il ne s'agit pas de défendre nos frontières, nos lois, nos familles. La Suisse n'a pas trop de bras pour sauvegarder ses institutions et sa liberté toujours odieuse aux gouvernements despotiques. »

Ces paroles et d'autres, non moins remarquables, prononcées avec conviction et fermeté, m'impressionnèrent vivement. Je lui tendis la main par un mouvement spontané. Il y répondit avec une naïve simplicité. J'entendais pour la première fois parler un paysan de droits et de liberté. Souvent son langage était éloquent ; il raisonnait comme un homme d'État éclairé, inspiré par un ardent amour pour sa patrie. J'en étais si étonnée, que je finis par supposer que mon bachelier était quelque citoyen aisé de la république, auquel un caprice avait fait prendre la blouse du travailleur. « Avez-vous une famille, lui dis-je, un établissement ; une maison ou une fabrique dans la ville de Schaffhouse ? — J'ai, répondit-il, une pauvre baraque sur le coteau que vous voyez là-bas. Je vis de la pêche lorsque l'ouvrage manque. Il faut nourrir ma femme, qui est une brave femme, et mes cinq enfants encore

en bas âge. Autrefois, j'avais gagné une petite fortune. Je possédais alors un bateau à côté de la chute, afin de transporter les touristes à l'autre bord. Un jour, je me suis foulé le pied en passant un milord d'Angleterre. J'ai dû dès lors renoncer à ce travail, qui exige une grande vigueur. Je dépensai l'argent que j'avais recueilli pendant les six mois où il me fut impossible d'entreprendre aucun travail. Mais le bon Dieu n'abandonne personne. Aussi longtemps que l'homme a une tête et des bras, le découragement ne lui est pas permis. » Nous nous entretenions ainsi, et le bateau était fréquemment abandonné au gré des flots. Alors il subissait des secousses rapides : poussé tantôt contre un écueil et tantôt contre le rivage. En remontant le fleuve, nous planions sur l'onde sans presque nous apercevoir du mouvement qui nous faisait avancer. Nous revenions vers la cataracte. Je sentais déjà un brouillard humide inonder mon visage. Arrivée si près du torrent, j'étais dans le ravissement. Un irrésistible attrait me poussait vers ce gouffre épouvantable, où les ondes tourbillonnaient. Le batelier s'en aperçut, et donnant quelques coups de rame : « Si vous n'avez pas de vaines frayeurs, dit-il, allons plus avant. Souvent je me suis hasardé sur le bord de l'abîme, mais j'étais seul. Aussi, voyez comme les curieux accourent sur la rive. Le courage est une belle et grande vertu ! » Ces paroles m'inspirèrent un sen-

timent inconnu d'intrépidité. Cependant je n'oublierai jamais cette émotion, ce bruit, ce mouvement du bateau, qui roulait dans tous les sens. Trois fois nous passâmes ainsi à travers l'écume de cette mer, qui nous semblait tomber des nues ; trois fois je perdis la respiration et la conscience de ma propre existence.

Après cette folle expédition, je débarquai sur la plage et je m'égarai dans des sentiers étroits au milieu des grands sapins. On entendait mugir le Rhin. Le sable où je marchais était humide. A mon approche les insectes luisants s'échappaient sous les blocs de rochers couverts de mousse et de lierre. Le chant des oiseaux était plein de langueur et de mystère. Souvent deux voix se répondaient comme dans un dialogue passionné. Elles se taisaient parfois et reprenaient ensuite la strophe interrompue, comme si leurs accents avaient été momentanément comprimés par les soupirs et par les extases de l'amour. Je m'assis à l'ombre d'un tremble que la brise agitait. Puis, fatiguée de rêveries, je me remis à marcher. J'arrivai dans une galerie de bois et enfin dans un pavillon dont les planches noircies remuaient autour de moi. Le bruit était formidable. La cataracte s'élevait dans l'air pareille à un colosse. Une poussière d'eau volait de toutes parts et inondait la boiserie ébranlée comme par le souffle des tempêtes.

J'évitai d'entrer dans le château de Laufen qui était

à quelques pas au-dessus. Il y avait là des êtres qui pensaient et je cherchais l'isolement. D'ailleurs je n'y aurais plus trouvé l'artiste qui avait fait de cette demeure un atelier d'où il pouvait reproduire à son aise les merveilleuses formes et les teintes indéfinissables des flots et des nuées. Je m'en retournais lentement à travers les sentiers tortueux. J'avais peine à les quitter. Dans ces ombrages solitaires mon âme trouvait un asile paisible. Pourquoi ne pouvais-je y rester ?

VIII

Des bouquets aux mille couleurs, des guirlandes longues et épaisses cachent les meubles et les murs de l'appartement. C'est jour de fête. On me rappelle ainsi un anniversaire que j'avais oublié. Cependant mon âme est profondément triste. Ces fleurs si belles, où perle encore la rosée, et cette verdure fraîche, me blessent, comme les rayons trop vifs du soleil sont pénibles à l'œil malade. Le cœur se gonfle s'il est seul à souffrir au sein d'une scène de joie. Oh ! combien les larmes intérieures ont d'amertume alors que les lèvres sont forcées de sourire ! Aussi je me sens

pressée de prendre ma cithare, que je place sur la grande table ronde, dont l'héliotrope et le jasmin blanc couvrent les bords. Je joue longtemps, oublieuse du présent, oublieuse de l'avenir. Je chante la douleur, cette douleur qui vibre en nous ainsi que les cordes résonnent sous les doigts. Mes accords deviennent par la suite plus doux, pareils aux souffles embaumés des nuits de l'Orient. Je chante l'amour de la patrie ; la terre de mes pères ; le jardin où reposera ma cendre. Comme ils sont encore déchirants ces hymnes qui s'exhalent de mon âme ! — Lorsqu'enfin la lassitude fait trainer ma main sur les cordes sonores.... je m'arrête — et le son retentit un instant. Mon coude s'appuie sur les roses que j'écrase. Ma pensée s'élançe bientôt des bords de l'Ister au sommet des glaciers. — Je crois entendre murmurer tout bas un nom qui réveille aussitôt mon intelligence. Le souvenir de Muller se présente alors à mon esprit. N'a-t-il pas lui aussi exalté l'amour de la patrie ? N'a-t-il pas aussi désiré pour son pays une vie nouvelle ? N'a-t-il pas raconté sa gloire à tous les échos des Alpes ?

Ce grand historien naquit à Schaffhouse en 1752¹.

¹ Pour la biographie des grands hommes nous avons suivi la méthode recommandée par les *Débats* à propos de l'ouvrage de M. de Loménie sur Beaumarchais : « Ce livre a un autre mérite qui me semble aussi une grande chance de succès. C'est, comme le dit l'auteur lui-même dans sa préface, « une de ces biographies détaillées

Son père était membre du clergé et enseignait l'hébreu au collège de la ville. On l'estimait généralement à cause de ses vertus et de la profondeur de son savoir. La gravité un peu sérieuse du pasteur était adoucie par la bonté indulgente et gracieuse de sa femme¹. Plusieurs personnages éminents de la Suisse ont subi l'heureuse influence de leur mère. Les femmes de ce pays se distinguent par l'élévation de leurs idées et par un goût décidé pour l'instruction. Elles attachent moins d'importance aux frivoles succès du monde qu'à la considération légitime qu'assure un esprit cultivé et supérieur aux petites gens qui absorbent l'oisive activité² des salons. La mère de Muller était douée d'une vive intelligence, que les soins assidus qu'elle donnait à son ménage ne l'empêchaient pas de développer. Ses deux fils se montrèrent dignes d'elle. Quoique Georges Muller n'eût pas les talents éminents de l'illustre historien de la Confédération, il occupa une

« et approfondies à la manière anglaise, où les citations se mêlent au récit pour l'éclairer et le justifier, » genre déjà ancien en Angleterre, et que nous devrions bien entre autres choses emprunter à nos voisins et alliés. » (Guil. GUIZOT, *Débats* de janvier 1856).

¹ « J.-G. Muller avait épousé Anne-Marie Schoop, femme distinguée par son esprit et son excellent caractère, et qui eut la principale et la plus heureuse influence sur le développement moral et intellectuel de son fils. » (*Vie de Muller*, écrite par lui-même, dans *Selbstbiographien jetzt lebender Berliner Gelehrten*, Berlin 1806.)

² Gratis anhelans, dit PHÈDRE, dans une de ses fables.

place distinguée parmi les célébrités de son époque.

La vocation de Jean se révéla de bonne heure¹. Son grand-père maternel, pasteur à Schaffhouse, possédait de précieux documents relatifs à l'histoire de la Suisse. Il les lui faisait souvent voir et lui expliquait une collection de gravures. Les relations du vieillard et de l'enfant avaient quelque chose de naïf et de touchant². « Muller passa auprès de son aïeul les moments les plus doux de son enfance, et lui dut cette disposition invincible au bonheur et à la bienveillance que la triste expérience d'un âge plus mûr n'a pu détruire dans son cœur³. »

Quand on le menait chez son grand-père, il le suivait dans la bibliothèque où Jean Schoop lui montrait toutes sortes de volumes poudreux : « Jean, disait-il, j'ai écrit tout cela pour toi ; je te le donne ; aies-en bien soin et lis-le avec attention. » — « Grand-papa, répondit l'enfant, je veux aussi écrire un pa-

¹ « Le goût de l'histoire était presque né avec Muller. » (*Vie de Muller, écrite par lui-même.*)

² « Muller n'eut pas moins d'obligation (il vient de parler de sa mère) à son grand-père maternel, Jean Schoop, ecclésiastique qui joignait à des vertus dignes des anciens temps, la gaieté la plus franche et la bonté la plus aimable..... Il avait fait des collections très-volumineuses de documents et de chroniques relatives à l'histoire de la Suisse, et il avait donné de bonne heure à son petit-fils un vif intérêt pour sa science favorite. » (*Vie de Muller écrite par lui-même.*)

³ *Vie de Muller, écrite par lui-même.*

reil livre. » — Quelle joie eût été celle du vieillard, s'il avait pu croire que cette naïve résolution annonçât l'éloquent historien de la vieille Helvétie !

Du reste, un œil attentif pouvait apercevoir déjà dans Muller les lueurs spontanées d'une remarquable intelligence. — A cinq ans, il assistait aux noces d'un de ses parents. Il monta sur un banc, et raconta d'une manière si dramatique un trait d'histoire, que peu à peu tous les convives se groupèrent autour de lui et l'écoutèrent avec ravissement. A neuf ans, « il avait essayé d'écrire l'histoire de sa ville natale¹. » Les épisodes de la Bible lui faisaient la même impression qu'à Zwingli. Y a-t-il, en effet, rien de plus saisissant que le drame magnifique contenu dans les Livres saints, qui commence avec la création et qui ne finit qu'avec le temps au sein de l'éternité? Ces grands événements laissèrent dans l'esprit de l'enfant une trace qui ne s'est jamais effacée. A l'âge de douze² à quatorze ans, assis près du poêle, entre son frère et sa sœur, Marie-Madeleine, il leur exposait

¹ *Vie de Muller, écrite par lui-même.* — « Il lut ensuite l'ouvrage clairement et agréablement écrit de Hubner sur les quatres principales monarchies, et le sut bientôt par cœur. »

² A cette époque de sa vie il faisait aussi sur l'histoire profane des travaux prodigieux pour son âge : « Dans sa douzième année, il fit son premier essai de critique historique en s'imposant la tâche laborieuse de concilier les différents systèmes chronologiques de Calvisius, d'Usher et du Père Pétan. » (*Vie de Muller, écrite par lui-même.*)

les scènes sublimes de l'Ancien et du Nouveau Testament. C'est ainsi que l'étude du plus poétique et du plus vivant de tous les livres, lui donna ce sentiment profond de la réalité qui se révèle partout dans ses belles peintures de la Suisse primitive, dans le récit des batailles épiques livrées par les Confédérés aux redoutables armées de l'aristocratie autrichienne. Combien d'intelligences du premier ordre ont puisé aux sources de l'Écriture ! Sans parler des Pères, Dante, Milton, Bossuet, Zwingli, Pascal, Calvin, Jean de Muller, n'ont-ils pas été tous formés à cette école ?

Quand, à sept ans, le jeune Muller entra au collège, il ne goûta pas autant le catéchisme de Heidelberg que l'Évangile. « Les années qui succédèrent à celles du premier âge furent moins heureuses pour lui. Il les passa sous la férule d'un régent sévère, qui l'obligeait avec rigueur d'apprendre par cœur le catéchisme de Heidelberg, le vocabulaire latin de Cellarius, et l'ouvrage de Baumeister sur les définitions de Wolf, que personne ne s'embarrassait de lui expliquer ; aussi le maître se plaignait-il amèrement de l'inapplication et de l'indocilité de son élève. Ce dernier n'avait de goût que pour l'étude de l'histoire¹. » — Son unique récréation, fort différente des distrac-

¹ *Vie de Muller, écrite par lui-même.*

tions ordinaires, consistait uniquement à raconter à ses amis les belles traditions du désert, telles qu'elles sont rapportées dans l'Ancien Testament, ou les bienfaits et les souffrances du Rédempteur. Il s'appliquait avec la même ardeur à la connaissance de l'histoire profane : il lisait jusqu'à dix fois des ouvrages historiques longs et arides. Sa mémoire était si prodigieuse qu'il retint les dates de l'avènement et de la mort de tous les souverains des quatre grandes monarchies universelles et des États européens, ainsi que le nom des bourgmestres et des chefs de l'Église de Schaffhouse. « Mais ce fut seulement à l'âge de treize ans, à l'époque la plus pénible de sa vie de collège, qu'il fit connaissance plus particulièrement avec les classiques romains. Il les comprit très-vite, et cette lecture, à laquelle il se livrait avec passion et à la dérobée, fut l'étincelle électrique qui alluma dès lors dans son âme un enthousiasme ardent et religieux pour les grands hommes et pour la liberté ¹ ! »

Il quitta le collège pour entrer au gymnase², où l'on faisait les études qui préparaient à l'université. Un hasard heureux lui procura l'avantage de recevoir seul, pendant deux ans, les leçons de plusieurs maîtres habiles. Il travaillait alors, pour mieux en

¹ *Vie de Muller, écrite par lui-même.*

² *Collegium humanitatis.*

profiter, depuis quatre heures du matin jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Ses parents le destinaient à l'état ecclésiastique. « Il ne répugnait point à suivre le plan de son père... Il se sentait attiré vers la théologie par l'onction et la sublimité de l'Écriture sainte, qui en est le fondement, par la vaste érudition qu'exigent l'interprétation et la défense de ces livres antiques, par les grands noms qu'offre l'histoire de l'Église, et enfin par l'exemple de Mosheim, homme excellent et savant profond, qu'il s'était proposé pour modèle ¹. »

Ce fut dans ces dispositions qu'il partit pour l'université de Gœttingue, où enseignaient alors des hommes d'une célébrité européenne, tels que Heyne et Jean-David Michaelis. Là il entreprit une histoire abrégée des martyrs dont s'honore avec tant de raison la primitive Église. C'était un sujet séduisant pour un écrivain qui unissait à un véritable talent dramatique la prodigieuse patience que nécessitent les longues recherches. Le grand nombre de documents évidemment mythologiques qui lui tombèrent sous la main, le dégoûtèrent de ce travail : « Pour ma part, écrivait-il à son frère, je ne consentirais pas pour tout l'or du monde à écrire un mensonge, ou à soutenir des propositions avancées, non parce qu'elles sont vraies,

¹ *Vie de Muller, écrite par lui-même.*

mais parce qu'elles sont anciennes et généralement admises. Jamais homme ne verra ma plume consacrer une fausseté : cela ôte à l'écrivain son crédit, fortifie les préjugés enracinés dans le monde, retarde le règne de la vérité, et n'est après tout que déloyauté et que fraude¹. »

Plus d'un littérateur contemporain ferait bien de méditer ces belles maximes.

Pendant que Muller étudiait à Gœttingue, un homme qui exerçait sur lui un grand ascendant, mais qui était très-hostile à la démocratie, essaya de détacher son cœur de sa patrie. Son père combattit heureusement les préventions qui commençaient à prendre racine dans son esprit. L'amour de la terre natale se réveilla en lui avec une nouvelle ardeur : « Si la Providence n'en ordonne pas autrement, écrivait-il à ses parents, je coulerai mes jours avec vous au sein de la patrie, tranquille, heureux, honnête, aimé par des amis vertueux. Plutôt manger du pain noir trempé dans de l'eau, que de commettre une seule action indigne de la noblesse de notre âme². »

Un homme qui montrait tant de zèle pour s'instruire, devait trouver dans ses professeurs des amis

¹ Lettre du 11 mars 1770, traduct. de Charles Monnard. — Les lettres de Muller à sa famille sont réunies dans les tomes IV, V, VI et VII de ses œuvres complètes.

² Lettre du 23 décembre 1770, trad. par Charles Monnard.

dévoués. Il parle avec un véritable charme des relations qu'il avait avec eux. « Miller possède toute mon âme et moi la sienne. Je passe ces jours chauds et agréables presque continuellement dans son beau jardin contigu à sa maison, sur les bords de la Leine murmurante, dans une contrée poétique, au milieu d'arbres chargés de fruits et sous de charmants ombrages. Là, j'apprends de lui la philosophie de la vie, cet art sublime sur lequel on écrit tant de choses et qu'on connaît si peu.... Et combien sont instructives mes relations intimes avec un Walch et un Schlözer ! Ma vénération pour l'incomparable chancelier de Mosheim ne s'est point affaiblie ¹. »

C'est à la fin de cette année 1770, que Muller débuta dans sa carrière d'écrivain. Il venait de composer une *Esquisse de l'histoire ecclésiastique* jusqu'au neuvième siècle, et une *Histoire des ordres monastiques*. Ces deux ouvrages n'ont jamais vu le jour. Mais il avait perdu son enthousiasme pour les études théologiques. Il nous apprend lui-même que les progrès de l'exégèse hardie que Semler avait mise à la mode contribuèrent à changer la direction de ses idées.

Il raconte cette transformation avec quelque candeur² : « On commençait à revenir des illusions de

¹ Lettre du 7 octobre 1770, trad. du docteur Ch. Monnard.

² Il faut lire, dans une lettre du 16 juin 1774, une curieuse appréciation des travaux de Semler qu'il appelle « un homme immortel, mais singulier et novateur. »

la méthode argumentative de Wolf, et à adopter une nouvelle manière d'envisager et d'établir les dogmes théologiques. On usait encore de cette méthode nouvelle avec quelque circonspection ; mais il est peu encourageant pour un jeune officier du génie, chargé de la défense d'une place, de s'en voir montrer toutes les brèches, et d'entendre les gens du métier mettre en question s'il ne serait pas à propos d'en démolir les fortifications. Joignez à cela les leçons de Jean-David Michaelis, homme d'esprit d'ailleurs, et très-savant, mais qui, par sa manière burlesque de traduire et de commenter les poèmes des sages et des inspirés du peuple hébreu, en rendit pour quelque temps la lecture insoutenable à son disciple. Enfin Schlözer ramena celui-ci à la muse pour laquelle il était né¹. »

Muller fit ses adieux à la théologie en publiant une dissertation où il prouvait « que l'Église n'avait rien à craindre², bien résolu, quant à lui, à demeurer pour le moment étranger à ses affaires³. »

Comme son cours d'études universitaires finissait avec l'automne de 1771, il manifesta l'intention de le prolonger, intention que ses parents n'approuvèrent pas : « Mes motifs, pour demeurer encore à Gœttingue,

¹ *Vie de Muller, écrite par lui-même.*

² *Christo rege, nihil esse Ecclesiæ metuendum.* Gœttingue, 1770.

³ *Vie de Muller, écrite par lui-même.*

leur écrivait-il, étaient la conscience du grave devoir imposé à l'administrateur des talents que la nature confie ; le désir sans bornes d'étendre la sphère de mon activité pour servir le Dieu à qui je dois tout. Outre les devoirs de ma future profession, je désirerais en accomplir un d'un autre ordre, servir l'Église, l'humanité, les générations futures par des écrits. » Après avoir cité les grands travaux des professeurs célèbres que possédait alors l'Allemagne, il ajoute qu'il trouve aussi dans les esprits éminents de la Suisse des modèles qu'il sera heureux d'imiter ¹.

De retour à Schaffhouse, Muller acheva son ouvrage sur la guerre des Cimbres² ; il commença à rassembler des matériaux pour l'histoire de la Suisse, et devint le collaborateur actif des hommes de lettres qui publiaient à Berlin la *Bibliothèque germanique universelle*³. Le gouvernement de Schaffhouse voulant récompenser son zèle et ses talents, le nomma, à l'âge de vingt ans, professeur de grec. S'il trouva dans sa ville natale des envieux qui le poursuivaient de leurs mesquines persécutions, il en fut amplement dédommagé par la sympathie et l'estime des hommes les plus distingués de la Suisse, tels que Bodmer, Gessner, Haller, Lavater. Ce dernier écrivait un jour à

¹ Lettre du 14 avril 1771.

² *Bellum Cimbricum*. Zurich, 1772.

³ *Allgemeine deutsche Bibliothek*.

son ami Spalding : « Muller est un *monstrum eruditionis*, de vingt ans. Il a le meilleur cœur, mais il est tranchant et hardi, la plume à la main. Il possède le génie de l'histoire... Sa mémoire paraît presque surhumaine. »

Muller employait exclusivement ses grandes facultés à étudier les annales de son pays. Son petit cabinet d'étude était encombré de chroniques, de manuscrits, de chartes, de toutes sortes de renseignements. A cette époque, il rendait compte à un ami du plan d'une *Histoire de la nation suisse*, que le libraire Gebauer lui avait demandée. On trouve dans cette lettre de vastes projets et un sentiment patriotique qu'on ne saurait trop admirer : « Personne, que je sache, dit-il, n'a compris dans un abrégé de notre histoire celle de la civilisation, du commerce, de l'agriculture et des arts. Le premier qui le tentera, laissera subsister à côté de lacunes bien des erreurs. Tout mon désir, en écrivant une histoire de ce genre, serait de faire naître de nouvelles idées chez les amis de nos annales helvétiques, et d'en exciter quelques-uns à composer une histoire pragmatique de notre patrie, en dépit d'innombrables obstacles pour enterrer dans la nuit de l'oubli tous les anciens travaux et le mien. J'aimerais aussi à raconter ce qu'un Suisse ignorant, ou du moins peu instruit en histoire, devrait connaître des actions de ses pères ; j'aimerais à réveiller dans bien des cœurs

le patriotisme presque éteint, à inspirer des actions dignes des fils de Tell, et à remplir nos compatriotes de l'enthousiasme des grandes pensées¹. » Les réflexions qu'il ajoutait deviendront un jour le point de départ d'une nouvelle méthode historique, dont on se servira quand un esprit vraiment chrétien et vraiment libéral aura délivré complètement les intelligences des préjugés du moyen âge.

« La tourbe des historiens, disait-il, n'estime digne de mémoire que les actions bruyantes, les massacres, les dévastations, et, en général, les folies de l'esprit humain. Peut-être est-ce par sympathie? Il me semblerait plus utile au patriotisme et à la vertu de nos concitoyens de mettre en lumière les mérites modestes. Le fondateur de la première école dans un pays est plus grand que le conquérant de la première province². »

La contemplation des scènes imposantes de l'histoire à laquelle il se livrait enthousiasmait l'écrivain de plus en plus :

« Le spectacle des grands mouvements de la société me ravit, m'enflamme du désir de les peindre, et de traverser les âges lointains avec les ombres des héros et de leurs poètes; cette pensée me fait oublier

¹ Lettre du 20 décembre 1771, traduite par le docteur Charles Monnard.

² Lettre du 6 janvier 1771, trad. Monnard.

toute considération personnelle, titres et revenus. Celui qui n'est pas appelé à une vie digne de l'histoire, doit du moins écrire l'histoire d'une manière digne de ses lecteurs¹. »

La *Société helvétique*, fondée en 1761, s'assemblait alors chaque année à Schinznach, près de Habsburg. Ce fut là que Muller rencontra, le 9 mai 1773, Charles-Victor de Bonstetten, qui joignait à une imagination brillante une instruction étendue, une âme élevée et sensible. Muller et Bonstetten devinrent bientôt intimes.—Les *Lettres d'un jeune savant à son ami*, publiées en 1802, sont un noble monument élevé à cette amitié. On y trouve ce feu de la jeunesse que la vie des cours devait, hélas ! trop tôt refroidir : « J'ai longtemps, écrivait Muller, souhaité le commerce d'un ami de la sagesse, qui, à peu près de mon âge, parcourt la même carrière que moi, et dans le sein duquel je puisse répandre avec abandon mes projets et mes réflexions concernant la patrie, la science et l'humanité. L'Arabe errant dans les déserts d'Irak soupire moins ardemment après une source rafraîchissante, que je n'ai soupiré, ô mon ami, après un être qui vous ressemblât... Que nos lettres, connues de nous seuls, nous offrent l'image fidèle de nos cœurs ; retraçons-y nos vertus et nos défauts, nos

¹ Lettres à Gleim.

pensées encore obscures, nos projets encore imparfaits¹... »

Muller, s'empresant d'exécuter son programme, consulte son ami sur l'étude de la langue française : « Cette langue, dit-il, est celle que je préfère... Si je savais bien le français, il deviendrait pour moi ce qu'il est pour le grand Frédéric. L'énergique concision de la langue anglaise, l'harmonie douce et musicale de l'italienne, ont moins de charme pour moi que la langue universellement parlée depuis la Normandie jusqu'à Focchiani², qui est devenue de nos jours celle du monde civilisé, et qui s'accorde si bien avec le pli de mon caractère³. » Les prédilections de Muller étaient tournées du côté de la France. Il y aurait volontiers cherché une position. Mais l'intolérance sauvage, qui était alors l'esprit de la législation française, lui fermait toutes les carrières. Il alla donc s'établir chez Bonstetten, à sa maison de campagne située à Valleyres, près d'Orbe, dans le pays de Vaud. Là il se livra avec enthousiasme à son admiration pour la nature. Cette contemplation pieuse ne l'arrachait pas cependant aux projets qu'il voulait réaliser dans l'intérêt de la Suisse et de l'humanité. Peu d'études

¹ *Lettres de Jean de Muller à ses amis Bonstetten et Gleim*, trad. anonyme, Lettre du 14 mai 1773.

² Ville de Valaquie.

³ Lettre du 19 mai 1773.

offrent autant d'attrait que le développement intérieur de ce grand écrivain. — Il sut s'élever chaque jour vers l'idéal, tant qu'il vécut sur le sol de sa patrie. Les instincts généreux et libres de l'Helvétie s'épanouissaient dans son âme; il sentait qu'il avait des devoirs immenses, dont il ne pouvait décliner la responsabilité; il ne songeait qu'à sa vocation, et aux moyens d'atteindre le but que lui indiquaient des instincts sublimes : « Je n'aspire pas, disait-il à sa sœur, à la félicité vulgaire de la multitude, mais à celle qui est réelle, qui consiste dans le perfectionnement moral, dans l'amitié, dans les bonnes actions. Que Dieu nous laisse vivre assez, vous et moi, et vous aurez un frère qui s'efforcera de s'élever au-dessus du commun des hommes par sa sagesse et son mérite, pour le bonheur de la postérité et pour son propre honneur. Je sens trop ce qui me manque pour m'enorgueillir; mais je me réjouis de le sentir et de connaître les moyens d'y remédier¹. »

Dans l'intérêt de sa vocation d'historien, Muller éprouvait le besoin d'acquérir une expérience plus complète des hommes et des choses. Il voulut se rendre dans celle des cités de l'Helvétie où l'activité scientifique et littéraire avait alors le plus de développement. Il proposa donc sa démission au Petit Conseil de

¹ Lettre d'octobre 1773, trad. du docteur Charles Monnard.

Schaffhouse, le 14 janvier 1774, en manifestant l'intention de se dévouer à l'histoire de son pays : « Un livre d'histoire, disait-il, écrit sans une connaissance approfondie du droit, n'est qu'une gazette politique ; une histoire appuyée sur des vues juridiques, mais sans connaissance des droits généraux de l'humanité, n'est qu'un *species facti* ; une appréciation juste et rigoureuse de la politique et des droits, sans la connaissance des hommes, de leurs mobiles, de leurs passions, est une chose impossible. Des livres riches de toutes ces qualités, mais sans lumière, sans vivacité, ni beauté du style, sont, pour la plupart des lecteurs, un trésor caché. Pour ne rien dire des autres écrivains, je n'oserai jamais, sans une connaissance exacte des hommes, de leurs droits, de leurs mœurs et de leurs langues, me croire capable de rendre, selon mon désir, des services éminents à ma patrie et aux peuples étrangers. » Muller obtint l'approbation des magistrats de sa ville natale, qui lui accordèrent la marque la plus flatteuse de leur estime, en lui conservant sa chaire et en lui donnant un suppléant.

Il partit donc pour Genève, où il devint précepteur des fils du conseiller d'Etat Tronchin-Calandrini, « homme également estimable par son caractère et par son esprit¹. » Sa maison était le rendez-vous

¹ *Vie de Muller, écrite par lui-même, traduct. anonyme.*

des savants, des gens de lettres, des étrangers de distinction, des dames instruites, dont le nombre est si grand dans cette cité studieuse. Muller voyait chez Tronchin le célèbre B. de Saussure, si connu par ses excursions dans les Alpes, et Charles Bonnet, qui cultiva avec le même succès la théologie, la philosophie et les sciences naturelles. Il passait souvent des journées entières dans la maison de campagne de Bonnet, à Genthod. Là, il s'occupait d'histoire naturelle et de philosophie, sous la direction de l'illustre auteur des *Considérations sur le christianisme*.

« Mon lac est le premier ¹, » s'écria-t-il, et sur la rive opposée de ce lac habite de tous les philosophes celui qui, peut-être, allie le mieux la bienveillance envers les hommes et l'aménité des mœurs à une rare sagacité. Et cet auteur de l'*Essai analytique* connaît notre histoire comme s'il voulait l'écrire. Il me traite comme un fils ². »

Les grandes connaissances que Muller acquérait chaque jour ne lui faisaient pas perdre le sentiment de l'égalité républicaine. « Nos domestiques m'affectionnent, habitué que je suis à ne mépriser personne, les gens du peuple moins que d'autres; c'est pour cela que je me trouvais si bien dans les petits cantons... Nous sommes les enfants du même Dieu, et

¹ Vers de Voltaire.

² Lettres à Fussli, 13 mai 1774, trad. du docteur Ch. Monnard.

je regarde l'orgueil comme un des plus grands fléaux de l'humanité¹. » Faut-il s'étonner que de pareils sentiments dictassent à Muller des accents dignes de la libre Helvétie : « J'entre aujourd'hui dans ma vingt-quatrième année, écrivait-il à ses parents ; c'est un éloquent appel à redoubler d'application au travail, et d'efforts, pour me rendre utile à ma patrie. Quand on a journellement devant les yeux, dans l'histoire du genre humain, les grandes et brillantes actions d'esprits nobles et vertueux, il faudrait que l'âme fût bien basse, bien vile, sans aucun ressort, pour n'être pas entraînée à imiter ces grandes choses. Je vous avouerai sans détour que, pendant quelque temps, j'ai regardé d'un œil indifférent le danger des républiques, et que j'aurais préféré le service d'un prince au triste service d'une patrie faible et malade. Mais la vue des perfidies et des injustices révolte tous mes sentiments ; quand je considère les leçons et les exemples des Grecs, des Romains, et particulièrement des Anglais, je trouve plus loyal et plus glorieux de demeurer fidèle à la vérité, à la vertu, à la liberté, même dans ces temps où on les bannit de l'Europe ; de servir la patrie aussi longtemps que possible de ses conseils et de sa vie, jusqu'au jour de sa ruine, que de chercher la liberté sur des rives étrangères. Les annales de la Suisse m'in-

¹ Lettre du 31 août 1774, trad. du docteur Ch. Monnard.

téressent dans l'intérêt public ; l'histoire et la philosophie m'enseignent les prérogatives de la vertu et de la liberté et le vrai chemin du bonheur¹. »

Muller « avoue n'avoir jamais eu ni beaucoup de goût, ni beaucoup de talent pour l'éducation². » Il ne tarda donc pas à se dégoûter de ses fonctions de précepteur, et, au mois d'avril 1775, il se retira chez un Américain, nommé Francis Kinloch : « Les deux amis fixèrent leur séjour sur le coteau de Chambézy, dans une maison de campagne modeste, mais qui leur offrait l'aspect magnifique des Alpes, du lac Léman, et de la riche culture de ses belles rives. Ils passèrent dans cette douce situation près d'un an et demi, jouissant des chefs-d'œuvre de l'esprit humain, de la société journalière de Bonnet, souvent de celle de Voltaire³. » Muller employait le loisir dont il disposait à s'occuper avec activité de l'histoire de la nation helvétique : il recevait de différents côtés une quantité prodigieuse de documents. « Jamais, écrivait-il, je n'ai travaillé avec autant d'ardeur et de succès, cinq ou six heures de suite, que depuis que je m'occupe de l'histoire de la Suisse. Je compare avec les mœurs, les constitutions et les révolutions des autres peuples, l'origine de l'indépendance et des révolutions de ce

¹ Lettre du 3 janvier 1775, trad. du docteur Ch. Monnard.

² *Vie de Muller, écrite par lui-même.*

³ *Vie de Muller, écrite par lui-même, trad. anonyme.*

peuple libre ;... je cherche à raconter son histoire avec clarté, avec exactitude, sans enthousiasme, d'une manière intéressante pour les étrangers, instructive pour la postérité, à l'honneur et à la consolation du genre humain et de notre nation, afin que son nom soit encore honoré lorsque ses constitutions, ainsi que les autres républiques, auront été toutes englouties par le despotisme qui les menace ¹. » — « Mon histoire helvétique, écrit-il un an plus tard, avance à grands pas. Mon cœur devient capable de nobles sentiments, c'est là le résultat des sciences. Elles m'enflamment du désir de rendre à la patrie, ou à qui m'en fournira la meilleure occasion, des services tels que ma vie ne se perde pas en écume, comme le Staubbach, ou dans les sables, comme le Rhin, mais qu'elle féconde le champ des sciences par de bons principes et le champ de l'histoire par de bons exemples ². »

Les troubles de l'Amérique séparèrent les deux amis. Muller passa l'hiver dans la maison de Bonnet, « également heureux, et quand il se livrait tout entier à son travail sur l'histoire des Suisses, et quand Bonnet venait l'interrompre pour l'associer à ses recherches et à ses expériences sur l'histoire naturelle, à ses sublimes théories, à ses contemplations poétiques ³. » Il

¹ Lettre du 13 mai 1774, trad. du docteur Charles Monnard.

² Lettre de décembre 1773, trad. du docteur Ch. Monnard.

³ *Vie de Muller, écrite par lui-même*, traduct. anonymc.

donne dans une de ses lettres des détails plus étendus sur le genre de vie qu'il menait. Rien n'est plus intéressant que d'étudier les grands hommes dans ces correspondances intimes, où leur âme s'épanche tout entière sans préoccupation ni des contemporains ni de la postérité. « Comme les premiers moments après le réveil ne sont pas ceux où l'esprit a le plus de vivacité, je les emploie à extraire divers auteurs qui ont écrit sur l'histoire... Après le café, je ferme tous mes livres, je me promène dans le jardin, ou dans ma chambre quand il pleut, et je médite sur l'histoire. Je m'attache dans tous mes extraits aux principes de la liberté et du bien public; je m'efforce de les exprimer avec gravité... Mon seul but est le désir de transmettre un renom honorable à la postérité, et de le mériter en propageant la vérité et la vertu. Ce travail ennoblit journellement mon âme; il me rend indifférent à l'objet des vœux ordinaires de tous les hommes, et fortifie en moi le mépris de ce qui éloigne de ce but... Je ne demande pour moi-même que l'indépendance, le plus grand bien de l'homme¹. »

Ses études lui laissaient si peu de loisir que, malgré la proximité de Genève, il passait plusieurs mois sans y aller². — Ces travaux n'étaient pas pure-

¹ Lettre du 24 octobre 1776; trad. du docteur Ch. Monnard.

² Lettre du 11 mars 1777.

ment scientifiques. Il savait qu'un historien accompli doit unir à des recherches approfondies la perfection de la forme, et que le style peut seul assurer aux ouvrages de l'esprit l'empire et la durée. « Une chose que je dois et veux apprendre, c'est le grand art de parler et d'écrire, qui entraîne tout, subjugué tout, persuade tout, auquel personne ne résiste, et dont l'homme dispose à sa guise, comme Jupiter de la foudre¹. » — « Rousseau m'enseigne une seule mais une grande vérité, à laquelle j'avais trop peu réfléchi, c'est l'importance et la toute-puissance de la parole. Ne voit-il pas l'Europe entière, ses concitoyens exceptés, prosternée devant lui, l'écouter avec transport, l'admirer jusqu'à l'adoration, et pourquoi ? Parce que l'instrument de l'éloquence est dans sa main comme la foudre dans celle de Jupiter. Ne pourrais-je m'emparer aussi de cet instrument magique ? Depuis l'irruption des barbares jusqu'à Erasme, on a bégayé ; depuis Erasme jusqu'à Leibnitz, on a écrit ; depuis Leibnitz et Voltaire jusqu'à présent, on a raisonné ; eh bien ! moi, je parlerai ! La nature est si éloquente dans nos Alpes ! Le tonnerre roule entre leurs vastes cimes, et des cantons entiers s'ébranlent à sa voix ; le Rhin et le Rhône jaillissent de leurs entrailles, et se précipitant du haut de nos rochers vont arroser la

¹ Lettre de décembre 1775, trad. du docteur Ch. Monnard.

Belgique et la Germanie; et nous, mon ami, nous, environnés de ces scènes imposantes, notre langage, celui même de nos écrivains les plus célèbres, semblable à la cascade du Staubbach, n'est qu'une poussière brillante qui éblouit sans entraîner. Non loin de ma ville natale, le Rhin passe sur des rochers de 80 pieds de hauteur, et tombe tout entier de leur cime. Au lever du soleil, ses eaux brisées en écume brillent de toutes les nuances de l'arc-en-ciel, rien ne résiste à leur violence; poissons, bateaux, tout ce qui s'en approche est entraîné. Le voyageur étonné s'avance avec frayeur, et saisi de vertige, il recule. Chute de Lauffen! que votre souvenir soit pour moi un des bienfaits de ma patrie! Enseignez-moi par intuition ce que Cicéron et Quintilien ont essayé de m'apprendre par leurs préceptes: ce que doit être l'éloquence¹!»

Son frère lui ayant reproché la lenteur avec laquelle il s'occupait de son ouvrage, il lui fit cette réponse bien digne d'être pesée par les écrivains de nos jours: « Comme ce livre fera dès son apparition quelque sensation à cause de certains chapitres, il faut que je le connaisse bien de tous les côtés. Il ne s'y trouve pas un chapitre que je n'aie retravaillé cinq ou six fois, ni une seule phrase qui ne m'ait coûté plu-

¹ *Lettres de Bonstetten*, trad. anonyme, décembre 1775.

sieurs promenades dans ma chambre¹. » Il ne faut pas croire que ce travail obstiné lui fut pénible le moins du monde. On éprouve, en effet, un grand bonheur à quitter les régions de la vie vulgaire, pour vivre sur les hauteurs dans la sereine atmosphère de la philosophie,

Edita doctrina sapientum templa serena².

« L'amour de la science, disait-il, me rend plus heureux que tout l'or du monde, et je trouverai jusqu'à la fin de ma vie mon bonheur dans l'étude.... Je préfère à tout mes sciences bien-aimées, délicieuse nourriture de l'esprit, dans la solitude et dans la société, compagnie toujours agréable de tout ce qui fut beau, bon et grand. Ajoutez-y l'espoir vraisemblable d'acquérir par des écrits l'estime des hommes les plus sages et les plus considérés.... Je vous rappellerai, sans comparaison, mais comme exemple de la considération publique acquise à la vraie science, le grand Haller³... »

On ne saurait mieux comprendre quels travaux immenses exigent les études d'un historien qu'en se rendant compte des détails de la vie de Muller. Il pen-

¹ Lettre du 10 juin 1777, trad. du docteur Ch. Monnard.

² LUCRÈCE, *De natura rerum*.

³ Lettre du 10 juillet 1778, trad. du docteur Ch. Monnard.

sait que la connaissance, même approfondie, des livres n'est pas suffisante pour bien apprécier les grands mouvements de l'humanité. Il est difficile de se faire une idée des différences prodigieuses qu'un examen attentif parvient à constater dans les différentes variétés de notre espèce. L'homme subit profondément l'influence du milieu dans lequel il se développe. Les premières impressions que nous recevons des objets extérieurs agissent tellement sur nous qu'elles deviennent inséparables de notre constitution morale. Ce fait explique pourquoi l'imagination des peuples du Nord ressemble si peu à celle des nations du midi. La poésie des races méridionales reflète, pour ainsi dire, la lumière de leur ciel. L'homme du Nord voit, au contraire, la vie par ses côtés sombres et désenchantés. Trouve-t-on dans la littérature de la Grèce rien qui ressemble à Shakspeare ou à Byron? Les poètes des régions septentrionales ne connaissent pas cet épanouissement de la vie, ce bonheur d'exister qui caractérisent la muse hellénique. Ces différences profondes existent nécessairement entre les hommes séparés par de lointaines distances. Mais, dans un pays comme la Suisse, l'influence des divers climats se fait sentir dans un rayon de quelques lieues; à cause de l'élévation plus ou moins grande du sol, de la hauteur, de l'éloignement ou du voisinage des chaînes de montagnes et d'une foule d'autres circonstances locales. Ainsi, en huit ou

dix heures de marche, on passe du climat de l'Espagne à celui de la Laponie ; on peut cueillir, dans l'espace d'une demi-journée, des plantes qui croissent du 80^e au 40^e degré de latitude. Un historien qui veut se faire une idée exacte des populations helvétiques est donc obligé aux études les plus minutieuses. — Mais ces études ont un charme infini au milieu d'une nature si splendide qu'elle produit un éblouissement perpétuel. L'esprit de Muller était trop poétique pour n'en pas comprendre vivement toutes les beautés. Aussi aimait-il à vivre de la vie des Alpes, pleine d'émotions si douces, à s'élever jusqu'au sommet des monts qui se perdent dans les nuages, à s'enfoncer dans les plus sauvages vallées, et à contempler au bord des lacs d'azur les riants paysages qui se mirent dans leurs eaux limpides. En 1775, il fit avec Kinloch un voyage dans la Confédération. En 1777, «il accompagna Bonstetten sur le Jura, dans les Alpes, à travers des vallées inconnues et des cantons qui ont échappé à l'œil de l'observateur, et où cependant on peut trouver une foule d'observations à faire, qui jettent une grande lumière sur les traits primitifs du caractère national, et même sur l'histoire de la nation¹.»

¹ *Vie de Muller, écrite par lui-même.* — Comp. avec une lettre du 1^{er} septembre 1777.

Un mois après, les deux amis allèrent aux îles Borromées. « Tous mes voyages en Suisse entrent dans mon livre, » écrivait Muller¹. L'année suivante il visita encore Lucerne et les cantons primitifs : « J'avouerai, dit-il à cette occasion, que je ne me trouve jamais plus heureux et plus libre qu'auprès des habitants des Alpes qui ne connaissent que la nature². »

« Cependant comme on ne vit pas seulement d'idées, Muller sentit le besoin de prendre quelques mesures pour s'assurer un revenu³. » Il donna donc à Genève un cours public sur l'histoire universelle, qui devint la base du bel ouvrage qu'il a depuis publié sous ce titre. Le succès qu'il obtint l'encouragea encore à se livrer complètement aux travaux historiques. Il expose lui-même d'une manière très-intéressante les principes qui lui servaient de guides dans l'appréciation des événements : « Révéler dans la religion tout ce qu'elle a de pur, de touchant, de sublime ; maintenir avec fermeté tous les droits anciennement garantis comme l'ancre du repos et de la sûreté publiques ; tendre sans cesse au grand but de l'humanité, à son perfectionnement progressif, et croire fermement que les seuls moyens de l'opérer sont la plus grande liberté possible, en accord avec l'ordre et la justice, une at-

¹ Le 7 octobre 1777.

² Lettre du 4 septembre 1778 ; trad. du docteur Ch. Monnard.

³ *Vie de Muller, écrite par lui-même.*

tention constante à éclairer l'opinion publique, et l'amélioration sagement préparée des lois et de l'administration; combattre de tout son pouvoir les trois monstres ennemis de la liberté: l'anarchie, qui étant la privation de l'ordre ne saurait subsister longtemps; le despotisme, qui foule aux pieds les lois et porte en lui-même le germe de sa destruction; mais surtout l'excessive prépondérance en Europe d'une puissance particulière, genre de tyrannie qui serait la ruine de toutes les républiques, la mort de toutes les espérances de l'humanité, et dont l'établissement supprimerait ou amènerait l'avilissement le plus complet des peuples et l'oppression de tous les hommes doués de génie et de courage¹. »

Muller se proposait d'écrire l'histoire des trois derniers siècles, en se conformant à ce point de vue: « Mon unique but, dit-il, est le bien de la postérité. Or, comme la chute des républiques et l'établissement des grandes armées² a tout compromis en Europe, et que tout est perdu, il vaut la peine de consigner par quels accidents et par quelles fautes nous sommes tombés dans cet état; pour allumer dans toutes les

¹ *Vie de Muller, écrite par lui-même.*

² Muller signale très-bien l'incompatibilité des grandes armées et de la liberté. Les pays les plus libres du monde, la Suisse, les États-Unis et l'Angleterre n'ont que des milices ou des troupes peu nombreuses.

âmes susceptibles de ce sentiment, l'amour de la liberté, où qu'elle se trouve, afin que, dans l'ancien monde, les peuples libres tombent du moins avec honneur, et que, dans le nouveau, la liberté soit mieux défendue¹. »

Dix ans plus tard, le 14 juillet 1789, Muller devait saluer la renaissance de la liberté européenne, dont il parlait alors avec tant de découragement. Dans la société chrétienne, la liberté peut être vaincue, mais anéantie, jamais ! Les paroles par lesquelles Muller terminait son cours sont bien plus consolantes. Elles sont une exhortation à cette énergie virile qui peut sauver les nobles causes, même au milieu de difficultés qui semblent insurmontables : « Que résulte du cours de ces leçons ? qu'apprennent les vertus de Sparte et de Rome, la force des maximes dans la hiérarchie catholique, les rois de France, la nation anglaise, à Venise et à Berne ? que prouvent César et Frédéric?... **QUE LA DIRECTION CONSTANTE DE TOUTES LES FORCES DE L'ÂME VERS UN SEUL GRAND OBJET EST LE MOYEN INFALLIBLE ET UNIQUE D'EXÉCUTER LES GRANDES ACTIONS.** »

Muller ayant achevé son second cours, alla passer à Berne une partie de l'été de 1780 pour surveiller l'impression de la première partie de son *Histoire de*

¹ Lettre du 12 juillet 1779, trad. du docteur Ch. Monnard.

la *Confédération suisse*. Croira-t-on que la censure de l'aristocratie bernoise vit avec inquiétude la publication d'un ouvrage destiné à célébrer l'antique gloire du pays, et qu'il fut obligé de mettre sur le titre *Boston* au lieu de Berne? Un tel fait prouve assez que Condorcet n'exagérait rien quand il faisait, dans son *Eloge d'Euler*, un portrait spirituel des gouvernements aristocratiques de l'Helvétie dégénérée. « M. Euler était né chez une nation où tous les gouvernements conservent l'apparence et le langage des constitutions républicaines; où, malgré des distinctions plus réelles que celles qui séparent les premiers esclaves d'un despote du dernier de ses sujets, on a conservé soigneusement toutes les formes de l'égalité. »

Si le gouvernement bernois avait vu avec inquiétude la publication du livre de Muller, il fut accueilli avec la plus grande sympathie parmi les libres montagnards d'Uri, de Schwytz et d'Unterwald. Cinq ans après l'apparition de l'*Histoire de la Confédération*, Muller voyageait à pied dans les petits cantons. Il entra dans une maison de paysans pour avoir du lait. Une ruine qui dominait le village attira son attention. Il demanda au montagnard des détails sur l'histoire de ce manoir. Le pâtre répondit avec tant d'aplomb, que l'historien voulut savoir comment il était si bien informé: « Eh! répondit-il, ne trouve-t-on pas tout cela dans le livre de Muller de Schaffhouse? » Les éditions

de son ouvrage ne se répandirent pas moins dans les hameaux que dans les villes¹.

Au mois d'octobre 1780, Muller partit pour Berlin, afin « d'étudier de près la monarchie que le grand Frédéric avait élevée au-dessus d'elle-même². » L'historien de la Confédération, ébloui par la gloire de Frédéric, ne semblait apercevoir ni ses défauts, ni ses tendances despotiques. Dans ce voyage apparaît pour la première fois une faiblesse qui alla toujours se développant chez Muller. Sa vive imagination était fortement frappée, comme celle de Gibbon³, par le spectacle des grandeurs matérielles; son cœur était touché par les témoignages puérils de bienveillance que lui donnaient les princes. Il était alors hors d'état de voir l'égoïsme et les mauvaises passions des pouvoirs arbitraires. Il devint, avec le temps, tellement sensible aux marques d'estime que lui accordèrent les têtes couronnées, que de mesquines préoccupations de vanité remplacèrent dans son âme les nobles élans de sa jeunesse. Grande leçon pour ceux qui n'ont pas sa vaste intelligence, et qui se croient à l'abri des séductions des cours! L'atmosphère du servilisme finit par pénétrer les natures les plus indépendantes et les plus

¹ *Œuvres de Muller*, t. V, 23.

² *Vie de Muller, écrite par lui-même.*

³ GIBBON, *Histoire de la décadence de l'empire romain*, semble plus disposé à admirer Tamerlan (Timour-leng) que les martyrs chrétiens. Muller n'en était pas là.

fières. Combien n'a-t-on pas vu d'esprits du premier ordre préférer à leurs devoirs envers l'humanité et la vérité, quelques vains titres ou quelques cordons? Ceux qui sentent les obligations imposées par des dons exceptionnels, qui vivent uniquement pour la science et pour l'accomplissement du devoir, ont toujours été infiniment rares. Une vaste intelligence ne donne pas toujours un ferme caractère. L'histoire de l'humanité nous montre bien des imitateurs d'Erasme, et très-peu qui veulent, comme un Chrysostôme, un Huss, un Jérôme de Prague, un Zwingli, un Cyrille Lucar, se sacrifier à leurs convictions. La Suisse est, du reste, le pays de l'Europe où les hommes qui ont conformé leur vie à leurs principes ont été le plus nombreux. Il suffit de citer les noms de Zwingli, de Farel, de Viret, de Calvin, de Lavater, de Pestalozzi, d'Escher de la Linth, de Zschokke¹. Mais Muller ne sut pas comme eux conserver jusqu'au bout l'unité de sa vie. Il vint un jour où, mis perpétuellement en contact avec les petites passions et les incurables vanités des cours germaniques, il eut une peine singulière à concilier avec le service des princes ses idées libérales. Nous avons cité à dessein de longs fragments de sa correspondance, afin de montrer la grandeur et l'énergie des inspirations qu'il avait trouvées sur le sol de sa patrie.

¹ Tous n'étaient pas nés en Suisse mais y vivaient du moins.

Nous nous sommes arrêtée avec une complaisance involontaire sur ces éloquents confessions d'une jeunesse animée d'un saint amour de la science, de la justice et de la liberté. La tâche qui nous reste à accomplir est moins douce. Mais les faiblesses des grands hommes doivent nous instruire comme leurs vertus. L'histoire n'est pas à nos yeux une vaine fantasmagorie, c'est une perpétuelle leçon que nous fait le passé. Tâchons d'avoir devant les yeux les exemples de nos pères, sans participer à leurs erreurs et à leurs travers.

Plus d'une fois, en étudiant la seconde partie de la vie de Muller, nous avons songé à un autre historien de la Confédération, auquel ses écrits et son activité infatigables ont aussi mérité une juste célébrité. Henri Zschokke, quoique né dans un pays monarchique, s'affermir, à mesure qu'il vieillissait, dans un noble sentiment d'indépendance. Il fut à la fois un écrivain éminent et un digne citoyen de la libre Helvétie. Ces frivoles distinctions, qui captivèrent Muller, il sut les mépriser et les refuser. Ses actes devinrent un enseignement comme ses ouvrages, et la postérité trouvera plus de grandeur dans la fière existence du « bourgeois d'Argovie, » que dans la dépendance presque servile du « conseiller aulique. » Le temps met dans son impartialité toutes les choses à leur place véritable. Heureux l'homme qui, s'élevant au-dessus des préjugés de ceux

qui l'entourent, sait apprécier les actes de l'existence à leur véritable valeur !

La lettre dans laquelle Muller raconte son entrevue avec Frédéric le Grand est curieuse, parce qu'elle est le premier symptôme de la fascination que les maîtres de la terre exerçaient sur le célèbre historien.

« Je fus appelé chez lui, dit-il, deux heures après midi. Quels sentiments croyez-vous que j'éprouvasse en entrant dans son antichambre, sur le point de voir cet illustre héros, dont l'épée mit en fuite quatorze fois Français, Russes et Autrichiens, qui n'a pas eu son égal depuis Jules-César, dont les regards font trembler les royaumes, et qui, du fond du cabinet devant lequel je me trouvais, exerce son ascendant sur toute l'Europe ? »

Muller aurait pu dire avec plus de brièveté :

Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.

« J'étais transporté : depuis longtemps je désirais voir de mes yeux Frédéric le Grand, dont le nom remplit l'histoire ¹. Lorsque le hussard du cabinet ouvrit la porte, j'entrai *courageusement et sans embarras* ².

¹ Ici Muller prend le ton complètement épique :

Sum pius Æneas, fama super æthera notus,

² « Je suis doux un foudre de guerre ! »

dit le lièvre de La Fontaine.

Le roi était assis, en négligé, à sa table à écrire. Je me tins debout près de lui. Il parla pendant une heure avec une grâce, une bonté, un savoir *infini*, sur une multitude de sujets savants et politiques. Il s'informa de ma famille. *Si je vivais cent ans*, je n'oublierais pas la lumière subite de son regard. Je n'ai jamais vu, *et probablement je ne verrai jamais* des traits si fins, tant d'esprit et tant d'âme, un œil si étincelant. Je me souviendrai *toujours* de l'accent de bienveillance avec lequel il me dit en me congédiant : « Je donnerai des ordres à votre sujet ¹. »

Muller aurait été probablement désenchanté pour *cent ans*, pour *toujours* des gracieusetés princières, s'il avait pu lire par-dessus l'épaule du vainqueur des « Français, des Russes et des Autrichiens, de l'égal de César, » la lettre singulièrement dédaigneuse dans laquelle il racontait cette entrevue à d'Alembert, protecteur du jeune historien ² :

« Ce *M. Mayer* (il n'a pas même retenu son nom, lui si curieux d'avoir des nouvelles de la famille de Muller), ce *M. Mayer* a été ici. Je vous confesse que je l'ai trouvé minutieux ; il a fait des recherches sur

¹ Lettre du 20 février 1781.

² D'Alembert avait écrit à Frédéric que Muller était « auteur d'une excellente histoire de la Suisse, pleine de philosophie et de vérités courageuses. » Étrange recommandation aux yeux d'un despote qui conserva les jésuites supprimés par le pape !

les Cimbres et les Teutons dont je ne lui tiens aucun compte ; il a encore écrit une analyse de l'histoire universelle, dans laquelle il a studieusement *répété* ce qu'on a écrit et *dit mieux que lui*, etc¹. »

Plus tard, quand Muller écrivit son autobiographie, il avait perdu un peu de son enthousiasme, et il racontait sans la moindre verve épique son entrevue avec le vainqueur de Rosbach. « Le grand roi l'accueillit avec ces grâces dont il savait quelquefois adoucir sa majesté... il ne demanda et n'obtint rien de plus². »

Heureusement pour Muller, le landgrave de Hesse connaissait mieux ses travaux que le roi de Prusse. Il le nomma professeur d'histoire avec un modeste traitement de 1,600 francs. Il échangea plus tard cette position contre celle de sous-bibliothécaire de la grande bibliothèque, et reçut en même temps le titre de conseiller. Il écrivit à Cassel son *Histoire de l'établissement et de la domination temporelle du pape dans la dernière moitié du huitième siècle*. Cette dissertation, si souvent citée par les ultramontains³, fut accueillie à Rome avec enthousiasme. On en conclut que Muller penchait vers le catholicisme, quoiqu'il

¹ *Correspondance de Frédéric avec d'Alembert*. — Il faut lire toute la lettre, dans laquelle les Allemands ne sont guère mieux traités que l'illustre historien.

² *Vie de Muller, écrite par lui-même*.

³ Voir le cardinal WISEMAN, *Apologie de saint Grégoire VII*.

fût très-fortement attaché à l'Église protestante. Sans doute il avait étudié trop profondément le moyen âge pour adopter les appréciations superficielles des Encyclopédistes français. Le pouvoir temporel de la papauté lui paraissait avoir été dans plus d'une circonstance un salutaire contre-poids à la violence des tyrans qui gouvernaient alors le monde. Ce point de vue pourrait être accepté sans qu'on reconnût l'autorité spirituelle que l'évêque de Rome s'arroge sur les consciences. Dans ces empereurs romains, dont Tacite et Suétone nous ont laissé un si sombre portrait, tout ne fut pas non plus digne de blâme. L'aristocratie qu'ils décimaient avec une rigueur impitoyable n'avait pas au fond plus de vertu et de dévouement que les Césars qui la traitaient avec tant de rigueur. De même, si l'on compare les papes aux chefs temporels de la société féodale, cette comparaison leur sera plus d'une fois avantageuse. Ils avaient du moins quelques notions d'ordre et de gouvernement, complètement étrangères aux barons et aux princes du moyen âge. Telle était la pensée de Muller. Mais que son esprit bienveillant ait jugé avec indulgence les pontifes de Rome, nous en convenons très-volontiers. Cette vaste intelligence était aussi inoffensive que celle de Voltaire était agressive. Les amis de l'historien étaient parfois eux-mêmes effrayés de la mollesse de ses appréciations. Ainsi Gleim lui écrivait à propos de ses *Voyages des papes* :

« Vos *Voyages des papes* sont pleins de ces vues étendues... qui font reconnaître à chacun l'ouvrage de mon cher Muller... Je souhaiterais seulement que vous n'eussiez pas avancé quelques propositions dont la réfutation est trop facile et vient tout de suite en esprit au lecteur, comme, par exemple : « leurs mains paternelles élevèrent l'édifice de la hiérarchie. » Eh! plutôt à Dieu qu'ils l'eussent élevé d'une main *paternelle!* Mais quel est l'honnête homme à qui ce mot *paternel* ne rappelle pas sur-le-champ tous les crimes de la papauté! — « Sans la hiérarchie, dites-vous, il n'y aurait plus en Europe de société qui veillât à l'avantage général; » y avait-il une société semblable chez les Grecs et chez les Romains? Et nous autres protestants, en avons-nous une?.... Je ne saurais croire, je l'avoue, que la religion du pape, telle qu'elle est et telle qu'elle a distribué dernièrement des indulgences à Vienne, soit bien propre à réprimer la puissance des despotes ou à faire un bon prince d'un mauvais. Je crois même le contraire ¹. » La critique de Gleim est ici aussi approfondie que modérée. Que certains papes aient pris au moyen âge parti pour les peuples, il ne suffit pas de le répéter sur tous les tons. Ce n'est pas là la question pratique. Ce qu'il importe de savoir, c'est que la papauté est maintenant en Europe le plus

¹ *Lettres de Jean de Muller à ses amis Bonstetten et Gleim*, traduct. anonyme. — Lettre de Gleim, 28 avril 1782.

ferme appui du despotisme temporel et spirituel, le plus grand obstacle aux progrès des nations dans la liberté et dans l'égalité. Qu'un écrivain tel que Joseph de Maistre s'enthousiasme pour « les mains paternelles qui ont élevé l'édifice de la hiérarchie¹, » cela se conçoit; mais l'historien qui venait de raconter avec tant d'éloquence le serment du Grutli, n'aurait-il pas mieux fait d'apporter de nouvelles pierres à un monument que ses tergiversations devaient laisser inachevé²?

Muller répondit à Gleim avec un certain embarras qu'il était loin de réclamer pour la hiérarchie romaine le rôle qu'elle avait au moyen âge, bien au contraire. « Il est utile que le clergé sente le joug à son tour.... En qualité d'opprimé, il fera, j'espère³, cause commune avec les autres classes contre celui qui menace de tout opprimer⁴. » Quant au pape, il pense⁵ « qu'il a été utile au maintien de la religion.... Ce n'est pas que je ne sache bien de quels moyens les papes se sont servis en mainte occasion; mais qu'importe? » Cela importe beaucoup; car saint Paul n'a-t-il pas dit « qu'il

¹ Voir J. DE MAISTRE, *Du pape*.

² Il écrit à Gleim le 2^e décembre 1782: « J'emploierai le reste de mon temps à finir l'histoire de la Suisse. » Cette œuvre patriotique est déjà devenue secondaire pour lui.

³ On sait si cette espérance s'est réalisée.

⁴ Le despotisme temporel.

⁵ Lettre à Gleim, trad. anonyme 15 mai 1782, dans les Lettres de Muller à ses amis Bonstetten et Gleim.

ne faut pas faire le mal pour qu'il en arrive du bien.» Tel est le cri de la conscience évangélique, bien différent des inspirations de la sagesse vulgaire.

L'Évangile, par son esprit vraiment libéral nous défend de chercher des excuses à la tyrannie. Soyez sûr qu'elle trouvera bien assez de complices et de flatteurs parmi les esclaves des opinions du monde! On dirait que ceux qui ont fait peser sur les nations un joug de fer ont le pouvoir magique d'imprimer à la postérité la même terreur qu'à leurs contemporains. On n'ose point appliquer à leurs actes ces règles inflexibles de la morale chrétienne devant lesquelles les fronts les plus hauts devraient s'incliner. On se demande « si le génie n'était pas une des vertus de ces fléaux de Dieu? » Mais le temps n'est-il pas venu de secouer le joug des préjugés et des habitudes de l'antique servilisme? Quelle idée faudra-t-il se faire de la justice si sa voix n'est pas écoutée même au tribunal de l'impartiale histoire? Supposons que les victimes flétries de leur vivant par les décrets du despotisme ne soient pas réhabilitées par la postérité, que deviendra l'équité? Qui sait? Si les écrivains influents se montraient plus indépendants, s'ils ne sanctionnaient pas de leur lâche complaisance les arrêts de la fortune, s'ils ne disaient pas comme Brennus: « le vainqueur a toujours raison¹! » Les chefs des na-

¹ *Væ victis!* — Comp. COUSIN, *Introd. à l'histoire de la philosophie.*

lions se préoccuperaient peut-être davantage des jugements de l'avenir. Malheureusement ils ne savent que trop jusqu'à quel degré ils peuvent compter sur la molle indifférence de cette multitude d'historiens qui oublient trop facilement la grandeur de leur mission ; qui s'inclinent devant tous les triomphes de la force, et qui paraissent redouter par-dessus tout de devenir suspects aux despotes de leur temps. Ne croirait-on pas que la bassesse et la servilité sont inhérentes à notre triste nature ? Combien d'écrivains se font, sans le croire peut-être, les courtisans du pouvoir arbitraire ? A peine osent-ils parler avec quelque franchise de la Saint-Barthélemy, des dragonnades et des sacrifices humains de l'inquisition dans la crainte de rendre odieux « le principe d'autorité ! » On dirait qu'en réclamant avec l'énergie de la conscience chrétienne contre ces actes à jamais exécrables ils manqueraient à la loi des « convenances » et du « respect. » Je n'en finirais pas si je voulais énoncer tous les sophismes que la lâcheté peut inspirer. Quelle différence entre la fierté des écrivains de la Grèce libre et les précautions timides de nos contemporains !

Muller put apprécier cette différence dans l'étude approfondie qu'il fit à Cassel des chefs-d'œuvre de la littérature hellénique. « Je viens de fermer mon Démosthène, écrit-il à son frère... De tous les orateurs

que je connais il est le plus grand¹. Après lui Thucydide... Je préfère en général les anciens aux modernes², mais parmi ceux-ci je trouve de plus grands hommes que chez les Allemands³. » — Je viens d'achever Platon. Quel homme? Combien de cordes silencieuses de l'âme son éloquence fait vibrer après tant de siècles! Il fera époque dans l'histoire de mon esprit. Nul n'a parlé plus sagement⁴ des choses spirituelles; esprit vaste, il a compris que les choses sensibles ne sauraient expliquer ni prouver ce qui ne tombe pas sous les sens⁵. » — « Depuis ma dernière lettre j'ai lu Aristote... Son éloquence est celle d'une haute raison, on en trouve les principaux modèles dans son livre de l'*Univers* et dans les autres dédiés à Alexandre: là, ce n'est pas un précepteur qui parle à son élève, mais un sage à un héros. Il se montre aussi en ce qu'il observe en tout *μηδὲν ἄγαν* (rien de trop)... Un philosophe du siècle d'Aristote était trop fort pour le seizième: on ne savait pas le comprendre; à peine sommes-nous mûrs pour cela⁶. »

¹ Pourquoi? Parce qu'il fait retentir de loin en loin le bruit des fers qu'apporte le tyran.

² Ils étaient certainement supérieurs par le courage, ce qui ne diminue pas leur supériorité intellectuelle.

³ Lettre du 13 décembre 1781, trad. du docteur Ch. Monnard.

⁴ Il aurait dû ajouter « et plus hardiment pour son époque. » Qu'on lise l'*Eutyphron* si on en doute. Il a aussi défendu Socrate contre ses bourreaux dans une admirable apologie.

⁵ Lettre du 19 janvier 1782, trad. du docteur Ch. Monnard.

⁶ Lettre du 26 janvier 1782, trad. du docteur Ch. Monnard.

Muller étudiait en même temps ces Livres saints
que nous devrions tous méditer jour et nuit,

Nocturna versate manu, versate diurna ¹.

Au lieu de voir dans la Bible, comme certains chrétiens ignorants ou quelques théologiens livrés au pouvoir despotique, un code de servilisme odieux, il la considérait avec raison comme le palladium éternel des idées libérales. « Je me suis proposé, disait-il, dans tous mes écrits de défendre la liberté : CE QUE DIEU A SI SOUVENT FAIT POUR ELLE PROUVE QU'IL L'AIME ². » — Mais Muller comprenait qu'on n'aime pas vraiment la liberté si on n'est pas disposé à faire pour elle les plus grands sacrifices ; si on ne sait pas renoncer pour son amour à ce vulgaire repos qui est l'idéal des âmes paresseuses et lâches : « Il est bon, disait-il, qu'il y ait des troubles, quoique j'en déteste les auteurs. Il est impossible que l'Europe reste longtemps dans son état actuel ³.... En continuant à sommeiller nous nous accoutumerions au joug. Le mouvement réveille notre vieil esprit ; l'homme digne de vivre libre n'est pas enchaîné comme Prométhée à un rocher ⁴. »

¹ HORACE.

² Lettre du 14 mai 1782.

³ Ceci est écrit sept ans avant la prise de la Bastille.

⁴ Lettre du 14 mai 1782, trad. du docteur Ch. Monnard.

Au milieu de ses immenses lectures, Muller trouva le moyen de composer plusieurs écrits. On remarqua beaucoup ses *Voyages des papes*, dont la tendance est la même que celle de l'*Histoire de leur domination temporelle*. Muller ne savait ni régler, ni concentrer son ardeur scientifique. Toutes les questions historiques l'attiraient successivement. Tite-Live, Thucydide, Tacite avaient consacré toute leur vie à l'histoire de leur patrie. Muller, qui les avait d'abord pris pour modèles, oubliait chaque jour les résolutions aussi généreuses que sages de sa jeunesse.

Sa situation à Cassel n'était guère digne d'envie. Son traitement était tellement insuffisant, qu'il contracta des dettes. En outre, la société des savants allemands ne lui plaisait pas¹. Les souvenirs de la terre natale, — qu'il n'aurait jamais dû quitter avec un tel caractère, — se réveillèrent puissants dans son âme : « Air chéri des collines paternelles, s'écriait-il, quand respirerai-je ton haleine²? » Il pria donc le landgrave de Hesse d'accepter sa démission, quitta Cassel et alla s'établir à Genève, où il trouva une place de lecteur chez « le respectable Tronchin, l'ami de sa jeunesse³. »

Muller affirme que la modicité de sa fortune put

¹ « La plupart, disait-il, sont rarement gais et animés. » (Lettre du 22 février 1782.)

² Lettre du 23 septembre 1782.

³ *Vie de Muller, écrite par lui-même.*

seule le décider à quitter de nouveau sa patrie pour accepter une place de bibliothécaire, que lui proposa l'archevêque-électeur de Mayence¹. A Mayence, des préoccupations d'un ordre fort secondaires, des questions politiques sans grand intérêt pour un citoyen de l'Helvétie, le détournèrent de nouveau des travaux qui auraient dû absorber toute son activité. Il eut même la faiblesse de se charger, en avril 1787, d'une mission diplomatique pour Rome. Il s'engagea de plus en plus dans cette carrière, lorsqu'il reçut du prince-électeur le titre et l'emploi de « conseiller de légation intime en activité. » Qui le croirait? l'honneur de figurer dans l'almanach officiel de cette principauté, immédiatement après le premier ministre et les trois conseillers d'Etat, toucha son amour-propre! Les hommes ne gagnent guère à vieillir! L'expérience et la réflexion qui devraient les détacher chaque jour de plus en plus des jouissances de la vanité, en leur en montrant tous les côtés frivoles, semblent les rendre au contraire plus accessibles à ses mauvais conseils. Ils finissent par traiter de « rêves et d'illusions » toutes les aspirations généreuses de leur jeunesse, à désespérer de faire triompher, dans un monde égoïste, les grandes pensées auxquelles ils avaient d'abord donné tout leur amour : Au lieu de travailler à élever leurs

¹ *Vie de Muller, écrite par lui-même.*

semblables au niveau de leurs convictions, ils trouvent plus commode de s'abaisser jusqu'à eux, et de ramper aussi sur cette terre de misère pour y disputer quelques grains de poussière qu'ils appellent « honneurs et dignités. » C'est là assurément un des plus tristes spectacles que présente l'étude de l'humanité. Mais combien il devient plus affligeant quand on le trouve dans la vie des hommes que leur intelligence devrait préserver de pareilles petitesse ! Muller avait trop d'élévation dans les idées pour s'abandonner complètement aux satisfactions de sa nouvelle position. Dans une lettre à son frère, du 23 avril 1788, perce un mécontentement secret de ses fonctions diplomatiques. Les années ne devaient pas le diminuer.

Les liens de plus en plus étroits qui l'unissaient à une petite cour d'Allemagne, ne lui enlevaient pas tout son ancien amour pour la liberté. Au plus fort d'une maladie qu'il fit en 1789, éclata la révolution française. Il en salua l'aurore avec enthousiasme¹. Il dicta les réflexions suivantes :

« Le 14 juillet est le plus beau jour depuis la chute de la domination romaine². Le dernier siècle imita la frivolité des Français; le prochain apprendra d'eux le

¹ Voir KLOPSTOCK, *Kennet euch selbst*.

² La réformation. On peut voir par cette phrase que Muller, malgré ses sympathies pour Grégoire VII et Innocent III, savait rendre justice à Zwingli et à Luther.

courage. Au prix des châteaux de quelques riches barons et des têtes de quelques grands, la plupart coupables, cette liberté n'est pas trop payée. Elle donnera au caractère une énergie qui rendra la puissance politique de la France de nouveau redoutable. Qu'ils tombent donc ceux qui tremblent, les juges iniques, les despotes insolents ! Il est bon que les rois et leurs conseillers s'aperçoivent qu'ils sont hommes¹. »

Muller, qui suivait avec intérêt le développement de la révolution française, vit bientôt quelles causes l'empêcheraient de réussir. Ces deux causes sont précisément celles qui ont été funestes à la liberté de ce pays depuis le commencement du siècle : l'esprit d'utopie et le mépris du christianisme. L'esprit d'utopie, par ses inventions tantôt grotesques et tantôt menaçantes, a toujours effrayé les imaginations timides, qui se sont empressées de chercher un refuge dans les bras du despotisme. Le mépris de l'Évangile a discrédité les idées libérales aux yeux de ceux qui croient un symbole religieux indispensable à toute organisation politique. En affectant de dédaigner toute croyance fondée sur les traditions chrétiennes, qui, bien entendues, se concilient parfaitement avec la liberté, on a préparé la réaction ultramontaine, dont les progrès effraient avec raison tous ceux qui ne veulent pas voir

¹ Lettre du 14 août 1789, trad. du docteur Ch. Monnard.

l'espèce humaine retomber sous un joug abrutissant. Muller mettait la révolution d'Angleterre de 1688 au-dessus de la révolution française comme conception pratique. Il admirait la prudence avec laquelle les hommes d'Etat de la Grande-Bretagne avaient cherché un point d'appui dans les idées évangéliques.

Quand on veut tout improviser, ainsi que le firent les démocrates français à la fin du dix-huitième siècle, on s'expose aux revanches du despotisme. Les pays qui ont réussi à triompher définitivement du pouvoir arbitraire, la Suisse, la Hollande, la Suède, le Danemark, l'Angleterre, les Etats-Unis, ont suivi une politique bien différente de celle qui fut adoptée par la convention nationale. Ils n'ont point entrepris de refaire la société au point de vue de la philosophie grecque. Ils se sont appuyés sur cet esprit vraiment chrétien que l'Évangile inspire à ceux qui ne se rendent pas esclaves du despotisme spirituel de l'Église romaine. Malheureusement les fautes de la France ne sont jamais sans influence sur les pays latins. Trop souvent les Français ont trouvé des imitateurs en Espagne, en Portugal, en Italie, et jusqu'aux bords du Danube, parmi les Roumains. Aussi, tandis que le triomphe de la liberté est définitivement assuré chez les nations qui appartiennent aux races scandinave et anglo-saxonne, les contrées latines ou sont à la veille de retomber sous le joug du pouvoir absolu, ou le subissent d'une manière permanente.

L'étude approfondie que Muller avait faite de l'histoire de sa patrie lui avait appris comment les peuples peuvent conquérir et garder leur indépendance. Aussi il aimait à reporter les yeux vers son pays, après avoir constaté l'état des choses en Europe: « Avec tous ses défauts, disait-il, je regarde Zurich comme le modèle des villes suisses en esprit civique, en vertus domestiques, en énergie nationale; et lorsque je considère le reste de la Suisse non *francisée*, la Rhétie comprise, je pense de nouveau avec plaisir à la patrie, et j'espère qu'il s'y trouvera dix justes¹. »

Peu de temps avant l'entrée des Français à Mayence, Muller, « *qui était alors Conseiller secret et Référendaire*², » reçut tout à coup l'invitation de se rendre à Vienne. Le parti ultramontain avait depuis longtemps des vues cachées sur lui. Un « très-zélé catholique... témoin de ses égards pour la religion romaine, de la justice qu'il rendait à certaines pratiques de ce culte... l'avait cru suffisamment préparé pour changer de religion, et, dans cette idée, il avait contribué efficacement à le faire appeler à Vienne³. » Muller était trop éclairé et trop consciencieux pour se prêter à de pareilles manœuvres. On conçoit très-bien que des hommes qui ont une profonde antipathie pour les

¹ Lettre du 9 novembre 1789 trad. du docteur Ch. Monnard.

² *Vie de Muller, écrite par lui-même.*

³ *Vie de Muller, écrite par lui-même.*

idées libérales embrassent le catholicisme. La logique mène là tous ceux que leurs secrets instincts portent à l'admiration du pouvoir arbitraire. Nous comprenons donc très-bien certaines conversions, dont l'Église romaine a fait beaucoup trop de bruit. On peut avoir une vraie érudition, des connaissances spéciales fort étendues, et n'avoir cependant pas assez de vigueur d'âme et de caractère pour supporter le libre examen. Qu'on s'empresse alors de déposer sa liberté aux pieds du trône vermoulu de la papauté, rien de plus naturel. On y trouvera « ce repos » dont parle un écrivain contemporain¹, le repos dans la mort, dans l'abdication de tout ce qui constitue la dignité de la nature humaine. Muller n'était nullement décidé à accepter un pareil repos. On avait cependant tout fait pour le séduire. L'empereur lui avait précédemment donné des lettres de noblesse et le titre de chevalier. Il fut assez embarrassé de ces distinctions, qu'il avait d'abord refusées avec résolution comme incompatibles avec la simplicité de ses mœurs². Enfin, il se résigna à s'appeler : « *Jean, noble de Muller, de Sylveden, chevalier du saint Empire romain* »³. Il rougissait par moments des transformations que subissait le

¹ M^{me} la comtesse Ida HAHN-HAHN, *De Babylone à Jérusalem*. Ce titre singulier signifie de Berlin à Rome.

² Lettre du 28 octobre 1790.

³ Lettre du 10 mai 1791.

libre citoyen de la vieille Helvétie. Ainsi, il écrivait quand il représentait l'électeur de Mayence au couronnement de l'empereur : « J'ai honte de moi-même ; toute ma joie est de me voir environné de plus grands fous que moi et de fous volontaires. » Triste consolation pour un homme tel que Muller ! N'était-il pas fait pour montrer au vulgaire la route qu'il fallait prendre, et non pour le suivre dans ses égarements ?

De frivoles honneurs peuvent suffire à une intelligence dominée par les préjugés et par les vanités du monde ; mais ils ne faisaient que jeter le trouble et l'incertitude dans l'esprit du grand historien. Créé référendaire d'Etat au mois de juillet 1791, il rêvait des loisirs studieux. Il se rappelait qu'à Genève, le docte et vertueux Abauzit, le seul de ses contemporains que J.-J. Rousseau ait vanté, vécut uniquement pour la science jusqu'à l'âge de quatre-vingt-huit ans avec vingt-cinq louis de rente. Zurich, qui a toujours été un centre d'activité intellectuelle, l'attirait avec ses riches bibliothèques et ses ravissants paysages. Là il eût déposé ses titres et ses décorations « pour n'être que Jean Muller ; il eût écrit l'histoire suisse et son histoire universelle¹. » Il versait des larmes en songeant qu'il laisserait inachevées les annales de sa glorieuse patrie. Les pressentiments de Mul-

¹ Lettre du 29 août 1791.

ler ne le trompaient pas. Avec de l'énergie ce malheur pouvait être évité.

Cependant le gouvernement autrichien ne désespérait pas de l'amener à ses vues. Les Français s'emparèrent de Mayence et renversèrent le gouvernement de l'archevêque-électeur. Muller, en revenant de Vienne, apprit que la ville était tombée dans les mains des troupes républicaines. Il refusa toutes les propositions que lui fit leur général Custine, rejoignit l'électeur à Eichfeld, et bientôt, envoyé par ce prince en mission auprès de l'empereur, il accepta le 12 février 1793 le titre de conseiller aulique que le chef du saint-empire lui proposait.

Malgré les préoccupations que lui donnaient nécessairement toutes ces transformations de sa vie, Muller continuait de suivre avec le plus vif intérêt le développement de la révolution française. Les jugements d'un esprit aussi éminent méritent d'être reproduits à une époque où l'on s'occupe tant d'apprécier le véritable caractère de ces grands événements¹.

« Si les Français, disait-il, avaient des sentiments religieux, et qu'ils fondassent leur cause sur Dieu et sur la morale, je croirais au succès; mais leur édifice repose sur le sable; un vent du Seigneur le renversera². »

¹ Quelle diversité entre les jugements de MM. THIERS, DE COCUT, A. GABOURD, MIGNET, GRANIER (DE CASSAGNAC), LAMARTINE, BUCHEZ!

² Lettre du 22 juillet 1791, trad. du docteur Ch. Monnard.

C'est ainsi qu'en 1791 Muller annonçait le 18 Brumaire.

« Je confesse, ajoutait-il, que je trouve dans la révolution française beaucoup de bonnes choses ; mais les Français n'en sont pas moins entrés dans une voie fatale : ils sacrifient tout à des théories abstraites....

..... Je ne crois pas qu'ils puissent atteindre leur but sans Dieu... Si leur cause, telle qu'ils l'ont faite, me paraît mauvaise, je ne souhaite point pour cela le rétablissement du despotisme (le Ciel nous en préserve!)... mais une constitution balancée¹. »

Mais si Muller appréciait avec rigueur les fautes du parti populaire, il était indigné de l'infâme conduite de l'aristocratie qui conspirait avec l'étranger l'oppression de la France :

« Les aristocrates français, disait-il, commettent beaucoup de folies, mais leurs desseins seront confondus². »

Dans les premiers temps de son séjour à Vienne, Muller, dont le caractère était si confiant, ne vit rien des difficultés de sa nouvelle position. Il devait nécessairement être dupe de la douceur affectée par le despotisme de la maison d'Autriche. Les gouvernements absolus font quelquefois parade des forces dont ils peuvent disposer. La terreur qu'ils inspirent leur paraît le meilleur moyen de se défendre contre les en-

¹ Lettre du 22 juillet 1791, trad. du docteur Ch. Monnard.

² Lettre du 29 novembre 1791, trad. du docteur Ch. Monnard.

vahissements de l'esprit du temps. La cour de Vienne a toujours préféré une politique infiniment plus *habile*. Elle a constamment travaillé à donner des « formes paternelles » au pouvoir arbitraire. Aussi les esprits superficiels, — dont le nombre est si grand, — séduits par les pompeuses déclarations dont elle n'est pas avare, ont-ils eu plus d'une fois la naïveté de parler de « ses intentions libérales. » Il n'est donc pas étonnant que Muller, porté comme je l'ai dit à la confiance, ait été ébloui par de belles paroles au commencement de son séjour en Autriche. D'ailleurs l'empereur lui témoignait une bienveillance particulière. L'archevêque de Vienne, sans s'effrayer trop de sa qualité « d'hérétique, » l'invitait à dîner. Mais quand on vit qu'il restait protestant et libéral, sa position changea. Un passage curieux de son autobiographie montre quelles étaient les difficultés de cette position.

« Muller se trouvait fixé à Vienne dans un temps où l'abus du nom de la liberté avait jeté de la défaveur sur les partisans de la liberté la plus légitime, sur l'entreprise irréprochable des premiers auteurs de la Confédération helvétique, sur la doctrine salutaire par laquelle Luther avait arraché une partie de l'Europe à la superstition et à l'irréligion ¹ ; il se trouvait à Vienne dans un temps où il s'en fallait peu que les égare-

¹ Voir Charles VILLERS, *Influence de la réforme de Luther*. — GUIZOT, *Histoire de la civilisation en Europe*.

ments et les passions de quelques hommes à grands talents ne fissent proscrire tout ce qui s'appelait lumière et culture de l'esprit. Dans de telles circonstances... l'écrivain qui ne se repentait pas d'avoir retracé fidèlement l'histoire de sa nation telle qu'elle est... et qui d'ailleurs voulait rester dans l'Église où étaient nés ses pères, ne pouvait, sans doute, prétendre ni à beaucoup d'influence ni à beaucoup de distinctions ¹. » Muller s'aperçut avec le temps que non-seulement il n'aurait jamais d'influence, mais que, dans les pays despotiques, on ne peut même compter sur la tolérance nécessaire pour des travaux historiques qui ne sont pas inspirés par un servilisme complet. Sa correspondance contient là-dessus des détails qui peignent d'une manière vivante les contrées soumises au pouvoir arbitraire. On l'attaqua d'abord dans les journaux vendus au gouvernement : « Dans un numéro de la *Minerve* on me reproche quelques passages des premiers volumes de l'*Histoire de la Suisse*, que sans doute il faudrait aujourd'hui écrire autrement qu'en 1785 ². » L'illustre historien est déjà ébranlé ! Il cherche à se justifier à ses propres yeux, en affirmant qu'il existe « une différence *essentielle* entre la vieille révolution suisse et celle de la France. » Les inquisi-

¹ *Vie de Muller écrite par lui-même.* — Il ne faut pas perdre de vue que ces lignes sont écrites longtemps après l'arrivée de Muller à Vienne.

² Lettre du 16 novembre 1796, trad. du docteur Ch. Monnard.

teurs autrichiens avaient raison de ne pas trouver cette apologie très-spécieuse. La révolution helvétique, œuvre immortelle des paysans, avait été faite comme la révolution française contre le principe aristocratique. Si les deux révolutions avaient suivi une marche différente, elles n'en étaient pas moins identiques dans leur point de départ. Muller le savait bien quand il applaudissait à la prise de la Bastille. Mais l'atmosphère de Vienne amollissait à son insu ses convictions. Ces concessions ne suffisaient pas à ceux qui s'étaient promis sa *conversion*. L'importance qu'on attachait à ses opinions lui suscitait des désagréments perpétuels. On commentait ses paroles, ses écrits, ses lettres les plus intimes, avec une malveillance acharnée.

Une occasion se présenta de reconquérir sa liberté. Le 6 avril 1798, l'assemblée électorale de Schaffhouse le nomma presque à l'unanimité membre du tribunal suprême de la république helvétique. Il lutta plusieurs jours contre les souvenirs de sa jeunesse et il finit par refuser en mettant en avant des prétextes assez frivoles. A la même époque, un autre historien de la Confédération, Henri Zschokke, rendait à la Suisse des services de toute espèce. Mais l'auteur des *Soirées d'Aarau* était aussi résolu que Muller l'était peu. Du reste, celui-ci souffrait intérieurement de la fausseté de sa position et de l'affaiblissement de ses idées générales. On avait publié sans son autorisation une

partie de ses lettres à Bonstetten. Cette publication lui fit faire un retour douloureux sur lui-même : « Je trouve que je n'ai pas tenu ce que ma correspondance semblait promettre : la faute en est à ma situation ; je n'ai jamais pu vivre tout entier pour la littérature et maintenant encore je suis UN AMPHIBIE¹. »

On ne trouvait pas cependant sa transformation assez complète. Un homme auquel il avait à tort ou à raison donné sa confiance, le pressait de se *convertir*. « Je ne serais pas étonné, disait naïvement Muller, que de grands personnages se cachassent derrière lui². » Au milieu de ces agitations, ses incertitudes redoublaient. Il savait moins que jamais la direction qu'il devait donner à sa vie : « Continuerai-je l'histoire de la Suisse, ou, comme d'autres me le conseillent, achèverai-je l'histoire universelle?... L'histoire universelle m'attire ; je m'affligerais de devenir infidèle à l'histoire suisse ; les ombres des héros se présentent devant moi : la vieille Suisse perdra-t-elle son monument³? »

Muller sentait chaque jour davantage les inconvénients de sa situation politique. La supériorité de son intelligence, les idées libérales contenues dans ses écrits, son origine bourgeoise, le rendaient odieux à la vieille noblesse. Il demanda et obtint la place de

¹ Lettre du 27 juin 1798, trad. du docteur Ch. Monnard.

² Lettre du 13 octobre 1798.

³ Lettre du 28 décembre 1799, trad. du docteur Ch. Monnard.

premier bibliothécaire de la bibliothèque impériale. Il crut avec sa candeur ordinaire s'être mis à l'abri des vexations: « Je jouis d'une liberté *raisonnable*, et chacun me trouve bien à ma place. O ciel! qui m'eût dit dans ma jeunesse que j'administrerais, *avec de grands honneurs* et un bon revenu, la vaste et magnifique *Bibliotheca Augusta*¹! »

Muller profita des loisirs que lui laissait sa nouvelle position pour aller respirer l'air de la patrie. De Schaffhouse, il se rendit dans les Pays-Bas et en France. Il avait entendu dire à satiété que la France était ruinée et ravagée par la révolution. Il marcha donc de surprise en surprise: « Voilà le pays, s'écria-t-il avec enthousiasme, qui, après l'antique Rome, a longtemps régné avec le plus de puissance et d'ordre sur la plus grande partie des nations transalpines, la première forte digue contre les Arabes, l'héritage de Charlemagne, le modèle de la législation sous saint Louis, le promoteur de la civilisation de l'Europe par la popularité des sciences; pays choisi de nos jours pour faire marcher les rouages rouillés de la vieille Europe et peut-être du monde... Rien n'agrandit autant la pensée que la contemplation d'un peuple si souvent appelé, dans le cours de quinze siècles, à exercer une haute influence, et aujourd'hui plus que

¹ Lettre du 6 mars 1804, trad. du docteur Ch. Monnard.

jamais... Je suis entré en France bien résolu de voir comme si je n'avais jamais ouï le nom d'un parti. Et qu'ai-je vu? Le contraire de presque tout ce que j'ai entendu dire : une agriculture soignée, dont les défauts proviennent, non de la révolution, mais d'une connaissance imparfaite de la théorie ; dans beaucoup de villages des habitations neuves ; une diminution peu sensible de la population ; une multitude incroyable de jeunes gens et d'enfants ; une plus grande division de la propriété ; la décadence de quelques institutions utiles, mais en revanche un accroissement de ressources ;... la joie de l'orgueil national exalté par les triomphes et la prépondérance sur les ennemis. La multitude paraît avoir gagné, surtout dans la vieille France ; les inconvénients ne peuvent être considérés équitablement que comme les suites inévitables de l'ébranlement de la guerre, par conséquent comme passagers¹. »

L'étonnement était général chez les étrangers qui parcouraient la France². L'amélioration de la condition des paysans, si déplorable dans l'ancien régime³, avait en réalité changé la face du pays. Aussi, la classe agricole conserve-t-elle une profonde antipathie pour

¹ Lettre du 27 mai 1801, trad. du docteur Ch. Monnard.

² Voy. Ch. DE RÉMUSAT, *Fox* dans la *Revue des deux mondes*, de 1856.

³ Ce fait est attesté par FÉNELON, VAUBAN, LA BRUYÈRE, etc. — Voy. aussi les histoires de France de MM. LAVALLÉE, Henri MARTIN, et MICHELET.

l'ordre social glorieusement renversé en 1789. Elle n'a pas à se reprocher, elle, comme certains membres de la bourgeoisie, d'avoir oublié les bienfaits de la révolution. M. de Loménie a montré pourtant aux bourgeois, dans un excellent ouvrage, à quelles avanies ils étaient autrefois exposés¹.

Muller, revenu à Vienne, y retrouva tous ses ennemis. Il ne négligeait cependant aucune précaution propre à calmer les inquiétudes du despotisme autrichien. Sa prudence avait même quelque chose de puéril. « Je cherche, écrivait-il à son frère au mois d'août 1803, à rompre insensiblement mes relations *les plus innocentes* avec d'autres pays, lorsque je m'aperçois qu'on les désapprouve ici. Mon premier désir est de servir l'empereur de mon mieux, et de consacrer tranquillement mon temps au bien de la postérité. » Cette docilité singulière, qui rappelle si peu la fière et noble indépendance que Muller montra dans sa jeunesse, ne désarma pas les passions basses qu'il avait irritées en restant fidèle à l'Eglise réformée et aux idées libérales. Quelques amis puissants essayèrent en vain de protéger un homme tellement inoffensif. « Cependant il serait resté à Vienne, si quelques-uns de ces hommes médiocres, qui veulent à tout prix se donner de l'im-

¹ Louis de LOMÉNIE, *Beaumarchais et son temps*. L'auteur s'est servi pour ce beau travail des sources les plus authentiques et les moins connues.

portance, n'avaient, en calomniant l'opinion publique, occasionné ces ordonnances sur les livres qui entraînèrent des défenses si singulières, et entre autres celle qu'on fit à Muller de publier, même hors du pays, la continuation de son histoire des Suisses. Dans le même temps, on lui refusa une place qu'il demandait dans la bibliothèque de la cour, et que personne à Vienne, ni ailleurs, ne pouvait le croire incapable de remplir. Ces dégoûts eurent leur effet, et l'obligèrent à se détacher d'une maison, d'une monarchie, d'une nation qu'il aimait véritablement, et d'une situation qui lui convenait sous beaucoup de rapports¹. » Ces persécutions aigriront l'humeur naturellement bienveillante de Muller : « Bientôt, écrivait-il, je pardonnerai à Rousseau sa misanthropie². » Un voyage qu'il fit dans l'Allemagne protestante lui rendit sa sérénité : « Qu'est-ce qui m'a ravivé, disait-il, en mettant le pied sur le sol prussien?... Il m'a semblé rentrer dans la maison paternelle, comme un fils revenu des pays étrangers. Sans raisonner, je voyais dans la cause de la Prusse ma propre cause, celle de la foi de mes pères, celle de la littérature toujours chérie, ici libre et honorée. Je me sentis animé d'une vie nouvelle, en osant m'avouer sans détour protestant et homme de lettres. A cela se joignait la tendance du roi³ à faire de Berlin

¹ *Vie de Muller, écrite par lui-même.*

² Lettre du 31 décembre 1803.

³ Frédéric-Guillaume III.

l'asile et le centre de la nationalité allemande, de l'art et de toute liberté raisonnable. Aussi n'ai-je pas aperçu le plus léger inconvénient résultant de cette liberté¹. »

A Berlin, le gouvernement prussien fit à Muller les offres les plus brillantes. Vienne s'en émut, et lui proposa une augmentation considérable de traitement. Mais l'illustre historien était fatigué de la servitude dont le gouvernement autrichien accablait les intelligences ; il se décida donc en faveur de la Prusse.

Toutes ces agitations n'avaient pas empêché Muller de faire des études approfondies sur les Pères de l'Église, question du plus haut intérêt, beaucoup trop négligée par nos contemporains. Il est évident, par sa correspondance, qu'il préférerait les Pères orientaux aux Pères de l'Occident. Rien n'est plus remarquable que son appréciation de la polémique de Jérôme contre Origène : « J'ai lu les reproches que Jérôme fait à Origène, et j'avoue que je suis souvent du parti de ce Père : Origène était assurément un homme de génie, fécond en conjectures et en interprétations heureuses ; mais Jérôme et le parti dominant qu'il entraîna, voulaient arrêter tout vol hardi, et ne jamais permettre une promenade rêveuse à côté du grand chemin². » L'enthousiasme du solitaire de Bethléem pour le mo-

¹ Lettre du 12 mars 1804, trad. du docteur Ch. Monnard.

² Lettre du 5 juin 1798, trad. du docteur Ch. Monnard.

nachisme ne lui plaisait pas non plus : « J'ai lu la vie de sainte Paula, sans approuver précisément qu'elle se soit ruinée; il y a dans tout cela **UNE AFFREUSE EXAGÉRATION**. J'en ai vu dernièrement des exemples vivants chez les trappistes; ils m'ont donné moins d'éducation qu'ils ne m'ont inspiré de dégoût et de pitié¹. » Il revient l'année suivante aux œuvres d'Origène : « A Noël, j'ai été saisi du besoin irrésistible de goûter quelque grande jouissance religieuse; j'y consacre les jours du 29 décembre au 3 janvier, et j'ai fait choix d'Origène. Parmi les Pères, il n'y en a guère qui aient autant *pensé* sur le christianisme, ni sondé tous les recoins pour savoir s'il s'y trouve quelque chose ou non. Il se montre tel dans son livre de *Principiis*, dont malheureusement on n'a presque autre chose que la traduction de Rufin. J'y pris néanmoins grand plaisir. Le vaste esprit qui a conçu l'Apocatastis, la réduction finale de toutes les divergences à la pureté, à la vérité, à la félicité primitives, a, plus que tous les autres, et en tout, pénétré dans les profondeurs de la divinité et de l'humanité. Comme il élève l'âme au-dessus des orages de ce temps, au-dessus de la perte de ces années, au-dessus de ce scandale! O misérables de 553²! Vous avez condamné un homme dont vous n'étiez pas digne de délier les souliers. Quel

¹ Lettre du 28 juillet 1798.

² Le V^e concile de Constantinople.

autre christianisme, si l'on avait marché dans cette voie, si l'on avait peint à l'imagination et adressé au cœur ce qu'il dit sèchement, et si l'on s'était tenu ainsi dans les hauteurs de l'immensité, au lieu d'enfermer la religion dans une chambre de torture ou dans une salle consacrée aux disputes¹ ! » — « J'ai lu les *Principes* d'Origène ; ils renferment sa doctrine ésotérique, sa « sagesse pour les parfaits ; » elle me plaît, sans que je l'adopte tout entière² . »

Saint Jean Chrysostôme ne lui souriait pas moins qu'Origène : « Je ne saurais exprimer le plaisir pur et divin que me donne Chrysostôme, le véritable Cicéron des chrétiens, le grand scrutateur du cœur humain dans toutes ses profondeurs³ . » — « Plus je l'étudie, plus je trouve de sagesse, de beauté, d'humanité dans l'Écriture entière, mais surtout dans la doctrine de Christ. Aucun livre sacré des nations, aucun système de philosophie n'est adapté comme l'Évangile au cœur de l'homme et à tous les besoins de l'humanité⁴ . »

Malgré son penchant pour l'Orient, il se plaint ailleurs de la facilité avec laquelle il a adopté « la théologie des écoles, qu'alors⁵ déjà l'Église grecque avait

¹ Lettre du 28 décembre 1799, trad. du docteur Ch. Monnard.

² Lettre du 11 janvier 1800, trad. du docteur Ch. Monnard.

³ Lettre du 2 juin 1803, trad. du docteur Ch. Monnard.

⁴ Lettre du 29 juin 1803, trad. du docteur Ch. Monnard.

⁵ Au temps de Mahomet.

si fort défigurée. » — Il ne craint pas de dire « qu'elle avait déjà reçu beaucoup de germes de polythéisme¹. » Mais cette grande Eglise est réservée à un brillant avenir le jour où elle se débarrassera avec énergie de ces éléments étrangers, pour annoncer de nouveau aux peuples la foi des Justin Martyr et des Clément d'Alexandrie. Muller ne doutait pas pour son compte de la destinée qui attendait l'Orient, et cela à une époque où les observateurs les plus sagaces semblaient en désespérer : **LORSQUE LA TURQUIE SERA CIVILISÉE², NOUS SERONS TOUT SURPRIS DE LA RÉSURRECTION DE L'ANCIEN MONDE³.** » Puisse la prophétie de l'illustre écrivain se réaliser bientôt, et nos frères prouver par leur énergie, leur activité intellectuelle, leur amour du progrès, qu'ils sont les fils aînés de la civilisation chrétienne, un moment arrêtée dans son développement par la tyrannie de leurs oppresseurs !

Avant de s'établir à Berlin, Muller fit un voyage en Suisse. M^{me} De Staël le retint deux jours à Coppet. A Genève, il retrouva Kinloch, l'ami dévoué de sa jeunesse. Tous les sentiments généreux, toutes les grandes pensées renaissaient en lui sur cette terre natale qu'il avait tant aimée. Après avoir vécu si longtemps dans les

¹ Lettre du 10 avril 1793, trad. du docteur Ch. Monnard.

² Ce qui est impossible sans la résurrection des races chrétiennes de ce vaste empire.

³ Lettre du 20 février 1801.

cours, il appréciait mieux la cordialité et la simplicité des habitudes de son pays. Quand il fallut quitter Berne, son cœur se gonfla : « Oh ! disait-il, si seulement je trouvais un prétexte pour rester un jour de plus ici ! » A Bâle, la veille des adieux qu'il fit à la Suisse, il ne put retenir ses larmes. Il ne devait plus revoir sa patrie.

L'accueil sympathique qu'on lui fit à Berlin était de nature à lui donner quelque consolation : Il y trouvait enfin une situation conforme à ses goûts. Mais les agréments de cette position ne diminuèrent pas son ardeur studieuse. Il était animé plus que jamais du saint amour du travail et du progrès : « On parle beaucoup maintenant, disait-il, de se retirer, de quitter la partie, de dormir. Il m'a aussi passé par la tête de renoncer au monde, même à mon activité littéraire, et, comme dans le moyen âge, de vivre quelque part pour la seule contemplation, inconnu, détaché de la terre. Mais au dedans de moi retentit cette parole : *Travaille pendant qu'il est jour, avant que vienne la longue nuit, pendant laquelle le travail cesse* ¹. » Ces belles et nobles paroles n'étaient pas chez Muller une vaine formule. Il composa à Berlin un *Mémoire sur l'esprit de l'histoire de Frédéric II*, des dissertations historiques pour l'académie des sciences, et il publia les œuvres de

¹ Lettre du 24 décembre 1805, trad. du docteur Ch. Monnard.

Herder, son autobiographie, dont nous avons cité plusieurs fragments, enfin un grand nombre de critiques insérées dans les journaux savants de l'Allemagne. La bataille d'Iéna et la ruine de la monarchie prussienne, vinrent malheureusement l'arracher à ses études favorites. Ces catastrophes attérèrent Muller. Cependant le vainqueur ne manqua pas aux égards dus à l'illustre historien de la Confédération. Après avoir parlé de la bienveillance que lui montrèrent les généraux français, Muller disait : « Tous les procédés de l'empereur à mon égard autorisent les plus belles espérances pour l'avenir... On m'a fait des propositions honorables et fort séduisantes; reste à savoir si l'empereur les sanctionnera... Si ce dont on m'a parlé rencontrait des obstacles, je chercherais mon existence à Heidelberg ou ailleurs; mais je préférerais Paris à tout; outre que je suis habitué aux grandes villes, Paris est aujourd'hui, comme Rome autrefois, la capitale du monde civilisé. »

Cette lettre est du 8 novembre. Le 19, Maret lui écrivit de se rendre le lendemain, à sept heures du soir, auprès de Napoléon. Il était donné à l'historien de la Suisse de s'entretenir familièrement avec les deux plus grands hommes de guerre du dix-huitième siècle et du dix-neuvième, le vainqueur de Rosbach et le vainqueur d'Iéna. « L'empereur, écrivait Muller, débuta par me parler de l'*Histoire de la Suisse*, et me

conseilla de l'achever¹, attendu que les temps postérieurs présentaient aussi de l'intérêt². Il en vint à l'acte de médiation³, et se montra fort bien disposé, à condition que nous ne nous mêlions pas des affaires étrangères, et que nous restions tranquilles à l'intérieur. De la Suisse, nous passâmes à la constitution et à l'histoire de la Grèce, à la théorie des constitutions, à la différence fondamentale de celles de l'Europe et de celles de l'Asie, provenant du climat. de la polygamie, etc.; au caractère opposé des Arabes, que l'empereur loua beaucoup, et des tribus tartares; cela nous conduisit aux irruptions qui, de cette part, menacent incessamment toute civilisation, et à la nécessité d'un boulevard; il fit ressortir le vrai prix de la culture européenne, les progrès de la liberté, de la sûreté, des lumières et des mœurs, depuis le quinzième siècle; il retraça le tableau brillant des âges qui ont suivi, l'enchaînement de toutes choses, leur direction mystérieuse par une main invisible; il attribua sa propre grandeur à ses ennemis, m'entretint de la Confédé-

¹ Conseil excellent dont Muller aurait dû profiter, et dans lequel on reconnaît l'esprit pratique de Napoléon.

² Je le crois bien ! L'histoire de la réformation, Zwingli, Cappel, les prédications de Farel à Neuchâtel, l'établissement de Calvin à Genève, ses luttes, le supplice de Servet, etc. • présentent de l'intérêt ! -

³ Acte par lequel l'empereur prenait la haute direction des affaires de la Suisse sous le nom de *médiateur*.

ration générale des peuples... La conversation roula longtemps encore sur presque tous les pays et tous les peuples... Je lui fis à plusieurs reprises des objections, et il ne dédaigna pas de les discuter. Je dois déclarer, avec une entière impartialité et sincèrement, comme en présence de Dieu, que la variété de ses connaissances, la finesse de ses observations, sa haute raison (non les éclairs de l'esprit), sa vaste intelligence m'ont rempli d'admiration, tout comme sa manière de s'entretenir avec moi m'a inspiré de l'affection... Après cinq quarts d'heure ou une heure et demie, il ordonna de commencer le concert ; il demanda, je ne sais si ce fut par hasard ou par bonté, des chants dont un rappelait la vie pastorale, et le ranz des vaches. Il salua ensuite avec grâce et quitta l'appartement. Depuis mon audience auprès de Frédéric, en 1782, je n'eus jamais un entretien aussi varié, du moins avec un prince. Si ma mémoire n'égare pas mon jugement, l'empereur l'emporte par la profondeur et l'étendue des idées ; Frédéric était quelque peu voltairien. Le son de sa voix est remarquable par la fermeté, l'énergie ; mais sa bouche a une grâce captivante, comme celle de Frédéric. Ce jour a été l'un des plus mémorables de ma vie. Par son génie et sa bonté sans affectation, il a aussi fait ma conquête ¹. »

¹ Lettre du 19 novembre 1806, trad. du docteur Ch. Monnard.

Les relations de Muller avec les Français déplurent à quelques hommes de lettres et aux dames de Berlin. Goëthe le défendit dans le *Morgenblatt*. Muller le remercia avec chaleur, et lui expliqua les motifs qui le faisaient agir : « Mes principes, dit-il, sont toujours les mêmes; mais le monde est changé; est-ce notre faute?... Mon opinion est que les Allemands feraient tout aussi bien de travailler avec sagesse et patriotisme à leur liberté, que de l'attendre exclusivement des Cosaques... Tant que l'Allemagne n'a point de grand homme à placer à la tête de la puissance nationale, et qu'il ne se présente pour sa tutelle d'autres prétendants que des Kalmouks ou des Français, il me paraît sage (chaque chose a son temps), de se concilier les plus civilisés des deux, et de semer les germes d'un meilleur avenir ¹. »

La bienveillance que Napoléon avait montrée à Muller ne resta pas stérile. Il fut nommé, en 1807, ministre-secrétaire d'Etat du royaume de Westphalie, que gouvernait alors un des frères de l'empereur, le prince Jérôme. Ce prince lui fit l'accueil le plus gracieux, et, dans leur première entrevue, lui donna la grand'croix de l'ordre du lion néerlandais.

Muller se trouvait donc de nouveau lancé dans la politique. Les tribulations qui l'attendaient étaient

¹ Lettre du 16 mars 1807, trad. du docteur Ch. Monnard.

d'autant plus grandes, qu'il était difficile à Cassel de mettre d'accord les Allemands et les Français. Aussi sa santé ne tarda pas à décliner. Fatigué des fonctions absorbantes du gouvernement, il s'empessa de donner sa démission, et il fut chargé de la direction générale des études avec un revenu de 30,000 francs. Ces fonctions furent les dernières qu'il remplit. Il mourut à Cassel à l'âge de 57 ans et quelques mois. « Tout ce qui est, est de Dieu, et tout vient de Dieu, » telles furent ses dernières paroles. Un de ses amis écrivit à son frère : « Sa fin a été douce comme son noble cœur. Nul remords n'a troublé son passage dans l'éternité. Il est là, devant nous, sans altération dans les traits. Son sourire est encore sur son visage, expression de repos et de bonheur¹. »

¹ L'importance des travaux de Muller a appelé sur sa vie l'attention d'un grand nombre d'écrivains. Sa vie a été composée en latin par SCHUETZ, *Memoria J. Mulleri*, et par le célèbre HEYNE, *Memoria J. de Muller*; — en allemand par ROMMEL, *Rede zur Gedächtnissfeier J. von Muller's, am 14 Juni 1809*; — WACHLER, *J. von Muller*; — WOLTMANN, *J. von Muller*; — SIEBELIS, *J. von Muller*; — DÖERING, *Leben J. von Muller*. — Le travail le plus récent et le plus complet a été publié en 1839 par le docteur Charles MONNARD, écrivain suisse distingué. Il a réuni à ses propres recherches celles qui ont été faites avant lui par les biographes de l'illustre historien. Avec l'autobiographie de Muller (*Selbstbiographie*) c'est le meilleur travail que l'on puisse consulter sur la question.

Le caractère ferme et résolu de Zschokke présente un contraste frappant avec celui de Muller. Si l'existence de l'auteur de l'*Histoire universelle* est une lutte de principes discordants, il n'en est pas de même de la vie du populaire écrivain, auquel la Confédération doit tant de bons exemples et d'excellents travaux, parmi lesquels l'*Histoire de la Nation suisse* tient une place distinguée. Inébranlable dans ses convictions, républicain sincère, il n'écoute ni la voix séduisante des grands, ni les funestes conseils de la vanité. S'il mérite l'estime et l'admiration universelles, il sait la conquérir à force de labeurs de toute espèce et de services rendus à la science, à la raison, à la liberté.

Henri Zschokke naquit à Magdebourg en 1770. Il était fils d'un fabricant de drap, qui ne se donnait aucune peine pour la direction de son intelligence. Aussi l'enfant, qui avait perdu sa mère de bonne heure, ne voyait-il dans les livres « que du blanc et du noir¹. » L'historien futur de la Suisse passait sa vie perché sur quelque arbre, abattant des noix et des pommes. Il ravageait les parterres, courait sur les toits, et faisait aux chats de gouttière une guerre acharnée. Cette guerre ne suffisait pas à son humeur belliqueuse. Armé d'un sabre de bois, il portait le trouble dans le voisinage de la maison paternelle. La mort de son père ne

¹ Expression du P. ANDRÉ, auteur de l'*Essai sur le beau*.

parut pas changer ses goûts. En vain son frère André, dont l'esprit ne manquait pas de culture, voulut-il le faire étudier sérieusement. Le jeune Henri restait morne et inactif devant son livre, qu'il ne lisait pas. On ne le voyait s'émouvoir qu'aux sons de la flûte dont jouait son frère. La musique le jetait dans une espèce d'extase.

André, désespéré de sa paresse invincible, le confia à l'aînée de ses sœurs. L'intelligence d'Henri s'éveilla enfin. A l'école primaire et au gymnase, il se montra plein d'ardeur. Bientôt, ne trouvant pas assez de moyens d'acquérir de nouvelles connaissances, il voulut aller à l'université. Ce projet n'était pas, dans sa situation, d'une exécution facile. Mais les obstacles ne faisaient que stimuler ce caractère entreprenant. Il partit pour la résidence ducale de Schwerin, par une froide matinée de janvier 1788. Là il trouva par hasard un habitant de la ville qui lui procura une place de précepteur. Son activité était déjà si grande, qu'il joignait à ses occupations celles d'élève de l'université et de correcteur d'imprimerie. Il trouvait encore le temps d'écrire et d'exprimer ainsi toutes les idées qui fermentaient dans sa tête. Il semblait que cette existence régulière et occupée fût de nature à satisfaire un esprit avide de connaissances, mais son imagination s'échappait involontairement du cercle étroit où il était enfermé. Il aurait dit volontiers avec Victor Hugo :

J'ai des rêves de guerre en mon âme inquiète.

Zschokke rêvait ces combats glorieux qui mènent à la renommée. Il ambitionnait surtout les triomphes dramatiques. Il était tellement préoccupé de cette pensée, qu'il accepta la place de secrétaire et de poète d'une troupe de comédiens. L'exemple de Shakspeare et de Molière lui faisait croire probablement qu'il pourrait acquérir dans cette situation une plus grande expérience du théâtre. Malheureusement ses fonctions n'étaient guère de nature à contribuer beaucoup au développement de son talent. Elles se bornaient à approprier quelque vieille pièce aux caprices et aux talents de la troupe, et à correspondre avec les autorités des petites villes. Mais la jeunesse donne à tout un charme singulier. A cet âge, on pense un peu comme les Bohémiens de Béranger :

La vie errante
Est chose enivrante.

Aussi Zschokke trouvait-il que cette vie avait son charme. Mais son humeur était essentiellement pacifique. Les querelles de ces artistes de bas étage ne tardèrent pas à le dégoûter. Revenu à des idées plus sérieuses, il quitta les comédiens et alla compléter ses études à l'université de Francfort-sur-l'Oder.

Zschokke entreprit de profiter de son séjour à Francfort pour s'occuper de la théologie, qui l'intéressa médiocrement. D'ailleurs, son aptitude pour les sciences était si grande que l'étude d'une seule ne lui suffisait pas. Il prenait au sérieux ses nouveaux devoirs et il avait complètement oublié les agitations de son existence nomade. Il savait combien il faut de temps, de calme et de persévérance pour donner à une intelligence tout le développement dont elle est susceptible. Il vécut donc dans un isolement absolu, sans rechercher aucune des distractions dont les étudiants allemands se montrent si avides dans leur existence turbulente. Cependant il prononça un jour sur la tombe d'un ami un discours qui fut remarqué et qui le fit sortir de son obscurité. Il devint dès lors l'orateur et le poète de l'université. Sa renommée franchit les limites de ce cercle un peu étroit lorsqu'il composa son drame d'*Abellino*, qui obtint un véritable succès sur les grands théâtres de l'Allemagne. Cette pièce laissait beaucoup à désirer comme conception dramatique, mais elle indiquait chez son auteur une grande facilité, de la verve et du style. Ces essais ne détournaient pas Zschokke de ses études universitaires. Il fut reçu docteur en philosophie et *magister bonarum artium*¹. Il débuta même à Francfort dans l'enseigne-

¹ Maître ès arts.

ment comme *privat docent*. Les nombreux sujets qu'il traita indiquaient la variété de ses connaissances. Il professa successivement l'histoire, le droit naturel, l'exégèse du Nouveau Testament, l'esthétique et la philosophie morale. Ses leçons eurent un tel succès qu'on s'attendait à le voir nommer professeur extraordinaire. Mais il n'avait pas la souplesse de Muller. Une visite qu'il refusa de faire au ministre d'Etat qui était arrivé à Francfort décida le gouvernement à reculer de deux ans sa nomination. Il résolut de voyager en l'attendant ; il partit donc pour Berlin et pour Leipzig en 1795. De là il vint en Suisse, d'où il se dirigea vers Paris. Il y arriva à l'époque de la conjuration de Babeuf et suivit avec intérêt tous les détails du drame révolutionnaire. Cette vie sans but fatiguait son imagination. Il commença à prendre en antipathie la carrière des lettres et résolut d'aller à Rome pour s'y vouer à la peinture. Cependant son cœur était secrètement attiré vers la Suisse. Il voulut revoir encore ces paysages grandioses qui l'avaient charmé. Après qu'il eut passé quelques semaines à Berne, il visita les délicieuses vallées de l'Oberland et se dirigea vers Coire, en traversant les montagnes des Waldstettes. Arrivé dans la capitale des Grisons, il n'y trouva pas sa malle. Cette circonstance, en apparence insignifiante, décida de toute sa vie. Ne sachant comment employer le temps de son séjour forcé à Coire, il alla

voir le Dr Nesemann qui dirigeait un pensionnat dans le château de Reichenau. C'est là que le duc de Chartres, depuis Louis-Philippe, avait trouvé un asile en 1793. Les deux souverains qui ont successivement gouverné la France, l'un comme roi et l'autre comme empereur, ont vécu dans la condition modeste de professeur et de capitaine fédéral sur cette terre de la liberté. L'histoire dira lequel a été le plus fidèle aux professions de foi libérales faites sur cette noble terre. Mais on peut affirmer déjà que, de tous les souverains qui ont gouverné la France, aucun n'a été moins docile que Louis-Philippe aux inspirations des partis rétrogrades. Il a su défendre avec énergie la liberté de penser et la liberté religieuse, contenir le monachisme, rendre inutiles les intrigues des jésuites et du clergé qui devaient, après lui, s'emparer des positions les plus importantes. — Sans doute ce prince, tout éclairé qu'il était, ne vit pas que le temps était venu de faire aux paysans et aux ouvriers une situation dans « le pays légal. » Ce défaut de pénétration a été la cause de sa chute; mais la postérité lui saura gré d'avoir tenu tête aux envahissements de l'obscurantisme et de l'ultramontanisme. Les injures que lui prodiguent certaines gens ¹ prouvent assez les services qu'il a rendus à son pays. C'est un résultat sans exemple d'avoir réussi à

¹ Voy. CRÉTINEAU-JOLY, *Histoire du Sonderbund*, passim. — MICHAUD, *Biographie de Louis-Philippe*.

faire prédominer, pendant dix-huit ans, *dans un pays catholique*, les principes constitutionnels. En effet, tout observateur attentif aura pu remarquer que, depuis le commencement du siècle, les institutions libérales ne prennent pas racine dans les contrées soumises à la domination de Rome. Rien n'est plus facile à comprendre. Là où les intelligences sont esclaves, comment pourrait-il y avoir des citoyens libres ? Concilier le catholicisme romain avec la liberté, ainsi que l'essaie le *Correspondant* de Paris, après l'*Avenir* de M. de Lamennais, c'est chercher simplement la quadrature du cercle.

Zschokke visita l'institut où le duc de Chartres avait trouvé un asile en homme profondément versé dans les questions pédagogiques. Neseemann fut tellement charmé de son savoir et de son caractère qu'il le conjura de se charger du pensionnat. Zschokke se décida à se rendre à ses sollicitations et Reichenau devint bientôt célèbre dans toute la Suisse. Pour Zschokke, enseigner n'était pas seulement travailler au développement des intelligences. Il voulait avant tout former des citoyens capables de continuer les grandes traditions de la nation suisse. Rien ne lui paraissait plus propre à atteindre ce but que l'étude des actions héroïques dont l'histoire de l'Helvétie est si riche. Il voulut rappeler à ses contemporains les scènes magnifiques du passé afin de les préserver de

l'égoïsme et de l'apathie qui sont les véritables dangers des civilisations raffinées. Personne ne comprenait mieux que lui la grandeur du rôle de l'histoire. Je ne parle pas ici de l'histoire telle qu'elle existe dans les pays absolus, où elle semble destinée à faire l'apologie des vices et des crimes des despotes, mais de celle qui s'élève courageusement au-dessus des préjugés des cours, des calculs aristocratiques et des intérêts passagers des dynasties. Son rôle consiste à apprendre aux hommes qu'on ne succombe jamais sans l'avoir mérité. Les peuples qui sont dignes de vivre ne perdent jamais leur nationalité. En vain des armées étrangères les foulent aux pieds ; en vain la tyrannie de l'étranger travaille à détruire leur langue et à faire disparaître jusqu'à leur nom, en vain toutes les ruses de la politique et toutes les lâchetés de la trahison s'efforcent d'éterniser leur défaite. Tant qu'ils conservent la foi en leur droit, l'espérance en l'avenir, un cœur vraiment viril, le triomphe de la violence et de l'iniquité ne saurait être définitif. On a dit que « Dieu est pour les gros bataillons. » C'est un blasphème contre le conservateur des lois impérissables de l'ordre et de la justice. Dieu est pour les âmes libres et dévouées. Il peut laisser passer sur les individus comme sur les nations des jours d'épreuve et de désolation. Il n'abandonne jamais dans la tombe et dans la mort ceux qui ne désespèrent ni d'eux-mêmes ni de la cause sacrée de la patrie et de la liberté.

Tels étaient les sentiments qui animaient Zschokke. Il écrivit à ce point de vue l'histoire des Grisons¹, qui contient tant de faits héroïques. Le succès de son livre dépassa ses espérances, et lui fit concevoir le dessein de travailler par une série de publications à l'éducation morale du peuple au milieu duquel il voulait passer sa vie. Personne ne s'est mieux que lui rendu compte des véritables intérêts de la démocratie. Il comprenait admirablement que, pour maintenir un peuple libre, il faut agrandir ses idées, lui donner le sentiment de sa dignité, lui enseigner ses devoirs en même temps que ses droits. Il n'était pas de ces gens qui, sous prétexte de travailler à l'émancipation des multitudes, leur inspirent la haine et toutes les mauvaises passions. Ce n'est point uniquement en abaissant les classes supérieures qu'on peut élever les autres; car les vaincus de la veille deviennent facilement les vainqueurs du lendemain. Pour qu'une classe arrive à conquérir une position sociale, pour qu'elle sache la garder, elle a besoin non-seulement d'énergie, mais encore de lumières, de modération, de discipline, de cette aptitude politique qu'on n'acquiert pas sans travail et sans peine. Zschokke était mieux que personne pénétré de ces grandes vérités. Établi

¹ Le titre complet de l'ouvrage est : *Histoire des trois ligues dans la haute Rhétie*.

dans les sauvages montagnes de la Rhétie, où l'instruction était alors fort arriérée, il mit de côté tout calcul personnel pour s'occuper avec ardeur de son établissement et pour propager l'instruction dans le canton des Grisons. Accablé de travail et sans fortune, sa première pensée était de former des citoyens dignes de la liberté. Il y a eu dans notre siècle des écrivains supérieurs au populaire historien de la nation suisse ; mais il a été plus qu'un homme éminent, il a été *un caractère*. Il ne s'est pas contenté, comme tant d'autres, d'une admiration spéculative pour ce qui est grand et beau. Il a voulu que tous, même les derniers paysans, aimassent la vérité, la justice et la liberté. Cette œuvre a été la pensée de toute sa vie. Elle lui méritera l'admiration des siècles à venir. La postérité verra en lui un chrétien véritable, pour lequel l'Évangile ne fut jamais une lettre morte, ou un code de servilisme, mais la loi fraternelle d'où doit sortir avec le temps l'émancipation du genre humain.

Puisse-t-il briller bientôt le jour où ceux qui sont doués par le Ciel des qualités supérieures de l'esprit comprendront, comme l'auteur des *Soirées d'Aarau*, leurs devoirs envers les multitudes ! Au lieu de ne songer qu'à leur grandeur et à leur fortune, au lieu d'aller ramper dans les palais des grands ou dans les cours des princes, ils deviendront les guides du peuple, ils lui donneront de bons exemples en même temps

que des enseignements sublimes, ils lui enseigneront la haine de la servitude et le saint amour de la patrie. Ils feront alors de leur noble profession un véritable sacerdoce. Dédaignant d'être les adorateurs de l'art et les courtisans de la fortune, ils marcheront à la tête de l'humanité comme la colonne lumineuse qui précédait dans le désert la nation fidèle de Jéhovah. La plupart d'entre eux ne soupçonnent même pas cette vocation élevée. Plusieurs ont affecté, il est vrai, de se vouer à la cause du peuple, mais on a vu depuis qu'ils se proposaient uniquement de l'exploiter. Après avoir pris les couleurs de la démocratie, quand elle était triomphante, ils sont devenus, dès qu'ils l'ont vue humiliée, ses plus impitoyables et ses plus lâches adversaires.

Tel n'a pas été l'écrivain dont nous racontons la vie. Il a toujours méprisé les frivoles distinctions de la vanité. Il préféra le titre de « bourgeois d'Argovie » aux faveurs aristocratiques que lui proposait la cour de Bavière. Devenu célèbre, il resta le serviteur modeste, énergique et dévoué des classes laborieuses. Est-il étonnant que son nom vive dans le cœur de la nation suisse comme celui d'un ami ? Cette gloire si pure a été conquise par une vie de travail, de probité politique, d'abnégation sincère. Quel beau modèle pour tous ceux qui veulent travailler au progrès de l'humanité !

Après son *Histoire des trois ligues*¹, Zschokke conçut l'idée d'un livre destiné plus spécialement à la classe illettrée du pays des Grisons. Cet ouvrage contenait un abrégé de la religion comprise surtout au point de vue de la morale pratique, avec des notions de géographie et un résumé de l'histoire nationale. Cette publication eut un grand succès et fut même traduite en langue *romanche*². Zschokke reçut la seule récompense qui fut digne de lui, le don gratuit de la bourgeoisie dans les Grisons.

Cependant les événements apportèrent dans sa vie de graves modifications. Les Français entrèrent en Suisse et y établirent à la place de l'ancienne Confédération la république helvétique, « une et indivisible. » Les Grisons furent appelés à en faire partie, mais la majorité du peuple s'y opposa et réclama la protection de l'Autriche. Les amis de Zschokke appartenaient au parti français. Compromis avec eux, il fut obligé de se retirer à Aarau. Le gouvernement suisse ne l'y laissa pas oisif. Il le chargea de plusieurs missions pacifiques dans différents cantons dont il s'acquitta en homme zélé pour le bonheur de sa patrie adoptive. Le désir de la servir lui inspira la pensée de publier le *Schweizer-Bote*, journal populaire, dans le-

¹ Les Grisons formaient trois ligues.

² La langue la plus ancienne du canton des Grisons. Cette langue est d'origine latine.

quel il travaillait à réveiller le sentiment national, à éclairer chaque citoyen sur ses véritables intérêts, à lui montrer qu'il n'y a pas de liberté possible sans l'amour du travail et la pratique des vertus sociales. Zschokke avait le talent d'exprimer ces hautes vérités dans un style simple et original. Aussi le *Messenger suisse* ne tarda pas à pénétrer jusque dans les plus modestes chaumières; jamais aucun journal n'avait eu en Suisse un pareil succès, jamais la presse quotidienne n'avait paru aussi propre à servir à l'éducation du peuple et au progrès des idées libérales. Le gouvernement comprenait quels services Zschokke rendait au pays. Aussi, après les nombreuses missions dont il fut chargé, le nomma-t-on gouverneur du canton de Bâle. Au milieu de ces fonctions actives, il continua de populariser l'histoire nationale. Ce fut dans ce but qu'il publia l'*Histoire de la destruction des républiques de Schwytz, d'Uri et d'Unterwald*, dont la lutte mémorable contre les Français, à la fin du dix-huitième siècle, fait tant d'honneur à la vaillance helvétique.

Aloys Reding, ami intime de Zschokke, avait joué dans cette lutte le rôle le plus glorieux. Devenu chef du gouvernement, Reding voulut retenir le généreux écrivain au service de la république. Mais l'égoïsme qu'il voyait régner dans les hautes sphères avait tourné ses idées d'un autre côté. Il voulait se consacrer uniquement à éclairer le peuple. Le conte lui paraissait

le moyen le plus propre à faire pénétrer la vérité dans l'esprit d'un grand nombre de lecteurs. Il obtint de véritables succès dans ce genre de composition. Il ne craignit pas de présenter sous cette forme populaire les vérités de l'ordre le plus élevé, je n'en veux d'autre preuve que *Alamontade*. Cette œuvre remarquable est destinée à consoler celui dont l'injustice des hommes empoisonne l'existence, et dont la vie n'est qu'une suite de souffrances.

Au printemps de 1812, Zschokke partit à pied de Berne pour se rendre à Aarau. Il voulait découvrir dans les environs de cette ville une solitude où il pût échapper aux agitations de la politique. Il trouva dans le château de Biberstein le calme qu'il avait tant désiré, et il s'y occupa avec passion de physique, de chimie, d'histoire naturelle, de poésie et de philosophie. Mais le repos de notre penseur fut un jour troublé par les agitations du cœur. A un quart d'heure du château s'élevait sur une colline le presbytère de la paroisse de Kirchberg. Le pasteur avait une fille jeune et charmante, dont la pensée absorba bientôt Zschokke encore plus que ses travaux. Il avait beau renouveler ses grands projets d'étude, il n'avait de goût que pour la botanique, et ses excursions le menaient toujours du côté de la belle Nanny.

On se rappelle l'histoire de *Picciola*, racontée avec sensibilité par M. Saintine. On sait comment, dans la

pensée du prisonnier dont nous parle ce roman, une fleur et une jeune fille se confondirent longtemps. Zschokke mettait aussi sur le compte des scabieuses et des myosotis ses préoccupations ordinaires. Mais quand il contemplait sur le bord des fossés la petite centaurée aux étoiles roses, les véroniques d'azur, les blanches corolles des convolvulus, la gracieuse image de Nanny lui souriait derrière les rideaux de verdure. S'il ne l'avait pas rencontrée dans sa promenade, il regagnait sa solitude les yeux inclinés vers la terre, le cœur gonflé, sans avoir donné un seul regard aux fraîches gentianes et aux mille-pertuis dorés, épanouis sous ses pas. Un sentiment nouveau remplissait toute sa vie. Il murmurait ce poème d'une mélancolie charmante qui berce les longues rêveries de nos plus belles années. D'ailleurs, Zschokke devait subir plus qu'un autre l'influence d'un sentiment vif et profond. Chaque page de ses écrits révèle une âme singulièrement sensible, pour laquelle l'isolement est impossible et qui sent impérieusement le besoin d'aimer. Son intelligence n'était pas comme celle de Spinoza, de Leibnitz, de Pascal, de Kant, fermée à toutes les impressions sensibles. Sa pensée était constamment tournée vers les joies du foyer domestique. En choisissant la Suisse pour sa patrie, il en avait pris complètement les goûts et les idées. Or, le peuple de ce pays est plus porté aux satisfactions de la vie

de famille qu'aux distractions vides et frivoles du monde.

Pendant que Zschokke se livrait tout entier à ses affections nouvelles, la Suisse continuait d'être en proie à des dissensions intérieures qui se terminèrent par l'acte de médiation, que la volonté impériuse de Napoléon imposa aux cantons. Zschokke ne prit aucune part à ce grand événement. Mais on n'avait pas oublié ses anciens services. L'Argovie lui fit don de la bourgeoisie, et il fut nommé membre de la commission forestière. Ce fut alors qu'il publia le *Forrestier des montagnes*. Jamais cet esprit supérieur ne dédaigna rien de ce qui pouvait servir aux intérêts populaires. Heureux dans son ermitage de Biberstein, il refusa de se laisser amener par son ami Bonstetten à Coppet, où M^{me} de Staël tenait alors sa cour. Il finit par épouser la fille du pasteur de Kirchberg. Après la lune de miel, qui dura toute une année, il fit paraître de nouveau le *Messenger suisse*. En 1808, il entreprit un ouvrage d'un genre très-différent, intitulé : *Heures de recueillement*¹. C'était une publication hebdomadaire, qui renfermait des méditations pour le culte domestique. Son recueil ne contenait aucune de ces controverses qui divisent les communions chrétiennes, et il s'attachait uniquement au dé-

¹ *Stunden der Andacht.*

veloppement des vérités les plus consolantes de l'Évangile. Le succès de ce recueil fut immense parmi les catholiques aussi bien que parmi les protestants. Depuis longtemps on sentait le besoin d'un ouvrage étranger à l'esprit hargneux et étroit des sectes, propre à nourrir ces tendances pacifiques qui constituent le véritable caractère du christianisme. La renommée des *Heures de recueillement* s'étendit bientôt en Allemagne. On en fit vingt-cinq éditions, sans que la curiosité publique parvint à découvrir le nom de l'auteur.

La réputation que les écrits de Zschokke lui avaient méritée dans les pays germaniques, attira sur lui l'attention de la cour de Bavière. L'Allemagne, qui avait enlevé Muller à la Suisse, désirait vivement reconquérir Zschokke. Dans les voyages qu'il fit en Bavière, le roi le combla de distinctions. Il lui envoya des lettres de naturalisation et des titres de noblesse, et on lui proposa une chaire à l'université de Munich. Il refusa de la manière la plus convenable, mais avec fermeté, des honneurs qui lui semblaient incompatibles avec ses sentiments profondément démocratiques, et avec sa qualité de citoyen d'une république. Avec une délicatesse qui prouve que ses convictions, quoique inébranlables, n'avaient rien de brutal, il voulut témoigner sa reconnaissance au roi, sans abdiquer ses idées, et il écrivit l'*Histoire du peuple bavarois*.

Après ces voyages, Zschokke se fit bâtir une maison aux pieds du Jura, sur la rive gauche de l'Aar, et se fixa définitivement dans le canton d'Argovie. Sa retraite de Blumenhalle devint bientôt pour les nombreux touristes qui visitaient la Suisse un lieu de pèlerinage. L'illustre écrivain s'y livrait à l'éducation de sa famille et à des travaux littéraires, auxquels il s'appliquait avec une ardeur infatigable. Il s'occupait toujours de la culture intellectuelle des classes inférieures, en publiant de charmantes nouvelles, qui lui ont mérité le surnom de « Walter Scott de la Suisse, » et des compositions historiques. Quelques-uns de ses contes, tels que la *Nuit de Saint-Sylvestre*, le *Trou au coude*, *Colas*, le *Journal d'un vicaire*, sont, dans des genres différents, de véritables chefs-d'œuvres. MM. Cherbuliez, Loève-Weimars, de Suckau ont fait connaître au public français les contes et les romans de Zschokke¹. Quant à l'*Histoire de la Nation suisse*, dont les éditions ne se comptent plus, c'est un livre à part, dans lequel respire l'amour de l'Helvétie et de la liberté. L'auteur ne s'est pas proposé de soumettre les faits anciens à une critique minutieuse, ni de répandre la lumière sur les points obscurs des annales

¹ M. LOÈVE-WEIMARS a traduit les *Contes suisses*, les *Soirées d'Aarau*, et plusieurs de ses romans. — M. CHERBULIEZ, les *Matinées suisses* et les *Nouvelles soirées d'Aarau*. — M. DE SUCKAU, *Jonathan Frock*.

helvétiques, mais de réveiller le sentiment national. Il était frappé d'une vérité beaucoup trop méconnue, c'est que l'histoire doit être écrite pour les peuples bien plus que pour les salons. « On a souvent chanté, dit-il au début de son livre, plus souvent écrit les actions héroïques et merveilleuses de nos pères ; leurs succès, de même que leurs revers. Je veux rajeunir leurs anciennes traditions dans l'esprit de la nation entière. Je vais les raconter aux hommes libres des montagnes et des vallées, afin que leur cœur s'enflamme d'un nouvel amour pour leur noble patrie. Prêtez l'oreille à mes discours, vieillards et jeunes gens. L'histoire des temps passés est la science du bien et du mal. »

La conclusion de l'*Histoire de la nation suisse* n'est pas moins admirable que le début. « Le seul ennemi que doit redouter un cœur suisse, ne vient ici ni de l'Allemagne, ni de la France. L'ennemi le plus formidable de notre liberté, de notre indépendance, si jamais il se présente, ne sortira que du milieu de nous. Il faut donc lui imprimer un signe auquel chacun puisse le reconnaître. C'est lui qui préfère l'honneur de son canton à la gloire de la Confédération entière ; l'avantage de sa personne ou de sa famille à l'intérêt de l'Etat. C'est lui qui tremble à la vue du fer dans les mains d'un peuple libre, et qui ne fuit ni l'or, ni les flatteries des rois et de leurs ambassadeurs. C'est

lui qui dit publiquement : « Commandez le silence aux journaux, le mystère aux instituteurs de la jeunesse ; placez votre argent à intérêt au lieu de l'employer pour des armes et des armées ; fermez les salles de nos conseils, et que le peuple ignore ce que nous y décidons. Par là, nous redeviendrons seigneurs et maîtres ; nous commanderons de nouveau à des vaisseaux et à des esclaves. » — C'est lui qui sème la défiance entre la ville et la campagne, qui fait revivre cet égoïsme énervant, cette ambition de famille, cet orgueil de noblesse, enfin toutes ces discordes qui firent périr dans le sang la vieille Confédération. L'expérience nous enseigne que le droit et la justice sont plus forts que toutes les puissances ; que la prospérité des familles n'est assurée que sous la loi de la liberté, et que la liberté de tous n'est garantie que par l'indépendance de la Suisse. Or, cette indépendance noble et précieuse ne repose pas sur les documents signés par des ministres, et sur les promesses des empereurs et des rois. Elle repose sur une base de fer, sur nos épées. La vraie noblesse helvétique doit sortir des églises et des écoles du peuple. Le vrai trésor de l'Etat consiste dans la prospérité de toutes les familles. Le grand arsenal de la Confédération se compose des armes de tous les citoyens. Que les transactions des gouvernements et des assemblées populaires retentissent aux oreilles de toute la Suisse. C'est ainsi que

sera protégé l'intérêt sacré de la patrie et l'intérêt de chaque cabane. C'est ainsi que le feu céleste de l'esprit public consumera l'édifice ruiné de l'égoïsme personnel ou cantonal. Les liens de la servitude des Suisses ne furent rompus ni par la flèche de Guillaume Tell, ni par l'épée d'Adam de Camogask¹. Ni la bataille de Saint-Jacques, ni le combat de la Malsershaide ne conquièrent l'indépendance des Confédérés. Les hommes rassemblés dans la prairie du Grutli et sous l'érable de Trons² donnèrent seulement le mot d'ordre pour le combat sacré. Confédérés! nous le combattons encore! Et vous, nos neveux, vous le combattrez encore. Veillez, de peur que vous ne tombiez dans la tentation. Confiez-vous en Dieu. Que les Confédérés vivent « chacun pour tous, tous pour chacun³. »

Zschokke n'avait rien à désirer dans l'heureuse retraite où s'écoulait sa vie laborieuse. Il jouissait de cette honnête aisance qu'Horace a nommée « aurea mediocritas, » et qu'il devait à ses travaux continuels. Mais on le vit toujours prêt à sacrifier son repos aux intérêts de la Suisse. Il était citoyen avant tout. Lorsque les événements de 1830 régénérèrent la

¹ Un des héros du canton des Grisons.

² Canton des Grisons.

³ ZSCHOKKE, *Histoire de la nation suisse*, trad. du docteur Ch. Monnard.

Suisse, il reparut sur la scène politique. Quand il rentra dans sa chère solitude, il se sentait, disait-il, « comme arrivé sur le sommet d'une montagne, aux pieds de laquelle la mer de l'éternité roulait ses flots devant lui. » Il jetait alors un regard plein de sérénité sur les vicissitudes de sa vie : « D'autres peuvent regretter le paradis désormais perdu de leur enfance. Ce paradis m'a manqué. J'étais comme orphelin, délaissé, oublié de tous, mais non pas délaissé et oublié de Dieu... Je devins homme; la vie s'éclaira pour moi d'une manière plus intense. Dès lors, plein de courage, infatigable et persévérant, j'ai tourné toute mon activité vers le culte du beau et du vrai, afin d'avoir un jour loyalement mérité mes heures de repos. Et si le résultat de mes efforts fut peu de chose, du moins ma volonté avait été grande. Je goûtais le doux et l'amer des choses terrestres, selon que ma destinée me l'apportait. Et reconnaissant pour l'un comme pour l'autre, sans m'affliger de l'instabilité des biens de ce monde, habitué à vivre dans la conscience et l'amour de l'Éternel. Maintenant, voici le repos. Qu'il soit le bien-venu! Je ne me repens pas d'avoir vécu. D'autres pourront, dans leur automne, contempler les récoltes et en calculer la valeur. Je ne le puis pas. J'ai répandu des semences; je ne sais où le vent les a jetées. Mon seul mérite a été la bonne intention. Quant au reste, c'est la main de Dieu qui

en a disposé. D'autres peuvent se réjouir d'avoir acquis, avec plus ou moins de peine, richesses, rangs, renommée. Je ne leur envie pas cette joie, et je plains leurs efforts. La fortune ne m'a pas favorisé de ses dons; mais, satisfait des fruits de mon activité, j'ai obtenu cette noble indépendance, à laquelle j'aspirais, qui m'a permis de tendre une main secourable à quelques malheureux.

Les dernières années de la vie de Zschokke s'écoulèrent dans un calme parfait, sans que son activité intellectuelle se ralentit un seul instant. Il mourut « plein de jours, » pour me servir d'une expression biblique, environné de l'amour et de l'admiration de ses concitoyens; laissant à la Suisse et aux hommes de lettres de tous les temps le modèle d'un dévouement infatigable et désintéressé aux intérêts du peuple et de la liberté. Il avait 78 ans quand il rendit son âme à Dieu le 27 juin 1848¹.

J'ai parlé des deux principaux historiens de la Suisse². Mais je ne veux point laisser croire qu'ils

¹ Outre l'autobiographie de Zschokke, (*Selbstschau*), qui a été traduite en plusieurs langues, on peut citer sur sa vie: MUENCH, *H. Zschokke*; — BAER, *H. Zschokke*; — FRENSDORFF, *H. Zschokke*; — GENTHE, *Erinnerungen an H. Zschokke*; — deux excellentes revues suisses, la *Bibliothèque universelle de Genève* et la *Revue Suisse* (de Neuchâtel) ont aussi publié des biographies de Zschokke, que nous avons particulièrement consultées.

² Sur les anciens chroniqueurs on peut consulter Eusèbe GAULIEUR, *La Suisse historique*, Introduction.

aient seuls écrit avec talent l'histoire de la Confédération. Parmi les nombreux écrivains qui se sont occupés de notre temps de ses annales, je me plais à citer MM. Hottinger, Vulliemin et Monnard, les savants continuateurs de Muller, Daguët connu par d'excellents travaux historiques ; M. Eusèbe Gaullieur de Genève, M. de Tillier auxquels on doit plusieurs publications très-consciencieuses ¹. L'*Histoire de la nation suisse*, de M. Daguët, n'est pas un simple résumé des événements politiques et militaires. Fidèle aux exemples de MM. Vulliemin et Monnard, il y traite d'une manière fort intéressante, des lettres, des sciences, des mœurs, des institutions, en un mot, de tout ce qui constitue la vie intérieure d'un peuple. L'auteur est animé d'un patriotisme sincère et d'un vif désir de faire comprendre à ses concitoyens l'importance et la grandeur de leur histoire. Heureuse nation, qui a en même temps des historiens comme Muller, des théologiens comme Zwingli et Lavater, des instituteurs comme Pestalozzi, Fellenberg et Girard, des artistes comme Léopold Robert et Pradier, des écrivains et des poètes populaires comme Zschokke, Bitzius, Usteri et Kuhn ; des savants tels que le grand

¹ On a surtout remarqué avec raison *Le Château de Chillon* de M. L. VULLIEMIN, la *Biographie de Muller* de M. Charles MONNARD, l'*Histoire littéraire de la Suisse française* de M. GAULLIEUR, auteur de la *Suisse historique*, le *Zwingli* de M. HOTTINGER.

Haller, Euler, Conrad Gessner, les Bernouilli; des philosophes tels que Zimmermann; des prédicateurs comme Zollikofer; des héros pareils aux d'Erlach, aux Bubenberg, aux Winkelried, aux Fontana! Combien de grands peuples envieraient à un pays qui n'a pas deux millions et demi d'habitants, tant de gloires dans toutes les sphères de l'activité humaine!

IX

Connaissez-vous, Emmanuel, ces songes riants qui nous visitent parfois, lorsque l'âme paisible et l'esprit épuré par quelque noble pensée, nous nous endormons avec le calme d'une conscience sans remords? Alors nous nous transportons avec un ravissement indéfinissable dans les célestes domaines, au sein d'un monde parfait. Nous voyons des anges et des créatures idéales qui nous attachent et nous font sourire de bonheur. Le cœur se dilate comme aux premiers instants de la jeunesse, lorsque tout n'est qu'espoir, amour et passion. Puis, lorsque la paupière s'ouvre aux premières lueurs du jour, on se demande si l'on n'a pas vécu un moment d'une félicité réelle; on

doute, — et enfin l'on se dit que le rêve même a été une joie digne de regrets.

C'est là ce que j'éprouve en traversant les coteaux rapides et les plaines fertiles de la république helvétique. Depuis quelques heures déjà, j'ai quitté Schaffhouse, en passant sous l'une des antiques portes de cette vieille cité, aux rues étroites, aux sombres tourelles, aux murs noircis. — Avant le départ, je m'étais laissée aller à la rêverie, à l'abri des ardeurs du midi, sous une treille verte, où je jouissais d'une fraîcheur délicieuse. Une ouverture dans la direction de la cataracte me permettait de l'admirer dans toute sa splendeur. Le soleil l'illuminait de ses rayons. Toutes les couleurs du prisme se jouaient au milieu de la vapeur qui s'élevait de ses flots. Les quatre rochers couverts de verdure qui divisent cette mer en furie, se dessinaient sur ses ondes. Un bras du fleuve se précipite avec fracas dans un bosquet touffu, et revient ensuite se confondre avec la masse de ses eaux. J'entendis, pendant que je m'abandonnais à cette contemplation, les clochettes de la voiture qui devait m'emporter. Je m'éloignais à regret. De loin, j'écoutai longtemps retentir le torrent, tandis que je traversais les campagnes où des maisons de plaisance et des jardins couvrent les coteaux qui mènent à la ville. Bientôt le bruit ne me parut plus qu'un faible écho ; — puis il s'effaça, et la brise légère souffla seule à mon oreille.

Je perdais en même temps de vue les toits bizarres et les clochers de Schaffhouse. Hameau primitivement composé de quelques bateliers qui venaient y débarquer leurs marchandises, elle est maintenant une ville semblable à toutes ces enceintes fortifiées du moyen âge, qui rappellent une terreur dont nous n'avons plus à trembler. Les hautes tours de ses murailles crénelées se confondaient dans l'horizon avec les sapins et les rochers. Je volais rapidement à travers une fraîche vallée que les Alpes environnent d'un amphithéâtre grandiose. Parfois nous longions des rivières limpides qui s'échappent à travers les saules inclinés. Le ciel était radieux. Tout était empreint d'une sérénité ineffable. — Tandis que mon imagination s'extasiait sur cette belle Suisse, que je croyais parcourir, je vis d'autres couleurs aux poteaux des barrières, d'autres costumes, un peuple nouveau. Je me trouvais dans le grand-duché de Bade. Mais nous ne tardâmes pas à rentrer sur le territoire helvétique, et, à la première station, j'aperçus la croix d'argent sur fond de gueules, signe d'alliance et de liberté chrétienne. — Un homme d'un âge mûr, riche artisan de Zurich, était à mes côtés. Il ignorait les sentiments qui m'animaient pour sa patrie. Il me savait d'un pays monarchique. Remarquant l'attention avec laquelle je regardais les armes de la Confédération, et craignant que je ne fusse choquée de ces insignes de la liberté : « C'est un placard

de la porte, me dit-il. Les couleurs rouge et blanche se voient mieux dans l'obscurité. » J'eus peine à cacher mon étonnement, mais je compris bien vite qu'il tâchait de ménager les préjugés absolutistes qu'il me supposait. Il voulait sans doute ne point rendre pénible mon court passage sur sa terre natale. Le cœur se manifeste ainsi dans les moindres circonstances. Quoique les opinions que m'attribuait l'excellent Confédéré me fussent complètement étrangères, je lui sus gré de sa courtoisie. — Plus je vois cette nation, plus je l'aime, plus je l'admire. Si elle a eu des Lavater, des Pestalozzi pour guides et pour instituteurs, elle a eu Dieu pour maître suprême ! Elle ne s'est pas dégradée dans la servitude. Tout en elle est noble et grand, jusqu'à ce calme apparent qui appartient seulement à la force sûre de triompher : — Tel, le lion se promène d'un pas paisible dans les déserts sauvages de son empire.

X

Du fond de vos Alpes, Naranda, vous lancez l'anathème sur nous comme un feu dévorant. Le monde

que vous avez quitté vous semble abominable. Vous blâmez et votre caste et ses principes. Vous dites qu'il n'existe en elle aucun élément de justice et de vérité. Vous allez jusqu'à invoquer contre nous la main vengeresse de l'humanité.

Femme, votre cœur vous entraîne au delà des bornes. Votre pitié pour les uns vous rend injuste envers les autres. Par excès de générosité, vous vous dépouillez vous-même. Vos dons seront perdus, et vous ne parviendrez pas à faire le bonheur de ceux auxquels vous accordez toutes vos prédilections.

Les hommes, croyez-moi, sont partout les mêmes. Ces passions, parmi lesquelles vous avez vécu, se retrouvent au sein des dernières classes, moins poétiques et moins élégantes, mais tout aussi perverses, tout aussi révoltantes. Dans chaque âme existe le germe du bien et du mal. Souvent l'un des deux principes succombe et l'autre s'empare de nous. Mais partager l'humanité en deux camps, mais supposer à ceux-ci toutes les vertus, à ceux-là tous les vices, c'est s'aveugler étrangement. C'est oublier que le sang de nos veines a mérité dès le premier jour du monde la réprobation du seul être qui soit vraiment parfait. Quelques-uns pleurent, dites-vous, souffrent et gémissent sous le poids du travail et de l'oppression. D'autres, — vous l'avez oublié, — Naranda, étouffent leurs soupirs, exhalent dans le silence le trop plein de

leur cœur, appellent de toutes leurs forces un jour de calme et de bonheur que les richesses ne peuvent donner. L'opulence extérieure ne semble qu'une ironie amère pour leurs souffrances cachées: Telle est notre existence. Le désir, impétueux et irrésistible, nous précipite du haut des cieux dans des gouffres sans fond. Comme des âmes errantes, nous voudrions nous élever jusqu'aux astres, et nous brisons nos fronts contre ces mondes de lumière. Puis nous retombons de toute notre pesanteur pour mordre la poussière dans une fureur inutile. Le désir, Naranda, nous tue comme l'oppression tue les classes que vous protégez. Y a-t-il une souffrance plus cruelle? Tâchez d'en retrouver le souvenir, et prenez pitié de nous comme des plus petits.

» Ne vous hâtez pas de condamner. Il y a des pauvres, mais ils vivent de nos largesses. Leurs besoins ne sont pas grands, et leur vie est plus paisible que la nôtre. Pour eux, le matin se lève comme pour l'hirondelle qui vole de son nid vers la prairie, — comme pour les génisses, qui se mirent dans la source avec le premier rayon du soleil; — comme pour le lis immobile, qui ouvre son calice à la rosée. Ainsi s'écoulent leurs jours monotones à la face du ciel. Ils quittent avec l'aube leur grabat, pour retrouver la faux ou le marteau de la veille. Le plus modeste repas doit paraître savoureux à l'heure où ils se délassent

de leur rude, mais bienfaisant labeur. Le soir, ils goûtent sur leur couche un sommeil qui ne les fuit jamais. Leurs corps épuisés n'ont ni langueurs énervantes ni pénibles cauchemars. Les heures de la nuit sont pour eux comme le repos de l'hiver à l'orme vigoureux. Leurs amours sont paisibles, ainsi que tous leurs instincts. Ils s'attachent à la fille qui saura le mieux seconder leur travail ou nourrir leurs enfants. Ils ignorent la jalousie, ce feu qui dévore. Ils laissent en paix reposer leur compagne, à côté de l'ami dont elle ne trouble point le lourd sommeil. Pour nous, Naranda, l'amour est un martyr, une longue douleur, un souhait insatiable, une rage délirante, une vague angoisse, dont les limites sont insaisissables, comme celles du néant. Notre bonheur est mêlé à des déchirements de toute espèce, et si nous l'avons saisi pendant un moment, il nous laisse dans l'abandon et dans le découragement. Lorsque le jour, qui ne nous apporte jamais d'espoir, traverse avec peine nos rideaux, dont nous voudrions faire des remparts infranchissables à sa lumière, un secret effroi s'empare de nous. Avons-nous connu, la veille, les joies et la volupté? — La fatigue nous obsède. Notre journée a-t-elle été monotone et triste? — Nous tâchons de l'oublier. Pourquoi nos vies ne coulent-elles pas comme le torrent de la vallée? Comment remplir le vide de cette existence? Est-ce en répan-

dant les bienfaits, en cherchant des félicités inconnues dans le mariage, qui fait de la femme notre bien, et lui impose l'amour et de perpétuels sacrifices? — Si c'est pour soulager la misère ou acheter un cheval de prix, l'or s'échappe de nos mains, qui le laissent tomber avec indifférence et dégoût. Quant à la femme, elle n'est point nécessaire à nos distractions et à notre vie domestique. Lorsque nous l'avons aimée un jour, nous nous en détournons avec ennui. Si elle a réveillé un instant notre cœur par une illusion passagère, il retombe dans le doute plus désenchanté que jamais.

Vous voyez donc bien que la Providence elle-même semble constituer dans l'humanité deux classes d'hommes profondément séparées. On dirait qu'elle a voulu voir les passions se développer sous les formes les plus diverses, et la douleur, comme un vent de tempête, passer sur toutes les têtes, déchirer tous les cœurs. Que ce soit l'épreuve dont nous devons sortir épurés ou un signe d'infériorité au sein de la création, qu'importe? Dieu a voulu qu'il en fût ainsi. Laissez s'accomplir ses insondables décrets. Entre ces hommes et nous, l'abîme est infranchissable. Quoique pétris d'un même limon, nous appartenons à deux mondes différents, qui sont des images diverses de la souffrance. L'un cache les plis mélancoliques de son front sous l'or de son diadème; l'autre est morne et silencieux, pareil à la nuit sombre. — Ne me de-

mandez pas l'explication de ce problème. Pourtant, lorsque je contemple sur ma tête tous ces globes de lumière, où la vie, qui remplit l'espace, doit se manifester dans son infinie variété, je me dirais volontiers que notre froide planète, délaissée aux confins de l'univers, est sans doute l'une des moins favorisées du Ciel. Car, si chacun de ces mondes est la manifestation d'un instinct ou d'une tendance que nous connaissons, cette terre est vouée au désir, le plus imparfait des sentiments. Alors, tout autour de moi me semble vivre dans une anxiété mystérieuse, depuis la sensitive, qui frémit sur sa tige, jusqu'au roi de l'intelligence, qui est la personnification la plus complète des aspirations de l'âme humaine vers l'idéal.

Lancés tous dans l'inconcevable infini, nous disparaissions comme des atomes. Quelle valeur si grande mettez-vous donc à ce rêve qu'on appelle la vie? Où mènent tous nos efforts? où aboutissent nos vœux? A une tombe.

Ah! croyez-moi, laissez aller vers la mort la triste multitude des hommes, sans vous préoccuper de leurs intérêts mesquins, de leurs passions stupides, et venez rire avec nous. Notre rire, si vous voulez, est un cri de désespoir, mais il produit du moins la fatigue et l'étourdissement.

XI

Lorsque la main de l'Éternel s'appesantit sur Sodome et sur Gomorrhe, savez-vous quels étaient ces pécheurs qui attiraient sur leur tête la foudre du Ciel ? Savez-vous quelle était leur vie ; comment ils avaient révolté les hommes ; quels étaient leurs blasphèmes ; quels crimes ils avaient commis contre Dieu ? Précurseurs d'un monde qui devait être réprouvé comme eux, leurs chants retentissaient pareils à de lugubres présages, leur luxe était un orgueil effrené, leurs amours une sauvage frénésie. Cependant croyez-vous que, parmi tous ces damnés, il n'y eut pas quelques âmes primitivement généreuses et nobles ? La créature en sortant des mains de Dieu ne saurait être dépravée. Pourtant, l'esprit de justice et de vérité n'a pu même sauver dix justes dans les criminelles cités. Ce n'étaient pas, j'en ai la conviction, les individus qui méritaient d'être maudits, mais cette société de haine, de vanité et d'impuissance, composé étrange de joies apparentes et de mécontentements secrets, qui transformait les hommes en ennemis du

Créateur, qui les rendait aveugles devant ses merveilles, et incapables de comprendre l'idéal.

Pourtant ce fut à regret que le Tout-Puissant, dans sa miséricorde, répandit ses flammes sur les villes condamnées. Mais lorsque celui qui pleura sur Jérusalem, qui intercéda pour ses bourreaux, crut devoir réprover le monde, il se détourna cette fois sans un regret, sans un soupir de douleur, en s'écriant : « Malheur au monde à cause des scandales ! car il est nécessaire qu'il arrive des scandales ; toutefois malheur à l'homme par qui le scandale arrive¹ ! » Cependant nous bravons la voix divine ; nous sommes fiers de la réprobation dont elle nous menace ; notre vie est comme un spectacle destiné à mettre en action tout ce qu'elle a reprouvé. Le scandale devient alors une distraction qui nous charme. Nous ne faisons pas le mal pour contenter les instincts de notre infirme nature. Cette faiblesse, qui ne saurait être sanctionnée, mérite cependant l'indulgence, car elle est facilement suivie du repentir. Aussi Christ, ordinairement si sévère quand il s'agit de l'esprit du monde, montre-t-il une grande indulgence à ceux qui cèdent seulement aux entraînements du cœur. Il n'en est pas ainsi des hommes qui cherchent dans le vice le fu-

¹ Οὐαὶ τῷ κόσμῳ ἀπὸ τῶν σκανδάλων· ἀνάγκη γάρ ἐστὶν ἔλθειν τὰ σκάνδαλα· πλὴν οὐαὶ τῷ ἀνθρώπῳ ἐκείνῳ, δι' οὗ τὸ σκάνδαλον ἔρχεται. (MATTHIEU, XVIII, 7.)

neste éclat qu'il produit. Personne n'oserait regarder comme inspirées par un sentiment naturel ces folles prodigalités qui couvrent d'or les idoles de la mode. Quel rôle joue le cœur dans ces coûteuses fantaisies? Sincèrement touché, il est capable de nous inspirer l'abnégation et le dévouement. Il peut ennoblir ce qu'il y a de vulgaire dans les affections purement humaines. Mais il n'en est pas ainsi quand on n'aime que le bruit; qu'on n'a d'autre but que d'éclipser ses rivaux, d'attirer sur soi l'attention de cette foule insipide composée de vieillards ennuyés, de coquettes bavardes et de jeunes gens blasés, qui se traînent à travers les salons indolents et désœuvrés. Comme ils ne sont parvenus à développer dans leur esprit aucune idée élevée, dans leur cœur aucun sentiment sérieux, ils affectent de contester tout ce qu'il n'ont pas compris. Ils ne croient qu'à leur propre capacité. Tout homme qui, par ses grandes pensées, par ses immenses travaux, son énergie invincible, est devenu la gloire de son pays, est pour eux un sujet de mépris. On dirait qu'ils ont reçu par intuition la révélation des arts, de la littérature, de la guerre, des finances, de la politique. Nulle question ne leur semble étrangère. Ce n'est pas là ce qu'il y a de plus bizarre. Ils parviennent jusqu'à un certain point à faire illusion à tout ce qui les environne. La fatuité et l'impertinence sont toujours sûres d'écraser dans le

monde le mérite réel et le talent modeste. On ne doute pas de celui qui paraît avoir en soi une foi aussi profonde. Or la sottise ne sait jamais douter ! Vous connaissez vous-même ce prince d'un génie contestable, dont les œuvres ont été louées avec enthousiasme, tandis qu'on prodiguait le dédain à l'écrivain obscur qui n'avait pour lui que ses talents. Il en est de même dans les questions qui décident du bonheur de la patrie. Ne voyons-nous pas tel politique improvisé apprendre, dans une existence équivoque, les secrets du gouvernement et de la diplomatie ? Il s'empare un jour avec résolution du portefeuille, et s'épanouit majestueusement dans les plus hautes positions sociales. Le monde ne conteste jamais la légitimité du succès. Dès qu'on réussit, on peut compter sur son admiration. Il oublie alors l'ignorance, les vices, les tristes aventures, l'incapacité notoire de celui auquel sourit la fortune. Il ne soupçonne même pas que la société puisse courir quelques dangers dans ses mains. Il ose le préférer aux hommes qui ont rendu au pays les plus éminents services ; qui ont travaillé et souffert par lui, pour son honneur, pour sa gloire, pour sa liberté, qui lui ont sacrifié leur vie ; qui n'ont eu d'autre ambition que sa grandeur et sa félicité.

Il y a dans la nature humaine un servilisme tellement incurable qu'il saisit avec empressement toutes

les occasions de se produire. On dirait que ramper est la condition naturelle des fils d'Adam. Or l'Évangile se proposait avant tout de relever leur condition. Il voulait enseigner à l'homme une légitime indépendance et lui faire comprendre toute sa dignité d'enfant de Dieu. N'a-t-il donc pas eu raison de nommer *scandale* tout ce qui avilit les caractères, dégrade les intelligences, transforme la vie sociale en arène dégoûtante, où s'agitent la ruse, la bassesse, la cupidité, les plus infimes passions ? Christ, qui a pardonné à Madeleine, qui n'a pas eu horreur des publicains, Christ maudit le monde à cause du *scandale* comme il a maudit les pharisiens, ces implacables ennemis de la justice et de la vérité. Il condamne par les mêmes expressions leur criminelle hypocrisie et la pernicieuse influence du monde.

Ce monde se donne pourtant quelquefois des airs de christianisme. Oublie-t-il donc qu'il a été placé par le divin Sauveur au rang de ceux qui l'ont livré à Pilate ; qui ont ameuté contre lui la populace ; qui se sont rassasiés de ses douleurs et enivrés de son sang ? Son égoïsme est ennemi de Christ comme les calculs et les raffinements de l'astuce. La servilité n'est pas plus chrétienne que la fausse piété. La bassesse ne se concilie point avec ce respect de soi-même et cette fermeté modeste qui ont toujours distingué, au milieu de la foule ignorante et sans cœur, les vrais

disciples du Fils de l'homme. Étaient-ils les esclaves du monde, des puissances de la terre, des grands du jour, des préjugés de leur temps, ceux qui, pour obéir à la voix de la conscience, ont bravé les pontifes et les rois, les proconsuls et les Césars. Le genre humain les méprisait comme des séditeux et des blasphémateurs. Mais eux, le front haut, le sourire sur les lèvres, marchaient vers le but sacré que le Maître leur avait indiqué. — Oublierions-nous leur glorieux exemple? Ne saurons-nous pas nous mettre au-dessus d'une multitude sans énergie, sans conviction, qui s'appelle les gens du monde? Est-il impossible de ressusciter, même dans un temps d'égoïsme, la sainte fraternité de l'Église primitive? N'y aurait-il plus des adorateurs de Dieu en esprit et en vérité, capables de tout sacrifier pour la justice; de véritables *serviteurs* du genre humain?

Cette qualification paraîtra vulgaire à vos oreilles aristocratiques. Au tribunal de la postérité, elle sera la gloire de ceux qui n'en rougissent pas. Elle leur saura gré de ne pas avoir désespéré de l'avenir, de l'Évangile et du progrès. On les louera d'avoir été les soldats de Dieu, d'avoir su briser les liens trop doux de la chair et du sang; d'avoir détourné les regards de tout ce qui pouvait affaiblir leur fier courage, pour écouter, au-dedans de leur cœur, cette voix divine qui se fait entendre aux hommes de bonne volonté.

Continuez, si vous voulez, de consacrer aux grandes affaires qui vous absorbent, l'existence que vous avez reçue du Créateur; mais souffrez du moins que nous réservions nos admirations et nos sympathies pour d'autres pensées, pour d'autres actions. Laissez-nous, parmi ceux que vous nommez d'obscurs rêveurs, croire encore à la justice, à la liberté, à la charité. Permettez-nous de penser qu'il y a pour une âme animée du souffle de l'Éternel une autre destinée que la vie des salons; d'autres obligations que les *devoirs* du monde; un horizon plus large que celui dans lequel vous vous enfermez, en essayant d'y emprisonner l'humanité entière.

Un jour, l'esprit de mensonge transporta le Verbe incarné sur la montagne. Il lui montra les peuples prosternés dans la fange devant les autels de dieux abominables. Il essaya, par le spectacle de cette foule avilie, de le faire désespérer de la libération du genre humain: « Vois-tu, » lui dit-il, « ces hommes auxquels tu veux te dévouer. Ils sont esclaves des plus tristes erreurs. Ils sont livrés aux plus vulgaires passions. C'est à mes lois qu'ils sont assujettis, car je suis le prince de ce monde. Tu verseras en vain pour lui ton sang et tes larmes. » Mais, levant vers le ciel un regard assuré, Jésus refusa de courber son front devant l'archange déchu, qui avait osé s'intituler le maître de la terre. « Retire-toi trompeur, dit la voix

tonnante du fils de Marie. Tu adoreras le Seigneur ton Dieu ; tu ne serviras que lui seul. » Ainsi le roi des enfers vous présente sans cesse l'humanité plongée dans la corruption, se tordant dans ses fers. Il vous affirme que son empire est invincible. Inspirés par lui, l'Évangile devient à vos yeux une lettre morte. Vous répétez avec affectation que le christianisme n'est plus de notre âge ; que le progrès est une vaine parole ; que la liberté est un rêve. Satan vous a convaincus de la puissance de la ruse, du succès de la bassesse, du droit de la force. Nous devrions, pour vous obéir, lui offrir l'encens qui appartient au Dieu vivant. Mais nous, pour le terrasser, pour vaincre, pour espérer, pour croire, pour aimer encore, nous répéterons la parole de notre maître : « Retire-toi, Satan. Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui seul. »

Faire tomber son frère, ou le *scandaliser*, est sans doute un crime aux yeux de l'Évangile. Ce crime devient impardonnable si l'on scandalise ceux que leur peu d'intelligence ou la faiblesse de leur caractère expose à des dangers plus redoutables. Christ a dit : « Quiconque scandalise un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui mit au cou une meule d'âne, et qu'on le jetât au fond de la mer ¹. » Le Seigneur entend par ce mot « pe-

¹ "Ὁς δ' ἂν σκανδαλίσῃ ἓνα τῶν μικρῶν τούτων τῶν πιστευόντων εἰς ἐμέ,

tits, » tous ceux qui subissent profondément une influence étrangère, sans qu'ils aient en eux la force spirituelle nécessaire pour lui résister.

Or, telle est la masse de l'espèce humaine. Il serait difficile de l'accuser d'une perversité raisonnée. Si elle était livrée à ses propres impulsions, elle prendrait peut-être parti pour la justice et la vérité. Les belles actions frappent vivement son imagination ; les dévouements sublimes émeuvent sa sensibilité. Mais elle n'a pas de convictions assez solides, d'indépendance assez assurée pour défendre la bonne cause avec vigueur. Elle ressemble à ce peuple de Judée, qui prêtait l'oreille avec bienveillance aux enseignements de Christ. Lorsqu'on n'entravait pas le divin ministère du libérateur, ce peuple applaudissait à ses discours. Il approuvait ses véhémentes attaques contre la cupidité des grands et contre l'hypocrisie du sacerdoce. Il s'attachait à ses pas avec une sainte ardeur. Il le suivait au désert et sur la montagne. Pour avoir le bonheur de l'écouter, il oubliait jusqu'aux soins de sa nourriture. Il parlait même de proclamer roi et de placer sur le trône de David et d'Asa, le zélé défenseur des pauvres et des petits. Cependant la persécution éclate. La synagogue chasse Jésus de son sein ; le sanhédrin s'acharne à sa poursuite. Dès lors

συμφέρει αὐτῷ ἵνα κρεμασθῆ μύλος ὀνικός ἐπὶ τὸν τράχηλον αὐτοῦ, καὶ καταποντισθῆ ἐν τῷ πελάγει τῆς θαλάσσης. (MATTHIEU, XVIII, 6.)

on commence à trouver qu'il a franchi les limites de la modération, qu'il n'a pas suffisamment respecté les prérogatives des chefs d'Israël, des docteurs assis sur la chaire de Moïse. On avoue que, s'il n'est pas précisément un séducteur, il est difficile de l'excuser d'imprudence. Bientôt, à force d'entendre répéter par les hommes influents qu'il a foulé aux pieds toutes les bienséances et violé les lois, on convient qu'il s'est exposé aux châtimens les plus sévères. Laissez passer quelques jours ; ceux qui le saluaient de leurs cris enthousiastes au moment de son entrée à Jérusalem, se presseront sous le tribunal du procureur, et répéteront cette clameur terrible : « que son sang retombe sur nous et sur nos enfans ! »

C'est ainsi qu'au temps de Jésus le monde parvint à triompher. Les Juifs qui s'étaient montrés favorables à l'Évangile, qui l'aimaient sincèrement, qui étaient prêts à mourir pour lui, furent transformés en bourreaux. Ce triste spectacle se reproduit perpétuellement sous nos yeux. Dès que la justice est vaincue, dès que la vérité est sacrifiée aux passions égoïstes des grands de la terre, on tourne sans peine de leur côté ces masses flottantes, qui ne savent jamais défendre contre la propagande artificieuse de l'esprit mondain leurs idées et leurs sympathies.

Beaucoup de gens sont, par leur position, leur éducation, la culture de leur intelligence, moins ac-

cessibles que la plèbe illettrée à ce genre de séductions. — Imaginez à leur place de pauvres paysans, des ouvriers abrutis par la misère, une foule incapable de réflexion. Avec quelle facilité le monde lui fera prendre parti contre ses ennemis ! Cependant, l'arbitre suprême qui préside aux destinées de l'humanité, ne laissera pas sans châtement ce funeste scandale. Le jour viendra où ces multitudes, systématiquement corrompues et trompées, se soulèveront contre ceux qui les auront si habilement exploitées. Comme on n'aura rien fait pour développer leur intelligence, elles briseront tout avec une stupidité féroce. Leur caractère n'ayant pas été adouci par la patience et le dévouement de leurs maîtres, elles déploieront dans les luttes contre leurs adversaires toute la fureur d'un sauvage égoïsme. On verra se renouveler les douloureux spectacles du moyen âge. L'aristocratie de l'Eglise et celle de l'épée engendrèrent la Jacquerie, les routiers et les écorcheurs. Faut-il s'étonner si ces bandes farouches semaient partout le deuil et la mort ? Habituees au triomphe de la tyrannie, elles la considéraient comme le droit imprescriptible de la puissance. Dès que la force était de leur côté, elles ne comprenaient pas comment on osait leur interdire des violences qu'on avait tant de fois exercées contre elles. Ces leçons ont-elles profité aux maîtres de l'univers, à ces classes élevées qui

s'intitulent elles-mêmes le *monde* par excellence ? Hélas ! elles n'ont que trop suivi l'exemple des hommes qui, dès le moment où le christianisme a paru sur la terre, ont juré de le combattre et de l'étouffer. Le Sauveur proclamait à la face de l'univers païen les dogmes sacrés de l'égalité et de la fraternité humaines. On a su rendre sa prédication vaine et inutile.

A Jérusalem, n'est-ce pas le sacerdoce et l'aristocratie qui ont livré le Fils de l'homme aux bourreaux des Romains ? Aussi Jésus disait-il à ses apôtres : « Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous ¹. » Pourquoi le monde haïssait-il les prédicateurs de l'Évangile ? Le Verbe incarné nous l'apprend lui-même en s'adressant à ses apôtres : « Si vous eussiez été du monde, le monde aimerait ce qui serait sien ; mais parce que vous n'êtes pas du monde, et que je vous ai élus du monde, à cause de cela, le monde vous hait ². » Oui, le monde détestait les disciples de Christ, parce que leurs enseignements condamnaient toutes les iniquités de la société antique ; parce qu'ils annonçaient une morale dont ne pouvait s'accommoder l'égoïsme des dominateurs de la terre ;

¹ Εἰ ὁ κόσμος ὑμᾶς μισεῖ, γινώσχετε ὅτι ἐμὲ πρῶτον ὑμῶν μεμίσηκεν. (JEAN, XV, 18.)

² Εἰ ἐκ τοῦ κόσμου ἦτε, ὁ κόσμος ἂν τὸ ἴδιον ἐφιλει· ὅτι δὲ ἐκ τοῦ κόσμου οὐκ ἐστέ, ἀλλ' ἐγὼ ἐξελεξάμην ὑμᾶς ἐκ τοῦ κόσμου, διὰ τοῦτο μισεῖ ὑμᾶς ὁ κόσμος. (JEAN, XV, 19.)

parce qu'ils donnaient le sentiment de l'indépendance et la dignité humaine à ceux qui avaient jusqu'alors subi servilement tous les caprices et toutes les passions. Aussi n'est-il point étonnant que, pendant trois siècles, les empereurs, les proconsuls, les patriciens et les sophistes se soient ligués pour étouffer dans le sang une secte ennemie des lois et des dieux. Cependant cette religion maudite trouva un asile dans le cœur du peuple et des petits. Des bateleurs de Betsaïda, de pauvres femmes de Capernaüm, la plèbe avilie des cités romaines, les esclaves du peuple-roi conservèrent, au prix de leur vie, le feu sacré que Jésus avait apporté à la terre. Ces hommes incultes et sans naissance montrèrent plus de raison et plus de dévouement que les philosophes et les hommes d'Etat. Une sagesse supérieure aux calculs de la prudence humaine les remplit de courage et d'espérance.

Mais le Fils de Dieu plongeait son regard dans l'avenir. Il savait quel serait le sort fait à ses véritables disciples par ce monde, auquel il déclarait être complètement étranger. « Je leur ai donné ta parole, » disait-il en s'adressant à son Père, « et le monde les a haïs, parce qu'ils ne sont point du monde, comme aussi je ne suis point du monde¹. — Je prie pour eux ; je ne prie

¹ Ἐγὼ δέδωκα αὐτοῖς τὸν λόγον σου, καὶ ὁ κόσμος ἐμίσησεν αὐτοὺς ὅτι οὐκ εἰσὶν ἐκ τοῦ κόσμου, καθὼς ἐγὼ οὐκ εἰμὶ ἐκ τοῦ κόσμου. (JEAN, XVII, 14.)

point pour le monde, mais pour ceux que tu m'as donnés, parce qu'ils t'appartiennent¹. » Ainsi s'accomplit le premier châtement du monde. Le fils de Dieu, le médiateur suprême, celui qui réconcilie le ciel avec la terre, refuse de prier pour lui ! Il l'abandonne à ses convoitises et à ses passions, car il sait qu'il n'est ni sincère, ni juste. S'il n'avait que des faiblesses, s'il ne cédait qu'à des entraînements difficiles à combattre, il ne le traiterait pas plus sévèrement que Madeleine, que les publicains, que ses bourreaux. Mais il joint à ces faiblesses une haine raisonnée de tout ce qui est équitable et grand. Et puisqu'il se plaît dans l'oppression, qu'il a horreur de toute liberté sincère, il est repoussé nécessairement par le libérateur des pauvres.

Le paganisme séparait, comme vous, l'humanité en deux classes profondément distinctes. A l'une, toutes les félicités de la terre étaient réservées. Elle était destinée à passer à travers la vie, le front couronné de roses, à ignorer toujours les épreuves et les douleurs. Pour ces privilégiés, l'existence était un festin perpétuel. L'Asie n'avait pas de parfums assez doux, l'Italie de vins assez précieux, Tyr et Sidon de tissus assez riches. Les plébéiens cultivaient les champs à leur profit. Les esclaves, conquis par le glaive et gou-

¹ Ἐγὼ περὶ αὐτῶν ἐρωτῶ· οὐ περὶ τοῦ κόσμου ἐρωτῶ, ἀλλὰ περὶ ὧν δέδωκάς μοι, ὅτι σοί εἰσι. (JEAN, XVII, 9.)

vernés par la terreur, devenaient leurs dociles instruments. Que leur importaient les larmes et le sang de leurs frères? Ils étaient bercés par des songes dorés. Les fleurs, dont leurs couches étaient parsemées, ne faisaient pas un pli sous leur peau délicate.

Esclave apporte-moi des roses,
Le parfum des roses est doux !

Cette manière d'envisager l'existence n'était point particulière aux voluptueux de la terre. Les philosophes la trouvaient raisonnable. Les politiques la protégeaient. La puissance et la majesté des lois la maintenaient, au besoin, par l'horreur des supplices. Des flots de sang humain ont sanctionné ce dogme abominable. Depuis les rives de l'Indus jusqu'aux bords du Nil, l'affreux régime des castes a pesé sur l'espèce humaine tout entière. Il y a eu des hommes qui n'avaient ni consolation, ni repos, ni patrie; — auxquels on interdit plus d'une fois jusqu'à la famille et l'adoration des dieux immortels. Leurs mains chargées de fers n'osaient même pas se lever vers le ciel.

Mais pourquoi invoquer les dieux, puisque ces dieux consacraient la servitude, et se faisaient les complices des tyrans? Avaient-ils plus d'entrailles que les hommes? Ne répétaient-ils pas, sur les sommets de l'Olympe et du Mérou, l'axiome impitoyable du général

gaulois : « Malheur aux vaincus ! » Aussi, une tristesse invincible remplit-elle l'histoire de l'ancien monde. Les prodiges des arts et de l'intelligence, les grandeurs de la conquête ne m'éblouissent plus en face de ces victimes entassées dans les fondations de l'édifice grandiose de la civilisation antique.

Pendant le jour où la force se croyait le plus sûre de son triomphe, un gibet se dressait sur les hauteurs du Golgotha. Le médiateur, sacrifié à la rage des grands et des pontifes, oubliant ses propres douleurs, implorait le Père céleste en faveur de tous ceux qui souffraient. La voix de son sang fut puissante auprès de l'Éternel. Les multitudes découragées sentirent renaître au fond de leur âme le pressentiment de jours meilleurs. L'espérance, bannie de la terre, descendit dans les cachots où gémissaient tant d'innocents. — Une ère nouvelle commençait pour l'espèce humaine. Le Ciel lui-même proclamait l'égalité. Il n'y avait plus en Jésus-Christ « ni maîtres, ni esclaves, ni hommes, ni femmes, ni Grecs, ni barbares. » Le paganisme semblait vaincu.

Il se transforma pour ressaisir la proie qui lui échappait ; car l'esprit du monde, c'est l'esprit païen, moins téméraire et plus hypocrite. Il n'osera plus dire qu'il existe des races divines, mais il conservera toutes les conséquences de cette croyance funeste. Des barrières infranchissables seront élevées entre les

classes. On constituera des aristocraties, dont l'intérêt éternel sera de lutter contre l'Évangile, contre la raison, contre la science, contre la fraternité. Le livre sacré sera caché, et on se contentera d'en tirer quelques maximes destinées à rassurer les oppresseurs des nations. Ainsi seront ensevelies dans un profond silence les sublimes vérités annoncées par Christ à la terre !

En effet, qu'arriverait-il si l'Évangile devenait la loi sociale? Le travail serait la règle universelle imposée à tous, aux grands comme aux petits. Il deviendrait la condition commune, à laquelle il ne serait permis à personne de se soustraire, qu'il appartienne à la plèbe ou aux races aristocratiques, qu'il soit bourgeois ou gentilhomme. Tout homme serait nécessairement travailleur, c'est-à-dire qu'il aurait une tâche à remplir. Un être intelligent n'est pas créé pour l'oisiveté. Or, le monde dédaigne audacieusement ces vérités. L'idée seule du travail le fait sourire, et lui semble *roturière*, pour me servir de l'admirable expression de Bossuet. Penser, agir, combattre, lutter contre les forces indomptées de la nature, n'est-ce pas là une œuvre de prolétaire ou de paysan. On rend vraiment d'assez grands services à l'espèce humaine, en daignant la gouverner! N'est-ce pas un mérite de se résigner à respirer l'encens qu'une grossière multitude fait brûler devant les autels des dieux mortels?

Ainsi triomphe partout, sous le nom d'esprit mondain, cet invincible paganisme, vers lequel la nature humaine est si facilement entraînée. Le christianisme est tellement élevé, il exige tant de raison, de modestie, d'oubli de soi-même, que cette perfection sublime effraie les imaginations. On aime à descendre de ces hauteurs pour se livrer aux conseils trop doux de la personnalité. Il est si aisé, d'ailleurs, de déguiser son égoïsme sous des noms pompeux : *raison d'Etat, nécessités politiques, devoirs de position, hiérarchie sociale*. On répète sur tous les tons qu'il est indispensable de faire respecter en soi les classes supérieures, les prérogatives de l'autorité, les droits de la naissance. C'est donc par philosophie qu'on se résigne à être orgueilleux. C'est par vertu qu'on s'accorde toutes les satisfactions de la vanité. On sacrifie sa modération naturelle aux exigences de sa situation, et à la conservation de l'ordre. Il semble qu'on s'attirerait le mépris en acceptant les conditions de ce travail, qui fait la force et la grandeur des sociétés. Tel hobereau de village, dont l'intelligence ne s'est jamais signalée que contre les hôtes des bois, se croirait déshonoré si, par impossible, il tenait au *Journal des Débats* la plume de Sylvestre de Sacy, ou si, comme Ampère ou comme Cuvier, il enrichissait la science de nouvelles découvertes. Le monde fera-t-il justice de ces ridicules travers ? se tournera-t-il du côté de la raison

et du sens commun contre les préjugés aristocratiques? Non, car toute son influence repose sur ces préjugés. Le jour où ils cesseraient d'exister, le jour où chacun prendrait, dans la mesure de ses forces, part au labeur de l'humanité, la vie de salon deviendrait impossible. Elle suppose nécessairement l'oisiveté dans une notable portion de l'espèce humaine. C'est une existence inutile, égoïste et sensuelle. Et cette existence rétrécit les idées, abaisse les caractères, rend incapable de toute véritable énergie, de toute application sérieuse, de tout dévouement sincère aux intérêts de la grande famille de Dieu.

Elle est tellement contraire à l'idée évangélique, que Jésus ne se contente pas de refuser au monde son intercession. Il veut abaisser son orgueil : « Vous aurez de l'angoisse dans le monde, dit-il à ses disciples, mais ayez bon courage, j'ai vaincu le monde¹. » Assurément, il l'a vaincu. Il l'a obligé de vénérer le gibet des esclaves, de regarder comme l'instrument de son salut une potence d'ignominie. Quelle humiliation pour ces esprits superbes! Tant de fois ils avaient déclaré que la vérité n'était point faite pour des laboureurs et des cordonniers! Pourtant, ils ont dû recevoir cette vérité de la bouche même de ces hommes

¹ Ἐν τῷ κόσμῳ θλίψιν ἔξετε· ἀλλὰ θαρσεῖτε, Ἐγὼ νενίκηκα τὸν κόσμον.
(JEAN, XVI, 33.)

méprisés. Un Jacques, un Pierre, un Jean, des gens de la dernière classe, des marchands de poisson sont devenus les oracles d'Alexandrie, d'Athènes, de Rome et de Corinthe. Les Césars se sont inclinés devant leurs successeurs, devant des hommes qui avaient quitté l'atelier, pour devenir les chefs de la libre communauté chrétienne. Je comprends que le monde n'ait pas oublié cette cruelle blessure faite à sa prodigieuse vanité. Il n'est pas étonnant qu'il ait conservé une invincible répugnance pour cette suprême égalité de l'Evangile ; qu'il s'efforce d'ensevelir dans l'oubli ce temps où la démocratie évangélique fit triompher dans l'univers païen le principe de la fraternité. Cette victoire est le jugement de l'Eternel dont parle le livre sacré. « Quand le Paraclet sera venu, il convaincra le monde de péché, de justice et de jugement ¹. » En effet, cet Esprit de vérité sera pour le monde un juge inflexible, tandis qu'il purifiera et fortifiera les humbles et les petits. « Le monde ne peut point le recevoir, parce qu'il ne le voit point et qu'il ne le connaît point. Mais vous le connaissez, car il demeure en vous, et il sera en vous ². » Il sera dans les amis de Christ,

¹ Καὶ ἐλθὼν (ὁ παράκλητος) ἐλέγξει τὸν κόσμον περὶ ἁμαρτίας, καὶ περὶ δικαιοσύνης, καὶ περὶ κρίσεως. (JEAN XVI, 8.)

² "Ὁ ὁ κόσμος οὐ δύναται λαβεῖν, ὅτι οὐ θεωρεῖ αὐτὸ, οὐδὲ γινώσκει αὐτό· ὑμεῖς δὲ γινώσκετε αὐτὸ, ὅτι παρ' ὑμῖν μένει, καὶ ἐν ὑμῖν ἔσται. (JEAN, XIV, 17.)

pour les soutenir contre les tribulations auxquelles les exposeront l'amour de la justice, le zèle et la charité. Au milieu de ces tribulations sans cesse renaissantes, il leur donnera la paix, cette paix de Dieu, « qui surpasse toute intelligence ¹. » — « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix. Je ne vous la donne point comme le monde la donne; que votre cœur ne soit ni agité, ni craintif ². » Quant au monde, ni les grandeurs de la terre, ni les satisfactions de la vie ne le préserveront d'une tristesse invincible. N'aimer que soi, travailler uniquement par égoïsme, ignorer tout esprit de sacrifice ne saurait assurer le bonheur. L'ennui et le dégoût ne nous accablent-ils pas lorsque, étrangers au dévouement, notre existence n'a pas de but sérieux? Mais « si la tristesse qui est selon Dieu produit une repentance salutaire, dont on ne se repent jamais, la tristesse de ce monde produit la mort ³. » Quel est le perfectionnement moral possible à l'ambitieux, au milieu des vains soucis qui agitent son cœur? Un titre, un cordon, une distinc-

¹ Εἰρήνη τοῦ θεοῦ, ἡ ὑπερέχουσα πάντα νοῦν. (PAUL, *Épître aux Philippiens*, IV, 7.)

² Εἰρήνην ἀφήμι ὑμῖν, εἰρήνην τὴν ἐμὴν ἰδίωμι ὑμῖν· οὐ καθὼς ὁ κόσμος δίδωσιν, ἐγὼ δίδωμι ὑμῖν· μὴ ταρασσέσθω ὑμῶν ἡ καρδία, μηδὲ δειλιάτω. (JEAN, XIV, 27.)

³ Τοῦ λύπη κόσμου θάνατον κατεργάζεται. (PAUL, II^e *Épître aux Corinthiens*, VII, 10.)

tion frivole lui causent toutes les préoccupations dont les grandes âmes sont animées pour le salut de l'humanité.

Voyez avec quelle avidité ce joueur dévore des yeux l'or étincelant sous ses doigts tremblants, tandis que l'orphelin implore le pain qui l'empêche de mourir ; que la veuve traîne ses haillons sur le pavé des rues ; que l'ouvrier épuisé par les travaux attend sur son grabat les secours de la charité. Peut-être, lorsqu'il sort ruiné et le blasphème sur les lèvres, de ces palais où il ne laisse pas un ami, se croit-il le droit, livré aux douleurs qu'il s'est créées, de mépriser des maux plus réels et plus dignes de compassion.

Voilà les souffrances dont on gémit si haut dans le monde. Mais des prétentions blessées, des ambitions déçues, un orgueil ulcéré, des passions haineuses ne rendent personne digne d'intérêt. — Nous réservons, nous, notre compassion pour ces enfants auxquels leurs mères, mourant de faim, n'ont pu jamais sourire ; pour ces jeunes filles qui, livrées à l'horreur de la misère, sont réduites à spéculer sur les vices de l'opulence ; pour ces vieillards, qui, après tant d'années de luttés et de labeur, n'ont pas même un abri ; pour tous ceux enfin qui supportent le poids de la chaleur du jour, dont les larmes arrosent en vain une terre qu'ils ont toujours trouvée stérile. Aussi long-

temps que le monde paraîtra oublier leurs angoisses, qu'il semblera s'occuper uniquement de satisfaire les convoitises des grands et les mauvaises passions des dominateurs de l'univers, entre lui et les disciples de l'Évangile il ne saurait y avoir de paix solide.

Faut-il s'en étonner ? Christ, c'est lui-même qui le dit, est venu allumer sur la terre un feu purificateur. Il a déclaré qu'il n'apportait pas la paix, mais le glaive¹. Aussi sa parole, pareille à une épée tranchante, sera toujours l'arme destinée à protéger les déshérités de l'ordre social. L'Évangile est plus durable que les chartes et les constitutions. Il sera le code impérissable de cette démocratie, dont le but suprême est la réparation des injustices et des inégalités. Le monde trouve ce but peu digne de son activité ! On le comprend facilement. « Il est, comme le dit l'apôtre bien-aimé, livré à la convoitise de la chair, à la convoitise des yeux, à l'orgueil de la vie². — Tout entier, il est plongé dans le mal³. » Mais notre confiance en la justice de Dieu, notre foi en ses promesses sacrées, doivent tôt ou tard triompher de ce funeste esprit ; « parce que tout ce qui est né de Dieu

¹ Μὴ νομίσητε, ὅτι ἦλθον βαλεῖν εἰρήνην ἐπὶ τὴν γῆν· οὐκ ἦλθον βαλεῖν εἰρήνην, ἀλλὰ μάχαιραν. (MATTHIEU, X, 34.)

² JEAN, 1^{re} Épître, II, 6.

³ JEAN, *ibid.* v, 19.

surmonte le monde, et ce qui nous fait remporter la victoire sur le monde c'est notre foi¹, » cette foi qui a régénéré l'univers, qui a civilisé les barbares, qui a empêché la liberté et la justice de succomber sous les coups redoublés des éternels ennemis de l'humanité !

¹ Καὶ αὕτη ἐστὶν ἡ νίκη ἡ νικήσασα τὸν κόσμον, ἡ πίστις ἡμῶν.
(JEAN, 1^{re} *Épître*, §V, 4.)

FIN DU PREMIER VOLUME

TABLE

Aux Roumains	v
Préface	xiii
I Départ	1
II La frontière helvétique	2
III Le lac de Constance.	4
IV Le Concile	7
Les martyrs de la liberté au XV ^e siècle.	10
V Meinau	142
Les ordres militaires	144
VI L'Helvétie — Schaffhouse	149
VII La cataracte du Rhin.	153
Les batailles de la liberté.	157
VIII Les historiens de la Suisse	237
IX Départ de Schaffhouse	343
X Deux sociétés.	337
XI La cité condamnée	343



ERRATA

Page 84, ligne 23, au lieu de <i>reprocha</i> ,	lisez : on reprocha.
— 121, — 1,	— <i>appel</i> , lisez : appela.
— 144, — 21,	— <i>de l'église</i> , lisez : d'église.
— 158, — 18,	— <i>né</i> , lisez : nés.
— 218, — 16,	— <i>jusqu'à</i> , lisez : qui s'étend jusqu'à.
— 225, — 25,	— <i>a laissée</i> , lisez : a laissé.
— 227, — 25,	— <i>Foussach</i> , lisez : Fussach.
— 228, — 2,	— <i>Fratenz</i> , lisez : Frastenz.
— 231, — 25,	— <i>majore</i> , lisez : major è.
— 334, — 26,	— <i>đĩ</i> , lisez : đí



CH. M
REL
LAUS

